This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKW
Villemain

MÉLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

TOME PREMIER.

DISCOURS

ET

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

FONTANES.

Mort en 1821.

MÉLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

PAR

M. VILLEMAIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME Ier.

A PARIS,

CHEZ DUFÉY, LIBRAIRE,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 14.

1830.

MONTAIGNE.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

ÉLOGE

DE MONTAIGNE *.

Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs, qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place, de lui-même, à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis : tel est

* Ce discours a remporté le prix d'Éloquence décerné par la classe de la Langue et de la Littérature françaises, dans la séance du 23 mars 1812.

Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens : son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation ; et lorsque, après longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes, qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, long-temps unique, demeure toujours original; et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage : cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne. On l'entend mieux, on l'imite plus hardiment; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser; il inspire nos plus illustres écrivains ; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, aux changements des mœurs ! c'est le naturel et la vérité : voilà le charme qui ne peut vieillir. Et ce n'est pas seulement de siècle en siècle, et à de longs inter-

valles, que le goût change, et que les ouvrages éprouvent des fortunes diverses : dans la vie même de l'homme, il est un période où, détrompés de ce monde idéal que les passions formaient autour de nous, ne sachant plus excuser des illusions qui ne se retrouvent plus dans nos cœurs, perdant l'enthousiasme avec la jeunesse, et réduits à ne plus aimer que la raison, nous devenons moins sensibles aux plus éclatantes beautés de l'éloquence et de la poésie. Mais qui pourrait se lasser d'un livre *de bonne foy* * écrit par un homme de génie ? Ces épanchements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser ; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter, *ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon étude*, nous avoue ses faiblesses, pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien.

* Expression de Montaigne.

PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME, dès qu'il sut réfléchir, s'étonna de lui-même, et sentit le besoin de se connaître. Les premiers sages furent ceux qui s'occupèrent de cette importante étude. Ils voulurent d'abord pénétrer trop avant; de là tous les rêves de l'antiquité, quand elle espéra lever le voile mystérieux qui cache l'origine et les destinées de l'homme. Ses efforts furent plus heureux dans des recherches moins ambitieuses. Socrate, dit-on, ramena le premier la philosophie sur la terre. Il en fit une science usuelle qui s'appliquait à nos besoins et à nos faiblesses; science d'observation et de raisonnement qui nous prenait tels que nous sommes, pour nous rendre tels que nous devons être, et nous étudiait pour nous corriger. Considérée sous ce point de vue, la morale ne peut se trouver que chez les peuples civilisés; elle suppose des esprits développés par l'exercice de la réflexion, et des caractères mis en jeu par les

rapports de la vie sociale. Aussi la voyons-nous passer de la Grèce dans Rome, lorsque Rome victorieuse fut devenue savante et polie. Mais, depuis la chute de l'empire romain, cette science, il faut l'avouer, resta long-temps ignorée des peuples de l'Europe. Le pédantisme et la superstition ne sont guère favorables à l'étude réfléchie que l'esprit humain fait sur lui-même; et la scholastique est bien loin de la morale.

En Italie même, où le génie des arts fut si précoce, la saine raison tarda long-temps à paraître; et, pour la trouver en France, il faudrait aller jusqu'aux belles années de Louis-le-Grand, si Montaigne n'avait paru dès le seizième siècle.

Né d'un père qui admirait la science, sans la juger, sans s'y connaître, et voulait donner à son fils un bien dont il était privé lui-même, il eut, dès le berceau, un précepteur à côté de sa nourrice, et apprit, pour ainsi dire, à bégayer dans la langue latine. Cette première facilité détermina son goût pour la lecture, et le jeta naturellement dans l'étude de l'antiquité, qui présentait à son esprit, avide de savoir, des plaisirs toujours nouveaux, sans le fatiguer par les efforts qu'exige l'intelligence d'un idiome étranger.

Poètes, orateurs, historiens, philosophes, il dévore tout avec une égale ardeur. Il va de Rome dans la Grèce, qu'il ne connut jamais aussi bien,

parce qu'il ne la connut pas dès l'enfance; mais il trouve dans Amyot un interprète agréable, un guide auquel il aime à se confier. Une imagination vive et curieuse lui fait parcourir mille objets; une disposition particulière de son esprit lui fait observer tout ce qui se rapporte à l'homme, ses lois, ses mœurs, ses coutumes, et l'intéresse non seulement à l'histoire générale, mais, pour ainsi dire, aux anecdotes de l'espèce humaine. Enfin, parvenu à l'âge mûr, il s'amuse à se rappeler tout ce qu'il a vu, senti, pensé, découvert en soi-même ou dans les autres. Il jette ses idées dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre où elles se présentent, tantôt s'élevant aux plus sublimes spéculations de l'ancienne philosophie, tantôt descendant aux plus simples détails de la vie commune, parlant de tout, se mêlant toujours lui-même à ses discours, et faisant de cette espèce d'égoïsme, si insupportable dans les livres ordinaires, le plus grand charme du sien.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs, et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même, lui fournissent à tout moment des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire

ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsque enfin il vient à décider ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon*, *mais comme sien*. Une telle marche est longue, mais elle est agréable, elle est instructive, elle apprend à douter; et ce commencement de la sagesse en est quelquefois le dernier terme. Peut-être aussi cette manière de composer convenait mieux au caractère de Montaigne, ennemi d'un long travail et d'une application soutenue. Il parle beaucoup de morale, de politique, de littérature; il agite, à la fois, mille questions; mais il ne propose jamais un système. Sa réserve tient à sa paresse autant qu'à son jugement. Il lui en coûterait de poser des principes, de tirer des conséquences, et d'établir, à force de raisonnements, la vérité, ou ce que l'on prend pour elle. Cette entreprise lui paraîtrait trop laborieuse, et la justesse de son esprit l'avertit que souvent elle ne serait pas moins inutile que téméraire. Il aime mieux se borner à ce qu'il voit au moment où il parle, et semble vouloir n'affirmer qu'une chose à la fois. Ce n'est pas le moyen de faire secte; aussi, jamais philosophe n'en fut plus éloigné que Montaigne. Il dit trop naïvement et le pour et le contre. Au moment où vous croyez tenir sa pensée, vous êtes

déconcerté par un changement soudain, qu'au reste il ne prévoyait pas lui-même plus que vous. Une pareille incertitude, qui prouve plus de franchise que de faiblesse, n'aurait pas dû, ce semble, exciter la sévère indignation de Pascal. Cet inexorable moraliste, si grand par son génie encore au-dessus de ses ouvrages, ne craint pas d'affirmer que Montaigne *met toutes choses dans un doute si universel et si général, que, l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos.*

Pascal n'abuse-t-il pas ici de la puissance de son imagination, pour imposer à notre faiblesse par l'énergie de la parole? Quel est ce fantôme d'incrédulité qu'il prend plaisir à élever lui-même, pour l'écraser aisément sous le poids de son invincible éloquence? Où peut-il donc trouver dans les aveux d'un philosophe si ingénieux et si modeste cet incorrigible pyrrhonien, poursuivi par le doute jusque dans son doute même, et changeant de folie, sans pouvoir en guérir? Montaigne n'a jamais douté ni de Dieu ni de la vertu. L'apologie de Raymond de Sébonde renferme la plus éloquente profession de foi sur l'existence de la divinité; et les orateurs sacrés n'ont jamais peint avec plus de force les tourments du vice, et la joie de la bonne conscience. Du reste, Montaigne trouve dans la nature de l'homme de terribles

difficultés et d'inconcevables mystères; il regarde en pitié les erreurs de notre raison, la faiblesse et l'incertitude de notre entendement; il affecte un moment de nous ravaler jusqu'aux bêtes; et Pascal l'approuve alors. Ce sublime contempteur des misères de l'homme triomphe de voir * *la superbe raison froissée par ses propres armes. Il aimerait*, dit-il, *de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance.* Pourquoi donc, ô Pascal, défendiez-vous tout à l'heure à un sage de se défier de cette raison que vous-même reconnaissez si faible et si trompeuse? Voulez-vous maintenant le conduire, par l'impuissance de penser, à la nécessité de croire? et vous semble-t-il qu'il soit besoin de lui arracher le flambeau de la raison pour le précipiter dans la foi?

La métaphysique de Montaigne se réduit donc à un petit nombre de vérités essentielles, qui demandent peu d'efforts pour être saisies. Sur tout le reste il est dans l'ignorance, et il ne s'en fâche pas. Peut-être seulement a-t-il le tort de rapporter avec trop de complaisance les opinions de ceux qui n'ont pas craint d'expliquer tant de choses qu'ils n'entendaient pas mieux que lui. Mais son incertitude, son *incuriosité* ** se fait-

* Pensées de Pascal, chap. XI.

** Expression de Montaigne.

elle sentir dans les principes de sa morale ? A-t-il les mêmes doutes lorsqu'il s'agit de nos devoirs ? Comme il siérait mal d'employer l'art des rhéteurs avec un écrivain qui s'en est tant moqué, nous avouerons que, si l'on peut disculper sa philosophie d'un pyrrhonisme absolu, sa morale tient beaucoup de l'école d'Épicure. Sans doute il voulait qu'elle fût plus d'usage. Cette philosophie sublime, qui veut changer l'homme au lieu de le régler, en lui présentant pour modèle la perfection désespérante d'une vertu idéale, le dispense trop souvent de la réaliser : la leçon ne paraît pas faite pour nous : l'exemple est pris dans une autre nature : on peut l'admirer; mais chacun trouve en soi le droit de ne pas l'imiter. Si vous voulez qu'on tâche d'atteindre au but, ne le mettez pas hors de la portée commune. Le sage, pour faire monter la foule jusqu'à lui, doit se pencher vers elle. C'est le mouvement naturel de Montaigne. Il vient à nous le premier, en nous montrant les imperfections de son esprit, ses erreurs, ses torts, ses petitesses; mais jamais il n'a rien de bas ni de criminel à nous révéler; et ce bonheur, ou cette discrétion, me paraît plus utile pour le lecteur que la franchise trop peu mesurée de Rousseau. J'apprends, dans les aveux du premier, quelles peuvent être les fautes d'un honnête homme; et, si j'apprends à les excuser, en revanche je m'habitue

à ne pas en concevoir d'autres : mais je craindrais, en lisant Rousseau, d'arrêter trop long-temps mes regards sur de coupables faiblesses, qu'il faut toujours tenir loin de soi, et dont la peinture trop fidèle est plus dangereuse pour le cœur qu'elle n'est instructive pour la raison.

Montaigne, je l'avoue, ne connaît pas l'art d'anéantir les passions; il réclamerait volontiers, avec La Fontaine, contre cette philosophie rigide qui *fait cesser de vivre avant que l'on soit mort.* Il aime à vivre, c'est-à-dire à goûter les plaisirs que permet la nature bien ordonnée. Pour moi, dit-il, *j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer.* Il croit que c'est le parti de la sagesse, et qu'on serait coupable autant que malheureux de se refuser l'usage des biens que nous avons reçus en partage. *On fait tort à ce grand et tout-puissant donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer. Tout bon, il a fait tout bon.* Ces maximes peuvent être rejetées par quelques esprits austères, qui ne conçoivent pas de vertu sans combat, et jugent du mérite par l'effort. Elles pourraient être dangereuses pour quelques ames ardentes et passionnées, que leurs désirs emporteraient trop loin, et qui doivent être retenues, parce qu'elles ne savent pas s'arrêter. Mais Montaigne s'adresse à ceux qui, comme lui, éprouvent plutôt les faiblesses que les fureurs des passions;

et c'est le grand nombre. Il est le conseiller qui leur convient. Il ne les effraie pas sur leurs fautes, qui lui paraissent une conséquence de leur nature. Il ne s'indigne pas de cette alternative de bien et de mal, qu'il regarde comme une faiblesse dont il trouve l'explication en lui-même. Il ne désespère personne, il n'est mécontent ni de lui, ni des autres. Ses principes ne sont jamais sévères : s'ils pouvaient l'être, ses exemples seraient là pour nous défendre et nous rassurer. Il ne cherche donc pas à nous faire peur du vice; peut-être ne croit-il pas en avoir le droit : mais il s'efforce de nous séduire à la vertu, qu'il appelle *qualité plaisante et gaie*. Pour dernier terme, il nous propose le plaisir, et c'est au bien qu'il nous conduit.

La morale de Montaigne n'est pas sans doute assez parfaite pour des chrétiens : il serait à souhaiter qu'elle servît de guide à tous ceux qui n'ont pas le bonheur de l'être. Elle formera toujours un bon citoyen et un honnête homme. Elle n'est pas fondée sur l'abnégation de soi-même; mais elle a pour premier principe la bienveillance envers les autres, sans distinction de pays, de mœurs, de croyance religieuse. Elle nous instruit à chérir le gouvernement sous lequel nous vivons, à respecter les lois auxquelles nous sommes soumis, sans mépriser le gouvernement et les lois des autres nations, nous avertissant de ne pas croire que

nous ayons seuls le dépôt de la justice et de la vérité. Elle n'est pas héroïque, mais elle n'a rien de faible : souvent même elle agrandit, elle transporte notre ame par la peinture des fortes vertus de l'antiquité, par le mépris des choses mortelles, et l'enthousiasme des grandes vérités. Mais bientôt elle nous ramène à la simplicité de la vie commune, nous y fixe par un nouvel attrait, et semble ne nous avoir élevés si haut dans ses théories sublimes, que pour nous réduire avec plus d'avantage à la facile pratique des devoirs habituels et des vertus ordinaires.

Ces divers principes de conduite ne sont jamais, chez Montaigne, énoncés en leçons : il a trop de haine pour le ton doctoral; mais c'est le résumé des confidences qu'il laisse échapper en mille endroits. Il nous dit ce qu'il fait, ce qu'il voudrait faire. Il nous peint ce qu'il appelle sa vertu, confessant que c'est bien peu de chose, et que tout l'honneur en appartient à la nature plutôt qu'à lui. On a trouvé de l'orgueil dans cette méthode d'un homme qui rappelle tout à soi, et se fait centre de tout : elle n'est que raisonnable, et porte sur une vérité : tous les hommes se ressemblent au fond. Malgré les différences que met entre eux l'inégalité des talents, des caractères et des conditions, il est, si je puis parler ainsi, un air de famille commun à tous. A mesure qu'on a plus

d'esprit, on trouve, dit Pascal, qu'il y a plus d'hommes originaux. N'est-il pas également vrai de dire qu'avec plus d'esprit encore on découvrirait l'homme original, dont tous les hommes ne sont que des nuances et des variétés qui le reproduisent avec diverses altérations, mais ne le dénaturent jamais! Voilà ce que Montaigne a voulu trouver, et ce qu'il ne pouvait chercher qu'en lui-même. C'est ainsi qu'il nous jugeait en s'appréciant, et qu'il faisait notre histoire en nous racontant la sienne. Mais en même temps qu'il étudie dans lui-même le caractère de l'homme, il étudie dans tous les hommes les modifications sans nombre dont ce caractère est susceptible. De là tant de récits sur tous les peuples du monde, sur leurs religions, leurs lois, leurs usages, leurs préjugés; de là cette immense collection d'anecdotes antiques et modernes sur tous sujets et en tous genres; entreprises hardies, sages conseils, exemples de vices ou de vertus, fautes, erreurs, faiblesses, pensées ou paroles remarquables. De là cette foule sans nombre de figures différentes qui passent tour à tour devant nos yeux, depuis les philosophes d'Athènes jusqu'aux sauvages du Canada. Placé au milieu de ce tableau mouvant, Montaigne voit et entend tous les personnages, les confrontant avec lui-même, et se persuadant de plus en plus que la coutume décide presque de

tout; qu'il n'y a du reste qu'un petit nombre de choses assurées qu'il faut croire, quelques choses probables qu'il faut discuter, beaucoup de choses convenues qu'il faut respecter pour le bien général.

Mais si le scepticisme de Montaigne, plus modéré que celui de tant d'autres philosophes, ne touche jamais aux principes conservateurs de l'ordre social, sa raison en a d'autant plus de force pour attaquer les préjugés ridicules ou funestes dont ses contemporains étaient infatués; et d'abord n'oublions pas que le siècle de Montaigne était encore le temps de l'astrologie, des sorciers, des faux miracles, et de ces guerres de religion, les plus cruelles de toutes; n'oublions pas que les hommes les plus respectables partageaient les erreurs et la crédulité du vulgaire; et qu'enfin, écrivant plusieurs années après l'auteur des *Essais*, le judicieux de Thou rapportait, et croyait peut-être, toutes les absurdités merveilleuses qui font rire de pitié dans un siècle éclairé. Combien aimerons-nous alors que Montaigne sache trouver la cause de tant d'erreurs dans notre curiosité et dans notre vanité! S'agit-il d'un fait incroyable? Nous disons * : *Comment est-ce que cela se fait?* Et nous découvrons une raison; mais *se fait-il? eût été mieux dit.* Une fois persuadés, nous croyons

* Montaigne.

que * *c'est ouvrage de charité de persuader les autres, et, pour ce faire, chacun ne craint pas d'ajouter de son invention autant qu'il en voit être nécessaire à son conte, pour suppléer à la résistance et au défaut qu'il pense être en la conception d'autruy*. Et c'est ainsi que les sottises s'accréditent et se perpétuent. Il est des sottises qui ne sont que ridicules; il en est d'affreuses. Montaigne se moque des unes, et combat les autres avec les armes de la raison et de l'humanité. Il plaint ces malheureuses victimes de la superstition de leurs juges et de la leur, qui s'attribuaient un pouvoir sacrilége sur toute la nature, et ne pouvaient échapper aux flammes du bûcher.

On a beaucoup parlé des paradoxes de Montaigne. Quelques-uns surtout ont reçu de la plume d'un écrivain éloquent une célébrité nouvelle, qui nous oblige d'en rendre à leur véritable auteur ou la gloire ou le blâme. Personne n'ignore que, dans la fameuse question proposée par l'Académie de Dijon, le philosophe génevois, en se déclarant avec une sorte d'animosité le détracteur des sciences et des arts, en affectant de les accuser en son nom, ne fait cependant que répéter les reproches que l'auteur des *Essais* avait allégués deux siècles avant lui. J'ajouterai qu'en les répé-

* Montaigne.

tant il les exagère, et que, voulant faire un système de ce qui n'est chez son modèle qu'une opinion hasardée par caprice, comme tant d'autres, il s'éloigne beaucoup plus de la vérité, et tombe dans une plus choquante erreur. Il est permis d'être sévère avec Rousseau : la plus rigoureuse censure n'atteindra jamais jusqu'à sa gloire; ses admirateurs même peuvent lui reprocher, en général, d'outrer les idées qu'il emprunte. Si Montaigne nous dit, avec autant de vérité que de bonhomie, *Nous avons abandonné nature, et lui voulons apprendre sa leçon, elle qui nous menait si heureusement et si sûrement*, Rousseau ne craint pas de nous redire: *Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme.* C'est ainsi que l'Émile peut souvent paraître une exagération des idées de Montaigne, sur l'éducation de l'enfance et l'art de former les hommes.

Ce n'est pas que, sur plusieurs points de cet intéressant sujet, Rousseau ne mérite notre reconnaissance, pour avoir renouvelé, avec toutes les séductions de son talent, des vérités utiles et trop négligées. La nécessité de diriger avec soin les premières années de l'enfance, de prendre ses inclinations dès le berceau, et de les conduire, ou plutôt de les laisser aller au bien, sans gêne et sans effort; la grande importance de l'éducation phy-

sique, les exercices du corps tournant au profit de l'ame, l'art de former la raison en l'accoutumant à se faire des idées plutôt que d'en recevoir, l'inutilité des études qui n'occupent que la mémoire, le secret de faire trouver les choses au lieu de les montrer, tant d'autres idées qui n'en sont pas moins vraies pour être peu suivies, ont heureusement passé des écrits de Montaigne dans l'ouvrage de Rousseau.

Montaigne haïssait le pédantisme : mais il aimait la science, quoiqu'il en ait médit quelquefois. Il convient que *c'est un grand ornement et un outil de merveilleux service.* Cependant ce qu'il exige avant tout dans un gouverneur, c'est le jugement. *Je veux*, dit-il, *qu'il ait plutôt la tête bien faite que bien pleine.* Quand le gouverneur aura formé le jugement de son élève, il peut lui permettre l'étude de toutes les sciences. *Notre ame s'élargit, d'autant plus qu'elle se remplit.* Ce langage n'est pas celui d'un ennemi des lettres. Et comment Montaigne aurait-il pu se défendre de les aimer! Elles firent l'occupation et le charme de sa vie; elles élevèrent sa raison au-dessus de celle de ses contemporains, qui les étudiaient aussi, mais qui ne savaient pas s'en servir. Elles firent de lui un sage; et, ce qu'il estimait peut-être bien plus, elles en firent un homme heureux.

Telle est l'idée que je me forme de Montaigne,

considéré comme philosophe et comme moraliste: jamais d'exagération, jamais de système orgueilleusement chimérique: quelquefois des idées incertaines, parce qu'il y a beaucoup d'incertitude dans l'esprit humain; toujours une candeur et une bonne foi qui feraient pardonner l'erreur même.

Quand je me représente ces divers caractères, trop faiblement crayonnés dans un éloge imparfait, et que j'essaie d'embrasser d'une seule vue ce talent si varié, si naturel, cette imagination si vraie et si vive, je suis frappé de plusieurs ressemblances sensibles que j'aperçois entre Montaigne et l'un de nos plus célèbres écrivains, le seul que l'on ne puisse comparer à personne. Je ne sais si je m'abuse: je crains qu'un parallèle ne semble toujours un lieu commun, et qu'un rapprochement de Voltaire et de Montaigne ne soit au moins un paradoxe. Mais, en écartant les plus brillantes productions de Voltaire, en ne choisissant qu'une seule partie de sa gloire, ses Mélanges de métaphysique et de morale, ne découvre-t-on pas en effet plusieurs rapports remarquables entre deux hommes si différents? Des deux côtés, je vois une vaste lecture, une immense variété de souvenirs, et cette même mobilité d'imagination qui passe rapidement sur chaque objet, dans l'impatience de les parcourir tous à la fois. Des deux côtés, je suis étonné de tout le chemin que je fais en

quelques instants, et du grand nombre d'idées que je trouve en quelques pages. Tous deux se montrent doués d'une raison supérieure. Montaigne, aussi vif, et cependant plus verbeux, plus diffus; c'est le tort de son siècle : Voltaire, quelquefois moins profond, a toujours plus de justesse et de netteté; c'est le mérite du sien. Tous deux ont connu les faiblesses et les inconséquences de l'homme; tous deux rient de l'espèce humaine : le rire de Voltaire est plus amer; ses railleries plus cruelles. Tous deux cependant respirent l'amour de l'humanité. Celui de Voltaire est plus ardent, plus courageux, plus infatigable. On connaît assez la haine de l'un et de l'autre pour le charlatanisme et l'hypocrisie. Montaigne a mieux su s'arrêter. Voltaire confond trop souvent les objets les plus saints de la vénération publique avec de vaines superstitions que l'on doit détruire par le ridicule. Tous deux ont pensé hardiment, et ont exprimé franchement leurs pensées. La franchise de Voltaire est plus maligne, et celle de Montaigne plus naïve; mais tous deux ont oublié trop souvent la décence dans les idées et même dans l'expression; et nous devons leur en faire un reproche: car le plus grand tort du génie, c'est de faire rougir la pudeur, et d'offenser la vertu.

SECONDE PARTIE.

Si Montaigne n'avait que le mérite assez rare de dire souvent la vérité, il aurait, on peut le croire, comme Charron son imitateur, obtenu plus d'estime que de succès, et plus d'éloges que de lecteurs. Ceux même qui se piquent d'aimer avant tout la raison veulent encore qu'elle soit assez ornée pour être agréable; et l'on ne cherche pas l'instruction dans un livre où l'on craint de trouver l'ennui. Montaigne plaît, amuse, intéresse par la naïveté, l'énergie, la richesse de son style et les vives images dont il colore sa pensée. Ce charme se fait sentir aux hommes qui n'ont jamais réfléchi sur les secrets de l'art d'écrire; mais il mérite d'être particulièrement analysé par tous ceux qui font leur étude de cet art si difficile, même pour le génie.

Je sais que l'on pourrait attribuer une partie du plaisir que donne le style de Montaigne à l'ancienneté de son langage. L'élégant Fénélon lui-

même regrettait quelquefois l'idiome de nos pères. Il y trouvait je ne sais quoi *de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné.* On doit avouer en effet que les priviléges, ou plutôt les licences du vieux français, le retranchement des articles, l'usage des inversions, la hardiesse habituelle des tours, le grand nombre d'expressions proverbiales que les livres empruntaient à la conversation, l'abondance des termes et la facilité de les employer tous sans blesser la bienséance, tant d'autres libertés que nous avons remplacées par des entraves, favorisaient l'écrivain, et donnaient au style un air d'aisance et d'enjouement qui charme dans les sujets badins, et pourrait offrir un amusant contraste dans les sujets sérieux. Cependant la langue française n'avait encore réussi que dans les *joyeusetés folâtres.* Ronsard égarait son talent par une imitation maladroite des langues anciennes; et Amyot n'avait pu rendre que par une heureuse naïveté la précision énergique et l'élégance audacieuse de Plutarque. Il nous est donc permis de dire avec Voltaire : *ce n'est pas le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter.* Je ne dissimulerai pas cependant que ces expressions d'un autre siècle, ces formes antiques, et, pour ainsi dire, ce premier débrouillement d'une langue, aujourd'hui perfectionnée peut-être jusqu'au point d'être affaiblie, présen-

tent un intérêt de curiosité qui peut inviter à la lecture. Mais l'emploi si naturel, les alliances si hardies, les effets si pittoresques de ces termes surannés; ces coupes savantes, ces mots pleins d'idées, ces phrases où, par la force du sens, l'auteur a trouvé l'expression qui ne peut vieillir et deviné la langue de nos jours, voilà ce que l'on admire dans Montaigne, voilà ce qu'il n'a pas reçu de son idiome encore rude et grossier, mais ce qu'il lui a donné par son génie.

L'imagination est la qualité dominante du style de Montaigne. Cet homme n'a point de supérieur dans l'art de peindre par la parole. Ce qu'il pense, il le voit; et par la vivacité de ses expressions, il le fait briller à tous les yeux. Telle est la prompte sensibilité de ses organes, et l'activité de son ame. Il rendait les impressions aussi fortement qu'il les recevait.

Le philosophe Malebranche, tout ennemi qu'il était de l'imagination, admire celle de Montaigne, et l'admire trop peut-être; il veut qu'elle fasse seule le mérite des *Essais*, et qu'elle y domine, au préjudice de la raison. Nous n'accepterons pas un pareil éloge. Montaigne se sert de l'imagination pour produire au dehors ses sentiments tels qu'ils sont empreints dans son ame. Sa chaleur vient de sa conviction; et ses paroles animées sont nécessaires pour conserver toute sa pensée,

et pour exprimer tous les mouvements de son esprit. Quand je vois *ces braves formes de s'expliquer si vives et si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire; je dis que c'est bien penser* *.

Il est vrai que, lorsqu'il s'agit simplement de décrire et de montrer les objets, l'imagination n'a pas besoin du raisonnement, mais elle est toujours dans la dépendance du goût qui lui défend d'outrer la nature, et souvent ne lui permet pas de la peindre tout entière. Dirons-nous que, dans cette partie de l'art d'écrire, l'auteur des *Essais* soit toujours irréprochable? Non, sans doute; et l'on peut, dans quelques traits échappés à son pinceau trop libre et trop hardi, découvrir quelquefois la marque d'un siècle grossier, dont la barbarie perce jusque dans la sagesse du grand homme qui devait le réformer. Mais que de beautés inimitables couvrent et font disparaître ce petit nombre de fautes! Quelle abondance d'images! quelle vivacité de couleurs! quel cachet d'originalité! Combien l'expression est toujours à lui, lors même qu'il emprunte l'idée! *Les abeilles pillottent de çà, de là, les fleurs; mais elles en font après le miel qui est tout leur: ce n'est plus thym ni marjolaine.* Voilà tout Montaigne. C'est ainsi

* Montaigne.

que les pensées et les images des auteurs anciens, fondues sans cesse dans ses écrits, sans perdre rien de leur force et de leur élévation, y prennent un caractère qui n'appartient qu'à sa plume.

Montaigne, si je puis m'exprimer ainsi, décrit la pensée, comme il décrit les objets, par des détails animés qui la rendent sensible aux yeux. Son style est une allégorie toujours vraie, où toutes les abstractions de l'esprit revêtent une forme matérielle, prennent un corps, un visage, et se laissent, en quelque sorte, toucher et manier. S'il veut nous donner une idée de la vertu, il la placera dans *une plaine fertile et fleurissante, où qui en sait l'adresse peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux fleurantes.* Il prolongera cette peinture avec la plus étonnante facilité d'expression; et, quand il l'aura terminée, pour en augmenter l'effet par le contraste, il nous montrera dans le lointain la chimérique vertu des philosophes *sur un rocher à l'écart, parmi des ronces, fantosme à effrayer les gens.*

Je céderais au plaisir facile de citer beaucoup un écrivain qu'on aimera toujours mieux entendre que son panégyriste; mais à quels traits dois-je m'arrêter de préférence, dans un ouvrage où tous les chapitres présentent des beautés diversement originales? C'est la manière de Montaigne qu'il faudrait citer. Je choisis une phrase éner-

gique, ou spirituelle, ou gracieuse. Je lis encore, et je rencontre bientôt une nouvelle surprise non moins piquante que la première. Rien n'est semblable, et l'impression n'est pas moins vive. En effet, l'auteur des *Essais*, dans un travail libre et sans suite, n'écrivant que lorsqu'il se sent animé par sa pensée, son expression ne peut jamais faiblir; et dès qu'il conçoit une idée, son style se prête à toutes les métamorphoses, pour la rendre plus heureusement. Ainsi, toujours renvoyé d'une page à l'autre, incertain où fixer mon admiration, chaque fois que j'ouvre le livre je découvre quelque chose de plus dans l'auteur, et je désespère de pouvoir jamais saisir ni peindre un écrivain qui, non moins varié que fécond, se renouvelle même en se répétant. Cependant ces différences sans nombre peuvent être ramenées à un principe, l'imitation des grands écrivains de l'ancienne Rome; et je ne crains pas d'assurer que l'on retrouverait dans le génie commun de leur langue, et dans l'usage divers qu'ils en ont fait, tous les secrets de l'idiome de Montaigne. On sait avec quelle constance il avait étudié ces grands génies, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque, et paraisse, du moins pour le style, écrit sous leur dictée? Souvent il change, modifie, corrige leurs idées,

Son esprit, impatient du joug, avait besoin de penser par lui-même; mais il conserve les richesses de leur langage et les graces de leur diction. L'heureux instinct qui le guidait lui faisait sentir que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déjà fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue, qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle : ou plutôt, l'habitude d'étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine le conduisait à les imiter. Il en prenait à son insu toutes les formes, et se faisait Romain sans le vouloir. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même : sa phrase se développe lentement, et se remplit de mots choisis qui se fortifient et se soutiennent l'un l'autre dans un enchaînement harmonieux. Plus souvent, comme Tacite, il *enfonce* * profondément la *signification* des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage. Il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste; l'expression rapide et profonde, la force et l'éclat de Pline l'ancien.

* Expression de Montaigne.

Souvent aussi, donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide, ou respire la verve et l'âpreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts, pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui.

Souvent on se forme une idée générale sur la manière d'un écrivain, d'après une qualité particulière qui se fait remarquer dans son style. On cite toujours le naturel et la bonhomie de Montaigne; et, sans doute, l'auteur des *Essais* se montrait bonhomme, lorsqu'il parlait de lui, et qu'il nous disait quel vin il aimait le mieux. Il se servait d'un *parler* simple et naïf, *tel sur le papier qu'à la bouche**; mais il ne se servait pas moins naturellement du langage le plus fort, le plus précis, et quelquefois même le plus magnifique, lorsqu'il était emporté par le souvenir d'un grand sentiment, d'une action noble et généreuse. N'est-ce pas dans Montaigne que je trouve la peinture de l'homme de cœur qui *tombe obstiné en son courage; qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance; qui regarde encore, en rendant l'ame, son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse; est battu,*

* Expression de Montaigne.

non pas de nous, mais de la fortune; est tué, sans être vaincu?

Et cette phrase, aurait-elle paru faible à Démosthène? *Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires; et ces quatre Victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au pas des Thermopyles.*

Quelquefois chez Montaigne cette grandeur est portée trop loin, et se rapproche un peu de la grandeur souvent outrée de Sénèque et de Lucain. Il aimait ces deux auteurs. Il ne haïssait pas les images hardies jusqu'à l'exagération, les expressions éblouissantes, les coups de pinceau plus énergiques que réguliers. On doit le pardonner à l'extrême vivacité de son imagination. Malgré ce penchant naturel, dans ses jugements littéraires, il donne toujours la préférence aux auteurs de l'antiquité qui ont réuni la pureté du goût à l'éclat du talent; Virgile est pour lui le premier des poètes; et si la philosophie de Cicéron lui paraît trop chargée de *longueries d'apprêts*, il trouve son éloquence incomparable. Quand il emprunte quelque idée brillante à Lucain ou à Sénèque, jamais il ne l'affaiblit; mais il sait presque toujours la rendre plus naturelle. Le bon sens tempérait en lui l'imagination, et retenait sa pensée dans de

justes bornes, lors même que ses paroles trop vives et trop impétueuses s'élançaient avec une sorte d'irrégularité.

Ce bon sens qui dirige tous ses raisonnements, qui se fait remarquer au milieu de ses saillies, et ne l'abandonne pas même dans ses caprices et dans ses écarts, devait lui présenter en foule ces pensées heureuses et précises que l'on aime à retenir parce qu'elles trouvent sans cesse leur application, et que l'on peut appeler les proverbes des sages. Dans ce genre, j'oserai dire qu'il a donné les plus heureux modèles d'un style dont La Rochefoucauld passe ordinairement pour le premier inventeur. Nulle part vous ne trouverez un plus grand nombre de sentences d'une brièveté énergique, où les mots suffisent à peine à l'idée qui se montre d'elle-même. Je n'essaierai pas de multiplier les exemples. On y verrait avec étonnement cette diction si riche en termes pittoresques, si chargée de circonlocutions ingénieuses, d'expressions redoublées, d'épithètes accumulées, si féconde en développements oratoires et poétiques, se resserrer tout à coup dans les bornes du plus rigoureux laconisme, et ne plus employer les paroles que pour le besoin de l'intelligence. Cet art d'être court, sans ôter rien à la justesse et à la clarté, semble une des perfections du langage humain : c'est au moins un des avantages que les

langues obtiennent avec le plus de peine et le plus tard, après avoir été long-temps travaillées en tous sens par d'habiles écrivains.

Il est encore un autre mérite qui semblerait au premier coup-d'œil tenir à l'écrivain beaucoup plus qu'à l'idiome, et qui cependant ne se montre guère que dans les langues épurées et polies, dont il devient en quelque sorte le dernier raffinement; c'est l'esprit. Quel sens faut-il attacher à ce mot, ou plutôt en combien de sens divers est-il permis de l'entendre? Qu'est-ce que l'esprit? Voltaire lui-même, après en avoir prodigué les exemples, désespère de le définir et d'en indiquer toutes les formes. Toutefois, il est permis d'avancer que l'esprit, quel qu'il soit, se réduisant presque toujours à une manière de parler délicate, fine, détournée, se produit avec plus d'avantage à mesure que les ressources d'une langue sont plus variées et mieux connues. Au commencement du siècle de Louis XIV, quelques hommes écrivaient avec génie; le reste ne couvrait le manque de génie par aucun agrément; et la sentence de Boileau se trouvait de la plus rigoureuse exactitude :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

Dans le siècle suivant, la littérature se rendit plus accessible : il fut permis d'être médiocre, sans être méprisable; et la faiblesse ornée avec art put mé-

riter quelque estime. Ceux qui ne pouvaient atteindre aux grandes beautés composèrent ingénieusement de petites choses. Ceux qui ne trouvaient point de pensées neuves cherchèrent des expressions heureuses. A défaut de vastes conceptions, il fallut perfectionner les détails. On mit de l'esprit dans le style : les écrivains du second ordre en firent leur principal ornement ; et les grands écrivains n'en dédaignèrent pas l'usage. Champfort ne brille que par l'esprit qu'il montre dans son style; Montesquieu en laisse beaucoup apercevoir dans le sien.

Mais ce mérite, qui, bien éloigné d'être le premier de tous, exige du moins beaucoup d'art et d'étude, il est assez extraordinaire de le trouver au plus haut degré dans Montaigne, placé à une époque presque barbare, et maniant une langue dépourvue de grace et de souplesse.

Comment cet écrivain si naturel et si négligé connaît-il déjà tout le jeu des paroles, ces nuances fines et subtiles, ces rapprochements délicats, ces oppositions piquantes, ces artifices de l'art d'écrire, et, pour ainsi dire, ces ruses de style, auxquelles on a recours lorsque le siècle de l'invention est passé? En les employant quelquefois avec la délicatesse de Fontenelle, ou la malice de Duclos, il ne perd jamais la naïveté qui forme le trait le plus marqué de son caractère et de son talent;

et, par un mélange difficile à concevoir, mais très-réel, on trouve souvent en lui la simplicité de l'antique bonne foi et la finesse de l'esprit moderne. Pour expliquer ce problême d'un auteur qui réunit dans sa manière d'écrire celles de plusieurs siècles, il suffit de se souvenir qu'il avait devant les yeux les divers âges de la littérature latine, et les étudiait indifféremment : il a dû nous deviner plus d'une fois, en imitant Pline le jeune. Des phrases vives et coupées, des bons mots, des traits, des épigrammes, convenaient d'ailleurs très-bien dans un style décousu, qui, comme le dit l'auteur lui-même, *ne va que par sauts et par gambades*. Le désordre est souvent pénible : il faut du moins qu'il ait quelque chose d'amusant. Montaigne abuse beaucoup de son lecteur. Ces chapitres qui parlent de tout, excepté de ce que promettait le titre, ces digressions qui s'embarrassent l'une dans l'autre, ces longues parenthèses qui donnent le temps d'oublier l'idée principale, ces exemples qui viennent à la suite des raisonnements et ne s'y rapportent pas, ces idées qui n'ont d'autre liaison que le voisinage des mots, enfin cette manie continuelle de dérouter l'attention du lecteur, pourrait fatiguer; et l'on serait quelquefois tenté de ne plus suivre un écrivain qui ne veut jamais avoir de marche assurée : un trait inattendu nous ramène, un mot plaisant nous

pique, nous réveille. Le sujet nous a souvent échappé : mais nous retrouvons toujours l'auteur; et c'est lui que nous aimons.

Je n'ignore pas que c'est un grand ridicule de vouloir attribuer tous les genres de mérite à l'homme dont on fait l'éloge, et je ne m'arrêterais pas sur l'éloquence de Montaigne, dont la réputation peut se passer d'un nouveau titre, si j'avais été moins frappé de quelques morceaux des *Essais*, où ce grand talent de l'éloquence semble se trahir, à l'insu de l'auteur, par l'audace et la vivacité des mouvements.

Et pourquoi, en effet, la discussion d'une vérité morale intéressante pour l'humanité, le besoin de combattre une erreur honteuse, un préjugé funeste, ne pourraient-ils échauffer l'ame de l'écrivain, l'agrandir, lui communiquer cette force persuasive qui commande aux esprits, et du philosophe éclairé faire un orateur éloquent? Le zèle de la vertu ne serait-il pas aussi puissant que les passions? C'est ainsi que Montaigne me paraît s'élever au-dessus de lui-même, lorsqu'il nous exhorte à fortifier notre ame contre la crainte de la mort. Son style devient noble, grave, austère: à l'imitation de Lucrèce, il fait paraître la Nature adressant la parole à l'homme; mais le langage qu'il met dans sa bouche n'appartient qu'à lui. *Sortez*, dit-elle, *de ce monde, comme vous y êtes*

entré; le même passage que vous avez fait de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde. Cette élévation se soutient dans tout le discours de la Nature. Il s'y mêle quelques-unes de ces pensées profondes qui forcent l'ame à se replier sur elle-même. *Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé.*

Une pareille éloquence semble appartenir à cette philosophie austère qui ne ménage point l'homme, et le poursuit sans cesse avec l'image de la dure vérité. Ce ton ne peut être habituel chez Montaigne. Il devait porter son caractère dans ses écrits; et ce caractère, qu'il a pris tant de plaisir à nous dépeindre, se compose de faiblesse pour lui-même et d'indulgence pour les autres. Il nous excuse trop aisément, pour nous reprocher avec amertume nos fautes et nos erreurs; et il s'aime trop lui-même, pour s'irriter contre les siennes. Il s'aime trop lui-même! je n'ai pas craint de faire cet aveu: on ne peut en abuser. L'ami de La Boétie ne sera jamais exposé à l'accusation d'égoïsme. Non, l'égoïsme, ce sentiment stérile, cette passion avilissante, n'a jamais trouvé place là où régnait la pure amitié. Il n'est pas épuisé par l'habitude de s'aimer seul, ce

cœur qui conserve une si grande force d'aimer, et l'épanche avec une intarissable abondance sur l'ami qu'il s'est choisi. O La Boétie! que votre nom toujours répété serve à la gloire de votre ami; que toujours on pense avec délices à cette union de deux ames vertueuses qui, s'étant une fois rencontrées, se mêlent, se confondent pour toujours! Mais la mort vient briser des liens si forts et si doux : le plus à plaindre des deux, celui qui survit demeure frappé d'une incurable blessure; il ne fait plus que *traîner languissant :* il n'a plus de goût aux plaisirs. *Ils me redoublent,* dit-il, *le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout : il me semble que je lui dérobe sa part.* Deuil sacré de l'amitié, sainte et inviolable fidélité, qui n'a plus pour objet qu'un souvenir! Quelle est l'ame détachée d'elle-même qui se plaît à prolonger son affliction pour honorer la mémoire de l'ami qu'elle a perdu? C'est celle de Montaigne; c'est Montaigne qui se fait une religion de sa douleur, et craint d'être troublé dans ses regrets par un bonheur où son ami ne peut plus être. On aime à rencontrer dans l'éloge d'un homme supérieur ces marques d'un caractère sensible et tendre. Elles nous donnent le droit de chérir celui que nous admirons; mais que dis-je? ces deux sentiments, l'admiration et l'amour, se confondent tellement au nom de Montaigne, que

l'un disparaît presque dans l'autre. Son idée ne réveille pas en nos ames ce respect mêlé d'enthousiasme que nous inspirent les génies illustres qui ont fait la gloire des lettres. La distance nous paraît moins grande entre nous et lui. Nous sentons qu'il y a dans ses principes, dans sa conduite, quelque chose qui le rapproche de nous. Nous l'aimons comme un ami plein de candeur et de simplicité que nous serions tentés de croire notre égal, si la supériorité de sa raison et la vivacité de son esprit ne se décelaient à chaque instant par des traits ingénieux et soudains, que toute sa bonhomie ne peut cacher à nos yeux.

Sa vie nous offre peu d'événements; elle ne fut point agitée : c'est le développement paisible d'un caractère aussi noble que droit. La tendresse filiale, l'amitié, occupèrent ses plus belles années. Il voyagea, n'étant déjà plus jeune, et n'ayant plus besoin d'expérience; mais son ame, nourrie si long-temps des souvenirs du génie antique, retrouva de l'enthousiasme à la vue des ruines de Rome. Malgré son éloignement pour les honneurs et les emplois, élu par le suffrage volontaire de ses concitoyens, il avait rempli deux fois les fonctions de premier magistrat dans la ville de Bordeaux. Il croit que son administration n'était pas assez sévère : je le crois aussi. Sans doute il était plus fait pour étudier les hommes que pour

les gouverner. C'était l'objet où se portait naturellement son esprit. Il s'en occupa toujours dans le calme de la solitude et dans les loisirs de la vie privée. Les fureurs de la guerre civile troublèrent quelquefois son repos; et sa modération, comme il arrive toujours, ne put lui servir de sauve-garde. Cependant ces orages mêmes ne détruisirent pas son bonheur.

C'est ainsi qu'il coula ses jours dans le sein des occupations qu'il aimait, libre et tranquille, élevé par sa raison au-dessus de tous les chagrins qui ne venaient point du cœur, attendant la mort sans la craindre, et voulant qu'elle le trouvât *occupé à bêcher son jardin, et nonchalant d'elle.*

Les *Essais*, ce monument impérissable de la plus saine raison et du plus heureux génie, ne furent pour Montaigne qu'un amusement facile, un jeu de son esprit et de sa plume. Heureux l'écrivain qui, rassemblant ses idées comme au hasard, et s'entretenant avec lui-même, sans songer à la postérité, se fait cependant écouter d'elle! On lira toujours avec plaisir ce qu'il a produit sans effort. Toutes les inspirations de sa pensée, fixées à jamais par le style, passeront aux siècles à venir. Quel fut son secret? il s'est mis tout entier dans ses ouvrages. Il jouira donc mieux que personne de cette immortalité que donnent les lettres, puisqu'en lui seul l'homme ne sera jamais séparé de

l'écrivain, et que son caractère ne sera pas moins immortel que son talent.

Montaigne, te croyais-tu destiné à tant de gloire? et n'en serais-tu pas étonné? Tu ne parlais que de toi, tu ne voulais peindre que toi; cependant tu fus notre historien. Tu retraças, non les formes incertaines et passagères de la société, mais l'homme tel qu'il est toujours et partout. Tes peintures ne sont pas vieillies après trois siècles; et ces copies, si fidèles et si vives, toujours en présence de l'original qui n'a pas changé, conservant toute leur vérité, n'ont rien perdu de leur éclat, et paraissent même embellies par l'épreuve du temps. Ta naïve indulgence, ta franchise et ta bonhomie ont cessé depuis long-temps d'être en usage: elles ne cesseront jamais de plaire; et tout le raffinement d'un siècle civilisé ne servira qu'à les rendre plus curieuses et plus piquantes. Tes remarques sur le cœur humain pénètrent trop avant pour devenir jamais inutiles. Malgré tant de nouvelles recherches et de nouveaux écrits, elles seront toujours aussi neuves que profondes. Pardonne-moi d'avoir essayé l'analyse de ton génie, sans autre titre que d'aimer tes ouvrages. Ah! la jeunesse n'est pas faite pour apprécier dignement les leçons de l'expérience, et n'a pas le droit de parler du cœur humain qu'elle ne connaît pas. J'ai senti cet obstacle: plus d'une fois j'ai

voulu briser ma plume, me défiant de mes idées, et craignant de ne pas assez entendre les choses que je prétendais louer. La supériorité de ta raison m'effrayait, ô Montaigne! Je désespérais de pouvoir atteindre si haut. Ta simplicité, ton aimable naturel, m'ont rendu la confiance et le courage : j'ai pensé que toi-même, si tu pouvais supporter un panégyrique, tu ne te plaindrais pas d'y trouver plus de bonne foi que d'éloquence, plus de candeur que de talent.

DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES ET LES INCONVÉNIENTS

DE LA CRITIQUE*.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. VOLTAIRE.

L'ÉLOGE d'un orateur ou d'un poète, l'étude attrayante de ses ouvrages, l'enthousiasme facile qu'inspire son génie, le sentiment continuel d'une admiration toujours profitable à celui qui l'éprouve, voilà sans doute pour les jeunes élèves de l'art d'écrire une tâche plus heureuse que ne

* Ce discours a remporté le prix d'Éloquence, décerné par la classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 21 décembre 1814.

paraît l'être l'examen d'un droit littéraire, peu connu, mal respecté, dont les abus fréquents amusent l'indifférence, et n'irritent que ceux qu'ils menacent. Il est si doux de célébrer une gloire qu'on admire et qu'on aime! Il est si pénible de parler souvent d'injustice et d'envie! Cependant ces idées plus tristes sont à jamais inséparables des souvenirs brillants de gloire et de génie, que nous aimons à retracer. L'envie occupe toujours une place dans l'histoire des écrivains célèbres; et l'on ne peut admirer leurs chefs-d'œuvre, sans se souvenir de leurs détracteurs. Mais une censure impartiale triomphe des critiques passionnées : elle distingue et place les hommes; elle détruit l'imposture des réputations; elle épargne au talent supérieur ces concurrences inégales et ces rivalités factices auxquelles on voudrait toujours le rabaisser; elle répand, elle autorise les leçons du goût; elle prépare des instructions aux successeurs des grands modèles. Ainsi, la critique, dans ses abus ou dans ses avantages, touche de si près à la littérature, qu'elle se confond avec elle; et, lorsqu'on essaie d'en fixer le caractère, d'en rappeler les devoirs, au milieu de cette enceinte, où retentit tant de fois l'éloge des grands écrivains, ne semble-t-il pas que, par une succession naturelle, on discute la cause commune des lettres, après avoir célébré les talents divers dont

elles ont reçu leur plus belle gloire? Dans ce difficile examen, la bienséance et l'éloignement de toute passion m'interdisent cette amère vivacité qui donne des ennemis et des lecteurs : mais, si je suis modéré jusqu'à la froideur, peut-être j'en aurai plus souvent raison ; et c'est un avantage qu'il ne faut pas trop négliger.

Si l'on remontait à l'origine de la critique, peut-être s'étonnerait-on que quelques hommes se substituent d'eux-mêmes au public, décident à sa place et en son nom, et raisonnent avec autorité sur les impressions que doit éprouver l'esprit des autres. Mais, comme cette usurpation est ancienne, supposons qu'elle est devenue légitime. Souvent la critique attaque l'homme de talent et vante le mauvais écrivain; souvent, par ses censures ou par ses éloges, elle trompe le goût public qu'elle devrait avertir : mais une vérité consolante qu'il faut rappeler avant tout, c'est la puissance d'un bon livre, puissance à laquelle on ne peut comparer qu'une seule chose, l'incurable faiblesse d'un mauvais livre ; puisqu'il est également impossible ou d'anéantir l'un ou de faire durer l'autre.

Le nom de critique est un terme d'une vaste étendue, qui renferme des idées très-éloignées l'une de l'autre. Aristote et Zoïle, Fénélon et Scudéry, Voltaire et Desfontaines sont des critiques.

Il est naturel, en effet, que la médiocrité envieuse ait cherché de tout temps à médire des talents et des arts, et que le génie impartial ait senti le besoin de les juger. Ainsi, le plus hardi penseur de l'antiquité, le plus ancien peintre de la nature, Aristote traça les principes de l'éloquence, censura les fautes des poètes, et marqua les limites de la raison et du goût, comme il avait fixé les principes et les lois des sociétés. Le consul romain qui ne connaissait, après la gloire du patriotisme, que celle de l'éloquence et des lettres, écrivit sur les secrets de cet art dont il était le modèle *, instruisit ses contemporains, et jugea ses rivaux qu'il avait effacés **.

Ces hommes élèvent la critique au niveau de leurs pensées; ils font disparaître toutes les différences qui séparent l'art de juger du talent de produire, ou plutôt, par la force involontaire de leur génie, ils portent une espèce de création dans l'examen des beaux-arts; ils ont l'air d'inventer ce qu'ils observent. Quintilien s'est approché de ces grands maîtres. A leur exemple, il éclaire par la philosophie les principes de l'art oratoire : son goût le fait juge des écrivains supérieurs; son style le fait leur rival. Quintilien et Longin semblent

---

* *Orator. — De oratore.*

** *De claris oratoribus.*

animés de cette émulation; leurs éloges sont des luttes contre ceux qu'ils admirent; et leur propre éloquence un hommage de plus pour les grands hommes qu'ils ne peuvent célébrer qu'en les égalant. Nous ne devons pas perdre de vue cette grande et noble critique; mais elle n'est pas l'objet véritable de ce discours. Il s'agit surtout d'apprécier cette critique inférieure et détaillée qui mêle quelques avantages à beaucoup d'abus, telle enfin que la justice ou la malignité contemporaine l'exerça toujours sur les productions du talent littéraire.

L'imprimerie, cette heureuse découverte des siècles modernes, qui rendit la pensée populaire, et multiplia l'instruction et la sottise, rendit aussi la critique plus indispensable et plus fréquente. D'abord, il devint si aisé de répandre un libelle, que les hommes mécontents et jaloux ne se refusaient plus le plaisir de le composer. Après un siècle écoulé dans l'accroissement prodigieux des livres nouveaux, on eut besoin de choisir; et d'équitables censures pouvaient éclairer sur le choix: malheureusement les bons ouvrages étaient presque toujours les seuls contre lesquels la critique voulait prémunir les lecteurs. Pendant vingt années on écrivit en Italie, pour démontrer que la Jérusalem était un mauvais poème. Le Tasse vivait. Depuis, la critique n'a plus travaillé que pour le mettre avant ou après l'Arioste. En Es-

pagne, les critiques contemporains ont méprisé Cervantes; les critiques modernes l'ont placé tout près de Virgile et d'Homère.

En général, la critique a deux caractères bien différents, selon qu'elle s'exerce sur les vivants ou sur les morts. Son adresse et son triomphe consistent à savoir blâmer les uns, à savoir louer les autres, à contester les réputations contemporaines, à légitimer les anciennes renommées. Ici le plus spirituellement injuste est aussi le plus habile; là au contraire le plus adroit panégyriste semble toujours le meilleur critique: l'un désire des fautes, l'autre des beautés; et quelquefois chacun de son côté suppose et voit ce qu'il désire. Le public approuve également ces deux méthodes. En effet, c'est un double avantage de se voir autorisé dans ses vieilles admirations, et dispensé d'en adopter de nouvelles. Le sacrifice une fois fait, le consentement une fois donné, on y tient par amour-propre; et, par amour-propre aussi, on n'aime pas à recommencer en faveur d'un autre. Je sais bien que cette répugnance n'est que trop justifiée: c'est même un hommage que l'on doit au talent, de ne pas y croire facilement et de se défier des premières promesses; mais à la défiance doit succéder la justice. Quelquefois, il est vrai, cette justice est hors de la portée des critiques. Il est une supposition qui ne peut se

présenter que dans les commencements d'une grande époque littéraire, celle d'un ouvrage où le génie de l'auteur va plus loin que les lumières de la critique, où il a plus fait qu'elle ne peut juger. En effet, la critique éclairée ne saurait exister que long-temps après les bons ouvrages, qui l'instruisent et la forment elle-même. A l'époque où le premier chef-d'œuvre paraît, elle n'est pas encore préparée; ses erreurs viennent de l'ignorance autant que de la passion: mais lorsque les grands écrivains, une fois établis par la force du temps et de la vérité, ont instruit la critique, alors elle puise dans l'étude et l'admiration de ces premiers modèles un art plus réfléchi d'apprécier ses successeurs. De là cette longue opposition à la renommée de Voltaire, les rigoureuses censures qui accueillirent tous ses ouvrages, et cet éternel procès de sa réputation, qui, jugé depuis long-temps, n'est pas encore fini.

Les sentiments de l'Académie sur *le Cid*, sont le modèle naissant de la saine critique. Il est surtout honorable que des gens de lettres défendent l'écrivain qui les doit effacer contre le ministre tout puissant qui les favorise. Cependant cet examen trop vanté ne fait-il pas soupçonner qu'à cette époque le goût de l'Académie était encore plus imparfait que le génie de Corneille? Cette critique est impartiale et sincère; mais Corneille

avait besoin de former son siècle, avant d'y trouver des juges. Le siècle de Louis XIV vit éclore beaucoup de libelles. Il y avait tant de grands hommes! Boileau parut, et, sans long examen, avec de bonnes plaisanteries et de bons vers, il décrédita les mauvais écrivains, qui presque tous se vengèrent en se faisant mauvais critiques. Boileau fut le réformateur de son siècle : il appuya sa doctrine de ses exemples; voilà ce qui fit sa puissance. Son style était encore plus redoutable que ses épigrammes. Il écrasait doublement les poètes médiocres : il n'avait pas besoin de compter leurs fautes; il écrivait ses vers. Cependant cette critique impartiale et raisonnée, qui détaille les défauts et rend justice aux beautés, n'était pas encore née. Bayle l'exerça sur l'érudition bien plus que sur le goût, sans amertume et sans passion, avec un esprit supérieur et modéré. Du reste, les hommes de génie n'avaient que le temps d'imaginer et de produire; et les talents secondaires, dans le premier étonnement où les jetaient tant de créations nouvelles, savaient à peine les admirer, quand ils ne les enviaient pas. C'est depuis le siècle de Louis XIV que la critique a dû naître, pour ainsi dire, du développement de toutes les autres facultés littéraires; comme nous voyons, dans l'étude de la nature, les progrès des différentes sciences, en produire quelquefois une

nouvelle, qui doit son existence à la perfection des autres.

Lorsque la critique est devenue nécessairement un genre de littérature, souvent ceux qui l'exerçaient n'ont pas respecté dans les autres un titre qu'ils portaient eux-mêmes. Ils semblaient oublier que la justice et la vérité sont la loi commune de tout écrivain, et que celui qui écrit sur les livres des autres, au lieu d'en faire lui-même, n'est pas un ennemi naturel des gens de lettres, mais un homme de lettres moins entreprenant ou plus modeste. Cette injuste amertume, cette inimitié sans motif est la cause des plus grands abus de la censure littéraire. Que le critique commence par aimer d'un amour sincère l'étude des beaux-arts; que son ame en ressente avec délices les nobles impressions; qu'il entre dans l'empire des lettres, non pas comme un proscrit qui veut venger sa honte, mais comme un rival légitime qui mesure sur son talent l'objet de son ambition, et qui veut obtenir une gloire, en jugeant bien celle des autres : alors il sera juste; et sa justice accroîtra ses lumières. Il sera le vengeur et le panégyriste des écrivains distingués. Il sentira vivement leurs fautes; il en souffrira. Mais, tandis qu'il les blâme avec une austère franchise, son estime éclate dans ses reproches, toujours adoucis par ce respect que le talent inspire à tous ceux

qui sont dignes d'en avoir. Il se croira chargé des intérêts de tout bon ouvrage qui paraît sans la recommandation d'un nom déjà célèbre; à travers les fautes, il suivra curieusement la trace du talent; et, lorsque le talent n'est encore qu'à demi développé, il louera l'espérance. Quelquefois l'enthousiasme même des lettres peut lui inspirer une sorte d'impatience et de dépit à la lecture d'un ennuyeux et ridicule ouvrage; mais l'habitude corrigera bientôt l'amertume de son zèle; il s'apercevra qu'il est inutile d'épuiser tous les traits du sarcasme et de l'insulte contre un pauvre auteur dont les exemples n'ont pas le droit d'être dangereux.

Un sage l'a dit : *Il faut avoir de l'ame pour avoir du goût* *. Ainsi, l'impartialité, l'amour des lettres pour elles-mêmes, le désir des succès d'autrui, ce mélange de principes équitables et de sentiments nobles doublera le mérite du critique, et rendra son goût plus lumineux et plus pur. A force d'abuser de sa conscience, on parvient à se fausser l'esprit. Une erreur souvent répétée pénètre insensiblement dans la pensée de son auteur, à la suite de tous les vains sophismes dont il la fortifiait, sans la croire lui-même. C'est la punition d'un critique de mauvaise foi; il finit

* Vauvenargues.

par perdre le bon sens. Cette instabilité d'une opinion sans pudeur ne sait plus où s'arrêter. Tout est variable et faible quand il n'y a pas d'appui dans le cœur. Tel un juge corrompu se livrant à une indifférence universelle, pour se donner plus de liberté, laisserait à dessein chaque jour s'émousser en lui l'intelligence du bien et du mal, et jetterait au hasard ses décisions tantôt capricieuses, et tantôt mercenaires. Non, tout ce qu'il y a de pur, de noble et d'élevé dans le plus sublime des beaux-arts, n'est pas fait pour être senti par une ame rampante et avilie; elle n'entend pas ce langage; elle trouve dans sa propre bassesse une incrédulité toute prête contre les sentiments généreux. Les lumières de la science et de l'esprit ne peuvent la conduire jusque là. Son goût est imparfait; il lui manque le sens moral; et, si le goût n'est que la sensation vive et réfléchie de la beauté, le pouvoir de saisir, dans les objets et dans les passions, les nuances les plus délicates de la vérité et de la convenance; s'il doit juger de tous les rapports du cœur humain; si, comme le génie même, il doit avoir ses illusions, ses enthousiasmes, ses théories d'un sublime idéal, combien ce sens moral ne devient-il pas pour lui un guide infaillible et nécessaire! Formé à l'école antique, le goût si pur de Fénélon s'embellissait encore de la pureté de son ame. Je

sais qu'il est un goût acquis par l'étude, la lecture et la comparaison, et je ne prétends pas en nier l'empire, ni le mérite. C'est ce jugement pur et fin, composé de connaissances et de réflexions, que possédera d'abord le critique. Il a pour fondement l'étude des anciens, qui sont les maîtres éternels de l'art d'écrire, non pas comme anciens, mais comme grands hommes. Cette étude doit être soutenue et tempérée par la méditation attentive de nos écrivains, et par l'examen des ressemblances de génie, et des différences de situation, de mœurs, de lumières, qui les rapprochent ou les éloignent de l'antiquité. Voilà le goût classique; qu'il soit sage sans être timide, exact sans être borné; qu'il passe à travers les écoles moins pures de quelques nations étrangères, pour se familiariser avec de nouvelles idées, se fortifier dans ses opinions, ou se guérir de ses scrupules; qu'il essaie, pour ainsi dire, ses principes sur une grande variété d'objets : il en connaîtra mieux la justesse; et, corrigé d'une sorte de pusillanimité sauvage, il ne s'effarouchera pas de ce qui paraît nouveau, étrange, inusité; il en approchera, et saura quelquefois l'admirer. Qui connaît la mesure et la borne des hardiesses du talent? Il est des innovations malheureuses qui ne sont que le désespoir de l'impuissance; il en est qui, dans leur singularité même, portent un caractère de

grandeur. Confrontez-les avec le sentiment intime du goût. Le goût n'exige pas une foi intolérante. Vous éprouverez qu'il adopte de lui-même, dans les combinaisons les plus nouvelles, tout ce qui est fort et vrai, et ne rejette que le faux, qui presque toujours est la ressource et le déguisement de la faiblesse. Quelques productions irrégulières et informes ont enlevé les suffrages; elles ne plaisent point par la violation des principes, mais en dépit de cette violation; et c'est au contraire le triomphe de la nature et du goût, que quelques beautés conformes à cet invariable modèle, répandues dans un ouvrage bizarrement mélangé, suffisent à son succès, et soient plus fortes que l'alliage qui les altère. Le critique éclairé fera cette distinction; il s'empressera d'accorder au talent qui s'égare des louanges instructives. Pourquoi montrerait-il une injuste rigueur? C'est au mauvais goût qu'il appartient d'être partial et passionné; le bon goût n'est pas une opinion, une secte; c'est le raffinement de la raison cultivée; la perfection du sens naturel. Le bon goût sentira vivement les beautés naïves et sublimes dont Shakspeare étincelle : il n'est pas exclusif. Il est comme la vraie grandeur, qui, sûre d'elle-même, s'abandonne sans se compromettre.

Je sais que cette pureté, et en même temps cette indépendance de goût, supposent une supé-

riorité de connaissances et de lumières qui ne peut exister sans un talent distingué. Mais je crois aussi que la perfection du goût, dans l'absence du talent, serait une contradiction et une chimère. Tous les arts sont jugés par de prétendus connaisseurs qui ne peuvent les pratiquer. Il en est ainsi souvent de l'art d'écrire; et nulle part l'abus n'est plus ridicule et plus nuisible. Pour être un excellent critique, il faudrait pouvoir être un bon auteur. Dans un esprit faible et impuissant, le bon goût se rapetisse, se rétrécit, devient craintif et superstitieux, et se proportionne à la mesure de l'homme médiocre qui s'en sert aussi timidement pour juger que pour écrire. Le talent seul peut agrandir l'horizon du goût, lui faire prévoir confusément de nouveaux points de vue, et le disposer d'avance à juger des beautés qui n'existent pas encore. Comme le sentiment de nos propres forces influe toujours sur nos opinions, le critique sans chaleur et sans imagination sentira faiblement des qualités qui lui sont étrangères. N'ayant que du goût, il n'en aura point assez. C'est ainsi qu'en général les écrivains sages et froids, qui, dans leur marche compassée, affectent le goût, en manquent souvent; ils évitent les écarts et les fautes, mais, incapables d'un vrai sublime ou d'une noble simplicité, ils ont recours à des agréments froids et recherchés, qui ne va-

lent pas mieux que des fautes, et sont plus contagieux, parce qu'ils sont moins choquants.

N'êtes-vous pas, me dira-t-on, trop libéral envers le critique? avec l'amour passionné des lettres, qui, selon vous, renferme plusieurs vertus, vous lui accordez encore la science, le goût, le talent; c'est-à-dire, je les lui demande. Je veux reporter sur les critiques la sévérité qu'ils exercent, et reculer si fort pour eux le point de perfection, que, par frayeur, ils deviennent plus modestes, et qu'ils respectent aussi la difficulté de leur art. Cicéron se plaignait de ne trouver nulle part le parfait orateur; peut-être ne trouverait-on pas davantage le parfait critique, même en cherchant parmi les écrivains célèbres. Le sage et élégant Addisson fit servir la critique à son plus noble usage, à la gloire du génie; mais il ne présente aucune vue originale dans l'examen du plus extraordinaire de tous les poëmes; il juge Milton par Aristote: et le défaut d'invention se fait sentir jusque dans sa manière d'admirer des idées neuves. L'ingénieux La Motte avait le véritable langage, et, pour ainsi dire, les graces de la critique. Sa censure est aussi polie que sa diction est élégante: il ne lui manquait que d'avoir raison. Mais il se trompa d'abord en attaquant les anciens, et plus encore en défendant ses vers. Personne n'a porté plus loin que Voltaire la netteté

du style, mesure ordinaire de la justesse des idées. Personne ne fut favorisé d'un instinct plus délicat, et ne naquit avec plus de goût. Sa raison était mûre dès la jeunesse; et son imagination fut toujours vive. Il avait sur la littérature d'autant plus de lumières et d'idées qu'il ne s'en était pas uniquement occupé, et qu'il pouvait y rapporter la variété de ses réflexions et de ses études. Mais son caractère ardent et mobile ne lui permit pas de garder l'invariable impartialité du critique. Quelquefois, en censurant de prétendus rivaux, il paraît trop se souvenir d'une insultante comparaison, et sa sévérité est une vengeance. Au reste, il est difficile peut-être de lui reprocher les injustices qu'il laisse échapper, en songeant à celles qui tourmentèrent sa vie. Il suffit d'un succès pour se faire plusieurs ennemis: l'homme qui, dans la confiance de ses talents, aspire à l'universalité des succès, ne semble-t-il pas appeler sur lui toutes les haines de l'innombrable médiocrité, que partout il écrase, sans la voir? Voltaire a soutenu cette lutte par l'ascendant du génie qui l'avait fait naître. Ses détracteurs n'ont obtenu qu'une sorte d'immortalité grotesque, qu'il leur a trop libéralement distribuée dans ses ouvrages. C'est qu'aucun d'eux n'était digne de le juger. Cette tâche pouvait honorer un véritable critique; mais il aurait fallu commencer par des concessions péni-

bles. Il fallait d'abord proclamer Voltaire le conservateur du goût, le représentant de la poésie française, le créateur d'une prose originale, trois titres qu'un autre homme n'a point réunis. Après ce début, la critique devenait instructive et légitime. A cet écrivain d'un goût si pur, si ami du simple et du vrai, malgré tant d'esprit, on pouvait reprocher une censure quelquefois irréfléchie et injuste de l'antiquité classique, et même de cette autre antiquité qui commence avec le siècle de Louis XIV. Voltaire, grand poète par le style et la passion, poète de génie, passant avec un égal bonheur des graces de la poésie légère à l'énergie de la verve théâtrale, n'avait pas porté dans sa riche élégance assez de précision et d'audace. Enfin, cette prose neuve et sans imitateurs, incomparable dans tous les genres où la familiarité est une grace, quelquefois éloquente en sortant du badinage, dérogeait trop souvent à la dignité de la morale et de l'histoire. Une critique si modérée aurait aujourd'hui des lecteurs; mais la justice ne produit point de scandale : et, pour beaucoup de gens, le scandale est un succès. Fréron l'obtint; abondamment pourvu d'idées communes, écrivant facilement d'un style médiocre, il imprima deux cents volumes de critique, dont le but principal est Voltaire. Beaucoup d'écrivains aujourd'hui célèbres y sont injuriés

par diversion. Ce n'est pas que ce recueil ne renferme un nombre prodigieux d'éloges; il y paraît successivement une foule de grands hommes dont personne ne connaît les ouvrages. Mais il semble qu'une pareille indulgence, loin d'être une compensation de tant d'injustices, est un double affront fait au talent, et par la rigueur absurde des critiques, et par la ridicule prostitution des louanges.

Voltaire rencontra d'autres adversaires. Le besoin de leur répondre a grossi la collection de ses œuvres; on peut leur pardonner; c'est un des services que la critique injuste rend au public. Le gazetier ecclésiastique n'a pas arrêté le succès de *l'Esprit des Lois;* mais il nous a valu le dernier chef-d'œuvre de Montesquieu, son Apologie, modèle dont Voltaire aurait dû quelquefois imiter la raillerie bienséante et l'amertume sagement tempérée. Je m'arrête ici de peur d'être injuste: je n'ai désigné que des abus nombreux; ne s'y mêle-t-il aucun avantage? Je l'avoue, un homme passionné peut dire la vérité; un plat écrivain peut dénoncer son semblable. Enfin, la critique même la plus chagrine est obligée de choisir un objet d'admiration, ne fût-ce que par malignité; et quelquefois elle place bien sa préférence, pour se couvrir d'un acte de justice. Quel est le détracteur qui, dans l'exagération de ses reproches, ne

révèle pas quelque défaut véritable ? S'il faut parler des avantages, lorsqu'ils disparaissent sous de nombreux abus, proclamons l'utilité de la critique. Mais avouons cependant que, dans les belles époques de notre littérature, elle n'exerça aucune grande et salutaire influence; quand elle était sage, elle n'était pas piquante; le public le veut ainsi. En général on n'aime pas à lire une dissertation sur le mérite d'autrui. Les hommes ont quelque peine à croire qu'un homme de leur siècle, un homme fait comme eux, qu'ils voient, qu'ils entendent, ait un talent supérieur; ils s'ennuieraient à la preuve d'une si fade vérité. On souffre avec plus de patience de voir des prétentions humiliées, des talents contestés, des hommes d'esprit tournés en ridicule, si jamais ils peuvent l'être. Cependant, je voudrais qu'on essayât une critique absolument impartiale, sans complaisance et sans rigueur. A tout prendre, comme cette critique impartiale serait encore assez méchante, peut-être réussirait-elle : c'est une expérience à faire.

Il est un préjugé; c'est que la critique même la plus injuste ne nuit point aux lettres. Qu'importent, dira-t-on, les petites blessures de l'amour-propre humilié ? si l'auteur a du talent, la persécution doit l'animer; nos plus grands écrivains ont subi cette épreuve; ils en ont profité. Boileau

le disait à Racine. Oui, sans doute, et c'était une noble et ingénieuse consolation à présenter au grand homme découragé, que l'espérance de voir son génie s'accroître par les tourments de sa vie. Mais pourquoi fallait-il alors consoler Racine? Les hommes n'ont-ils rien de mieux que le blâme et l'envie pour animer les progrès du talent? Si quelquefois une ame fière et indignée remonte par l'effort même qui devait l'abaisser, combien de fois le ressentiment pénible de l'injustice n'a-t-il pas jeté dans l'inaction et dans l'oubli des talents faits pour la gloire? Racine lui-même, las de combattre la haine et de peur de l'augmenter encore, n'a-t-il pas arrêté le cours de ses chefs-d'œuvre dans la force de l'imagination et de l'âge, exerçant ainsi, par le silence de son génie, la seule vengeance que le grand homme peut tirer de ses injustes contemporains? L'inspiration des succès, voilà ce qui réellement anime le grand écrivain par le besoin toujours croissant de surpasser ses premiers efforts, d'atteindre toute la portée de son talent, que lui seul il connaît; enfin, de se justifier à soi-même sa gloire, sur laquelle il est peut-être plus difficile qu'un autre.

On peut le croire, sans faire tort à l'envie, Racine, quand il n'eût pas reçu d'elle de si pénibles encouragements, aurait trouvé dans les conseils de l'amitié, dans les anciens, dans lui-même,

des forces et des beautés nouvelles. Mais pourquoi discuter ainsi? Peut-on, sans un regret amer, songer que ces hommes qui feront éternellement l'honneur et les délices du monde civilisé, que ces aimables enchanteurs qui, par la passion de l'harmonie, agitent si doucement les ames, que ces véritables rois de la pensée humaine, qui savent l'éclairer en la charmant, et l'ennoblir en l'éclairant, furent malheureux par leur gloire et pour nos plaisirs; qu'ils ont jeté des regards inquiets et douloureux sur les chefs-d'œuvre que nous adorons, qu'ils se sont repentis de leur génie, que peut-être ils en ont douté; et qu'ébranlés par les cris de cabales ignorantes et envieuses, ils ont eux-mêmes trempé dans l'injustice de leurs censeurs, et sont morts en se défiant de cette postérité, qui ne manque jamais aux grands hommes? Vainement les accusera-t-on d'une sensibilité excessive: c'est une vérité vulgaire, que l'alliance de cette délicatesse trop irritable avec les mouvements et les illusions du génie. Un homme médiocre peut avoir un sot orgueil; mais il est impossible qu'un homme doué de quelque talent n'ait pas l'ame fière, sensible, impatiente du mépris. L'étude des lettres même lui donnerait ce ce caractère. Et vous, qui l'en blâmez, voyez tous les hommes, quel prix ils attachent au maintien de leurs prétentions, surtout quand elles occu-

pent une grande place dans leur vie, et qu'elles leur coûtent de grands efforts. L'écrivain n'a qu'une prétention, qu'une espérance, qu'une passion, l'estime des autres hommes. Il la poursuit au prix de travaux pénibles, auxquels tous les esprits n'ont pas droit d'atteindre, il la poursuit avec plus d'ardeur que de sagesse; voilà sa force et son excuse: et cependant, lorsqu'il est troublé dans la possession de ce droit, et, si vous voulez, de cette erreur, on s'étonne de son indignation et de ses plaintes! Mais quels sont ces hommes si calmes et si patients sur les injures d'autrui, qui tolèrent volontiers la persécution du talent? Quel est ce juge rigoureux, qui ne peut se défendre d'une invincible prévention contre les écrivains de son siècle, qui ne conçoit pas qu'on puisse exagérer la critique, et ne croit pas à l'injustice, parce qu'il ne croit pas au mérite? Ce sera quelque homme d'esprit, qui n'a pu s'élever jusqu'à la médiocrité du talent, et qui cache sa faiblesse et ses regrets sous le faste impitoyable de ses dédains. Ce sera quelque lecteur plus sévère qu'habile, qui se fait dénigrant par politique, et condamne d'abord, de peur d'être exposé à l'embarras de juger; ce sera quelque esprit frivole et tranchant qui blâme au lieu de lire, et ménage à la fois son amour-propre et sa paresse; enfin, ce sera quelque esprit systématique,

qui, depuis une époque fixée, ne lit plus, ne veut plus lire, ne veut plus qu'on écrive, demeure convaincu que la littérature est anéantie sans retour, méprise le présent, tue l'avenir, imagine qu'il est impossible d'avoir encore du talent et du goût, et tire toutes ses preuves de lui-même. Voilà les adversaires que l'homme de lettres rencontre même dans le monde, voilà les fauteurs indiscrets de la critique injuste et passionnée. Mais, loin des échos de la sottise, le bon goût garde en réserve un petit nombre d'esprits éclairés qui se communiquent et s'entendent, jugent la critique, devinent les intérêts cachés, et ne croient pas plus à l'exagération des reproches qu'à la fureur des louanges.

Cependant, comme c'est le critique qui fait l'opinion du jour, et que c'est la critique qui forme l'opinion de la foule, on avait senti de tout temps l'influence que peuvent obtenir les feuilles publiques. Aussi cette société religieuse, si célèbre par son ambition souple et infatigable, non contente de s'introduire à la Chine, de dominer en Europe, de tenir entre ses mains la foi des peuples et la conscience des rois, pour compléter son singulier empire, avait cru nécessaire de régler le goût à peu près comme la morale; et, parmi cette variété de talents qu'elle réunissait dans son sein, outre les prédicateurs et les géo-

mètres, les savants et les hommes du monde, les casuistes et les intrigants, elle avait eu soin de se pourvoir de journalistes *. Mais la critique exercée par des hommes de parti ne produit pas une impression durable. Elle sert à l'humiliation du talent, au triomphe passager de la médiocrité; elle ne change pas le goût public. Cette gloire n'a jamais appartenu qu'aux écrivains supérieurs, à Corneille, à Boileau, à Racine, à Molière, quelque temps à Fontenelle, long-temps à Voltaire. Je sais qu'il se présente dans l'histoire des arts une époque qui donne à la critique plus d'importance et d'autorité : c'est l'époque où les talents s'éteignent et deviennent plus rares; où le goût, émoussé par la satiété, s'égare, se corrompt : alors la portion impartiale du public ne peut-elle pas devenir aveugle? N'a-t-elle pas besoin d'être éclairée? On peut en conclure, que la critique est une de ces professions qui prospèrent dans les temps malheureux.

Sous la dictature même de Voltaire le mauvais goût s'était fort répandu. Après l'avoir toléré, tout en le combattant par ses railleries et ses exemples, il avait fini par en être importuné, et par le craindre pour l'avenir. A mesure que cet homme qui avait mis tant d'opinions en mouvement, ou-

* Le Journal de Trévoux.

vert tant de routes, et jeté partout un esprit d'inquiétude et d'innovation, s'approchait de son déclin, l'anarchie s'augmenta. La fureur d'écrire entassait d'insipides et barbares productions : quelquefois elles surprirent de honteux succès.

Parmi quelques esprits éclairés et délicats qui semblaient terminer la gloire de ce siècle mémorable, et qui ne sont pas tous perdus pour le nôtre, deux hommes, par les circonstances et par le caractère de leurs études, parurent plus particulièrement appelés au rôle d'arbitres du goût et de juges littéraires : tous deux, disciples de Voltaire, s'étaient trompés en le suivant sur la scène tragique ; ils manquaient de génie. Marmontel jouissait de l'honneur d'avoir fait quelques productions piquantes dans le genre qui lui coûta sans doute le moins d'efforts. Il avait beaucoup d'esprit, mais il en abusa d'abord pour se former des erreurs systématiques, auxquelles il renonçait avec peine. Son goût était plus réfléchi qu'inspiré ; et l'on sait que même pour juger, la méditation est moins sûre que le sentiment naturel. La Harpe, à la fois dénué de hardiesse et de profondeur, se distinguait par la pureté du goût, la sagesse du talent, et s'était heureusement élevé jusqu'à l'éloquence tempérée. Dans la composition originale, il paraissait fixé sans retour au second rang, et ne montrait qu'une seule qualité de l'écrivain supé-

rieur, cette noble élégance dont il anima l'Éloge de Fénélon et les plaintes de Mélanie. Ces deux hommes de lettres avaient exercé la critique des journaux; et sans éviter l'exagération qui nous en paraît inséparable, leurs feuilles étaient en général consacrées à l'éloge et souvent à l'apologie du vrai talent. Marmontel, voulant réunir et augmenter les fragments littéraires qu'il avait donnés à l'Encyclopédie, publia ses *Éléments de Littérature;* et, quelques années après, La Harpe commença son *Lycée*. L'ouvrage de Marmontel, quoiqu'il renferme les noms et quelquefois la censure de plusieurs contemporains, appartient entièrement à cette haute critique qui n'est que la théorie raisonnée des beaux arts. La forme de l'ouvrage ôte une grande difficulté et une grande beauté, la liaison, l'ordonnance. Il y a des paradoxes. L'auteur rencontre souvent des idées fausses, parce qu'il cherche trop les idées neuves; mais il présente beaucoup d'instruction; et ses erreurs font penser.

La Harpe était né pour la critique; son talent s'est augmenté dans l'exercice de sa faculté naturelle; mais a-t-il embrassé le vaste plan qu'il s'était proposé? Jette-t-il un coup d'œil hardi sur l'essence des beaux-arts? A-t-il des vues fines et profondes? La connaissance de l'homme, des mœurs, de l'histoire, lui sert-elle à éclairer l'é-

tude des lettres? Est-il autre chose qu'un élégant démonstrateur de vérités connues? Non; et cependant il a été et sera long-temps fort utile. Il fallait à cette époque un esprit conservateur. La Harpe n'avait pas assez médité les anciens; mais il en parle avec une vérité d'enthousiasme qui se communique, avec une admiration persuasive. Sans avoir la raison supérieure, la philosophie, la méthode de Quintilien, placé comme lui dans des jours de décadence, il a défendu les droits de la langue et du goût. Lorsqu'il reparut dans la tribune littéraire, à la fin des troubles politiques, ses idées justes, ses théories simples et vraies, son style pur, facile, abondant, devaient réussir et plaire, après la longue confusion du bon sens, comme de tout le reste. Presque toujours il commente les principes de Voltaire; et, s'il en émousse la vivacité piquante, il en conserve la justesse et la clarté. Souvent il me présente l'image de cette critique, *à l'œil sévère et juste*, que Voltaire plaçait à la porte du temple dont lui-même était le véritable dieu.

La Harpe poursuivait le mauvais goût avec une sorte de haine; et, comme la passion inspire le talent, il trouvait quelquefois dans sa colère une heureuse énergie; mais sa véritable gloire sera toujours d'avoir proclamé le génie de quelques-uns de nos grands hommes. Je ne sais en effet si

dans les lettres, après l'honneur de produire des beautés originales, il est un titre plus noble que de les admirer avec éloquence, d'en expliquer les merveilles, d'en augmenter le sentiment, d'en perpétuer l'imitation. La Harpe, qui n'avait pas assez de force pour recevoir, pour saisir puissamment la première inspiration, s'anime et s'échauffe par le reflet des grandes beautés qu'elle a produites. Cette éloquence, que peut-être il n'eût pas tirée de lui-même, il la trouve en admirant Britannicus ou Zaïre. On regrette que cet écrivain, qui fut souvent l'interprète du goût, se soit emporté à des censures et même à des accusations violentes jusqu'au ridicule, il avait été faible; il fut exagéré. Après La Harpe on écrivit encore sous la dictée des intérêts et des passions. Je ne veux pas désigner les contemporains; ce serait me donner, du moins à leur égard, la mission de critique, et sur un point difficile et dangereux. Je suppose même qu'il y eut des injustices involontaires; mais le critique doit être, comme l'historien, éloigné de toute passion, de tout intérêt, de tout parti. Il doit juger les talents bien plus que les opinions. Je sais que la censure des opinions, celle de toutes qui touche le plus près à la personne, présente un intérêt de malignité presque aussi puissant que la calomnie. Mais les arbitres du goût peuvent-ils envier la charge d'in-

quisiteurs ? C'est un emploi trop délicat, où les méprises sont communes et odieuses ; l'usage en avait commencé par la censure exagérée du dix-huitième siècle. Toutes les accusations morales accumulées sur cette grande époque tournaient au profit de la critique. L'injustice avait l'air d'un saint zèle ; on eût dit que c'était un bienfait public de découvrir ou même d'imaginer des fautes de toute espèce dans ces écrivains supposés si coupables.

Il faut convenir au contraire que la nécessité d'examiner chaque jour le produit de chaque mois réduit souvent le critique à des sujets stériles et ingrats. Il est triste et embarrassant d'analyser les idées d'un homme qui n'en a pas. Les critiques usèrent trop vite le riche fonds que leur avait laissé le dix-huitième siècle. La rigueur avec laquelle ils jugeaient les grands hommes de cette époque leur inspirait naturellement pour les contemporains une inexorable sévérité. On aurait eu mauvaise grace à demander plus de ménagement que n'en obtenaient Montesquieu et Rousseau. Quelques hommes de talent résistèrent à l'injustice ; quelques autres, pour éviter ou pour combattre la critique, se mirent à l'exercer. On aimait mieux écrire un morceau que d'entreprendre un ouvrage. La littérature passa presque dans les journaux : ce mélange n'a pas duré. Mais, depuis

cette époque, le ton de la critique s'est élevé; et par une influence qui s'est conservée jusqu'à nos jours, le goût et le style ont paru dans ces compositions rapidement écrites, et quelquefois trop promptement oubliées. Je ne sais si quelques critiques ont formé jamais un système réfléchi d'exclusion et de dénigrement universel. Ce serait une faute politique; car enfin les critiques n'existent qu'à l'occasion des auteurs; ils règnent dans une littérature affaiblie, mais si la littérature était détruite, ils tomberaient avec elle. Cependant il est possible, il serait affligeant que des talents supérieurs aient gardé trop long-temps un silence involontaire, qu'une juste fierté leur ait fait craindre d'exposer à d'injurieuses attaques un nom respectable, et qu'ils n'aient pas eu le courage d'augmenter leurs titres, de peur de compromettre leur gloire. Mais enfin, si depuis dix ans le goût s'est épuré, si les saines doctrines sont reconnues, en attendant qu'elles soient pratiquées, la critique n'est pas étrangère à cette réforme des idées littéraires long-temps vagues ou fausses; elle popularise l'instruction; même quand elle juge mal les lettres, elle y fait penser. Elle proteste en général contre les innovations dangereuses: sous la plume de quelques hommes elle s'exprime avec une correction élégante qui n'est pas inutile au maintien de la langue et du goût, dans un

siècle où l'homme du monde a peu de temps pour lire, où trop souvent l'homme de lettres n'a que le temps d'écrire.

Que la critique sache toujours unir à la pureté du style l'usage de ces formes polies qui n'ôtent rien à la vérité des jugements, mais qui la rendent plus tolérable pour l'amour-propre. Il existe un art d'être sévère, sans être offensant. Je sais qu'à la dureté trop commune de la critique on oppose la sensibilité ombrageuse souvent reprochée aux hommes de lettres. Les abus sont partout. Nos ouvrages nous touchent de si près, qu'il faut une rare modération pour séparer deux intérêts que le censeur affecte presque toujours de confondre. Cependant il semble qu'une critique sévère et raisonnée excite rarement des plaintes. On peut être offensé, mais on ne s'irrite pas; c'est le sarcasme, c'est la froide moquerie qui blesse et qui outrage. L'amour-propre consentirait à être blâmé; mais il ne peut souffrir d'être raillé. Le blâme n'exclut pas l'estime; il laisse la consolation de discuter, de contredire. La raillerie est l'expression irrévocable du dédain. Que la critique évite toujours la hauteur et l'ironie; elle embarrassera beaucoup les amours-propres les plus intraitables; elle leur ôtera la cause ou le prétexte de leurs ressentiments. Car enfin l'homme critiqué mal à propos n'est pas insulté; une remarque

fausse mais polie n'est pas un affront. Quel que soit votre dépit intérieur, vous ne pouvez vous plaindre d'une observation sur votre ouvrage, comme d'une plaisanterie contre vous. Personne ne partagerait l'exagération de vos plaintes; et la critique, avec un peu d'habileté, aurait le plaisir d'être injuste, en ayant l'air d'être modérée.

Il est aussi pour l'homme de lettres une sage et noble vengeance, c'est de mépriser l'injustice, de compter sur son talent, et d'en multiplier sans cesse les titres : il y gagnera du temps et de la gloire. Puis-je oublier ici la touchante leçon que présente la vie du grand poète dont nous avons vu les derniers feux s'éteindre, et jeter en mourant une si vive lumière? Sa longue carrière, marquée par tant de succès, ne fut pas respectée de l'envie. Quelles opiniâtres censures avaient poursuivi son premier chef-d'œuvre! Combien de fois elles se renouvelèrent! Et quand il fallut enfin céder à la renommée, avec quelle obstination artificieuse on s'efforça long-temps de borner le talent de M. Delille par les prodiges mêmes de son art, et d'admirer beaucoup ses vers, pour mieux l'exclure du grand nom de poète! Mais le poète continua de chanter d'une voix plus forte, plus flexible et plus sonore. Il avait écouté la critique sans colère et sans dédain; il en avait souri; et, ce qui n'est pas moins rare, il en avait quelque-

fois profité. Pendant que la critique examinait sévèrement ses fautes brillantes, sa verve, long-temps exempte de vieillesse, enfanta des beautés plus fières et plus hardies. On combattit, mais on céda. Le nom de M. Delille se vit environné de l'admiration des hommes de lettres, ceux dont la justice est toujours la plus prompte et la plus sûre. La critique perdit son amertume et sa rigueur, et se para quelquefois d'une grace ingénieuse, pour célébrer un talent qui bientôt allait finir, dont les beautés s'étaient agrandies, et dont les défauts mêmes, conservés sous les glaces de l'âge, devenaient une singularité incorrigible et piquante.

Ainsi, messieurs, les hommes supérieurs, lorsqu'ils sont assez sages pour ne pas s'engager dans ces interminables querelles où l'envie s'aigrit encore du poison de la haine, voient enfin tous les contemporains consentir à leur gloire. Les talents qui, dès leur début, éveillent la critique par de grandes beautés, et qui, moins courageux ou moins féconds, ne la font pas taire par une succession rapide d'efforts et de triomphes, se ressentent plus long-temps d'une première injustice; mais l'envie désarmée par leur repos leur pardonne aussi. La médiocrité sage et laborieuse est ordinairement ménagée; car elle n'effraie pas; comme elle ne doit pas s'avancer loin dans la carrière, on la laisse passer sous la garantie de sa

faiblesse. Quelle que soit donc l'injustice de la critique, elle afflige plus les hommes de lettres qu'elle ne peut leur nuire. C'est un abus sans doute que le droit de blâmer appartienne à des juges souvent intéressés et inhabiles ; mais le danger de cet abus s'est affaibli par son excès même. On a vu tant d'hommes de talent insultés, tant d'écrivains sans mérite pompeusement célébrés, que les termes ont beaucoup perdu de leur force réelle. La critique contemporaine gardera toujours les abus qui lui sont essentiels, l'exagération et le caprice. Plus il y aura de bons écrivains, moins elle sera puissante; elle ne prescrira jamais contre le vrai talent. Considérée généralement, elle n'exercera sur le goût qu'une influence incertaine et passagère. Quelques hommes pourront la manier avec supériorité, mais ils auront tort de s'y condamner. Vous serez plus utiles, vous profiterez mieux de vous-mêmes, en faisant un assez bon ouvrage, qu'en critiquant avec esprit tous les mauvais livres qui se font autour de vous. La haute critique qui s'exerce sur la théorie des beaux arts et sur le génie des écrivains anciens ou étrangers, pourra se perfectionner encore. L'époque où les sources de l'invention commencent à tarir, où la composition originale s'épuise, fut toujours celle où l'on raisonna le plus ingénieusement sur les productions des siècles créa-

teurs. Puisse seulement la critique littéraire ne pas envahir tout le domaine des lettres! Honneur et reconnaissance aux esprits plus hardis, qui, malgré le génie de nos prédécesseurs et la satiété de notre siècle, s'exposent à produire encore, et qui, dans les diverses carrières du talent, perpétuent le difficile mérite de l'invention! Écrivains justement célèbres, qui honorez votre siècle, et vous qui devez l'honorer un jour, attendez-vous à rencontrer sur votre passage la contradiction et l'envie : mais il y a deux réponses qui triomphent de tout; le silence, et un nouvel ouvrage. Les hommes cèdent toujours à la persévérance du talent. La critique impartiale éclaire et devance l'opinion : la critique injuste ne peut l'être toujours, ou du moins elle cesse d'être dangereuse; elle se corrige ou se décrédite; on l'écoute, mais on n'y croit plus.

Pour nous, jeunes écrivains, dont les faibles commencements n'inquiètent personne, ne nous flattons pas trop vite de mériter des envieux. Malgré la règle commune, il peut arriver qu'on soit médiocre et sévèrement critiqué. Défions-nous de notre orgueil avant de soupçonner l'injustice d'autrui. L'amour des lettres ressemble à toutes les passions; il aveugle, il égare, il nous fait illusion sur nous-mêmes et sur les autres; il prend l'ardeur de ses vœux pour la mesure de

ses forces, il s'indigne d'être arrêté dans son cours, et souvent il a besoin de l'être. Le talent est rare, la vanité crédule, la gloire séduisante.

MONTESQUIEU.

ÉLOGE

DE MONTESQUIEU *.

Le genre humain avait perdu ses titres: Montesquieu les a retrouvés, et les lui a rendus. . . . . VOLTAIRE.

Si toutes les nations de l'Europe, enfin réunies par l'intérêt de l'humanité et la fatigue de la guerre, voulaient élever un monument de leur réconciliation, et choisir un grand homme dont l'image, consacrée dans ce temple nouveau, parût un symbole de justice et d'alliance, elles ne le chercheraient ni parmi les héros, ni parmi les rois qu'elles admirent. Sans doute, on ne pourrait pas introduire dans le sanctuaire de la paix la statue d'un capitaine fameux, quand même on en trouverait un seul qui n'eût jamais entrepris de guerres

* Cet éloge a remporté le prix d'Éloquence décerné par l'Académie Française, dans sa séance du 25 août 1816.

injustes : on n'y recevrait pas un de ces politiques profonds qui, par leur génie, ont fait la grandeur de leur pays; car il ne s'agirait pas alors de la grandeur d'un état, mais du repos de l'Europe : on n'accueillerait pas même l'image révérée des plus grands rois; ils ont quelquefois sacrifié l'intérêt de l'humanité à celui de leurs peuples, ou plutôt de leur gloire, et c'est à l'humanité qu'on voudrait élever un monument.

Mais si l'Europe avait produit un sage dont la gloire fût un titre pour le genre humain, et dont les honneurs, au lieu de flatter une vanité nationale, paraîtraient un hommage décerné par tous les peuples au génie qui les éclaire; un philosophe assez profond pour n'être pas novateur, qui eût bien mérité de tous les siècles par des ouvrages composés avec tant de prévoyance et de réserve, que, sans avoir pu jamais servir de prétexte aux révolutions, ils pourraient en épurer les résultats, et devenir l'explication et l'apologie la plus éloquente de cette liberté sociale qu'ils n'ont pas imprudemment réclamée : si ce grand homme avait à la fois recommandé le patriotisme et l'humanité; s'il avait flétri le despotisme d'un opprobre aussi durable que la raison humaine; s'il avait montré ce lien de politique qui doit rapprocher tous les peuples, et changer le but de l'ambition, en rendant le commerce et la paix plus

profitables que ne l'était autrefois la conquête ; s'il avait modéré son siècle et devancé le siècle présent ; si son ouvrage était le premier dépôt de toutes les idées généreuses qui ont résisté à tant de crimes commis en leur nom, ne serait-ce pas l'image de ce véritable bienfaiteur de l'Europe, ne serait-ce pas l'image de Montesquieu qu'il faudrait aujourd'hui placer dans le temple de la paix, ou dans le sénat des rois qui l'ont jurée ?

Avant de considérer Montesquieu sous ce noble aspect, avant d'admirer en lui le publiciste des peuples civilisés, nous devons chercher dans ses premiers ouvrages par quels degrés il s'est élevé si haut. Il sied mal, je ne l'ignore pas, de vouloir diviser en plusieurs parties le génie d'un homme supérieur. Le fond de ce génie, c'est toujours l'originalité, attribut simple et unique sous des formes quelquefois très-variées ; mais un homme supérieur se livre à des impressions, ou à des études diverses, qui lui donnent autant de caractères nouveaux.

Montesquieu a été tour à tour le peintre le plus exact et le plus piquant modèle de l'esprit du dix-huitième siècle, l'historien et le juge des Romains, l'interprète des lois de tous les peuples ; il a suivi son siècle, ses études, et son génie. Les peintures spirituelles et satiriques des *Lettres Persanes* feront pressentir quelques-uns des défauts qu'on

reproche à *l'Esprit de Lois ;* mais nous y verrons percer les saillies d'une raison puissante et hardie, qui ne peut se contenir dans les bornes d'un sujet frivole, et franchit d'abord les points les plus élevés des disputes humaines.

Le plus beau triomphe d'un grand écrivain serait de dominer ses contemporains, sans rien emprunter de leurs opinions et de leurs mœurs, et de plaire par la seule force de la raison : mais le désir impatient de la gloire ne permet pas de tenter ce triomphe, peut-être impossible ; et les hommes qui doivent obtenir le plus d'autorité sur leur siècle commencent par lui obéir. Telle est cette influence, que les mêmes génies, transportés à d'autres époques, changeraient le caractère de leurs écrits, et que l'ouvrage le plus original porte la marque du siècle autant que celle de l'auteur.

Montesquieu, nourri dans l'étude austère des lois, et revêtu d'une grave magistrature, publie, en essayant de cacher son nom, un ouvrage brillant et spirituel, où la hardiesse des opinions n'est interrompue que par les vives peintures de l'amour. Un nouveau siècle a remplacé le siècle de Louis XIV : et le génie de cette époque naissante anime les *Lettres Persanes;* vous le retrouverez là plus étincelant que dans les écrits même de Voltaire : c'est le siècle des opinions nouvelles,

le siècle de l'*esprit*. L'ennui d'une longue contrainte imposée par un grand monarque, dont la piété s'attristait dans la vieillesse et le malheur, les folies d'un gouvernement corrupteur et d'un prince aimable, tout avait répandu dans la nation un goût de licence et de nouveauté, qui favorisait cette faculté heureuse à laquelle les Français ont donné, sans doute dans leur intérêt, le nom même de l'esprit, quoiqu'elle n'en soit que la partie la plus vive et la plus légère. C'est le caractère dont brillent, au premier coup d'œil, les *Lettres Persanes*. C'est la superficie éblouissante d'un ouvrage quelquefois profond. Portraits satiriques, exagérations ménagées avec un air de vraisemblance, décisions tranchantes appuyées sur des saillies, contrastes inattendus, expressions fines et détournées, langage familier, rapide et moqueur; toutes les formes de l'esprit s'y montrent, et s'y renouvellent sans cesse. Ce n'est pas l'esprit délicat de Fontenelle, l'esprit élégant de La Mothe : la raillerie de Montesquieu est sentencieuse et maligne comme celle de La Bruyère; mais elle a plus de force et de hardiesse. Montesquieu se livre à la gaieté de son siècle; il la partage, pour mieux la peindre, et le style de son ouvrage est à la fois le trait le plus brillant et le plus vrai du tableau qu'il veut tracer. La Bruyère, se plaignant (1) d'être renfermé dans un cercle

trop étroit, avait esquissé des caractères, parce qu'il n'osait peindre des institutions et des peuples. Montesquieu porte plus haut la raillerie. Ses plaisanteries sont la censure d'un gouvernement ou d'une nation. Réunissant ainsi la grandeur des sujets et la frivolité hardie des opinions et du style, il peint encore les Français par sa manière de juger tous les peuples.

L'invention des *Lettres Persanes* était si facile que l'auteur l'avait dérobée sans scrupule, et même sur un écrivain trop ingénieux pour être oublié. Mais, dans ce cadre vulgaire, avec plus d'esprit que Dufresny, Montesquieu pouvait jeter de la passion et de l'éloquence; et quelquefois le génie du législateur se révélait au milieu des témérités du scepticisme et des jeux d'une imagination riante et libre. Le maître de Platon, le précepteur de la sagesse antique, avant de corriger les erreurs des hommes, avait cultivé les arts. Mais la grave antiquité remarqua toujours que les statues des trois Graces qui sortirent du ciseau de Socrate jeune encore, étaient à demi voilées. Montesquieu n'a point imité cette pudeur. Nous n'oserons pas dire que, préoccupé du soin de retracer les coutumes des peuples, l'auteur des *Lettres Persanes* se montrait seulement historien et moraliste dans la vive peinture de l'amour oriental; ou, s'il en est ainsi, nous avouerons qu'il

a porté bien loin l'emploi de cet art ingénieux qui soutient l'intérêt de la fiction par la vérité des mœurs. Mais avec quel charme cette vérité des mœurs ne s'unit-elle pas quelquefois sous sa plume à des images chastes et passionnées ? Un de ces Parsis proscrits sur leur terre natale retrace, avec l'exemple des grandes iujustices de la société corrompue, le tableau de l'amour dans la simplicité des mœurs patriarcales. Le peintre qui reproduit avec tant de force la corruption sans politesse et le grossier despotisme de l'Orient, la corruption spirituelle et raffinée de l'Europe, se plaît à ces images puisées dans les mœurs poétiques de la société primitive.

On peut observer que les plus sérieux philosophes ont cherché dans les rêves de leur imagination le dédommagement des tristes connaissances qu'ils avaient acquises sur la vie humaine : comme si, plus on avait étudié ce monde incorrigible, plus on s'élançait vers un autre monde, dont toutes les lois et toute l'histoire sont à la disposition d'un cœur vertueux. Après avoir éprouvé les caprices de la démocratie et ceux du despotisme, après avoir vu dans Athènes des hommes libres souillés par la mort d'un juste, Platon s'occupait, tantôt à rêver l'Atlantide, tantôt à préparer les institutions de son impraticable république. Tacite, pour se consoler de la pein-

ture trop fidèle de Rome, embellissait l'histoire d'une peuplade sauvage, et faisait sortir la sagesse et la vertu de ces forêts qui cachaient encore la liberté. Morus et Harrington, dans des jours de fanatisme et de fureur, décrivaient le bonheur d'un état libre et sans factions, où la plus parfaite sécurité s'unirait à la plus parfaite indépendance.

Des illusions plus instructives et plus vraisemblables ont inspiré à Montesquieu l'épisode des Troglodites, de ce peuple si malheureux quand il est insociable, qui passe du crime à la ruine, se renouvelle par les bonnes mœurs, et, trop tôt fatigué de ne devoir sa félicité qu'à lui-même, va chercher dans l'autorité d'un maître un joug moins pesant que la vertu. Ces trois périodes, admirablement choisis, présentent tout le tableau de l'histoire du monde. Mais ce qui honore la sagesse de Montesquieu, c'est qu'ils renferment le plus bel éloge de la vie sociale. Tandis que Rousseau prononce anathême contre le premier auteur de la société, tandis que, par amour de l'indépendance, il veut arracher les premières bornes qui, posées autour d'un champ, furent le symbole de la justice naissant avec la propriété, Montesquieu fonde le bonheur sur la justice affermissant les droits de chacun, pour l'indépendance de tous. A ses yeux, l'âge de la corruption et du malheur, c'est le moment où l'égoïsme armé se soulève

contre les lois, où la violence des individus détruit les promesses que la société a faites à ses membres. L'âge de la liberté, c'est l'âge de la justice présidant au maintien des intérêts civils, à la sainteté des contrats, à l'équité des échanges, à la perfection de la vie sociale, c'est-à-dire au respect de tous les droits consacrés par elle. Les images des vertus privées, les douces peintures d'une condition parée de l'innocence, viennent orner le tableau, pour ajouter à cette première leçon qui place dans la vertu des citoyens la force de l'État une autre leçon trop oubliée; c'est que la morale des familles fait les citoyens, et maintient ou remplace les lois. Vérités naïves, au-delà desquelles n'auraient pas dû remonter les hardis investigateurs qui, voulant creuser jusqu'aux racines de l'arbre social, l'ont renversé dans l'abîme qu'ils avaient ouvert!

Cette sagesse d'application et de principes que Montesquieu devait porter dans l'histoire des intérêts civils, dans la théorie des lois établies, il l'annonce, il s'y prépare, pour ainsi dire, par d'ingénieuses allégories; et sa politique romanesque est plus raisonnable et plus attentive à la vérité des choses que la politique sérieuse de beaucoup d'écrivains célèbres. On sent que, dominé par un esprit juste et observateur, lors même qu'il se livre à des écarts d'imagination, il

ne peut oublier la réalité des évènements et des mœurs qu'il a long-temps étudiées. Veut-il, dans l'épisode des Troglodites, peindre la perfection idéale de la vie humaine, il n'essaie pas, comme Rousseau, d'exagérer l'abrutissante liberté de la vie sauvage : il trace le tableau embelli de l'homme en société ; et ce tableau, malgré l'éclat des couleurs, ressemble à quelques années de bonheur et de vertu que l'on trouverait éparses dans les annales des républiques naissantes ; mais, en décrivant cette vertueuse félicité, il la montre prête à finir ; et cet aveu est le dernier trait ajouté à la vraisemblance historique.

Essaie-t-il une seconde peinture du bonheur social, il le fait naître des vertus d'un monarque absolu, fiction qui serait un blasphème si Marc-Aurèle n'avait pas régné. Montesquieu écrit le roman d'*Arsace et* d'*Isménie*, ou le despotisme légitimé par la vertu, orné des plus puissantes séductions, l'amour et la gloire, se consacre et s'enchaîne au bonheur des humains.

Le despotisme ? Un législateur a-t-il employé son génie à l'éloge d'une pareille puissance ? Était-ce un caprice de son imagination, un mensonge de sa conscience ? Pour lever ces doutes, il faut rappeler ce désespoir involontaire dans lequel sont tombés de grands et nobles génies, qui, mécontents de l'usage que les hommes faisaient

de leur liberté, leur ont souhaité des maîtres, et ont invoqué contre nos erreurs et nos crimes la terrible protection du pouvoir absolu. Ce vœu s'est rencontré dans les cœurs les plus bienfaisants, comme dans ces ames austères qui, en jugeant l'humanité, semblaient la haïr. Platon (2), qui s'était si long-temps flatté du projet d'une république parfaite, ne savait plus enfin désirer pour l'espèce humaine qu'*un bon tyran aidé d'un bon législateur*. Quelle injure pour le genre humain qu'un pareil vœu ait pu sortir d'une ame vertueuse, en présence de Sparte, à la vue des côtes de la Perse !

Dans cet ouvrage immortel, que l'on a calomnié comme séditieux, parce que les maux des peuples y sont déplorés, Fénélon admet les monarchies absolues, et se réduit à enchaîner par le charme de la bonté ces rois auxquels il abandonne la puissance illimitée du bien et du mal. Sésostris n'est qu'un despote, modéré par la justice et l'amour de la gloire; Idoménée n'est qu'un tyran corrigé par le malheur. Croira-t-on, cependant, que l'ame élevée de Fénélon ne conçût rien de préférable à l'usage tempéré du pouvoir absolu ? D'autres écrits de sa main (3) attestent les vœux qu'il formait pour un ordre politique plus conforme à la dignité de l'homme. Mais en attendant la liberté des peuples, il cherchait à mettre dans le cœur du monarque

les barrières qui n'étaient pas encore dans la loi.

Je ne sais si telle était la pensée de Montesquieu, de cet ardent admirateur des vertus antiques. Peut-être, les yeux attachés sur son siècle et sur la monarchie française, voyant le calme naître du pouvoir absolu, il tolérait cette manière de rendre les hommes heureux; il consentait même à l'embellir, et lui prêtait des prestiges de grandeur, qui manquèrent trop au siècle de Louis XV. Sans doute, lorsque la cause de la liberté est enfin apportée au tribunal des rois, lorsque, pour conduire les générations éclairées, il ne reste plus que les lois, barrière et soutien du pouvoir légitime, ou la force, instrument passager qui sert à toutes les puissances, honneur aux esprits élevés qui demandent que les nations soient associées à leur gouvernement, et concourent à leur propre salut! Quel que soit dans l'avenir le succès de ce noble effort, il faut le tenter; car toute autre voie serait impossible ou odieuse. Mais, s'il exista jadis pour nous un ordre politique dans lequel le pouvoir suprême, sans contre-poids et sans résistance, était modéré par l'esprit du siècle et la législation des mœurs, pourquoi les plus grands génies auraient-ils hâté la ruine de ce système, qui n'était point pénible pour l'orgueil tant qu'il était approuvé par l'opinion? Ceux qui savaient alors mesurer l'étendue des changements une fois com-

mencés, ont quelquefois peut-être reculé devant leurs propres espérances.

Souvenons-nous que le dix-huitième siècle fut particulièrement pour la France l'époque la plus paisible et la plus heureuse de la civilisation moderne ; et nous croirons que la sagesse ne devait pas s'irriter contre un pouvoir absolu qui s'adoucissait par le bonheur public. En recevant les mœurs et l'esprit de son siècle, Montesquieu évita cet injuste dédain pour les institutions nationales, cet enthousiasme de l'esprit novateur, qui présageait, dans l'oisiveté même d'un âge trop heureux, les agitations et les fureurs que renfermait l'avenir. Mais alors même que Montesquieu adoptait et se plaisait à embellir ce gouvernement que bientôt il justifia par des raisonnements, souvent les jeux de son esprit furent contraires aux opinions sur lesquelles ce gouvernement a besoin de s'appuyer.

La monarchie de Louis XIV ne pouvait subsister qu'avec les mœurs, les principes, la religion, qui marquèrent le règne de ce prince. Lorsque la corruption et la licence descendirent du trône dans la nation, chaque jour ce pouvoir absolu devint moins juste et moins révéré. Le système politique de Louis XIV était un miracle de nobles illusions, qui pouvaient à peine durer l'espace d'un siècle ou la vie même d'un homme,

Mais surtout on ne devait pas espérer d'en prolonger l'influence au profit du pouvoir, lorsqu'elles n'existaient plus au profit des mœurs. Si des écrivains libres et hardis ont préludé par une légère ironie à des attaques plus sérieuses, si la licence de mœurs a conduit à l'avilissement de l'autorité, cette progression était inévitable. En morale, en politique, une chose n'arrive pas précisément parce qu'il s'est rencontré un homme pour l'accomplir, mais il y avait des causes qui la rendaient nécessaire, et devaient la faire sortir de telle ou telle main. Il était impossible que le dix-huitième siècle ne vît pas naître des écrivains animés d'un esprit d'indépendance et de curiosité, de hardis examinateurs de toutes les opinions, d'éloquents contradicteurs de la puissance, des hommes spirituels et moqueurs, qui jugeraient avec plus de liberté que de justice tout ce qu'on avait révéré jusqu'alors (4).

La supériorité même des écrivains du grand siècle poussait leurs successeurs dans ces routes nouvelles, car l'ambition de créer égale dans l'écrivain le besoin de variété qui tourmente et séduit le vulgaire des hommes. Il cherche par les saillies du paradoxe les succès que ne lui promet plus la vérité trop simple ou trop connue; il demande à la hardiesse, à la licence, au scandale même, ce que lui refusent la décence et la reli-

gion. Si les vérités morales ne sont pas infinies comme les vérités géométriques, on peut concevoir que le génie, dans sa perpétuelle activité, attaquera quelquefois les premières, tandis qu'il augmente incessamment les autres. Semblable au conquérant qui se précipite plutôt que de s'arrêter, quand il est au terme de la vérité, il s'élance au-delà; et il égare les hommes plutôt que de renoncer à les conduire.

Vous qui souffrez avec indignation la chute des anciennes maximes, n'accusez pas uniquement les écrivains célèbres dont les opinions hardies ont corrigé quelques erreurs, et mis tant de vérités en problème. Ces opinions étaient de leur siècle autant que de leur choix; elles tenaient à cette mobilité générale de la pensée, qui ne permet ni à l'ambition de l'homme supérieur, ni à la curiosité de la foule, de suivre toujours les routes antiques.

Le caractère du dix-huitième siècle, c'est d'avoir mis les idées à la place des croyances: mouvement que l'on devait pressentir, et qu'il ne faudrait pas accuser s'il s'était arrêté devant les bornes éternelles de la religion et de la morale. L'esprit humain s'emploie d'abord à maintenir les croyances; plus tard, son activité le porte à les combattre. Les croyances une fois établies ont besoin de rester immuables et entières. On les al-

tère, en les touchant. Les idées sont pour l'homme un essai continuel de sa force, même dans ses erreurs. Les croyances, lorsqu'elles ne sont plus révérées, deviennent importunes par les sacrifices ou les vertus qu'elles commandent. Les idées n'imposent pas d'aussi pressants devoirs; elles éclairent, sans retenir. Rarement elles passent dans les actions, parce qu'elles ne sortent pas de la conscience. Le sophisme les dénature, la violence les falsifie; on les voit céder quelquefois si honteusement et si vite, qu'on s'effraie de la faiblesse morale d'un peuple qui n'aurait que des idées au lieu de vertus.

L'ordre politique se compose aussi de croyances, si l'on peut donner ce nom à toutes les opinions formées par le temps et l'habitude. Le clergé, la noblesse, étaient des croyances, que Montesquieu, dans sa jeunesse, attaqua par des plaisanteries, et que plus tard il défendit par le raisonnement. Car les grands génies, placés entre le mouvement de leur siècle et leur raison, reviennent quelquefois sur leurs pas, et s'efforcent de soutenir des institutions dont ils ne conçoivent l'utilité qu'après les avoir eux-mêmes ébranlées.

Cet effet presque inévitable de la réflexion et de la maturité explique la différence qui se trouve entre Montesquieu soumis à l'influence de son siècle et Montesquieu discutant les lois de

tous les peuples, entre la frivolité dédaigneuse des *Lettres Persanes* et la sage impartialité de *l'Esprit des Lois.*

L'influence contemporaine qui se montre dans les opinions de Montesquieu, je la retrouve tout entière dans quelques écrits échappés de sa plume. Les images libres et philosophiques du *Temple de Gnide* sont un sacrifice au goût d'un siècle sentencieux et poli. On serait quelquefois tenté, plus que ne l'aurait voulu l'auteur, de croire à la fiction sous laquelle il annonçait son ouvrage, et d'y reconnaître un de ces élégants sophistes de la Grèce dégénérée. Mais quelques traits de génie, auxquels ne peut atteindre la médiocrité la plus ingénieuse, préviennent cette méprise, et décèlent la main d'un grand homme.

Il ne faut pas le dissimuler, ces graces affectées, ces subtils raffinements qui déparent quelquefois le style de Montesquieu, sont dictés par un système; car les fautes des grands écrivains sont rarement involontaires. En parcourant quelques théories sur le goût esquissées par Montesquieu, on y retrouve une préférence marquée pour cette finesse délicate, pour ces pensées inattendues, ces contrastes brillants qui éblouissent l'esprit. N'oublions pas une pareille censure, pour la gloire même de Montesquieu : car, du milieu de ces petitesses il s'est élevé à la hauteur du génie

antique. Il semble que ce grand homme, tant qu'il ne traitait pas des sujets dignes de sa pensée, se livrait à l'influence de son siècle; mais, lorsqu'il avait rencontré un sujet égal à ses forces, alors il était libre, il n'appartenait plus qu'à lui, et redevenait simple et naturel, parce qu'il pouvait montrer toute sa grandeur.

Dégagé des devoirs de la magistrature, livré tout entier à la méditation, seul exercice qui soit digne d'un homme de génie et qui le fortifie en le rendant à lui-même, Montesquieu avait visité les plus célèbres nations modernes, et observé leurs mœurs qui lui expliquaient leurs lois. C'est alors qu'il étend sa pensée sur les peuples anciens, et qu'il s'attache de préférence à l'empire romain, qui, seul ayant absorbé l'univers, pouvait représenter à ses yeux l'antiquité tout entière. Depuis deux mille ans, on lisait l'histoire des Romains; on se racontait les merveilles de leur grandeur. Peut-être l'esprit de l'homme, encore plus admirateur que curieux, se plaît-il à contempler les résultats incroyables de causes secrètes qu'il ne cherche pas à connaître. Le digne historien de la république romaine, Tite-Live, trop frappé de la gloire de sa patrie, avait négligé d'en montrer les ressorts toujours agissants, comme s'il eût craint d'affaiblir le prodige en l'expliquant.

Tacite, qui, suivant l'éloge que lui a donné Montesquieu, *abrégeait tout, parce qu'il voyait tout*, Tacite n'a pas essayé de voir l'empire romain. Il a borné ses regards à un seul point de cet immense tableau. Il n'a montré que Rome avilie. Il n'a pas même expliqué cet inconcevable esclavage qui vengeait l'univers; et, quoiqu'il ait rendu service au genre humain en augmentant l'horreur de la tyrannie, il a fait un ouvrage au-dessous du génie qu'il montre dans cet ouvrage même.

Un seul écrivain de l'antiquité, un Grec, regardant l'empire romain qui marchait à la conquête du monde d'un pas rapide et régulier, avait averti que ce mouvement était conduit par des ressorts cachés qu'il fallait découvrir. Un homme qui avait porté la force de son génie sur une foule d'études diverses, pour les subordonner à la théologie, et qui semblait, en parcourant toutes les connaissances humaines, les conquérir au profit de la religion, Bossuet examina la grandeur romaine avec cette sagacité et cette hauteur de raison qui le caractérisent; mais, préoccupé d'une pensée dominante, attentif à une seule action dirigée par la Providence, l'origine et l'accomplissement de la foi chrétienne, il ne regarde les Romains eux-mêmes, il ne les aperçoit dans l'univers, que comme les aveugles instruments de cette grande

révolution, à laquelle tous les peuples lui paraissent également concourir. Cette pensée, qui l'autorisait, pour ainsi dire, à ne pas expliquer des effets ordonnés d'avance par une volonté irrésistible et suprême, ne l'a pas empêché d'entrer dans les causes agissantes de la grandeur romaine; et telle est pour un homme de génie l'évidence et la réalité de ces causes, que, pouvant tout renvoyer à Dieu dont il interprétait la volonté, Bossuet a cependant tout expliqué par la force des institutions et le génie des hommes.

Montesquieu adopta le plan tracé par Bossuet, et se chargea de le remplir, sans y jeter d'autre intérêt que celui des évènements et des caractères. Il y a sans doute plus de grandeur apparente dans la rapide esquisse de Bossuet, qui ne fait des Romains qu'un épisode de l'histoire du monde. Rome se montre plus étonnante dans Montesquieu, qui ne voit qu'elle au milieu de l'univers. Les deux écrivains expliquent sa grandeur et sa chute. L'un a saisi quelques traits primitifs avec une force qui lui donne la gloire de l'invention : l'autre, en réunissant tous les détails, a découvert des causes invisibles jusqu'à lui; il a rassemblé, comparé, opposé les faits avec cette sagacité laborieuse moins admirable qu'une première vue de génie, mais qui donne des résultats plus certains et plus justes. L'un et l'autre ont porté la concision aussi

loin qu'elle peut aller : car, dans un espace très-court, Bossuet a saisi toutes les grandes idées; et Montesquieu n'a oublié aucun fait qui pût donner matière à une pensée. Se hâtant de placer et d'enchaîner une foule de réflexions et de souvenirs, il n'a pas un moment pour les affectations du bel esprit et du faux goût; et la brièveté le force à la perfection. Bossuet, plus négligé, se contente d'être quelquefois sublime. Montesquieu, qui, dans son système, donne de l'importance à tous les faits, les exprime tous avec soin; et son style est aussi achevé que naturel et rapide.

Quelle est l'inspiration qui peut ainsi soutenir et régler la force d'un homme de génie? C'est une conviction lentement fortifiée par l'étude; c'est le sentiment de la vérité découverte. Montesquieu a pénétré tout le génie de la république romaine. Quelle connaissance des mœurs et des lois! Les évènements se trouvent expliqués par les mœurs; et les grands hommes naissent de la constitution de l'état. A l'intérêt d'une grandeur toujours croissante il substitue ce triste contraste de la tyrannie recueillant tous les fruits de la gloire. Une nouvelle progression recommence; celle de l'esclavage précipitant un peuple à sa ruine par tous les degrés de la bassesse. On assiste, avec l'historien, à cette longue expiation de la conquête du monde; et les nations vaincues paraissent trop

vengées. Si maintenant l'on veut connaître quelle gravité, quelle force de raison, Montesquieu avait puisées dans les anciens, pour retracer ces grands évènements, on peut comparer son immortel chef-d'œuvre aux réflexions trop vantées qu'un écrivain brillant et ingénieux du siècle de Louis XIV écrivit sur le même sujet. On sentira davantage à quelle distance Montesquieu a laissé loin de lui tous les efforts de l'art et du bel esprit dont il avait d'abord dérobé toutes les graces. Dans *la Grandeur et la Décadence des Romains*, Montesquieu n'a plus l'empreinte de son siècle; c'est un ouvrage dont la postérité ne pourrait deviner l'époque, et où elle ne verrait que le génie du peintre.

Tout entier dominé par ses études, l'auteur a pris le génie antique, pour retracer le plus grand spectacle de l'antiquité. Ce génie est mâle, quelquefois mêlé de rudesse : on croit voir une de ces statues retrouvées parmi les ruines, et dont les formes correctes et sévères étonnent la mollesse de notre goût. Telle est la simplicité où Montesquieu s'élève par l'imitation des grands écrivains de Rome. Son ame trouve des expressions courageuses, pour célébrer les résistances et les malheurs de la liberté, les entreprises et les morts héroïques. Il est sublime en parlant de vertus que notre faiblesse moderne peut à peine concevoir. Il devient éloquent à la manière de Brutus.

Rien n'est plus étonnant et plus rare que ces créations du génie qui semblent ainsi transposées d'un siècle à l'autre. Montesquieu en a donné plus d'un exemple qui décèle un rapport singulier entre son ame et ces grandes ames de l'antiquité. Plutarque est le peintre des héros; Tacite dévoile le cœur des tyrans : mais dans Plutarque ou dans Tacite, est-il une peinture égale à cette révélation du cœur de Sylla se découvrant lui-même avec une orgueilleuse naïveté? Comme œuvre historique, ce morceau est un incomparable modèle de l'art de pénétrer un caractère, et d'y saisir, à travers la diversité des actions, le principe unique et dominant qui faisait agir. C'est un supplément à *la Grandeur et la Décadence des Romains.* Il s'est trouvé des hommes qui ont exercé tant de puissance sur les autres hommes, que leur caractère habilement tracé complète le tableau de leur siècle. C'était d'abord un heureux trait de vérité de bien saisir et de marquer l'époque où la vie d'un homme pût occuper une si grande place dans l'histoire des Romains. Cette époque est décisive. Montesquieu n'a présenté que Sylla sur la scène; mais Sylla rappelle Marius, et il prédit César. Rome est désormais moins forte que les grands hommes qu'elle produit : la liberté est perdue; et l'on découvre dans l'avenir toutes les tyrannies qui naîtront d'un esclavage

passager, mais une fois souffert. Que dire de cette éloquence extraordinaire, inusitée, qui tient à l'alliance de l'imagination et de la politique, et prodigue à la fois les pensées profondes et les saillies d'enthousiasme; éloquence qui n'est pas celle de Pascal, ni celle de Bossuet, sublime cependant, et tout animée de ces passions républicaines qui sont les plus éloquentes de toutes, parce qu'elles mêlent à la grandeur des sentiments la chaleur d'une faction?

Ces passions se confondent dans Sylla avec la fureur de la domination; et de cet assemblage bizarre se forme ce sanguinaire et insolent mépris du genre humain, qui respire dans le dialogue d'Eucrate et de Sylla. Jamais le dédain n'a été rendu plus éloquent : il s'agit, en effet, d'un homme qui a dédaigné et, pour ainsi dire, rejeté la servitude des Romains. Cette pensée, qui semble la plus haute que l'imagination puisse concevoir, est la première que Montesquieu fasse sortir de la bouche de Sylla; tant il est certain de surpasser encore l'étonnement qu'elle inspire! « Eu-
« crate, dit Sylla, si je ne suis plus en spectacle
« à l'univers, c'est la faute des choses humaines,
« qui ont des bornes, et non pas la mienne....
« J'aime à remporter des victoires, à fonder ou
« détruire des états, à faire des ligues, à punir un
« usurpateur : mais pour ces minces détails de

« gouvernement, où les génies médiocres ont tant « d'avantages, cette lente exécution des lois, cette « discipline d'une milice tranquille, mon ame ne « saurait s'en occuper. » L'ame de Sylla est déja tout entière dans ces paroles; et cette ame était plus atroce que grande. Peut-être Montesquieu a-t-il caché l'horreur du nom de Sylla sous le faste imposant de sa grandeur; peut-être a-t-il trop secondé cette fatale et stupide illusion des hommes, qui leur fait admirer l'audace qui les écrase. Sylla paraît plus étonnant par les pensées que lui prête Montesquieu, que par ses actions mêmes. Cette éloquence renouvelle, pour ainsi dire, dans les ames la terreur qu'éprouvèrent les Romains devant leur impitoyable dictateur. Comment jadis Sylla, chargé de tant de haines, osa-t-il abandonner l'asyle de la tyrannie, et, simple citoyen, descendre sur la place publique qu'il avait inondée de sang ? Il vous répondra par un mot : « J'ai étonné les hommes. » Mais à côté de ce mot si simple et si profond, quelle menaçante peinture de ses victoires, de ses proscriptions! quelle éloquence! quelle vérité terrible! Le problème est expliqué. On conçoit la puissance et l'impunité de Sylla.

Ce merveilleux talent d'expliquer, de peindre et de renouveler l'antiquité, ne paraîtrait pas tout entier, si l'on oubliait un de ces précieux fragments où l'homme supérieur révèle d'autant mieux

sa force, qu'il la renferme et la resserre dans un espace plus borné; et Montesquieu ne serait pas le peintre de l'antiquité le plus énergique et le plus vrai, s'il n'avait point retracé cette philosophie stoïcienne, la plus haute conception de l'esprit humain, et, parmi les erreurs populaires du paganisme, la seule et la véritable religion des grandes ames. Quand on aura lu l'hymne sublime que Cléanthe le stoïcien adressait à la divinité adorée sous tant de noms divers, au créateur qui *a tout fait dans le monde, excepté le mal qui sort du cœur du méchant;* quand on aura médité dans Platon la résignation du juste condamné; quand on saura par cœur les pensées d'Épictète et le règne de Marc-Aurèle, on devra s'étonner encore du langage retrouvé par Montesquieu dans l'épisode de Lysimaque. Ce spiritualisme altier, ce mépris de la terre, cet orgueil et cette joie de la douleur, qui rendait les ames invincibles, qui les rendait heureuses, toutes les grandeurs morales luttant contre la puissance d'Alexandre devenu cruel, Lysimaque réservé par les dieux pour consoler la terre, quelle leçon historique, quels acteurs, et quel intérêt! Quelques pages ont suffi pour tout dire et tout peindre.

Cette admiration des grands caractères, cette haine de la tyrannie, que Montesquieu recueillait dans l'étude des anciens, transportées sur les

temps modernes, auraient fait ressortir à nos yeux des ames élevées auxquelles il n'a manqué que des peintres, et donneraient à notre histoire un caractère de gravité et de morale qu'elle n'a jamais connu. Montesquieu l'avait essayé : il n'a pas achevé l'éloge du maréchal de Berwick, qui méritait d'être peint comme les héros de Plutarque. Les fragments de ce travail sont une ébauche de Michel-Ange. Il n'a manqué à Montesquieu que de le finir, pour égaler la Vie d'Agricola.

La Vie de Louis XI devait sans doute mieux consacrer encore cette rivalité naturelle de Montesquieu et de Tacite. Le hasard qui nous en a privés ne peut rien ôter à la gloire de son auteur; des titres plus nombreux ne l'auraient pas augmentée. Il n'était pas au pouvoir de Montesquieu lui-même de rendre son nom plus immortel, et d'ajouter quelque chose à la renommée de *l'Esprit des Lois*.

L'Esprit des Lois apparaît au bout de sa carrière comme le terme de notre admiration et de ses efforts; et s'il m'est permis, pour célébrer ce peintre sublime de la Grèce et de Rome, d'emprunter une image à l'antiquité, il semble, en suivant le cours et la variété de ses ouvrages, que nous arrivons au dernier monument de son génie par les mêmes détours qui conduisaient lentement aux temples des dieux. Nous avons

d'abord traversé ces riants et heureux bocages, qui jadis cachaient la demeure sacrée; plus loin, en étudiant avec Montesquieu les souvenirs de l'histoire, nous avons, pour ainsi dire, rencontré sur notre passage ces statues des grands hommes et des héros, qui occupaient la première enceinte des temples antiques, comme étant l'image de ce qu'il y a de plus noble après les dieux; nous touchons enfin au sanctuaire d'où la sagesse révèle ses oracles. Mais ce dernier trait de l'allégorie ne convient pas aux vérités simples et naturelles annoncées par le législateur français. Montesquieu s'adresse à la raison des peuples; la simplicité et l'universalité, voilà les deux attributs de son ouvrage. Ils indiquent à la fois la supériorité de son génie et les lumières de son siècle. Montesquieu ne se trouvait pas dans l'heureuse condition de ces anciens législateurs qui donnaient à des peuples incultes et grossiers des institutions toujours suffisantes: il veut apprendre à tous les peuples civilisés à respecter et à perfectionner leurs lois: il ne néglige pas même les lois des peuples barbares; il les explique et quelquefois les défend, pour enseigner à toutes les nations une loi plus haute et plus sacrée, la tolérance.

Un grand homme, parmi les talents qu'il développe, est toujours dominé par une faculté particulière que l'on peut appeler l'instinct de son

génie. Les lois étaient pour Montesquieu cet objet de préférence où se portait naturellement sa pensée. Il n'a pas cherché dans cette étude un exercice pour le talent d'écrire. Il l'a choisie parce qu'elle était conforme à toutes les vues de son esprit; il a tenté de l'approfondir, enfin, parce qu'une sorte de prédilection involontaire l'y ramenait sans cesse. C'était l'œuvre de son choix, c'était la méditation de sa vie; et, malgré les censures de la haine ou de la frivolité, ce fut le plus beau titre de sa gloire. On s'étonne d'abord des immenses souvenirs qui remplissent *l'Esprit des Lois;* mais il faut admirer bien plus encore ces divisions ingénieusement arbitraires, qui renferment tant de faits et d'idées dans un ordre exact et régulier. Peut-être au premier abord supposerait-on plus de génie dans un homme qui, sans s'arrêter aux lois positives, tracerait, d'après les règles de la justice éternelle, un code imaginaire pour le genre humain; mais cette idée, réalisée par un Anglais célèbre *, est plus extraordinaire que grande. Quoique les lois positives soient quelquefois inconséquentes et bizarres, elles résultent de rapports nécessaires. Leur existence est une preuve de leur utilité relative : les lois que conserve un peuple sont les meilleures qu'il puisse

* Bentham.

avoir : et la pensée de renouveler sur un seul principe toutes les législations de la terre serait aussi fausse qu'impraticable ; mais les connaître et les discuter, choisir et recommander celles qui honorent le plus l'espèce humaine, voilà le travail qui doit occuper un sage, et qui peut épuiser toute la profondeur du plus vaste génie. Alors la connaissance des lois, appuyée sur l'histoire et sur la politique, s'éloigne également de la science du jurisconsulte et des rêves *de l'homme de bien.* Les pensées qu'elle fournit à un digne interprète entrent insensiblement dans le trésor des idées humaines ; et, en modifiant l'esprit d'un peuple, elles produisent de nouveaux rapports, qui dans l'avenir produiront des lois, et changeront en nécessités morales les espérances et les projets d'un génie bienfaisant.

Cependant, quel spectacle présente cette revue de l'univers ! C'est à la fois l'histoire et la morale de la société. Ce sont toutes les nations mortes et vivantes qui passent tour à tour, et donnent le secret de leurs destinées, en montrant les lois qui les faisaient vivre ou les animent encore ; et, de même que la sagesse antique croyait avoir deviné les ressorts du monde matériel, en reconnaissant une céleste intelligence partout répandue, partout communiquée, partout agissante, ainsi le monde moral se trouve expliqué tout entier par

l'action de la loi, providence des sociétés. Interprète et admirateur de l'instinct social, Montesquieu n'a pas craint d'avouer que l'état de guerre commence pour l'homme avec l'état de société. Mais cette vérité désolante, de laquelle Hobbes avait abusé pour vanter le calme du despotisme, et Rousseau pour célébrer l'indépendance de la vie sauvage, le véritable philosophe en fait naître la nécessité salutaire des lois, qui sont un armistice entre les états, et un traité de paix perpétuel pour les citoyens.

La première loi sera l'existence d'un gouvernement. Le gouvernement le plus convenable à chaque peuple est le plus conforme à la nature ; et, comme la durée prouve la convenance, cette maxime si libre est un gage de repos. Le philosophe admet tous les pouvoirs, et conçoit tous les systèmes politiques. *L'Esprit des Lois* est comme ce temple romain qui donnait l'hospitalité à tous les dieux du monde idolâtre.

Elles seront sans doute retracées avec complaisance, ces belles institutions de la Grèce, où chaque homme se croyait libre, parce qu'il concourait à gouverner les autres ; mais elles paraîtront nées de tant d'heureux hasards, limitées par tant de conditions, achetées par tant d'efforts et même d'injustices, que l'admiration nous préservera de l'exemple.

Suivant la méthode des anciens législateurs, Montesquieu placera l'éducation à la base de l'édifice social : et cette vérité expliquera les républiques anciennes et les monarchies, en montrant d'un côté cette éducation unique et dominante par ses singularités même, qui prenait le citoyen au berceau pour lui imprimer les sentiments et les opinions de toute sa vie; et, d'une autre part, ces deux éducations contradictoires, où l'homme oublie les principes qu'avait reçus l'enfant, où les idées du monde doivent remplacer les leçons de l'école : première différence dont les suites se conservent partout; qui, donnant aux anciens plus d'indépendance politique, leur imposait plus d'assujettissement personnel, et substituait la gêne des coutumes à celle de l'autorité; comme si les hommes avaient toujours besoin d'obéir, comme si la liberté elle-même n'était qu'une certaine forme d'obéissance. De là naîtra cette vertu (5) que Montesquieu réservait exclusivement pour les républiques, et que l'on peut définir *l'amour de la modération et de l'égalité :* vertu peu durable par sa perfection même, vertu qui doit être protégée par une foule de lois politiques, morales et domestiques; qui ne peut se développer, si elle n'existe dans la racine des mœurs, qui ne peut animer l'état, si elle ne sort de chaque famille; et qui, formée de deux éléments presque

inconciliables, se détruit rapidement, et fait place, soit à la fureur de l'égalité démocratique, soit au despotisme multiplié de l'aristocratie, soit au despotisme simple et terrible d'un chef militaire.

Ainsi les lois sont une des causes de l'histoire des peuples, et la forme de chaque gouvernement est la raison des lois. Cette vérité, manifeste à l'égard des lois politiques, se montre dans le caractère et l'application des lois criminelles et civiles ; le petit nombre ou la multiplicité des lois, la proportion des peines, la forme des tribunaux, la rigueur légale, ou la liberté des jugements, tout est sous l'influence du principe de chaque gouvernement. Telle est l'influence de ces principes, qu'ils agissent sur les choses les plus immuables, les droits et les crimes des hommes. Les républiques énervent les lois criminelles, parce qu'enfin les coupables sont des hommes libres, et qu'il n'y aurait personne pour leur faire grace. Les despotes se font législateurs, juges, et quelquefois bourreaux. La monarchie place trois degrés entre le coupable et la peine : la précision de la loi, l'indépendance des juges, et la clémence du souverain. Le principe de chaque gouvernement s'altère et se détruit par la perte des lois civiles qui le soutenaient. La république, où la législation est toute morale, périt par la ruine des mœurs ; les mœurs, par l'agrandissement de l'État.

La monarchie, fondée sur l'honneur, se corrompt par la servitude et l'intérêt, les deux plus grands ennemis de l'honneur. Le despotisme n'a d'autre corruption que l'excès de sa puissance. A force d'avoir perfectionné la terreur, principe de son pouvoir, il est détruit par elle.

Quand on a considéré ces trois gouvernements, qui se partagent le monde, il faut les voir dans leurs rapports mutuels, la paix, la guerre, et la conquête. C'est ici que Montesquieu unit la politique la plus haute à cette justice, qui paraît sublime lorsqu'elle s'applique aux intérêts des peuples avec la même simplicité qu'aux intérêts privés. La guerre et les conquérants, ce funeste et incorrigible désordre des sociétés humaines, passent sous les yeux du législateur, qui comprend que les lois ne furent jamais dans un plus grand péril, et qui veut qu'elles soient assez fortes pour résister à la victoire. Cependant il reconnaît des conquérants qui *ont stipulé pour le genre humain*. Entendez-le parler d'Alexandre: il découvre de nouveaux points de vue dans une grandeur si anciennement admirée; par la plus difficile de toutes les épreuves, il décompose la gloire et le génie de son héros, de manière qu'un semblable éloge ajoute quelque chose à l'idée que donne le nom même d'Alexandre.

Ces lois, que Montesquieu conserve et fait pré-

valoir jusqu'au milieu de la conquête, il les suit bientôt dans leur plus noble application, dans celle qui dépend le plus des pays et des peuples, la liberté politique et la liberté sociale. La liberté! c'est pour elle qu'écrivait Montesquieu, c'est elle qu'il cherchait, sans la nommer toujours. La liberté! mère des lois comme la justice elle-même. La liberté! la justice! chacune d'elles n'existe qu'en s'unissant à l'autre. Qu'on les sépare, l'une se détruit par ses fureurs, l'autre est dégradée par son esclavage.

Mais ce n'est pas en vain que l'observateur impartial a distingué la liberté sous deux formes. Quelquefois le citoyen est plus libre que la constitution ne paraît l'être. Quelquefois la liberté qui n'est pas dans l'ordre politique se retrouve dans les lois civiles, ou même dans les mœurs. Tout en réprimant par cette vérité les plaintes et la hardiesse des novateurs, Montesquieu retrace sans détour la véritable théorie de la liberté politique. Elle tient à la distinction de la puissance législative et de la puissance exécutive; distinction qui, même imparfaitement appliquée par les Romains, fonda toute leur grandeur; distinction admirable que, par le plus singulier contraste, on voit sortir avec une perfection nouvelle des ruines de la féodalité, et qui forme chez un peuple moderne le gouvernement le plus libre, le plus fort,

et sans doute le plus durable, puisque les vices y trouvent leur emploi, et que la corruption même en fait partie.

L'existence de ces deux pouvoirs ne suppose pas un égal partage de forces. La puissance exécutive concourt à la formation des lois, sans que la puissance législative puisse concourir à leur action; mais aussi la puissance exécutive, ne gardant pour elle que ce qui tient au gouvernement et au droit politique, abandonne l'application du droit civil aux citoyens eux-mêmes, parce que le pouvoir judiciaire doit être le pouvoir neutre de la société, parce que dans l'état tout doit être dépendant du souverain, excepté la justice.

Par quelle admirable analyse de la constitution anglaise Montesquieu n'a-t-il pas étendu et détaillé ces vérités premières! Mais, lorsque la liberté manque à l'institution politique, il la cherche dans les lois et dans les coutumes, où elle se réfugie quelquefois comme un dieu inconnu, ignoré du peuple qu'il protège. Législateur pour tous les états, Montesquieu montre ce qui serait esclavage dans l'esclavage même, ce qui est liberté dans la monarchie la plus absolue. Sur le degré de liberté se mesure la richesse de l'État. Plus un peuple est libre, plus il peut supporter la grandeur des impôts. Il lui semble que chaque jour il paie la liberté, à mesure qu'il est enrichi par

elle *; plus un peuple est libre, plus l'impôt doit être égal et indirect, pour ménager à la fois son orgueil et sa liberté.

Une puissance qui n'influe pas moins que la liberté sur les lois, ou plutôt qui influe sur la liberté même, c'est le climat. Montesquieu prétend-il assujettir les peuples à une sorte de fatalité, lorsqu'il reconnaît cet ascendant impérieux de la température et du sol? Cette hypothèse ne serait-elle pas démentie par l'histoire? Le ciel de la Grèce n'a pas changé; et l'esclavage rampe sur la terre de la liberté. Il n'y a plus de Romains dans l'Italie; ce n'est pas le ciel qui manque; ce sont les lois et les mœurs. Triste et irrécusable exemple qui, sans détruire l'opinion de Montesquieu, prouve seulement la force des divers principes qu'il avait reconnus, et nous atteste quel concours de faits et d'institutions est nécessaire pour former et pour maintenir un peuple libre! On ne saurait nier, en effet, l'influence particulière du climat sur le plus grand scandale de l'injustice humaine, l'esclavage domestique. C'est sous ce rapport que le législateur examine une question qui ne pouvait être étrangère à *l'Esprit*

* Ce que Tacite disait de la servitude des Bretons, *Britannia servitutem suam quotidie emit, quotidie pascit*, on peut l'appliquer aujourd'hui à la liberté des Anglais.

des Lois, puisque les lois modifiées par les vices de la société qu'elles répriment sont devenues quelquefois la science du juste dans l'injustice même, l'art d'observer un certain droit, une certaine mesure dans la violation même du droit naturel. Cet esclavage, dont Montesquieu s'indignait en la discutant, lui paraît si odieux, qu'il l'impute tout entier au despotisme de l'Orient *, et le déclare incompatible avec la constitution d'un état libre, oubliant que toutes les démocraties de la Grèce avaient pris la servitude domestique pour base de l'indépendance sociale. Le caprice d'un sculpteur a fait porter par des esclaves la statue d'un grand roi, dont l'Europe accusa l'orgueilleuse prospérité. C'est dans la Grèce, dans Rome, que la statue de la liberté pesait tout entière sur les esclaves courbés et tremblants. Tant il est vrai que rien ne peut être extrême sans être injuste, et que l'excessive liberté, par sa nature même, a besoin, pour être servie, d'un excessif esclavage!

De l'influence du climat Montesquieu voit naî-

---

* Dans la démocratie, où tout le monde est égal, et dans l'aristocratie, où les lois doivent faire leurs efforts pour que tout le monde soit aussi égal que la nature du gouvernement peut le permettre, des esclaves sont contre l'esprit de la constitution. Ils ne servent qu'à donner aux citoyens une puissance et un luxe qu'ils ne doivent point avoir. *Esprit des Lois*, liv. XV, chap. I.

tre une autre servitude qu'il avait déja désignée, celle de l'invasion et de la conquête. Ainsi les diverses parties de ce vaste ouvrage se touchent et se mêlent : mais chacune d'elles est traitée avec cette grandeur de vues générales qui éblouit la pensée, et ce choix infini de détails que l'analyse ne peut essayer d'atteindre; science d'observer qui devient une création de pensées, puisque chaque fait indiqué par l'auteur présente une idée qui forme elle-même partie d'un système de gouvernement, comme tous les gouvernements avec leurs effets et leurs causes entrent dans l'histoire générale des lois. Si dans ce labyrinthe le fil se brise quelquefois, jamais le flambeau ne s'éteint; le philosophe avance et se fait jour à travers les obstacles qu'il amasse et les routes qu'il semble confondre, jusqu'au moment où la lumière d'une seule idée vient rétablir l'ordre partout.

Quoique les lois agissent sur les mœurs, elles en dépendent. Ainsi Montesquieu corrige toujours par quelque vérité nouvelle une première pensée, qui ne paraissait excessive que parce qu'on la voyait seule. La nature et le climat dominent presque exclusivement les peuples sauvages; les peuples civilisés obéissent aux influences morales. La plus invincible de toutes, c'est l'esprit général d'une nation; il n'est au pouvoir de

personne de le changer; il agit sur ceux qui voudraient le méconnaître: il fait les lois, ou les rend inutiles; les lois ne peuvent l'attaquer, parce que ce sont deux puissances d'une nature diverse. Il ne peut être modifié que par le temps et l'exemple : il échappe ou résiste à tout le reste.

Ce que la morale réprouve n'est pas toujours un vice politique. Il y a des défauts que le législateur doit ménager, comme d'heureux accidents de la nature. La vanité, si flexible quand on la flatte; la vanité, qui s'enchaîne par les triomphes qu'elle obtient; la vanité, de toutes les passions la plus irritable et la plus facile à satisfaire, est un excellent ressort pour le gouvernement. L'orgueil varie dans ses effets, suivant qu'il tient au caractère seul, ou qu'il est secondé par la dignité des institutions. Chez l'Espagnol, il est le plus grand ennemi de l'activité sociale, et ne produit qu'une superbe insouciance. Chez l'Anglais, il devient le patriotisme même. Cette Angleterre, dont Montesquieu avait analysé l'admirable constitution, lui présente un nouvel aspect dans les mœurs de ses habitants, qui sont une partie de leur liberté. De la même main dont il décrit ces antiques nations de la Chine, esclaves de leurs manières comme un peuple libre doit l'être de ses lois, liées par leurs usages comme par autant de fils innombrables qui les attachent au despo-

tisme, mais qui arrêtent et enveloppent la conquête, il peint les mœurs, les coutumes, les passions et les vices particuliers d'un peuple libre, où la liberté est invincible, parce qu'elle est partout; originale et sublime peinture, dans laquelle les faits, paraissant l'inévitable conséquence des principes, sortent de la pensée de l'auteur, autant que de la vérité de l'histoire!

Le lien de tous les peuples, c'est le commerce. En multipliant les relations, les besoins et les vices, il exige plus de lois que n'en produit le principe même du gouvernement. Tout à la fois instrument et gage de liberté, il est repoussé ou envahi par le despotisme; il se développe sous l'abri des monarchies; il anime, il soutient les états libres; et, par un contraste bizarre, il fait aujourd'hui sortir de l'intérêt tous les sacrifices que l'antiquité demandait à la vertu. Les révolutions du commerce, qui tiennent à celles du monde; la navigation, qui a civilisé et agrandi l'univers; l'argent, signe de la civilisation et premier ressort des états modernes : voilà les points de vue qui s'ouvrent au législateur. Il semble que son génie, après avoir pénétré dans l'intérieur de chaque état, a besoin d'embrasser à la fois tous les temps et tous les lieux; et, dans l'activité du commerce, il voit d'un seul coup-d'œil le mouvement du genre humain.

La population décroît et s'augmente dans un rapport nécessaire avec les institutions politiques, de manière que les mœurs paraissent aussi puissantes que la nature même sur la durée des peuples. Ce nouveau sujet enferme de grandes questions : le mariage, fondement de la société ; l'immoralité, destructive comme la guerre. Là se présente un des exemples les plus tristes de l'histoire : c'est l'effort impuissant de la législation contre le vice d'un mauvais gouvernement et d'une société corrompue. Malgré les lois, l'empire romain dépeuplé mourait de langueur. Singulière destinée ! La sublimité contemplative du christianisme vient accomplir l'ouvrage commencé par la corruption. La piété des empereurs abolit les lois prudentes d'Auguste ; et la race romaine, à demi détruite, achève de disparaître dans les solitudes de la Thébaïde, et dans les monastères de Constantin, comme pour effacer la trace des antiques oppresseurs de la terre, comme pour marquer le triomphe du christianisme par le renouvellement des peuples et le rajeunissement du monde.

Ainsi, le législateur est conduit à examiner cette puissante et suprême influence des religions. En calculant les rapports de chaque croyance avec le génie de chaque pays, l'erreur même lui paraît quelquefois plus appropriée à la nature de

l'homme ; mais également convaincu que la vérité ne peut se montrer sans être bienfaisante, il nous fait voir la religion chrétienne qui, *malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, empêche le despotisme de s'établir en Éthiopie, et porte au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois*. Cette religion que, dans la vivacité de sa jeunesse, et dans la politique légère de son premier ouvrage, il avait trop peu respectée, partout dans *l'Esprit des Lois* il la célèbre et la révère. C'est que maintenant il veut construire l'édifice social, et qu'il a besoin d'une colonne pour le soutenir. Sa pensée s'est agrandie comme sa tâche ; s'il combat les sophismes d'un incrédule fameux, la calomnie qu'il repousse avant toutes les autres, c'est l'idée que la religion chrétienne n'est pas propre à former des citoyens. Il croyait, au contraire, qu'elle était particulièrement la protectrice des monarchies tempérées ; il la concevait, il la voulait amie de la liberté comme des lois, n'imaginant pas sans doute que ce qu'il y a de plus noble, de plus grand sur la terre, puisse mal s'accorder avec un présent du ciel. La religion, malgré sa sublime origine, par l'extrémité qui touche aux choses humaines, doit éprouver comme elle des vicissitudes et des retours ; mais elle est le premier gage de la civilisation moderne, qui, en s'unissant à sa divine existence

partage les promesses de sa durée, et semble échapper à la loi commune de la mortalité des empires.

Ce n'est pas sans un judicieux motif que Montesquieu, en distinguant les lois de tous les pays, avait pris soin aussi de reconnaître et de caractériser toutes les espèces différentes des lois qui régissent une même nation. Telles sont les bornes de la justice, ou plutôt de la prévoyance humaine, que, pour devenir injuste et tyrannique, il lui suffit de sortir un moment du cercle rigoureux qu'elle s'était prescrit. Le droit naturel, le droit ecclésiastique, le droit politique, le droit civil, ne peuvent être substitués l'un à l'autre dans l'application, sans troubler la société par ces lois mêmes qui doivent la maintenir : idée simple et grande qui prouve que la nature des choses est plus forte encore que les lois, ou plutôt que les lois ne sont fortes qu'autant qu'elles s'y conforment et la reproduisent. Ce principe, d'une immense étendue, explique et condamne toutes les bizarreries de quelques législations barbares, prévient les erreurs en indiquant leur source la plus commune, fixe la limite du pouvoir religieux et arrête ses usurpations par sa nature même : mais, avant tout, il donne une garantie à la société entière, en ne souffrant pas que le droit politique soit juge des citoyens, et que les intérêts privés

puissent jamais craindre une autre puissance que le droit civil; avantage qui est au fond ce que la liberté même renferme de meilleur, mais aussi ce qu'elle seule peut irrévocablement assurer.

Il restait à fixer les conditions générales et nécessaires de la loi, à montrer ce qu'elle doit être dans la volonté du législateur et dans la forme qu'elle en reçoit; comment elle peut quelquefois tromper la main qui l'écrit, et revenir contre l'intention de son auteur; comment elle doit être changée, quand ses motifs n'existent plus; comment les lois diffèrent quelquefois, malgré leur ressemblance. Montesquieu n'a prescrit qu'une règle pour la composition des lois; et cette règle renferme tout son ouvrage. *L'esprit de modération*, dit-il, *est celui du législateur.*

En effet, la loi n'est que le supplément de la modération qui manque aux hommes. La loi a tellement besoin d'être impartiale que le législateur lui-même doit l'être, pour ne pas laisser dans son ouvrage l'empreinte de ses passions.

Ces principes généraux, avec quelle érudition pénétrante Montesquieu ne les a-t-il point appliqués à l'examen d'une partie de cette législation romaine, qui a survécu si long-temps à l'empire qu'elle n'avait pu sauver, et qui, servant de passage entre le monde ancien et le monde moderne, a empêché que, dans le naufrage de la civilisa-

tion, la justice ne vînt à périr! Avec une érudition plus étonnante encore, il entre dans le chaos de ces lois barbares qui avaient envahi l'Europe, et établi tant d'usages féroces sur les ruines de la sagesse romaine. Comme il le dit lui-même dans son langage allégorique, il voit les lois féodales telles qu'*un chêne immense* qui s'élève et domine. Animé d'une incroyable patience, il creuse jusqu'à ses profondes racines, qui étaient liées à tous les états de l'Europe; racines long-temps fortes et vivaces, lors même que le fer avait abattu ce vaste ombrage, et qu'il ne restait plus qu'un arbre mort et dépouillé. Dans les souvenirs innombrables de ces antiquités nationales, on retrouve l'origine et les révolutions de tout ce qui a péri sans retour, et le premier germe des institutions nouvelles qui régissent et sauveront la France. Ce vaste tableau présente partout les rois défenseurs du peuple, fortifiés par sa reconnaissance, à mesure qu'ils allégeaient son esclavage, et substituant enfin l'unité bienfaisante de leur pouvoir à la multitude des tyrannies féodales. Montesquieu a cru devoir à sa patrie d'entrer dans ce labyrinthe de nos mœurs antiques : l'admirateur des lois romaines ne pouvait approfondir qu'avec répugnance tant de coutumes confuses et barbares; mais de cet abîme était sortie la France.

Tel est cet immense ouvrage dans lequel Montesquieu a embrassé le monde, en s'occupant surtout de la France, dans lequel il a renfermé les maximes les plus hardies, sans avoir voulu détruire aucune maxime établie; car les changements achetés par la destruction ne sont pas un titre à la reconnaissance des hommes. Nous n'avons rien à répondre à ceux qui lui reprochent d'avoir séparé la monarchie du pouvoir absolu. Oui, sans doute, dans cette division célèbre, Montesquieu ménageait une place pour la France; et je lui en rendrai grâces. Je ne croirai pas que l'antique France se soit formée sous le despotisme, afin de conserver le droit de le haïr. Oui, sans doute, en faisant de l'honneur le principe de la monarchie, Montesquieu a désigné la France. Notre patrie a pu changer ses lois. Ce qu'un tel changement a produit de juste et de salutaire appartient à Montesquieu, car ce grand homme, dans l'apologie même du système ancien, cherchait à consacrer la liberté légale qui doit animer le système nouveau : quand il célébrait les corps intermédiaires de la monarchie, ce n'étaient pas des priviléges qu'il voulait défendre; il réclamait des barrières. Ces barrières lui paraissaient si désirables, qu'il les acceptait même sous les formes les plus odieuses, et qu'il remerciait l'inquisition en faveur de la résistance qu'elle opposait au des-

potisme : mais l'esprit de son ouvrage invoque et promet pour l'avenir des sauve-gardes plus légitimes. En répandant les idées d'humanité, de tolérance et de modération dans les peines, il a disposé les peuples à recevoir des gouvernements limités par les lois et l'intérêt public.

Dans la variété de son ouvrage, Montesquieu avait séparé les peuples anciens des peuples modernes, en marquant ces différences insurmontables qui devaient prévenir pour nous l'imitation insensée des républiques anciennes; mais, par les rapports qu'il reconnaissait entre les peuples modernes, par cet esprit de commerce et d'industrie qu'il donnait pour attribut à l'Europe, il avait préparé le système représentatif (6), système qui ne devait trouver d'obstacle que dans la tyrannie militaire, et qui triomphera, si la civilisation ne périt pas.

Montesquieu avait aperçu, le premier peut-être, une grande vérité.

« La plupart des peuples de l'Europe sont en-
« core gouvernés par les mœurs; mais, si par un
« long abus de pouvoir, si par une grande con-
« quête, le despotisme s'établit à un certain point,
« il n'y aurait pas de mœurs ni de climats qui
« tinssent; et, dans cette belle partie du monde,
« la nature humaine souffrirait, au moins pour
« un temps, les insultes qu'on lui fait dans les

« trois autres. » Que d'instruction dans ces belles et prévoyantes paroles! Elles rendent justice au siècle de nos aïeux ; elles prédisaient ce que nous avons souffert ; elles nous apprennent à user de notre heureuse délivrance. Les mœurs ne gouvernent plus l'Europe, les traditions se sont effacées, les usages ont disparu, l'opinion a tout changé (7). Sur les débris de ces mœurs, de ces coutumes, dont le retour deviendrait la plus difficile de toutes les innovations, et qui ne seraient plus assez puissantes pour tenir la place des lois, il faut donc élever les lois elles-mêmes.

Cette pensée n'a pas été comprise, lorsqu'on voulait tout détruire ; elle avait offensé ceux qui voulaient tout conserver. S'il peut arriver un temps où les esprits plus calmes cherchent à relever l'ordre social, n'écouteront-ils pas celui qui ne fut entendu ni par le préjugé ni par la fureur? Le système monarchique expliqué par Montesquieu a changé de forme ; et toutes les idées de ce grand homme, plus fortes qu'une seule de ses opinions, combattent les institutions dont il a défendu l'existence, mais qui ne peuvent renaître. Il reste d'autres lois qui ont aussi l'autorité de son génie, lois qui ne sont pas la propriété d'un seul peuple, et qui, modifiées par les temps et les lieux, serviront désormais de fondement à toute liberté sociale. Oui, sans doute, lorsque

Montesquieu traçait avec de si fortes couleurs le tableau d'un peuple libre après tant de calamités et de discordes, il instruisait tous les peuples à profiter de leurs révolutions ; et il donnait d'avance le remède à des maux qu'il n'avait point préparés.

Dans un ouvrage où sont traités les intérêts du genre humain ; on craindrait presque de remarquer ces beautés qui parlent surtout à l'imagination du lecteur, et servent à la gloire de l'écrivain. Et cependant, sans compter ce noble et ravissant plaisir qu'elles donnent à la pensée, on doit avouer qu'elles ont rendu plus intéressant et plus populaire le livre qui renferme tant de sérieuses vérités. Il faut reconnaître partout le pouvoir de l'éloquence. Vainement l'interprète des lois a-t-il montré que les hommes ne doivent pas se charger des offenses de Dieu, de peur que, devenant cruels par piété, ils ne soient tentés d'ordonner des supplices infinis, comme celui qu'ils prétendent venger. Quelle que soit la sublimité du raisonnement, l'ame n'est pas entraînée, et la superstition peut lutter encore ; mais lorsque, auprès du bûcher de la jeune israélite, une voix s'élève, et, s'adressant aux persécuteurs, leur dit, avec une naïveté pleine de force : « Vous voulez que nous « soyons chrétiens, et vous ne voulez pas l'être; « si vous ne voulez pas être chrétiens, soyez au

« moins des hommes. » Lorsque cette voix éloquente unit le raisonnement au pathétique, et le sublime à la simplicité, on reste frappé de conviction et de douleur, et l'on sent que jamais plus beau plaidoyer ne fut prononcé en faveur de l'humanité. Montesquieu a compris qu'il avait besoin de reposer les yeux, qui suivaient la hauteur et l'immensité de son vol dans les régions d'une politique abstraite. Les points d'appui qu'il présente à son lecteur, c'est Alexandre ou Charlemagne. A ces grands noms, à ces grands sujets, il redevient un moment sublime, pour ranimer l'attention épuisée par tant de recherches savantes et de pensées profondes; puis il reprend le style impartial et sévère des lois. Aucun ouvrage ne présente une plus admirable variété; aucun ouvrage n'est plus rempli, plus animé de cette éloquence intérieure qui ne se révèle point par l'apprêt des mouvements et des figures, mais qui donne aux pensées la vie et l'immortalité. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur, c'est d'avoir quelquefois cherché des diversions trop ingénieuses, comme s'il eût douté de l'intérêt attaché à la seule grandeur de ses pensées.

Faut-il parler de Montesquieu lui-même, lorsque le temps et l'admiration ne peuvent suffire à l'examen de ses écrits? Que dire des graces de son esprit à ceux qui ont lu ses ouvrages? La

simplicité piquante, la malice ingénieuse de ses entretiens ne se retrouve-t-elle pas dans la défense qu'il fut obligé d'opposer aux détracteurs de son plus bel ouvrage? Et toutes ses vertus ne sont-elles pas renfermées dans une anecdote touchante, aussi connue que sa gloire? Ce qui reste de lui, après les œuvres de son génie, c'est leur immortelle influence : la reconnaître et la proclamer, ce seroit moins achever l'éloge de Montesquieu qu'entreprendre le tableau de l'Europe.

Oui, sans doute, ce beau système qui, suivant Montesquieu, fut trouvé dans les bois de la Germanie, appartient à tous les peuples qui sortirent, il y a quinze siècles, de ces forêts, aujourd'hui changées en royaumes florissants. Il est un des plus fermes remparts contre la barbarie; il est la sauve-garde de l'Europe. De grands périls semblaient la menacer; on a pu quelquefois être tenté de croire qu'elle touchait à cette époque fatale qui termine les destinées des peuples, et ramène sur la terre de longs intervalles de barbarie, d'où renaît lentement une civilisation nouvelle; mais cette première terreur se dissipe. L'Europe ne ressemble pas à l'empire romain. Les lumières plus grandes sont aussi plus communes : l'Europe les a distribuées dans l'univers. Partout sont des colonies qui nous renverraient la civilisation que nous leur avons transmise. L'Amérique est peu-

plée de nos arts. Nos arts eux-mêmes sont défendus par une invention qui ne leur permet pas de périr : une seule découverte a garanti toutes les autres. La corruption peut s'accroître : le renouvellement du monde paraît impossible. De quel point de la terre partirait la fausse lumière d'une religion nouvelle? Quelle puissance prétendrait nous apporter d'autres idées? Nous pouvons nous égarer ; mais qui pourrait nous instruire? Ainsi l'Europe entière suivra la route qu'elle a prise : il surviendra des guerres ; il passera des révolutions ; tous les malheurs sont possibles, excepté la barbarie. Cependant on cherchera toujours la liberté par les lois. C'est une conquête que les arts et les lumières de l'Europe rendent inévitable, et qui paraît d'autant plus assurée, que chacun de nos malheurs nous en approche davantage. La France y sera conduite par la sagesse de son roi ; et l'ouvrage d'un Français, le livre impérissable de Montesquieu, sera compté parmi les monuments qui doivent la promettre et l'affermir.

NOTES

DE L'ÉLOGE DE MONTESQUIEU.

(1) « Un homme né chrétien et français se trouve contraint « dans la satire : les grands sujets lui sont défendus ; il les « entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites « choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son « style. » LA BRUYÈRE, ch. I, des ouvrages de l'Esprit.

Si on poussait trop loin cette pensée, si on l'interprétait avec la même rigueur que celle d'un auteur contemporain, on deviendrait injuste envers La Bruyère et le grand siècle où il a vécu. La Bruyère, faisant allusion à ses propres travaux, voulait seulement expliquer par quel motif il bornait aux détails de la vie, et aux ridicules privés, un talent d'observer et de peindre, qu'il aurait porté avec avantage sur les plus grands objets de l'ordre social. Louis XIV était monté sur le trône, après des troubles civils qui agitèrent l'État sans jeter dans les esprits aucun principe de liberté, parce qu'ils ne tenaient qu'à des ambitions de cour, à des rivalités de pouvoir. Il se rendit la justice de croire qu'il saurait par lui seul maintenir et élever la royauté. Comme le dit ailleurs La Bruyère, il fut lui-même SON PRINCIPAL MINISTRE ; il reprit le rôle de Richelieu, et se montra seulement moins sévère, et plus généreux, parce qu'il n'était pas obligé de régner au nom d'un autre. La conduite des parle-

ments, sous Mazarin, avait été si maladroitement factieuse, qu'un roi jeune, habile, et bientôt victorieux, n'eut pas de peine à réduire au néant ces faibles barrières, et à réunir dans sa main le pouvoir absolu. Deux choses sauvèrent la France du despotisme : la magnanimité personnelle du monarque, et cet honneur dont Montesquieu a fait le principe des monarchies; honneur qui, nourri dans les heureux succès de la guerre, se fortifiait chaque jour avec la gloire du souverain, et arrêtait ainsi la puissance arbitraire par ces victoires et ces triomphes mêmes qui servent ordinairement à l'augmenter. L'honneur fut donc sous Louis XIV le contrepoids du pouvoir. Comme l'ame généreuse et la noble délicatesse de ce grand roi lui indiquaient d'avance le point où il aurait rencontré cette barrière, il ne la heurta jamais; et il gouverna sans aucune apparence de contradiction et d'obstacle. Toutes les maximes du pouvoir absolu furent reçues et sanctifiées par la religion. Bossuet devint le publiciste du siècle de Louis XIV, comme il en était le prédicateur et le théologien. La politique de ce grand homme devait être aussi impérieuse que la foi qu'il enseignait. Son ardente imagination se laissait ravir d'enthousiasme pour la splendeur du trône et du monarque; son génie vaste ne pouvait concevoir que dans l'exercice absolu d'une immense domination quelque chose d'égal à sa force, qu'il prenait involontairement pour mesure de la force d'un roi. Ainsi, tandis que, dans une île voisine, de hardis sectaires, par une interprétation perverse des saintes écritures, établissaient la haine de toute primauté politique et religieuse, et ce qu'ils appelaient l'égalité primitive des hommes, Bossuet puisait également dans les saintes écritures les maximes d'un pouvoir aussi absolu que les décisions de l'Église; et ses leçons mêmes, données au nom de la religion, semblaient agrandir et consacrer les

rois qui, ne pouvant être punis que par Dieu, n'étaient avertis que par ses ministres.

On n'a peut-être point assez remarqué l'influence de Bossuet sur l'esprit de son siècle. Cet homme, par ses doctrines, son caractère et son génie, était singulièrement propre à seconder le règne de Louis-le-Grand. Ce dédain qu'il exprimait pour les vaines disputes des politiques, cette hauteur de raison avec laquelle il abattait les pensées de l'orgueil humain, cette habitude de ne rien voir d'important pour les hommes que la religion ; cette autorité menaçante qui écrasait à la fois les opinions théologiques et les raisonnements républicains des protestants, de manière à rendre toujours la liberté complice de l'hérésie ; tout, dans Bossuet, devait servir à l'affermissement du pouvoir absolu, et éloigner les esprits de la discussion des intérêts civils. Cette disposition, préparée par beaucoup de circonstances, devint générale ; et le siècle le plus rempli de l'esprit littéraire de l'antiquité parut en même temps le plus indifférent pour les maximes de liberté, qui, dans l'antiquité, sont inséparables de toute littérature. Le progrès rapide des arts, les créations multipliées du génie, présentaient, d'ailleurs, aux esprits une occupation enivrante et glorieuse, qui peut-être a besoin d'être exclusive, et qui ne pouvait jamais contrarier un pouvoir absolu, dont l'exercice était mêlé de grandeur et de bonté. L'attention publique ne s'était point tournée vers ces sciences économiques, qui nécessairement conduisent aux idées de liberté, en inspirant l'envie de défendre des intérêts que l'on croit bien connaître. Enfin, cette portion d'indépendance, nécessaire à toute époque florissante, se retrouvait dans les disputes religieuses où se jetèrent les plus grands esprits, et qui partageaient et passionnaient le public. Les Lettres Provinciales offraient tout l'intérêt, toute la vivacité,

toute la hardiesse d'un pamphlet politique. Sans compter l'esprit, il y avait alors plus de malice et de courage à désoler les Jésuites, qu'il ne sera jamais possible d'en mettre à poursuivre des ministres. Les Jansénistes formaient l'opposition, et la soutenaient par de grands noms, d'excellents écrits, d'illustres amitiés, et beaucoup de faveur populaire. L'indépendance de la pensée, ainsi concentrée, s'exerçait, je le sais, sur des futilités, de vaines arguties. Mais l'indépendance tient moins à la grandeur des choses que l'on défend, qu'à la chaleur, à la publicité, à l'obstination avec laquelle il est permis de les défendre. On peut mettre la liberté partout, pourvu qu'on la conserve. Les controverses de Bossuet et de Fénélon, la résistance si longue et si éclatante d'une grande vertu persécutée, contre tout l'ascendant du pouvoir souverain, furent encore un heureux exemple d'indépendance. Voilà de ces traits qui distinguent la monarchie du despotisme. L'autorité, inaccessible dans son propre domaine, où l'on n'aurait pas même su l'attaquer, luttait seulement pour des questions frivoles, agrandies par l'opinion; mais, enfin, elle connaissait une résistance. Lorsque la raison et le temps ont fait disparaître ces premiers aliments offerts à l'activité des esprits, on a dû arriver à des questions plus sérieuses, à des intérêts plus réels. On est sorti de la réserve dont se plaignait La Bruyère : un homme né chrétien et français a pu tout examiner et tout combattre. Que cette hardiesse ait produit du mal, elle n'en est pas moins un résultat obligé des circonstances; elle nous a conduits à la nécessité invincible d'un gouvernement constitutionnel; elle a mis une des plus grandes forces du pouvoir dans cette liberté qui est un de ses périls.

(2) Montesquieu a dit que les anciens n'avaient pas une

idée bien claire de la monarchie, « parce qu'ils ne connais-
« saient pas le gouvernement fondé sur un corps de noblesse,
« et encore moins le gouvernement fondé sur un corps légis-
« latif formé par les représentants d'une nation. » Cette se-
conde assertion est d'une exactitude rigoureuse. On a souvent cité le passage dans lequel Tacite parle de la réunion des trois éléments du pouvoir, comme d'une belle idée dont la réalité lui paraissait impossible; et M. de Châteaubriand n'a pas craint d'avancer que, « chez les modernes, le système
« représentatif était au nombre de ces trois ou quatre grandes
« découvertes qui ont créé un autre univers. » Cependant, on se ferait une fausse idée de l'antiquité, si l'on supposait qu'elle n'a connu que la république ou la tyrannie. Aristote, dans ses ouvrages, a parfaitement distingué la royauté de la tyrannie. Il est vrai qu'il établit cette différence plutôt par le caractère des princes et par la force des mœurs, que par des institutions fixes et réglées. L'antiquité, en reconnaissant la monarchie héréditaire et tempérée, n'a jamais essayé de mettre en pratique cette distinction de trois principes qui se mêlent et se modifient dans un seul gouvernement. Cependant, on trouve dans les écrivains grecs de belles idées sur la nature du pouvoir monarchique. Les philosophes de la Grande-Grèce[1] s'étaient particulièrement occupés de cette question; comme Fénélon, ils s'adressaient surtout à l'ame des rois. Ils faisaient de la royauté une sorte de providence terrestre qui devaient suppléer à l'imperfection et à l'imprévoyance des hommes. Ces idées étaient prises sur le modèle de la puissance paternelle, ennoblie par une bienfaisance plus étendue et par une sorte de vocation divine.

M. Hume, dans un de ses traités, a réuni toutes les vengeances, tous les meurtres, toutes les proscriptions, tous les supplices qui souillèrent le plus bel âge des républiques de la

Grèce ; et ce calcul confond l'imagination et fait frémir l'humanité. On conçoit sans peine que des esprits calmes et doux, témoins de tant de crimes produits et excusés par les passions de la liberté, aient vu dans la force d'une autorité tutélaire la perfection idéale de la société, et que la philosophie ait réclamé dans l'antiquité l'ordre et le repos, comme elle demandait parmi nous l'indépendance. D'ailleurs, depuis l'axiome vulgaire de Platon, la philosophie se croyait intéressée au maintien des trônes dont elle devait hériter tôt ou tard. Stobée nous a conservé des fragments de trois Traités sur la monarchie, composés par des philosophes de l'école italique. Tous ces morceaux respirent la sublimité morale que l'on remarque dans Platon. Je n'en citerai qu'un seul, tiré de Sténida, pythagoricien. Je le traduis avec une rigoureuse fidélité.

« Un roi doit être un sage : à ce prix seulement il sera « vénérable et paraîtra l'émule de Dieu lui-même. L'un est « le premier roi, le premier maître ; l'autre le devient par « naissance et par imitation. L'un commande partout, l'autre « sur la terre : l'un règne et vit toujours, possédant la sa- « gesse en lui-même ; l'autre n'a qu'une science passagère. « Il imitera surtout Dieu, s'il est facile, magnanime, satis- « fait de peu de chose pour lui-même, tandis qu'il montre à « ses sujets une ame paternelle. En effet, si Dieu est regardé « comme le père des dieux, comme le père des hommes, c'est « particulièrement à cause de sa douceur pour tout ce qui « respire sous sa loi, c'est parce que jamais il ne se lasse, et « ne néglige son empire, c'est parce qu'il ne lui a pas suffi « d'être le créateur de l'univers, s'il n'était encore le nour- « ricier de toutes les créatures, le précepteur de toutes les « vérités, et le législateur impartial du genre humain. Tel « doit paraître le mortel destiné à commander sur la terre et

« parmi les hommes, le roi. Rien n'est beau sans doute hors « de la royauté, et dans l'anarchie; mais sans la sagesse et la « science, il ne peut exister ni roi ni pouvoir. L'imitateur « véritable, le ministre légitime de Dieu, c'est un sage sur « le trône. » Stobée, page 332.

(3) On a voulu faire de Fénélon un politique rêveur et dangereux. J'avoue qu'il m'est impossible de concevoir quelle espèce de danger pouvaient offrir ces belles imaginations de justice, de sagesse et de bonheur qui, dans le Télémaque, s'accordent avec toutes les formes de gouvernement, et se réalisent presque toujours par les vertus d'un roi. Sans doute Fénélon ne partageait pas les idées de Bossuet. Chacun de ces deux grands hommes portait dans ses systèmes l'empreinte de son caractère. Fénélon, plein de douceur et d'insinuation, aurait souhaité que l'unité du pouvoir souffrît quelques tempéraments salutaires au peuple. Dans ses Directions pour la conscience d'un roi, ouvrage d'une politique sublime autant que d'une religion éclairée, il dit, en s'adressant au Dauphin : « Vous savez qu'autrefois le roi ne prenait ja- « mais rien sur ses peuples par sa seule autorité; c'était le « parlement, c'est-à-dire l'assemblée de la nation, qui lui « accordait les fonds nécessaires. Qui est-ce qui a changé cet « ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise? » Plus tard, lorsque les maux de la France firent douter qu'il y eût assez de force dans la main seule de Louis XIV pour sauver l'État, Fénélon proposa le retour de ces assemblées, dont il avait regretté la perte dans les jours les plus glorieux de la monarchie. Ce ne sont plus ici les spéculations d'un cœur vertueux. Fénélon s'arrête à des idées précises; il veut que la nation soit appelée à se défendre elle-même; et, pour cela, il n'a point recours à l'ancienne et unique représenta-

tion de la noblesse et du clergé. Il demande un choix de notables dans les classes industrieuses de la société. Cette politique était sage, était noble : je conçois, cependant, que l'on admire Louis XIV d'avoir pu s'en passer. Ce roi connut bien alors le principe de la monarchie qu'il avait créée : en donnant lui-même l'exemple de l'héroïsme, il ne s'adressa qu'à l'honneur, et il sauva la France. Ces illusions ne sont ni de tous les peuples, ni de tous les temps; et elles ne valent pas une sage et forte liberté.

(4) Cette fatalité, qui ne permet pas aux idées humaines de rester à la même place, soit qu'elles doivent avancer ou s'égarer, m'a paru supérieurement exprimée dans un passage que je vais citer. Il est tiré de l'ouvrage de M. de Barante, sur la littérature du dix-huitième siècle, ouvrage plein de bon sens, d'esprit et d'originalité, et qui renferme assez de vues et d'idées pour défrayer une vingtaine de nos discours académiques.

« C'était surtout par la marche des opinions humaines et « par les productions de l'esprit que le dix-huitième avait été « remarquable. Les contemporains eux-mêmes s'étaient fort « enorgueillis de ce développement de l'esprit humain, et en « avaient fait le principal caractère de l'époque où ils vi- « vaient.

« Aussi c'est contre les opinions françaises du dix-huitième « siècle, et surtout contre les écrits où elles sont déposées, « que l'accusation a été portée. Parmi les accusateurs, quel- « ques-uns, se laissant emporter par un esprit d'exagération « et d'animosité, sont tombés, ce nous semble, dans une « erreur remarquable. Isolant ce dix-huitième siècle de tous « les autres siècles, ils le regardent comme une époque mau- « dite, où un génie malfaisant a inspiré aux écrivains des

« opinions qu'ils ont répandues parmi le peuple. On dirait, « à les entendre, que, sans les livres de ces écrivains, tout « serait encore au même état que dans le dix-septième siècle, « comme si un siècle pouvait transmettre à son successeur « l'héritage de l'esprit humain tel qu'il l'a reçu de son de- « vancier. Mais il n'en est pas ainsi. Les opinions ont une « marche nécessaire : de la réunion des hommes en nation, « de leur communication habituelle, naît une certaine pro- « gression de sentiments, d'idées, de raisonnements, que « rien ne peut suspendre. C'est ce qu'on nomme la marche « de la civilisation : elle amène tantôt des époques paisibles « et vertueuses, tantôt criminelles et agitées; quelquefois la « gloire, d'autres fois l'opprobre; et, suivant que la Provi- « dence nous a jetés dans un temps ou dans un autre, nous « recueillons le bonheur ou le malheur attaché à l'époque « où nous vivons. Nos goûts, nos opinions, nos impressions « habituelles, en dépendent en grande partie : nulle chose « ne peut soustraire la société à cette variation progressive. « Dans cette histoire des opinions humaines, toutes les cir- « constances sont enchaînées de manière qu'il est impossible « de dire laquelle pouvait ne pas résulter nécessairement de « la précédente. »

Je ne crois pas qu'on ait rien écrit de plus instructif et de plus sage sur le dix-huitième siècle, et mieux expliqué la littérature par la connaissance des hommes.

(5) On a beaucoup attaqué cette vertu que Montesquieu donnait pour attribut aux républiques. Il est manifeste qu'il s'agit moins ici de la vertu morale que d'une vertu politique, dans laquelle il entre cependant plusieurs vertus privées. C'est le principe que Bossuet a reconnu et défini sous un autre nom d'une manière admirable. « Le mot de civilité ne

« signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur, et la « déférence mutuelle qui rend les hommes sociables. L'homme « civil n'était qu'un bon citoyen qui se regarde toujours « comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, « et conspire avec elles au bien public, sans rien entrepren- « dre sur personne. »

(6) Quelquefois on demande : Qu'est-ce que le système représentatif? La réponse est fort simple : le système représentatif entre dans tous les gouvernements qui admettent des assemblées délibérantes. Mais l'emploi de ces assemblées peut être plus ou moins heureusement ordonné. L'existence de deux assemblées, l'une héréditaire et aristocratique, l'autre élective et populaire, semble, par le raisonnement comme par l'exemple, offrir la meilleure combinaison. Voilà jusqu'à présent le système représentatif dans la perfection de sa forme. Il y a loin sans doute de cette perfection extérieure à la perfection de fait; mille causes peuvent l'arrêter : l'éloquent auteur des Réflexions politiques, M. de Châteaubriand, a prévu et discuté la plupart de ces causes réelles ou possibles. Les évènements n'ont rien changé à la vérité de ces observations ; et l'admirable vivacité de son langage a donné un nouveau caractère de durée à des idées que le bon sens seul rendrait éternelles. « La vieille monarchie ne vit plus « pour nous que dans l'histoire, comme l'oriflamme que l'on « voyait encore toute poudreuse dans le trésor de Saint- « Denis, sous Henri IV. Le brave Crillon pouvait toucher « avec attendrissement et respect ce témoin de notre ancienne « valeur; mais il servait sous la cornette blanche, triom- « phante aux plaines d'Ivry, et il ne demandait point qu'on « allât prendre au milieu des tombeaux l'étendard des champs « de Bouvines. »

M. de Châteaubriand avait également reconnu la marche générale de l'Europe vers l'ordre constitutionnel. Dans ce mouvement commun il voyait une nécessité et une garantie pour chaque État. On a depuis voulu affaiblir l'autorité de ces idées, auxquelles un grand écrivain avait prêté la puissance de son éloquence et de son nom. Mais les idées, qui sont des principes, ne dépendent pas du talent qui les exprime : elles existent par elles-mêmes ; elles ont le bon sens pour auteur, et les faits pour témoins. Le progrès des arts utiles à la vie, la facile communication des peuples, le partage plus égal des connaissances et des lumières, l'imprimerie, voilà les causes qui justifient les principes de liberté légale : ils ne pouvaient rencontrer d'obstacle que dans le plus horrible fléau de la société, la tyrannie militaire. C'est un bienfait pour l'Europe, que ces idées de liberté se trouvent si puissantes à l'époque même où la force des armes a pris partout un prodigieux accroissement. Dans l'état présent des choses, l'Europe n'aura jamais que des gouvernements constitutionnels ou des gouvernements militaires ; et comme l'usurpation ne pourrait s'élever que par la force des armes, elle est essentiellement ennemie de toute constitution et de toute liberté. Ce sont les souverains héréditaires, les souverains légitimes, qui peuvent établir la liberté, surtout dans les grands États où toute révolution ne saurait arriver que par l'emploi de la force militaire, qui n'enfantera jamais qu'un pouvoir violent comme elle : ainsi les maximes de la liberté se confondent avec les intérêts des rois. Ces maximes ne sont plus, aujourd'hui, la suite de la révolution ; elles sont nées de nouveau, pour ainsi dire, de l'horreur du despotisme impérial ; elles ont en leur faveur l'exemple de dix ans de tyrannie : aussi sont-elles chères à des hommes qui n'ont jamais connu les premières théories de la révolution.

(7) En célébrant la loyauté chevaleresque de nos vieux temps, M. de Châteaubriand a marqué mieux que personne cette puissance des idées nouvelles, cette ruine irréparable des anciennes mœurs, des anciens priviléges. « L'esprit du « siècle, dit-il, a pénétré de toutes parts; il est entré dans « les têtes, et jusque dans les cœurs de ceux qui s'en croient « le moins entachés. » M. de Châteaubriand expose partout cette vérité avec une force, un éclat, et quelquefois une expression de regret qui en augmente encore l'évidence. De cette vérité résulte le bienfait de l'ordre constitutionnel, établi par un sage monarque.

Il fallait à la France une loi de liberté qui pût satisfaire les idées et les espérances du siècle ; il fallait une transaction solennelle qui garantît les intérêts nouveaux ; le roi a donné cette Charte, désormais inséparable de la monarchie légitime; plus elle sera puissante, plus la monarchie elle-même s'affermira. L'inviolabilité de la loi ajoute encore à celle du trône ; et tel est l'avantage de la stabilité, que, même appliquée à des institutions de liberté, elle est utile au pouvoir.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE 28 JUIN 1821,

PAR M. VILLEMAIN,

SUCCÉDANT A M. DE FONTANES.

MESSIEURS,

Le soin d'honorer la mémoire des membres que vous perdez est toujours, dans la bouche de leurs successeurs, un hommage rendu à la dignité même des Lettres. Pour moi, c'est aujourd'hui l'accomplissement d'un devoir personnel et sacré. Au moment où vos indulgents suffrages ont daigné me choisir, il m'a semblé que par une insigne bonté vous m'aviez admis à l'honneur de prononcer devant vous l'éloge public d'un bienfaiteur et d'un ami. Je me suis involontairement rappelé cette coutume romaine qui, lorsque la mort avait enlevé quelque célèbre citoyen, noble patron de la jeunesse, autorisait un de ses clients, un de

ses élèves, à déplorer une telle perte du haut de la tribune, sans autre droit pour y monter que le privilége de la reconnaissance, et cette recommandation que laisse après elle une illustre amitié. Je ne puis en effet, messieurs, me rendre compte à moi-même des faibles titres qui m'ont amené jusqu'à vous; je ne puis jeter les yeux sur les premiers degrés de ma carrière peu longue et peu remplie, sans y retrouver partout la main tutélaire et la généreuse amitié de M. de Fontanes. Elle m'accueillit au sortir des écoles publiques, et m'y replaça bien jeune encore dans les fonctions de l'enseignement : elle encouragea mes premiers essais, et les suivit dans l'épreuve de ces concours littéraires qui m'ont quelquefois attiré vos regards; elle les protégea de son estime; elle me protégea long-temps moi-même; elle m'honora toujours.

Et lorsque j'espérais jouir d'une si précieuse bienveillance, lorsque, comparant à la frêle durée de la jeunesse cette maturité pleine de force qui semblait promettre beaucoup d'années à M. de Fontanes, je me confiais au temps et à l'avenir pour lui payer toute ma reconnaissance, il nous est enlevé par un coup soudain; et je ne pourrai rien pour lui que célébrer son rare talent et son noble cœur par un éloge que vos regrets ont prévenu, et dont sa renommée n'a pas besoin.

J'aperçois parmi vous, messieurs, un des plus honorables et des plus fidèles amis de M. de Fontanes, celui même qui me présentait, il y a dix ans, à sa bienveillance, et le sort l'a choisi pour me recevoir aujourd'hui près de sa tombe.

La vie de M. de Fontanes, que les évènements ont conduit sur le théâtre des grands emplois et de la politique, commença par ce dévouement aux lettres, par ce pur enthousiasme de l'étude, première vocation et dernière préférence des talents faits pour la gloire. Né avec la passion de la poésie, il y fut encouragé, dès l'enfance, par l'exemple d'un frère qui mourut fort jeune, à l'aurore du talent, et dont il aimait dans ses derniers jours à répéter le nom et les vers.

M. de Fontanes sortait d'une famille protestante. Il a lui-même rappelé cette origine dans un poème de sa jeunesse à la louange du mémorable édit qui rendait aux protestants les droits de famille et de cité : glorieuse réforme, accomplie par le vœu libre et spontané de Louis XVI ! monument d'une justice qui devançait les lois ! Les vers de M. de Fontanes couronnés par l'Académie Française étaient dignes d'un si favorable sujet. La philosophie judicieuse et modérée, le respect de la religion, le culte de la gloire et des arts, qui distinguèrent toujours le talent de M. de Fontanes, sont vivement empreints dans cet ouvrage,

écrit à une époque où la censure amère du passé était facile et populaire. Tout en déplorant la fatale révocation de l'Édit de Nantes, qu'il nomme *la grande erreur du siècle de la gloire*, le jeune poète offrait un éloquent hommage à l'ombre auguste de Louis XIV; et, en accusant les rigueurs du faux zèle, il célébrait la religion, dont les secours, dit-il dans un beau vers, apportent aux misères humaines

Ce dictame immortel qui fleurit dans les cieux.

Quelques autres essais déja sortis de la plume de M. de Fontanes avaient tous également annoncé cette prédilection invariable, ce penchant naturel, qui le conduisaient vers l'école littéraire du siècle de Louis XIV, et ce talent qui méritait d'en perpétuer la gloire. Ces premiers essais d'un jeune homme ignoré parurent au milieu de toutes les recherches du faux goût, et de toutes les prétentions paradoxales, qui marquèrent les heureux et derniers loisirs du dix-huitième siècle, dans cette société tout à la fois curieuse et fatiguée des lettres, qui avait, pour ainsi dire, usé l'esprit comme le bonheur, et que ses lumières et sa frivolité, sa raison et ses vices, tourmentaient du besoin d'une immense nouveauté. Dans cette corruption d'Athènes en décadence, M. de Fontanes excita la surprise par la perfection du goût.

Ses vers éclatants de pureté semblaient faits sur le modèle des anciens ou de la nature; et cette prose éloquente, qui s'est soutenue tant de fois au niveau des plus difficiles occasions et des plus imposants spectacles, M. de Fontanes en posséda le secret, dès qu'il commença d'écrire, et il en répandit toutes les richesses dans son premier ouvrage, dans le discours d'une maturité si précoce, et d'une élégance vraiment originale, qui précède la traduction de l'*Essai sur l'homme de Pope.*

Ainsi, messieurs, dans la double carrière de l'éloquence et de la poésie, s'annonçait, il y a près de quarante ans, un nouvel écrivain, digne de continuer la succession des grands talents, unissant le goût et l'imagination, la correction et l'éclat, et qui surtout semblait retrouver dans ses écrits la langue du dix-septième siècle, cette langue noble et pure, précise et sonore, que Voltaire avait entendue dans la vieillesse de Louis XIV, et qu'il avait parlée si long-temps, et sur tant de modes divers, à la France trop enchantée par sa voix. Voltaire était descendu dans la tombe, sans avoir d'héritier, et ne laissant après lui d'autre élève que son siècle même : mais la tradition de la licence n'est pas l'héritage du génie; et cet empire des lettres où Voltaire avait régné, qu'il agitait de sa présence, dont il parcourait à la fois

tous les points opposés, parut un moment désert et silencieux après sa mort.

Cependant de grandes renommées soutenaient encore le déclin de la poésie française, et l'enrichissaient de beautés hardies ou brillantes; mais sans lui rendre la pureté de ses premiers modèles. M. de Fontanes, inspiré par des muses plus sévères, porta le goût classique jusque dans la poésie descriptive, où l'abus du talent est si voisin de sa richesse. *Le Verger, la Forêt de Navarre, l'Essai sur l'Astronomie*, semblaient moins une imitation complaisante de la nouvelle école, qu'un heureux exemple de précision et de pureté qui lui était offert. Que de beautés en effet, messieurs, dans ces rapides esquisses abrégées par le goût! Quel art de mêler toujours l'homme à la nature, et d'embellir chaque tableau par la vérité des sentiments, plus rare encore que celle des images! Le poème sur *le Jour des Morts*, plein d'une mélancolie religieuse, révéla dans l'ame du jeune poète une autre source d'inspiration, et fit voir que la sévérité du goût n'exclut pas cette heureuse originalité qui naît toujours d'une émotion profonde. Que de promesses de gloire dans un tel début!

Au milieu de cette douce préoccupation, parmi les amusements du monde et le bonheur de l'étude, M. de Fontanes, animé par sa réputation

naissante, et méditant un grand poème, avait à peine touché le terme de la première jeunesse, quand l'approche de nos troubles civils vint saisir tous les esprits, changer et mêler toutes les routes, effacer toutes les traces, et jeter chacun dans les hasards d'une destinée nouvelle. Ces jeux de la littérature et du théâtre, qui faisaient depuis un siècle les principaux événements d'une société paisible, ces académies naguère si puissantes, ces réunions ingénieuses, tous ces travaux d'une civilisation élégante et oisive, tombèrent en un moment devant le terrible intérêt d'une révolution commencée.

A la vue de ce grand désastre social, dont le progrès surprit et enveloppa ceux mêmes qui l'avaient préparé, dans ce mouvement rapide qui emportait tant d'esprits imprévoyants, M. de Fontanes se rangea du parti de la royauté tempérée par les lois; et il resta fidèle à la puissance opprimée, dans ces temps d'orage où le calcul et la peur trouvent plus sûr de la combattre que de la secourir. Il consacra ses talents à défendre dans une feuille publique la justice, inséparable de la liberté, et le trône légitime qui les garantissait l'une et l'autre. Associé quelque temps aux Clermont-Tonnerre et aux Lally-Tollendal, il poursuivit cette honorable tâche au milieu des périls et des violences de l'anarchie; et il ne s'éloigna

de Paris qu'après avoir été témoin de ces crimes qui ne laissent plus au bon citoyen, ni le courage de l'espérance, ni l'utilité du sacrifice.

Mais il avait choisi pour retraite le lieu même qui devait être bientôt le plus affreux théâtre de la proscription et de la guerre civile, cette cité de Lyon, sur laquelle la tyrannie révolutionnaire épuisa son acharnement et la fureur de ses décrets. D'heureux liens de famille avaient fixé M. de Fontanes au milieu des désastres de cette ville, dont les infortunés habitants devinrent ses concitoyens. Après la victoire de la *Convention*, lorsque les horreurs du siége furent remplacées par les vengeances de la paix, lorsque le nom même de la malheureuse ville fut aboli, et disparut dans la poudre de ses maisons incendiées, Lyon n'existant déja plus que pour fournir des victimes; une plainte hardie s'éleva du milieu de ses ruines. Trois hommes de l'aspect le plus simple et le plus grossier parurent à la barre de la *Convention*, comme les envoyés de la cité proscrite : on redouta moins dans leur bouche l'éloquence du malheur et de l'humanité; on osa les entendre. L'un d'eux prend la parole; et, dans son accent rude et vulgaire, le discours qu'il prononce, étonnant mélange de pathétique et de fierté, d'élévation et d'adresse, fait passer impunément sous les yeux de l'assemblée tout le spec-

tacle de ses violences, la saisit d'un trouble involontaire, et l'épouvante elle-même des maux qu'elle a faits: on accueille la plainte; on ordonne l'examen; un frémissement d'émotion s'est prolongé dans toute la séance. Les uns se rappellent en rougissant le paysan du Danube reprochant au sénat la barbarie de ses préteurs; d'autres cherchent déja quel est le dangereux écrivain, le conspirateur secret, qui a surpris leur pitié, en empruntant l'organe peu suspect de ces envoyés populaires; ce dangereux écrivain, messieurs, ce conspirateur, c'était M. de Fontanes.

Retenu parmi les ruines de Lyon, il avait inspiré les pétitionnaires; il avait écrit pour eux ce discours où son talent le trahissait: une nouvelle fuite et de nouveaux dangers furent le prix de cette généreuse imposture aisément découverte. La plainte des Lyonnais et l'émotion de l'assemblée passèrent bientôt; mais l'humanité avait parlé, le crime avait senti sa honte, et le devoir du bon citoyen était rempli. On aime, messieurs, à s'arrêter sur ce trait d'une honorable vie, et à montrer, par l'exemple d'un homme dévoué à la monarchie, que l'amour de l'ordre n'est pas une faiblesse d'ame, et qu'il se change en intrépidité contre une tyrannie sanguinaire.

Poursuivi par un arrêt de proscription, M. de Fontanes fut obligé de cacher sa tête jusqu'au

moment où une première lueur de justice et d'humanité vint ranimer la France. Il reparut alors; et comme on cherchait, parmi les ruines de la société, à relever quelque apparence d'ordre public, comme la hache de la barbarie s'était arrêtée, et qu'enfin quelque chose d'honorable pouvait être impuni, M. de Fontanes retrouva dans sa patrie les égards et l'inviolabilité qui sont dus au talent. On le choisit pour remplir une chaire de littérature dans les écoles qui venaient de se former. Il fut admis dans l'Institut naissant; et l'éclat de son mérite lui aurait ouvert dès-lors une route facile sous le premier gouvernement qui succédait à l'anarchie de la Terreur. Mais ce gouvernement tout empreint des vices de son origine, ce Directoire, qui pesait sur la France de tout le poids de sa faiblesse, insultait trop à l'héritage de Louis XIV et de Henri IV. M. de Fontanes n'hésita point à le combattre.

La France offrait alors un des spectacles les plus curieux dans l'histoire morale des peuples. La lassitude du crime avait amené des lois plus douces. Une sorte de trève avait suspendu les vengeances civiles: dans cet intervalle, l'ordre social essayait de renaître. Les maux s'oubliaient rapidement; on se hâtait d'espérer, et de se confier au sol tremblant de la France. Une joie frivole et tumultueuse s'était emparée des ames,

comme par l'étonnement d'avoir survécu; et l'on célébrait des fêtes sur les ruines. Ainsi dans les campagnes ravagées par le Vésuve, quand le torrent de flamme a détruit les ouvrages et les habitations des hommes, bientôt la sécurité succède au péril, on se réunit, on se rapproche, et l'on bâtit de nouvelles demeures avec les laves refroidies du Volcan.

Mais cette renaissance de la société en France manifestait en même temps, messieurs, une grande et salutaire vérité, le retour de tous les sentiments généreux par la seule force de la conscience publique, la liberté servant elle-même à flétrir les crimes commis en son nom, un pouvoir illégal vaincu par les principes qu'il avait proclamés, et la patrie entière conspirant pour toutes les idées qui rappelaient la monarchie légitime. Une coalition dans les assemblées nationales soutenait cette cause favorisée par le vœu public; de nombreux écrivains la secondaient de leur courage et de leurs talents : et la France semblait, à mesure qu'elle était rendue à elle-même, se rapprocher de ses rois, et revendiquer à la fois leur pouvoir et sa liberté. M. de Fontanes se distingua parmi les écrivains qui luttaient pour un but si noble: avec eux il fit retentir ces mots de religion, de justice et d'humanité, qui sont mortels à toute injuste puissance; avec eux il proclama le respect

pour la vraie liberté, les droits du malheur, la sainteté des tombeaux ; avec eux il encourut la proscription. Et, quand les déserts de Synamary furent la réponse que le Directoire opposait aux députés de la France, quand les ministres de la religion et les organes des lois furent frappés ensemble, M. de Fontanes, proscrit et dépouillé, subit un exil que partageaient d'illustres citoyens, à côté desquels il a siégé plus tard dans les conseils publics et dans l'Académie.

Une nouvelle révolution dans nos mobiles destinées rouvrit aux victimes du Directoire le chemin de leur patrie : M. de Fontanes se hâta d'y rentrer. Deux ans d'intervalle avaient changé la France. Un pouvoir oppresseur et méprisé s'était évanoui devant l'éclat d'une fortune nouvelle. L'insupportable horreur des derniers temps, la fatigue d'une si longue instabilité, l'ascendant de la force, et la dangereuse popularité de la victoire, tout dans ce moment livrait la France au bras puissant assez hardi pour la saisir. Il semblait aux yeux éblouis de la foule qu'on allait commencer une époque de réparation et de repos, où la fidélité même ne perdait pas ses espérances. Les proscriptions avaient cessé ; les exilés de toutes les époques revoyaient leur patrie ; les bons citoyens étaient tranquilles ; les temples étaient rouverts. Plusieurs actes d'une politique habile, quelque bien accom-

pli, beaucoup d'illusions répandues, la dissimulation de Cromwell, et peut-être les promesses de Monck, concouraient à séduire et à calmer la France.

C'est à cette époque mémorable que M. de Fontanes, sur lequel pesait encore une demi-proscription, fut tout à coup tiré de la retraite, pour prononcer, dans une solennité publique, l'éloge de Washington. Je ne chercherai pas, messieurs, si en célébrant la mémoire de ce vainqueur désintéressé, de ce général soumis aux lois, le consul ambitieux qui s'élevait alors en France n'avait pas voulu s'envelopper d'une gloire étrangère, et couvrir ses desseins sous un faux enthousiasme pour des vertus modestes, qu'il se promettait de ne pas imiter. Quelle que fût cette pensée secrète, la mission de l'orateur était belle; et M. de Fontanes y porta son éloquence et la dignité de son caractère. Tandis que les plus odieux souvenirs étaient encore puissants et armés, il ne craignit pas de les flétrir, en rappelant avec une juste indignation ces pompes barbares et récentes, où *l'on prodiguait le mépris à de grandes ruines, et la calomnie à des tombeaux.* Il peignit avec force et simplicité la grande ame de Washington, héros qui fut un sage. Il parla dignement des nouveaux et immortels trophées de la France; mais il ne méconnut aucune autre gloire, ni surtout aucune

adversité. Dans ce discours, l'éloge même de la puissance devenait un conseil de bien user de la fortune. C'était un nouveau langage, dont la justesse et la dignité semblaient inspirer et marquer par les expressions mêmes ce retour salutaire à toutes les idées sociales, qui fit d'abord l'espoir et la sécurité de la France.

Une telle influence, messieurs, ne sera pas contredite dans cette enceinte, et parmi les hommes qui savent combien les arts de l'esprit tiennent de près à la paix publique, et à la prospérité des empires. De grands troubles civils, en agitant toutes les ames, en créant des prodiges de crime et d'énergie, en forçant toutes les idées; en passionnant toutes les paroles, menacent la littérature d'une barbarie presque inévitable, surtout lorsqu'ils succèdent à une époque de civilisation avancée, et de raffinement littéraire. D'heureux talents peuvent naître et briller encore sur ce terrain sillonné par l'orage : mais, dans ces premiers moments, la langue se corrompt, le naturel semble vulgaire, la vérité trop faible. Émoussées par les émotions violentes, les ames perdent cette sensibilité vive et délicate, qui fait le bon goût dans les lettres; et le génie n'a plus de règles ni de juges. Dans ce désordre, qui n'est pas l'originalité, quelle reconnaissance ne méritent pas les écrivains dont l'exemple rappelle les esprits vers

cette élégance judicieuse et noble, inséparable de la civilisation d'un grand peuple !

M. de Fontanes, dans l'éloge de Washington, avoit fait entendre une éloquence élevée sans effort, animée sans passions violentes, et toujours fidèle aux sentiments généreux par la double inspiration du goût et de l'honneur : à la même époque, il porta ce beau caractère de style dans quelques autres écrits d'une nature moins grave, mais qui servirent surtout à développer cette influence de raison et de justesse, dont le besoin succédait au désordre des lettres et de la société. Quelques morceaux de littérature, pleins de l'admiration des grands modèles, et qui semblaient écrits sous leur dictée, furent alors une instructive leçon pour l'art de la critique et le talent des écrivains. Ils obtinrent un succès populaire ; tant le goût et la vérité avaient presque le mérite d'une innovation piquante ! Ce succès fut bientôt partagé. Les lettres ont eu depuis vingt ans une époque nouvelle, dont la gloire est la vôtre, messieurs. De grands ouvrages ont paru avec l'empreinte éclatante de l'imagination et de l'éloquence. Dans la philosophie morale, dans l'histoire, dans la tragédie, des palmes ont été moissonnées. La comédie, qui, grace à l'un de vous, était restée classique, a mis à profit quelques vices de plus, et s'est élevée souvent jusqu'au naturel.

La poésie descriptive a connu la brièveté; et Delille n'a pas épuisé les derniers trésors de l'élégance et de l'harmonie. La science des lois, et les grands spectacles de la nature, ont trouvé d'éloquents interprètes. La critique, en jugeant les autres, s'est instruite elle-même, et vous a donné d'ingénieux et habiles écrivains. Enfin, messieurs, un goût plus simple, une diction plus vraie, ont généralement animé la littérature.

Placé si haut dans le rang des orateurs et des poètes, M. de Fontanes concourut à cet heureux retour. La sévérité de son goût était d'ailleurs sans intolérance, comme sans jalousie. Enthousiaste du génie littéraire, il aima le talent et le succès des autres. On le vit dès-lors s'empresser d'accueillir de grandes réputations naissantes, et mêler à d'ingénieux conseils des éloges donnés avec joie: on vit son amitié s'accroître par l'illustration de ses amis, autant que par leurs périls, et jouir avec délices de leur gloire, en les défendant eux-mêmes avec courage. Noble caractère, véritablement formé pour les lettres, et rempli de cette générosité qu'elles inspirent! Je ne crains pas, messieurs, de lui rendre cet hommage, au moment où je vais le montrer à vos yeux renonçant aux loisirs de l'indépendance littéraire, et jeté dans les engagements du pouvoir et de la politique. Les lettres qu'il honora n'auront jamais à le désavouer.

La réputation de M. de Fontanes l'avait fait élire membre du Corps législatif : il fut nommé président de cette assemblée; et dès-lors il se trouva placé dans une situation éminente et difficile, en présence du pouvoir qui régissait la France, et qui s'avançait d'un pas rapide à l'unité de l'empire, et à la suprématie illimitée de la conquête.

Est-il besoin de rappeler, ou serait-il possible de taire, quel était ce pouvoir? Que ce soit, messieurs, un juste hommage à l'époque présente et à la sécurité du trône légitime, de caractériser librement devant un tel auditoire l'homme extraordinaire tombé de si haut. Telle est la profondeur immense de sa chute, qu'il est entré déja dans la postérité, et qu'exposé, du milieu de cette vie, à l'impartialité de l'histoire, il encourt l'espèce d'affront d'être jugé sans faveur et sans haine par l'univers, que sa gloire désastreuse a si longtemps agité.

Orateur du corps législatif, M. de Fontanes porta souvent la parole au milieu des triomphes du conquérant : son imagination avait été frappée de cette grandeur inattendue, dans l'ordre rapide où elle s'était successivement manifestée sous ses yeux. Des bords du Nil un homme avait reparu, déja célèbre par de grands succès dans les combats, illustré même par les revers d'une expédi-

tion lointaine et merveilleuse, habile à tromper comme à vaincre, et jetant sur son retour fugitif tout l'éclat d'une heureuse témérité. Sa jeunesse et son audace semblaient lui donner l'avenir. Ce luxe militaire de l'Orient qu'il ramenait avec lui comme un trophée, ces drapeaux déchirés et vainqueurs, ces soldats qui avaient subjugé l'Italie, et triomphé sur le Thabor et au pied des Pyramides, toute cette gloire de la France, qu'il appelait sa gloire, répandait autour de son nom un prestige trop dangereux chez un homme si confiant et si brave. Il avait rencontré, il avait saisi le plus heureux prétexte pour le pouvoir absolu, de longs désordres à réparer. Son ardente activité embrassait tout, pour tout envahir. Génie corrupteur, il avait cependant rétabli les autels; funeste génie, élevé par la guerre, et devant tomber par la guerre, il avait pénétré d'un coup-d'œil l'importance du rôle de législateur. Il s'en était rapidement emparé dans l'intervalle de deux victoires; et dès-lors, au bruit des armes, il allait exhausser son despotisme sur les bases de la société qu'il avait raffermies. On n'apercevait encore que le retour de l'ordre et l'espérance de la paix. Les maux de l'ambition, l'onéreuse tyrannie d'une guerre éternelle, le mépris calculé du sang français, l'oppression de tous les droits publics, se développèrent plus lentement, comme

de fatales conséquences qu'enfermait l'usurpation, mais qu'elle n'avait pas d'abord annoncées.

Et cependant, messieurs, quatre années s'écoulèrent à peine, qu'un grand crime vint souiller cette puissance nouvelle, et marquer d'une tache ineffaçable le diadème qu'elle se hâtait de saisir. Ah! si de tyranniques entraves n'avaient pas pesé dès-lors sur les députés de la France, quelque voix se serait élevée, sans doute, pour accuser cet odieux attentat! L'homme qui avait osé le commettre n'hésita point à solliciter l'approbation d'une assemblée qu'il tenait asservie; et cherchant, pour ainsi dire, à étouffer dans une insolente publicité l'horreur du crime qu'il aurait voulu se cacher à lui-même, il en fit donner solennellement avis à la chambre, parmi d'autres communications politiques.

En recevant cet étonnant message, M. de Fontanes, sur le seul point où la puissance coupable attendait une réponse, garda un silence sévère, image de la stupeur et de la consternation de la France. Mais une de ces fraudes auxquelles la force même s'abaisse quand elle est injuste lui offrit bientôt l'occasion d'un désaveu plus expressif. Dans la publication légale d'un discours qui suivit de près le funeste évènement, on altéra les paroles de l'orateur, on lui prêta une expression douteuse, qui pouvait paraître une lâche

excuse. Peut-on oublier quelle fut alors l'ardente réclamation de M. de Fontanes, sa persévérance à faire rétablir les vraies paroles qu'il avait prononcées, et enfin, messieurs, l'injurieux *errata* que fut obligée de subir cette orgueilleuse grandeur, devant laquelle s'inclinait et se taisait l'Europe? Non, messieurs, que, par ce récit, je prétende louer M. de Fontanes : il n'avait satisfait qu'au devoir exact de l'honnête homme; mais ce devoir rempli absout noblement beaucoup de louanges données en d'autres temps à l'éclat de la victoire, aux travaux commencés de la paix, et à l'espérance du bien public.

Ces louanges mêmes, vous le savez, furent toujours tempérées par de généreux conseils : et l'art de l'orateur semblait ennoblir jusqu'aux ménagements qui servaient à rendre la vérité plus utile en la rendant plus tolérable au vainqueur. Les étonnants succès d'une fortune qui croissait en prodiges comme en injustices, les impérieuses défiances d'un pouvoir qui croissait en tyrannie, n'altérèrent pas cette dignité de la parole : et, lorsque la conquête enveloppait chaque année de nouveaux états, lorsque la fortune de la guerre partageait les trônes aux lieutenants du nouveau César; lorsque l'Europe voyait avec effroi s'avancer sur elle cette dictature heureusement impossible, puisqu'elle s'est brisée dans la main d'un

si hardi capitaine, appuyée sur une si grande nation; alors, messieurs, M. de Fontanes ramenait avec plus de persuasion et de force les idées de modération et de justice; alors il plaignait les grandeurs déchues, les dynasties dépouillées; et ses éloquentes paroles devenaient, par leur générosité seule, une censure de l'orgueilleux abus de la victoire. Quand, du milieu de ces palais où Louis XIV, vainqueur aussi, avait fait admirer à l'Europe sa magnanime politesse, un homme trop enivré du succès pour bien sentir la gloire, outrageant la majesté du trône, de l'infortune et de la beauté, calomniait la reine de Prusse par de lâches injures dont s'indignait la France, M. de Fontanes, interprète du sentiment public, devant l'orgueil de l'usurpation et de la conquête, releva les images abattues de la royauté malheureuse, et rendit un éclatant honneur à ces droits antiques et sacrés qui ne dépendent pas d'une journée militaire, et ne peuvent être abolis par la victoire.

En gardant ce juste respect aux rois vaincus par nos armes, M. de Fontanes, dans plusieurs occasions, ne défendit pas avec moins de noblesse la dignité du Corps législatif, dont chaque triomphe nouveau resserrait aussi les chaînes. Je ne parle que de la dignité, messieurs; car, depuis long-temps, la liberté n'était plus. La jalousie du pouvoir s'augmentant chaque jour, elle en vint

jusqu'à contester au Corps législatif le titre qu'il portait, et à déclarer que les députés de la France, sans mission et sans droit, n'occupaient que le quatrième rang dans les conseils du souverain. La réponse de M. de Fontanes est remarquable, messieurs, et ne sera pas oubliée par l'histoire. Après l'avoir prononcée, il ne garda pas long-temps le privilége de parler au nom des représentants de la nation; mais du moins il n'avait pas laissé avilir dans ses mains le faible et dernier simulacre de ces libertés publiques qui, plus tard, ranimées par l'excès de nos malheurs, devaient dans la même assemblée retrouver des voix généreuses pour avertir le despotisme de ses dernières fautes, et commencer le salut de la France.

M. de Fontanes, dont le rare talent inspirait l'estime lors même qu'il pouvait déplaire, avait été appelé à la direction suprême de l'enseignement par un pouvoir qui savait habilement employer des hommes honorables, dans l'intérêt de sa grandeur. Je ne serai démenti par personne, en disant, messieurs, que ce choix parut alors à tous les pères de famille un heureux évènement. M. de Fontanes avait une tâche consolante et laborieuse: beaucoup de mal à prévenir, beaucoup de mal à réparer. Que d'ordres rigoureux n'a-t-il pas adoucis! quelle autorité salutaire n'a-t-il pas exercée! Cette unité despotique qui enlevait les

enfants à leurs familles, cet envahissement des esprits par l'éducation, furent heureusement corrigés sous la main prudente et paternelle de M. de Fontanes.

L'Université naissante reçut dans ses premières dignités académiques une réunion d'hommes distingués, dont la plupart, messieurs, appartiennent à vos rangs. M. de Fontanes ne fit ou ne désigna que des choix estimables; il en arracha quelques-uns: le dernier chef de l'école religieuse qu'illustra Fénélon fut appelé dans le conseil de l'Université; il y retrouva le peintre élégant et fidèle de Fénélon, et l'éloquent auteur de l'*Essai sur le Divorce*. Des noms éminents dans les sciences naturelles et mathématiques, des hommes distingués par la connaissance des lois, des écrivains célèbres, y représentaient toutes les parties de l'enseignement.

A la même époque commencèrent, sous l'inspiration de M. de Fontanes, ces cours publics si favorables à la jeunesse, et où les sciences, la philosophie, l'érudition classique, se glorifient d'avoir de dignes interprètes et de studieux élèves. De nouvelles chaires furent fondées; M. de Fontanes y nomma Delille, et le brillant historien du XVIII^e^ siècle. Attentif à recueillir les sages traditions des anciennes écoles, il remit aux mains de l'expérience, et il surveilla lui-même cette école

Normale, d'où sont sortis tant de jeunes talents et de maîtres habiles, espoir de l'enseignement public.

Enfin, messieurs, des hommes qu'une honorable opposition éloignait de toutes les carrières, des talents persécutés ou méconnus, trouvèrent dans l'Université ce qu'elle doit toujours offrir, la considération et l'indépendance. De vénérables ecclésiastiques furent protégés, défendus. L'Université devint un lieu d'asyle : c'était le mouvement de cœur de M. de Fontanes. Les lettres, le malheur, étaient sacrés pour lui. Il aimait le mérite; l'espérance même du plus faible talent lui était précieuse; et si quelque jeune homme n'avait encore en sa faveur que l'amour de l'étude, vous pouvez m'en croire, messieurs, il lui tendait la main, il lui donnait du courage et de l'appui. Mille exemples ont attesté cette généreuse influence : et, je ne crains pas de le dire, pendant cinq ans l'administration de M. de Fontanes fut un bienfait public pour la religion, pour la morale, pour les lettres et pour la jeunesse.

Renfermé dans ses grandes et paisibles fonctions, M. de Fontanes, sans participer aux évènements politiques, vit s'accomplir la révolution bienfaisante qui brisait le joug appesanti de la France, et lui rendait enfin ses Rois et sa liberté; il partagea le vœu de la patrie. Combien cet esprit éclairé, cette imagination amie des traditions et

des souvenirs, devait revoir avec enthousiasme les fils de Louis XIV et de Henri IV, éprouvés par tant d'infortunes, et rapportant sur le trône toutes les vertus du malheur!

Vainement la Providence sembla-t-elle se démentir, et permettre au monde de douter de sa justice; vainement le génie de la guerre, tout à coup ranimé, traversa-t-il le sol attristé de la France, pour disparaître, en laissant après lui les longs désastres de son retour d'un moment; M. de Fontanes resta fidèle à la cause qu'il avait embrassée. Il vit dans la royauté légitime, affermie malgré tant d'orages, la sauve-garde de tout ce qu'il aimait, la paix, la morale, les arts. Il avait cessé, dès la première époque de la restauration, d'occuper, à la tête de l'enseignement public, cette grande place à laquelle il manquera long-temps, et où il avait fait le bien que, dans les mêmes circonstances, aucun autre n'aurait pu faire: il n'avait plus l'occasion de parler à la jeunesse ce noble langage toujours si puissant sur elle. Mais, dans la Chambre des Pairs et dans vos séances, il fit plus d'une fois entendre les sentiments qu'il avait dans le cœur pour la monarchie et pour la France. On n'a point oublié le jour où, recevant parmi vous le défenseur de Louis XVI, il lui décerna ce juste et éloquent éloge auquel la postérité pourra seule ajouter quelque chose.

La raison élevée de M. de Fontanes, non moins que sa loyauté, lui montrait dans l'inviolabilité du trône légitime la condition de l'ordre social en Europe : il pensait qu'après les violentes et profondes secousses qui avaient ébranlé tous les états, dans cette vieillesse des sociétés qui se confond avec leurs progrès, à ces époques où le monde inondé de systèmes et de soldats se débat entre deux puissances inégales, la spéculation et la force, il n'y avait de barrière contre les ravages de la force, et de sûreté pour la civilisation, que dans la reconnaissance d'un droit antérieur, qui servît à fixer, à consacrer les formes nouvelles de l'ordre politique, et fût la sanction de la liberté comme la source du pouvoir.

Tel est, messieurs, l'immortel bienfait de la Charte. Tel est l'ouvrage accompli par le Roi, par ce monarque fondateur qui paraîtra dans l'avenir tout ensemble l'auguste héritier et le chef nouveau de sa dynastie, juge impartial des temps et des hommes, dont la haute modération est une supériorité de lumières autant qu'une vertu de cœur, et qui, du milieu de cette sphère de grandeur où il est placé, jette un regard vigilant sur la France agitée sans péril dans le cercle régulier de la loi. Persécuté par la fortune comme Henri IV, il a montré la majesté dans le malheur, la sagesse dans le pouvoir et l'amitié sur le trône. Protec-

teur des arts comme Louis XIV, son règne leur ouvre une époque de paix et d'indépendance, où la dignité morale des institutions doit élever le talent, où la tribune doit inspirer les lettres, où l'éloquence doit s'agrandir par la défense du trône et de la liberté publique. Quelle gloire pour un souverain, messieurs, après des révolutions si funestes et si longues, de préparer ce second avenir d'un grand peuple, de fonder, d'unir à jamais par les libertés et les lois cette société que l'anarchie avait détruite, que le despotisme avait rebâtie, et non pas ranimée, et de la transmettre chaque jour plus puissante et plus heureuse à sa dynastie révérée, à cette dynastie vivante sous nos yeux dans d'illustres héritiers, et immortalisée sous les coups mêmes de la mort par un auguste enfant!

Nul Français ne ressentit avec plus d'émotion que M. de Fontanes ce grand évènement; il y voyait la monarchie. Toutes les opinions politiques de M. de Fontanes, ainsi que son talent, étaient empreintes de la douce influence des lettres et se liaient aux souvenirs de leur plus illustre époque. Il aimait la royauté comme l'antique protectrice, comme la noble amie des arts et du génie français. Il aimait son pays comme une terre de gloire, patrie naturelle de tous les talents, fertile en guerriers, en grands hommes, donnant à l'Europe sa

langue, ses lois et ses mœurs, quelquefois heureuse avec imprudence, malheureuse avec dignité; et, dans toutes les fortunes, puissante par l'illustration de tant de souvenirs, parmi lesquels il retrouvait cette splendeur des lettres qui lui était si chère.

Une injuste censure avait quelquefois accusé M. de Fontanes de négliger sa première gloire, parce qu'on voyait rarement sortir de sa plume des productions toujours désirées; et cependant, à toutes les époques de sa plus haute fortune, d'heureux vers lui étaient échappés. Cette publicité qu'il semblait craindre, il l'avait bravée pour défendre le talent d'un illustre ami contre les rigueurs de la critique et l'inimitié du pouvoir; et l'on avait aussitôt reconnu les accents doux et purs de cette voix que l'on se plaignait de ne plus entendre. Nul talent n'eut en effet un caractère à la fois plus classique et plus personnel à l'auteur. M. de Fontanes avait porté l'élégance jusqu'au point où elle devient une création littéraire. Un petit nombre d'écrits marqués de cette empreinte heureuse et rare suffisaient à sa renommée. Il intéressait par son style, par cette poésie naturelle, correcte avec nouveauté, qui reproduisait la ressemblance, et non pas l'imitation des modèles. Dans son éloquence, dont les formes faciles et pures annonçaient une langue si polie, il avait

mêlé quelque chose de poétique et d'élevé, qui rappelait les grands orateurs sacrés du dix-septième siècle. Ses vers, d'un tour noble, harmonieux, concis, se portaient naturellement sur les pensées religieuses: ils en recevaient l'inspiration. Majestueuse et rapide dans l'Épître où il a célébré l'éloquence des *Livres saints*, cette inspiration est attendrissante et naïve dans le poëme de *la Chartreuse*. Une tristesse pleine de douceur et de poésie anime cette espèce d'élégie: la mélodie des paroles s'y confond avec l'émotion de l'ame; et l'on croit entendre au loin quelques sons à peine affaiblis de la lyre de Racine.

M. de Fontanes travaillait avec soin ses beaux vers; un goût difficile l'a ramené sur plusieurs ouvrages de sa jeunesse, qu'il a refaits et embellis. Souvent il se plaisait à lutter contre les poëtes de l'antiquité; et ses fragments de traductions sont des chefs-d'œuvre, dont il n'a pas toujours réclamé la gloire. Combien ne devait-on pas espérer que ses loisirs produiraient encore d'heureux fruits pour les lettres! Il avait lu dans vos séances des odes dont l'élévation et l'harmonie rappellent l'école de Rousseau. On savait qu'il avait souvent repris avec ardeur l'entreprise d'un poëme sur la Grèce délivrée; sujet d'un favorable augure pour les amis de la gloire et des arts. Plusieurs chants étaient achevés avec cette perfection de détails

qu'il ne séparait pas de l'imagination poétique.

Il était plus que jamais préoccupé par la passion de l'étude, et par le verve du talent. Cette impression répandit sur ses entretiens et dans tous les traits de son caractère un charme d'enthousiasme, de naturel et de bonté, qui lui était particulier. On voyait de toutes parts en lui l'homme supérieur, et l'excellent homme. On voyait une ame dont tous les sentiments étaient généreux et rapides, comme les instincts mêmes du talent. Jamais on ne réunit à plus de vivacité une tolérance plus aimable. Personne ne concevait mieux toutes les opinions désintéressées et sincères. Personne n'appréciait davantage la fidélité à d'autres amitiés que la sienne. Mais surtout quelle grace et quel feu dans ses discours, lorsqu'il parlait des grands modèles de notre admirable littérature! quel sentiment délicat, quelles ingénieuses applications de leurs beautés! quelle mémoire éloquente!

Pardonnez, messieurs, ce langage; il n'y a pas long-temps que la voix de M. de Fontanes était encore tout animée de cette chaleur et de cet enthousiasme. Même après la première atteinte d'un mal funeste, ses amis l'ont vu libre d'inquiétudes, rendu tout entier à la vie, revenant à ses souvenirs de littérature et d'éloquence, et l'ame ardente, attentive, récitant quelques vers de nos grands

poètes, dont son imagination était sans cesse entretenue. Il allait publier un de ses premiers ouvrages qu'il avait revu avec tout l'effort et toute l'expérience du talent, et qui devait soutenir une honorable rivalité. Son imagination était tout occupée de ces heureuses et paisibles idées qu'inspirent les lettres. Hélas! l'ouvrage qu'il venait d'achever devait paraître trop tard pour lui-même; et cet heureux retour vers les poétiques inspirations de sa jeunesse avait été son dernier adieu à la vie. Une entière sécurité de quelques heures fut suivie d'un danger sans espérance; et, au milieu des promesses divines de la religion, ses dernières pensées obscurcies des ombres de la mort n'eurent que peu de temps pour s'arrêter sur la douleur de sa respectable épouse, et de sa fille qu'il léguait en mourant à l'auguste intérêt du Roi.

Perte cruelle pour l'amitié, pour les lettres, et surtout pour ceux à qui M. de Fontanes accordait cette estime invariable, et cette active bienveillance que rien ne remplace dans la vie! Puissent du moins les regrets publics s'attacher long-temps à une si honorable mémoire, et récompenser ainsi ce beau caractère dont toutes les vertus étaient des mouvements de cœur, et ce beau talent que l'on doit admirer comme un modèle de goût et d'élévation, ou plutôt qu'il faut pleurer

maintenant, puisqu'il était l'expression et la vive image de celui que nous avons perdu, de cette ame si bienveillante, si généreuse, si supérieure à l'envie, et si naturellement passionnée pour tout ce qu'il y a de grand et de bon sur la terre.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA RÉCEPTION

DE M. DACIER,

SUCCÉDANT A M. LE DUC DE RICHELIEU.

APPELÉ à l'honneur de recevoir dans l'Académie l'un des plus vénérables représentants de l'érudition littéraire, je n'éprouve ni l'embarras, ni le besoin de préparer avec art un de ces éloges publics et solennels dont l'usage est un peu ancien parmi nous, et que la vérité même ne sauve pas toujours de la monotonie. Quatre-vingts ans d'une vie honorable et pure, incessamment occupée par l'étude, dévouée tout à la fois à l'amour des lettres, et à l'encouragement, à la gloire de ceux qui les cultivent; voilà ce qui rend inutile envers vous, monsieur, tout langage flatteur, et ce qui ne permet, dans ma bouche surtout, que l'expression mesurée du respect. Les louanges passagères sont

LE DUC DE RICHELIEU.

Mort en 1822.

la palme et l'ambition du jeune homme; l'estime publique est la couronne du vieillard. Que pourrais-je vous dire, monsieur, qui valût ce témoignage universel et paisible d'une considération lentement acquise par de nobles travaux, et consacrée sur votre tête par l'épreuve de l'âge et du temps? Votre réputation date déja d'un autre siècle; et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, le vertueux, le savant, l'ingénieux Barthélemy, frappé de retrouver en vous ce mélange d'érudition et d'urbanité dont il était lui-même le modèle, vous nommait, il y a plus de trente ans, à cette même place où les suffrages d'une autre génération vous appellent aujourd'hui. Ainsi, monsieur, vous ne pouvez dire, comme un célèbre Romain, d'une humeur un peu chagrine, que l'on est malheureux d'avoir pour juges de ses actions des hommes qui n'étaient pas nés quand on les a faites. Vous éprouvez, au contraire, que les bons écrits, qui sont les actions de l'homme de lettres, ne vieillissent pas dans la mémoire, et forment une recommandation toujours contemporaine, et des titres toujours présents.

Les vôtres, monsieur, s'ils ont commencé à une époque déja bien loin de nous, se sont, jusqu'à ce moment même, entretenus et renouvelés sans cesse par de rapides et intéressantes productions, où se conserve toujours le précieux caractère qui

marqua vos premiers travaux, la connaissance profonde, le sentiment vrai de l'antiquité, surtout de cette antiquité grecque, la mère de tous les arts, et la source des plus vives lumières qui aient éclairé l'esprit humain.

Cette heureuse prédilection, ce culte du bon goût, qui vous dicta, dès la jeunesse, l'élégante traduction du plus naturel et du plus pur des écrivains attiques, semblait, il y a peu de temps encore, vous inspirer une véritable éloquence, lorsque, rendant hommage à la mémoire de l'un des plus fervents adorateurs de la Grèce, de M. de Choiseul-Gouffier, vous partagiez l'enthousiasme exprimé dans son ouvrage. Avec quelle force, monsieur, avec quelle jeunesse de pinceau, pardonnez-moi cette expression, n'avez-vous pas représenté ce digne et fidèle amant de tous les beaux souvenirs, parcourant, plein d'une religieuse douleur, le territoire asservi du Péloponèse, remuant tous les débris, interrogeant toutes les ruines, sans négliger la population moderne, qui est elle-même une ruine vivante et glorieuse de la Grèce antique! Vous redisiez alors ce vœu de M. de Choiseul, ce vœu du christianisme et de l'humanité pour l'affranchissement de la Grèce; vœu sacré que n'ont point affaibli, sans doute, les nouvelles barbaries des oppresseurs, et l'héroïsme infortuné de leurs victimes.

Ainsi, monsieur, le culte des beaux-arts est l'allié naturel de tous les nobles sentiments, de toutes les pensées conformes à la dignité humaine. La perfection même du goût ne fait que développer la générosité du cœur. Éclairer notre raison, c'est élever notre ame. Par combien d'exemples, et sous combien de nuances délicates cette heureuse union ne se reproduit-elle pas dans la vie de tant de savants illustres, dont vous avez été, depuis quarante ans, le fidèle et ingénieux historien?

Le recueil de vos éloges, si curieux et si varié, où figurent tour à tour tant de mérites différents, tant de célébrités étrangères et nationales, ce recueil, que l'on pourrait nommer justement une histoire dramatique et animée de la littérature savante depuis un demi-siècle, serait aussi l'heureuse démonstration de cette vérité, qui rattache à l'amour des sciences et des lettres l'habitude des plus nobles sentiments; et la vie entière du panégyriste en serait la dernière preuve. L'Académie, monsieur, par le choix qu'elle fait de vous, a donc voulu tout ensemble rendre honneur à vos utiles travaux, au corps savant qui vous les inspire, et à la mémoire de l'illustre prédécesseur que vous avez loué si dignement, et dont le nom rappelle une autre gloire, qu'il ne nous est pas permis d'oublier.

Pendant plus d'un siècle, chaque solennité semblable à celle qui nous réunit en ce jour ramenait avec de nouveaux éloges le puissant nom de Richelieu, de ce ministre ambitieux, mais au profit de l'État, qui, tenant le monarque esclave sur un trône agrandi, releva les étendards de la France à la hauteur où les avait portés l'immortel Henri IV, et, du milieu de toutes les factions et de toutes les faiblesses, fit sortir un royaume florissant, belliqueux, paisible, dont la splendeur, pour éclater toute entière, n'attendait plus que Louis XIV. Sans doute, l'histoire et la postérité ont fait un choix sévère dans les louanges que la littérature reconnaissante avait prodiguées à Richelieu; et l'Académie a pu sagement interrompre cette tradition d'un panégyrique uniforme, contre lequel la morale et la justice avaient souvent à réclamer. Mais quand l'homme puissant n'est plus loué par cette flatterie héréditaire qui survit quelquefois à la force, et semble en aduler le souvenir, il a droit encore d'être jugé; et s'il fut un grand homme, il conserve une immortalité désormais indépendante des exagérations de l'enthousiasme et de la haine. Tel nous apparaît ce cardinal de Richelieu, qui, malgré l'inflexible hauteur de son génie, aima les lettres, en conçut la grandeur, en favorisa l'influence. Que son nom, toujours présent dans l'histoire et dans la politique,

retentisse encore parmi nous, aujourd'hui surtout qu'il semble disparaître de cette enceinte avec son illustre et dernier représentant !

Vous venez, monsieur, de payer un juste hommage à la mémoire de ce noble héritier d'une grande famille, qui, dans une vie consacrée trop peu de temps à la France, fut assez heureux pour rajeunir l'illustration de sa race, par de nouveaux titres et de nouveaux services. Vous avez retracé cette gloire que la destinée cruelle des révolutions le força de chercher long-temps sur une terre étrangère; vous l'avez montré civilisant une contrée barbare, et faisant fleurir les arts et l'industrie de l'Europe dans une portion de ce récent et vaste empire, dont le glorieux fondateur était venu jadis honorer dans Paris le tombeau de Richelieu, et consulter, près de ce monument, le génie des grands hommes et celui de la France. Vous l'avez représenté, dans une carrière plus heureuse, quoique pénible, dévouant ses efforts aux intérêts du trône et de la patrie.

Essaierai-je de toucher après vous ce difficile sujet? Qui peut se croire assez sûr de sa raison et de la justice des autres, pour entreprendre d'apprécier la vie d'un homme d'état, au milieu des intérêts et des passions qu'il eut à gouverner? Mais, par un privilége remarquable, tel est le caractère des plus importantes actions du duc

de Richelieu, qu'elles peuvent espérer déja l'impartialité de l'histoire. Ministre du Roi, au milieu des infortunes et de la détresse que nous avaient léguées l'usurpation et la guerre, M. de Richelieu obtint et mérita l'inappréciable bonheur de concourir puissamment à la libération de la France. Dans ce mot seul est renfermé son éloge, sa défense, sa gloire.

Faut-il craindre de rappeler, messieurs, les circonstances déplorables d'une épreuve si accablante pour un grand peuple? Le patriotisme conseille-t-il l'ingratitude et l'oubli? Si, par le bienfait du pouvoir légitime, par la force de nos institutions, et, pour ainsi dire, par la vertu de cette heureuse terre de la France, les vestiges de nos désastres ont promptement disparu, en doit-on moins de reconnaissance aux premières et généreuses mains qui luttèrent contre la calamité publique? Nous avons tous présente à la mémoire cette époque où notre patrie, après un court et terrible orage, ayant de nouveau recouvré son Roi et l'espoir de ses institutions, voyait les drapeaux étrangers envahir obstinément nos provinces, et l'Europe camper toute entière en armes autour de la France, redoutable encore dans son repos et dans ses revers.

Quelle était, messieurs, la mission de l'homme d'état qui devait tout ensemble faire pressentir

combien il restait de force à la France abattue, et rassurer les couronnes étrangères contre les souvenirs et les inquiétudes d'une telle pensée! quel mélange de modération et de juste fierté, quel éloignement de toute passion, quel mépris de toute vaine crainte était nécessaire pour hâter, pour finir des transactions politiques extraordinaires comme le désastre de la France, et placées par leur nouveauté même hors de tous les calculs et de tous les exemples!

Autrefois, dans l'Europe, la diplomatie était un art presque régulier, une tactique d'ambition, une science cachée d'envahissement, dont les traditions s'étudiaient, dont les hasards mêmes étaient prévus et fixés d'avance. C'était, s'il est permis de le dire, un jeu plus savant que ruineux, où les pertes se balançaient, où la fortune d'un empire n'était jamais engagée sans réserve, où la lenteur était permise, où la ruse était ordonnée. Les souverains et les peuples demeuraient spectateurs intéressés, mais paisibles, du débat soutenu par quelques habiles négociateurs choisis de part et d'autre, et qui discutaient à loisir la possession de quelques villes enlevées ou défendues par des armées peu nombreuses. Il n'en est plus ainsi, depuis que, par le mouvement terrible dont l'Europe fut ébranlée, il y a trente ans, les rois, les dynasties, les nations tout entières, sont descen-

dues sur le champ de bataille. On a vu les bornes antiques des états tomber sous le niveau de la conquête; des peuples ont perdu jusqu'à leurs noms; des races de souverains éphémères ont passé; et la victoire, illimitée dans chacune de ses vicissitudes, a parcouru successivement les capitales de tous les empires. Alors les états, soulevés jusque dans leurs fondements, ont eu leurs populations entières pour soldats; leurs rois pour généraux et pour ambassadeurs. La guerre avait été le péril de tous les droits et de tous les trônes: la paix semblait devenir le rétablissement de la société même; et les destinées de l'Europe paraissaient comprises dans l'accomplissement et les conséquences d'un traité.

Sans doute, messieurs, si la France survécut à ses malheurs, si elle reprit sa dignité, si elle effaça l'injure de son territoire, c'est à elle-même, c'est à son roi qu'elle doit en rendre graces. C'est à son roi surtout qu'elle doit reporter le premier honneur de sa délivrance anticipée; et certes, messieurs, dans un tel bienfait, nous ne voudrions pas accepter un autre bienfaiteur que le fondateur même des libertés nationales, que ce monarque dont l'Europe vénérait les vertus et les droits comme une publique sauvegarde, que ce digne héritier d'Henri IV et de saint Louis, qui, en remontant sur le trône de ses pères, aux ac-

clamations de son peuple, avait par sa seule présence, raffermi les trônes de tous les rois.

Mais M. de Richelieu, par son zèle et par ses efforts, n'eût-il que de quelques jours hâté la fin de l'occupation étrangère et du deuil public, tout cœur français lui devrait un hommage; et, sans lui attribuer ici plus de part qu'un seul homme n'avait le droit d'en avoir dans un évènement rendu nécessaire par tant de causes, disons qu'au milieu du sénat des rois il fut un incorruptible témoin, un ardent zélateur, un habile interprète des vœux de la patrie et de la dignité du trône. Là, sans doute, il avait à combattre plus d'un intérêt exigeant, plus d'une crainte spécieuse. Là, siégeait cette puissance circonspecte et persévérante qui, depuis trente ans, s'est agrandie au milieu des fortunes les plus diverses, toujours attentive à profiter de ses succès, et quelquefois même de ses revers. Là, paraissait ce vaillant héritier de Frédéric, dont les états avaient supporté tout le poids de la conquête, et qui pouvait être armé contre nous du souvenir de ses pertes et de ses malheurs. Près de lui, l'habile Angleterre était représentée par ce ministre, à qui son génie ardent et laborieux et sa longue pratique des mouvements de l'Europe donnaient tant de crédit sur les conseils des rois, Castlereagh, qu'une mort si cruelle et si récente ne soumet pas encore au ju-

gement de l'histoire. Là, enfin, M. de Richelieu revoyait ce monarque dont il avait autrefois mérité l'auguste amitié, et secondé les premières vertus dans le soin d'un vaste empire; ce monarque, dont la grande ame servait seule de contrepoids à sa propre puissance et à l'ambition de tous, Alexandre, que la religion et l'humanité voudraient proclamer le pacificateur de l'Orient, comme il fut celui de l'Europe.

Sur cet imposant théâtre de la politique moderne, M. de Richelieu était puissant par l'élévation et la pureté de son ame. En lui, l'honnête homme soutenait et agrandissait l'homme d'état. La véracité de sa parole, l'énergie de sa conviction écartaient les ruses subalternes de la politique, et frappaient droit au cœur des souverains dignes de l'entendre. Il réussit; il devait réussir: et sa loyauté toute française éprouva, dans le sentiment du bien qu'il faisait à son pays, une de ces joies vertueuses qui se servent de prix à elles-mêmes, et auprès desquelles la gloire n'est qu'une seconde récompense.

Le noble caractère de M. le duc de Richelieu, appliqué au gouvernement intérieur de la France, ne devait pas, ce semble, obtenir une influence moins heureuse. Des études variées, une attention vive et pénétrante, exercée par de longs voyages, par le spectacle des révolutions, et par

les épreuves du malheur, avaient étendu son esprit. Son ame, naturellement haute et modérée, était étrangère aux passions communes, et n'admettait que la justice et le devoir. Un dévouement inaltérable à la monarchie, une ferme confiance dans ses propres intentions, et cette heureuse sécurité d'une vertu toujours la même, lui inspiraient des pensées calmes et conciliatrices. Il ne se précipitait pas vers le bien; il savait le préparer et l'attendre. Il avait beaucoup de lumières sur les diverses parties du gouvernement, une prompte intelligence de toutes les idées d'ordre, d'industrie, de prospérité sociale. Il souhaitait, il cherchait pour les peuples tout le bonheur dont les institutions les plus libres ne sont que l'instrument et la garantie. Tant de précieux avantages et des vœux si purs suffisaient-ils pour achever le grand ouvrage du rétablissement du trône légitime sur la base nouvelle et nécessaire des libertés publiques? Le développement des institutions généreuses que la France doit à son roi, leur application forte et paisible, loyale et populaire, pouvait-elle être le résultat d'un seul effort et d'une seule époque? On jugera plus tard ces questions. Pour les hommes d'état, le tombeau ne commence pas encore l'avenir. Heureux cependant le sage dépositaire du pouvoir, dont il faut estimer les lumières et la vertu, avant même

d'avoir eu le temps de vérifier les prévoyances de sa politique! Honneur durable à l'homme d'état qu'aucune opinion ne peut juger même sévèrement, sans lui rendre d'abord une espèce d'hommage, et sans lui accorder quelques-unes des louanges qu'une autre opinion lui refuse!

Avouons-le d'ailleurs, messieurs, s'il est aux yeux de l'histoire une tâche difficile autant que glorieuse, pleine de mécomptes et de périls, c'est le fardeau du ministère dans ces mémorables époques de restauration politique où la souveraineté légitime reprend et modifie ses droits, où les traditions renaissent et manquent de toutes parts, où le présent même est encore inconnu, où le pouvoir enfin, nouveau, quelle que soit son antique origine, ne va plus comme de lui-même, suivant la pensée de Bossuet, et doit calculer à chaque pas le mouvement des ressorts qu'il vient à peine de créer. Dans le premier essai, ou dans le développement inattendu des libres institutions qu'embrasse la monarchie, le succès ne suit pas toujours les plus nobles efforts. Des hommes vertueux, des hommes habiles succombèrent à cette épreuve. Clarendon s'exila: l'illustre Bolingbroke fut condamné. M. de Richelieu, qu'une situation sans exemple et que l'inviolabilité de son beau caractère mettaient à l'abri de ces grands orages de la liberté politique,

éprouva cependant toutes les contradictions qu'entraîne cette liberté salutaire. Sur un sol incertain et mouvant, il marcha sans défiance et sans intérêt personnel, n'hésitant jamais à s'engager lui-même pour ce qu'il croyait la justice. Peut-être sa loyauté, vive et sans détour, ne s'armait-elle pas assez contre les chances compliquées d'une forme de gouvernement difficile et nouvelle. Ces attaques variées, ces rapides évolutions des partis, ces brusques changements dans les amitiés et dans les haines, qui sont les accidents naturels de la guerre politique, et les stratagèmes de la tribune, étonnaient sa vertu. D'ailleurs, messieurs, dans cette admirable constitution politique où les passions mêmes tournent à l'intérêt commun, où l'ambition ennoblie par le combat et la publicité devient le droit légal du talent, pour conserver long-temps le pouvoir, il faut en être jaloux, il faut l'aimer avec passion, et le défendre comme une conquête: mais l'ame désintéressée de M. de Richelieu pouvait-elle éprouver ce sentiment exclusif? Un péril de l'état et du trône, l'occasion d'un difficile dévouement, de royales douleurs à consoler, voilà les seuls motifs qui triomphaient de sa modeste indifférence pour les honneurs, et le forçaient d'accepter le pouvoir. Mais le danger s'éloignait-il, les temps devenaient-ils plus calmes et meilleurs, cette ame généreuse se détachait de

la puissance, à mesure qu'elle y voyait un autre intérêt que celui d'un grand devoir et d'un sacrifice. Il lui semblait que sa tâche finissait au moment où elle aurait pu flatter l'orgueil et l'ambition.

Je n'essaierai pas de pénétrer plus avant dans le secret de ce noble cœur. Ce droit n'appartenait qu'à l'amitié éloquente qui s'est fait entendre à la Chambre des Pairs, avec une si grande autorité de douleur et de talent. Pour nous, il nous suffit de rappeler ce qui frappait tous les yeux, ce qui formait le caractère public de M. de Richelieu, cette probité imposante et simple, qui, dans les plus hautes affaires, devient une puissance, ce mépris de la richesse, si naturel en lui qu'il ne semblait pas même une vertu, ce zèle actif pour la France, ce dévouement si pur, si désintéressé pour l'auguste dynastie de nos rois, ce respect religieux pour le roi fondateur de la Charte, cet empressement à montrer que l'immortel auteur de nos libertés en était le sage et constant défenseur, et qu'il les protégeait comme le monument de sa gloire, et l'héritage immuable de son peuple.

Il nous suffit surtout, messieurs, de rappeler ce mouvement de consternation publique, ce deuil profond qui suivit la mort si soudaine de M. de Richelieu, et honora ses funérailles. Dans

cette vie de notre siècle, où l'intérêt et l'ambition occupent tant de place, dans nos jours agités et distraits par tant d'évènements, parmi tant d'émotions qui passent si vite, ce n'est pas un faible titre d'honneur, que ces témoignages public d'intérêt sur la perte d'un homme, et ces regrets unanimes autour d'un tombeau. Le pouvoir n'était plus là; il avait cessé même avant la mort; les engagements de la politique n'avaient plus où se prendre : il n'y avait plus ni calculs ni espérances : il n'y avait que des souvenirs, de la justice et de la douleur. C'était l'honnête homme que l'on pleurait; c'était l'ami loyal de son prince et de son pays, le Français fidèle, l'homme juste, éclairé, généreux, à qui l'on rendait un tardif, mais universel hommage.

ESSAI

SUR

L'ORAISON FUNÈBRE.

MALGRÉ les travaux et la gloire de tant de grands écrivains, la littérature française, formée presque entièrement sur l'antiquité, n'a pas encore reproduit toutes les perfections et toutes les variétés de cet admirable modèle; mais elle a du moins remplacé ce qu'elle ne pouvait égaler; et partout elle présente, ou d'heureuses imitations, ou d'illustres dédommagements. On regrette l'éloquence des républiques anciennes : et cet art puissant et redoutable, qui ne se renouvelle qu'avec moins d'éclat et d'empire dans les institutions les plus libres des peuples modernes, semble manquer encore au domaine du génie. Mais, la religion a fait naître parmi nous un autre genre d'éloquence, qui, considéré seulement sous le rapport du goût,

BOSSUET.

n'est pas moins riche pour le talent, ni moins favorable à ces mouvements de l'ame qui font le grand orateur. Bossuet et Massillon peuvent représenter à nos yeux les deux héros de la tribune antique. Les sujets ont bien changé sans doute; mais le fond de l'éloquence est resté le même.

Cette école nouvelle a produit deux sortes de compositions; le sermon qui s'occupe des mystères de la foi, et des règles de la morale évangélique; l'oraison funèbre, qui célèbre et consacre les grandes vertus humaines. Ce second genre d'éloquence, moins sévère que le premier, peut avec plus de convenance servir d'objet à des études oratoires; il n'est étranger à aucun des intérêts de la terre: il tient à l'histoire par le récit des faits, à la politique par l'observation des grands évènements, à la morale par la peinture et le développement des caractères. Les exploits d'un capitaine, les talents d'un homme d'état, la vie d'un roi, en forment la matière habituelle. La religion y domine toujours, comme étant le terme de tout. Nous nous proposons de rassembler quelques réflexions sur le caractère de cette éloquence, à laquelle les lettres françaises doivent quelques-uns de leurs plus beaux monuments.

Nous remonterons aux plus antiques modèles, en nous arrêtant surtout à ceux qui offrent, par le caractère de la composition et du style, une

ressemblance avec les ouvrages les plus remarquables que présente notre littérature oratoire.

L'éloge funèbre est sans doute une des plus anciennes formes qu'ait reçues l'éloquence. L'art de la parole, prétend Cicéron, fut inventé par le besoin de réunir les hommes errants, et de calmer ou d'exciter les passions d'une peuplade sauvage : mais probablement les premiers hommes qui furent obéis par d'autres hommes devaient leur empire à la force, plutôt qu'aux artifices de la parole. Dans le vague souvenir des traditions grecques, les Hercule et les Thésée sont plus anciens que tous les orateurs.

La prière pour désarmer un vainqueur, les regrets pour célébrer un héros, voilà quelles furent sans doute les premières occasions, les premières inspirations de l'éloquence. Un de ces hommes qui avaient dominé ou protégé les autres, un de ces guerriers vaillants, nommés généraux ou rois par l'instinct de la faiblesse commune, venait-il à succomber, l'admiration, la douleur devaient parler sur son tombeau : on se rappelait ses actions; on s'entretenait de cette vie puissante et glorieuse qui venait de finir; c'était l'éloge funèbre : et, dans la simplicité superstitieuse des premiers temps, cet hommage suprême devenait souvent une apothéose.

Les livres saints, premières et sublimes archives

de tous les genres de poésie et d'éloquence, nous font entendre la plainte de David sur la mort de Saül et de Jonathas. David célèbre les deux guerriers tombés au champ de bataille : il vante leur courage, leur beauté; il publie et recommande leur mémoire; il décrit le deuil du peuple qui les a perdus. Rien n'est à la fois plus solennel et plus spontané que ce témoignage des vivants à la gloire de ceux qui viennent de mourir; rien ne doit avoir plus naturellement inspiré l'éloquence.

D'après cette disposition du cœur humain qui devait, dans la plus obscure peuplade, dans la moindre tribu, faire éclater une expression commune de douleur, à la mort du guerrier courageux, du chef bienfaisant, peut-on s'étonner que les récits de l'histoire nous montrent dans une des grandes sociétés le plus anciennement établies l'usage de l'éloge funèbre sur le tombeau des rois? S'il faut en croire Diodore de Sicile, les institutions de l'Égypte soumettaient ces éloges à une difficile épreuve, et leur imposaient une véracité à laquelle l'oraison funèbre, dans les temps modernes, a dérogé plus d'une fois. « Les prêtres, « dit cet historien, prononçaient l'éloge du mo- « narque, en rappelant tout ce qu'il avait fait de « bien. Les foules de peuple réunies pour la « pompe funèbre entendaient ces discours avec « faveur, si le monarque avait bien vécu : autre-

« ment, ils protestaient par leurs murmures ; aussi « beaucoup de rois furent-ils, à cause de cette « opposition du peuple, privés de la sépulture « éclatante établie par la loi. »

Voilà ces fameux jugements d'Égypte, dont Bossuet a parlé avec autant d'admiration que de génie, et qui peut-être n'ont jamais existé que dans l'imagination républicaine des écrivains grecs. Mais, quoi qu'il en soit des formes de ce tribunal, devant lequel comparaissait la renommée des rois, une telle tradition nous fait voir que, même dans cette Égypte où la domination d'un mystérieux sacerdoce, l'immobilité de chaque homme dans la place où il était né, les mœurs, les coutumes, et tout, jusqu'à ce muet langage qui couvrait les monuments, semblait avoir établi l'empire du silence, et proscrit cet art de la parole, si cher aux nations brillantes de la Grèce, on avait cependant admis l'éloquence pour animer les tristes solennités de la mort.

S'il en fut ainsi dans la tranquille et monotone Égypte, on conçoit assez que la Grèce républicaine avait dû consacrer avec plus d'éclat encore les funérailles de ses libres citoyens, et profiter de leur perte même, pour perpétuer leur dévouement et leur courage. Cette heureuse patrie de l'imagination, cette terre de gloire et d'enthousiasme, où, dans les assemblées politiques, dans

les fêtes, et sur les théâtres, retentissait un perpétuel concert d'éloquence et de génie, ne pouvait laisser la sépulture des morts solitaire, et dépouillée de cette vie puissante de la parole humaine. Mais l'orgueil démocratique était si jaloux, et le patriotisme si commun, si naturel, que les éloges funèbres s'adressaient moins à la mémoire d'un grand homme isolé, qu'à celle des nombreux citoyens qui avaient péri dans quelque journée glorieuse. Les chefs et les soldats, morts à Marathon, à Salamine, à Platée, en recevant les honneurs d'une sépulture publique, étaient célébrés par la voix d'un orateur qui parlait au nom de leur commune patrie. Mais il ne paraît pas que l'éloge particulier d'aucun des grands hommes d'Athènes ait été solennellement prononcé sur sa tombe. Il est vrai que l'ostracisme populaire les laissa rarement mourir au sein de leur patrie.

Croira-t-on que ces éloges, qui embrassaient la renommée de tous les guerriers moissonnés dans un même combat, eussent peu de grandeur et d'intérêt? En jugera-t-on par l'espèce de froideur qui se fait sentir dans un discours semblable com posé par un grand écrivain du dernier siècle? Aux belles époques de la Grèce, dans ces guerres généreuses qui n'étaient point entreprises pour l'ambition ou l'intérêt d'un homme, dans ces résistances sublimes de quelques cités libres et civilisées

contre toutes les forces de l'Asie esclave et barbare, il y avait un héroïsme, pour ainsi dire, collectif et vulgaire, qui se communiquait à chacun des guerriers victimes d'une si noble cause. La patrie seule était grande dans le sacrifice de ses enfants; c'était son triomphe que l'on célébrait à leurs funérailles. C'était le génie d'Athènes qui remplissait l'éloge de ces héros anonymes que l'orateur enveloppait dans une commune gloire. On conçoit, on retrouve cette nature d'enthousiasme, en lisant la tragédie des *Perses* d'Eschyle, qui fut l'Homère de la Grèce historique.

Le plus ancien monument qui nous reste de cette éloquence du panégyrique ne remonte pas au siècle des Miltiade, et ne se rapporte pas à d'aussi grands souvenirs. Périclès, célébrant les guerriers athéniens qui avaient péri dans une guerre contre Samos, disait : « Ces hommes sont « devenus immortels comme les dieux eux-mêmes: « car nous ne voyons pas les dieux en réalité; mais, « par les honneurs qu'on leur rend et les biens « dont ils jouissent, nous jugeons qu'ils sont im- « mortels. Les mêmes signes existent dans ceux « qui meurent pour la défense de la patrie. » Ce débris le plus ancien que nous ayons d'un éloge funèbre prononcé chez les Grecs appartient à une époque de civilisation déja fort avancée. Je ne sais aussi; mais il me semble que la foi aux

apothéoses est faiblement marquée dans ce passage, quelle que soit la beauté du mouvement qui sert à l'exprimer. L'orateur donne une raison brillante et ingénieuse, pour expliquer une pieuse illusion qui n'existe plus, dès qu'on l'explique ainsi. On peut croire seulement, d'après ces paroles, que, dans une époque plus ancienne et plus simple, la solennité des éloges funèbres se liait à une espèce de culte idolâtrique envers les morts.

Mais, du temps de Périclès, et après lui, à mesure que les guerres furent inspirées par l'ambition, l'intérêt, la rivalité, cette pompe funéraire que la patrie décernait à ses guerriers dut être moins imposante et moins sacrée. Périclès prononça l'éloge des soldats morts au commencement de la guerre du Péloponèse. On ignore si c'était dans ce discours que, déplorant la perte de la jeunesse athénienne moissonnée dans le combat, il avait dit ces touchantes paroles rapportées par Aristote : *L'année a perdu son printemps.* Elles ne se trouvent pas dans la harangue que Thucydide a placée sous le nom de Périclès. Mais il semble que cette harangue est une fiction de l'historien, et qu'elle porte l'empreinte de son style grave et sévère. Elle ne peut donc servir qu'à nous indiquer comment, à l'époque même où écrivit Thucydide, on concevait le caractère de

ces panégyriques funèbres qui furent en usage jusqu'au dernier jour de la liberté grecque. A l'artifice avec lequel ce discours est composé, aux digressions qui le remplissent, à l'espèce de sévérité philosophique et de stoïcisme réfléchi que l'on y sent, il est visible que ce genre d'éloquence commençait à perdre de son enthousiasme, et devenait une sorte de cérémonial souvent confié à de médiocres orateurs, et dont le génie s'acquittait, en éludant à moitié un texte devenu trop vulgaire.

A l'occasion de ce discours prononcé, la première année, et pour les premières victimes de la guerre du Péloponèse, Thucydide * a rappelé toutes les pompes dès long-temps usitées dans ces circonstances. Il décrit la tente dressée trois jours avant les funérailles, et où les ossements des morts étaient exposés à la vue, pour recevoir des libations et des offrandes; les chars sur lesquels on plaçait les cercueils de cyprès destinés aux guerriers des différentes tribus; le lit funèbre entièrement vide que l'on portait, en mémoire de ceux dont la patrie n'avait pu recueillir les dépouilles mortelles; la foule des citoyens qui suivaient, les parents en pleurs qui se pressaient autour du monument; et l'orateur choisi

---

Thucyd. hist. lib. 2.

entre les citoyens les plus illustres et les plus sages, élevant la voix, pour prononcer l'éloge des morts que l'on venait d'ensevelir.

Rien, sans doute, de plus majestueux que cette pompe, de plus grand que cette tristesse de tout un peuple, de plus patriotique et de plus moral que ces honneurs rendus à ceux qui avaient péri pour la gloire et la liberté commune. De tels usages, un tel culte pour la cendre des morts, expliquent même certaines bizarreries des mœurs antiques, et font concevoir, sans la justifier, cette sentence barbare des Athéniens condamnant dix capitaines au supplice, parce qu'ils n'avaient pu recueillir et rapporter dans Athènes les corps de leurs soldats naufragés. On retrouvait, il est vrai, dans ce sentiment plutôt l'orgueil de la liberté démocratique et de la souveraineté populaire que l'impression générale du respect pour la dignité humaine. De telles solennités, cette religion des tombeaux, cette consécration du sang versé pour la patrie n'en devaient pas moins inspirer à l'éloquence de pathétiques et sublimes accents. Toutefois, ces spectacles souvent renouvelés s'affaiblirent; les idées étaient grandes, mais uniformes; le sacrifice admirable, mais vulgaire. Il y avait d'ailleurs quelque chose de vague, et l'on peut dire, de stérile, dans ces louanges qui ne s'adressaient à personne en particulier, et ne permet-

taient aucun trait précis et détaillé. Il semble dès-lors, que, la première émotion de ce spectacle une fois passée, le spectacle revenant toujours le même, l'éloquence, qui recommençait une tâche souvent essayée, devait trouver avec peine un intérêt nouveau.

Ce désavantage est marqué dès le début de la harangue de Périclès; et il est plus sensible encore dans l'ordre de composition que suit l'orateur. Son discours, d'une médiocre étendue, est presque tout entier rempli par une digression admirable, sans doute, mais qui ne se rapporte ni au sujet même, ni à la douleur qu'il devait exciter. Périclès fait un tableau rapide et embelli d'Athènes, de ses institutions, de ses lois, de ses fêtes, de ses mœurs douces et sociales. Il flatte l'orgueil public dans sa jalousie pour Lacédémone, dont il oppose les rudes travaux et la triste discipline aux vertus brillantes et faciles, à la magnificence et à l'industrie d'Athènes. On dirait que, profitant de cette occasion solennelle, il a voulu, dans l'éloge du patriotisme et de la vertu civique, consacrer l'apologie des nouveautés séduisantes et des vices ingénieux qu'on l'accusait lui-même d'avoir introduits dans sa patrie. Mais, ces agréables détours de l'éloquence, cette intention, ce langage, s'éloignent, il faut en convenir, du pathétique simple et touchant que l'on doit

chercher dans l'éloge funèbre. Cependant, l'orateur revient en finissant au véritable sujet de son discours ; et ces paroles indiquent assez qu'il ne l'avait pas oublié. « Voilà donc, dit-il, la patrie « pour laquelle nos guerriers, résolus de ne point « se laisser ravir un bien si précieux, sont morts « en combattant. Pour elle, il est juste que tous « ceux qui survivent, veuillent également tout « souffrir. Je me suis long-temps arrêté sur Athè- « nes, afin de montrer que le combat n'est pas « égal entre nous et les hommes qui n'ont pas le « bonheur de posséder une telle patrie : je voulais « rendre en même temps visible par des faits la « gloire des guerriers dont je parle. En effet, ce « que j'ai célébré dans la gloire d'Athènes, est « l'ouvrage de la vertu de ces mêmes guerriers et « de ceux qui leur ressemblent. »

L'orateur continue, et rappelle par des traits rapides, toutes les pensées généreuses qui, dans ces guerriers, accompagnèrent le sacrifice de la vie. « Tels ils furent, dit-il, et tels ils devaient « être pour la patrie. Nous, qui vivons encore, « souhaitons de porter contre l'ennemi une meil- « leure fortune et le même courage, etc. »

« Quand Athènes vous paraîtra grande et glo- « rieuse, songez qu'une telle grandeur est due « tout entière à ces hommes qui ont bravé le pé- « ril, connu le devoir, et redouté la honte, à ces

« hommes qui, lorsque le succès leur a manqué,
« n'ont pas voulu, du moins, frustrer la patrie de
« la gloire de leur vertu, et lui ont abandonné
« cette noble offrande. En livrant leur vie pour
« l'État, ils ont acquis pour eux-mêmes une re-
« nommée qui ne vieillira pas, et la plus éclatante
« sépulture : je parle moins du lieu où ils sont
« ensevelis que de cette vaste tombe, où leur
« gloire, toujours présente dans toutes les grandes
« actions du courage et de l'éloquence, repose
« éternellement mémorable. Car la terre entière
« est le mausolée des hommes illustres ; et ce n'est
« pas seulement une colonne et une inscription
« qui attestent leur vertu dans leur patrie : même
« dans les contrées étrangères, leur souvenir im-
« matériel, vivant au fond des ames, se conserve
« par la pensée bien plus que par les monuments ;
« vous, maintenant, à leur exemple, convaincus
« que le bonheur est dans la liberté, et la liberté
« dans le courage, n'hésitez pas devant les périls
« de la guerre, etc. »

L'orateur, avec cette stoïque fermeté et ce dévouement sévère à la patrie qui anime son éloquence, s'adresse alors aux familles des guerriers. Dans ce morceau, l'intérêt sort, pour ainsi dire, de la suppression du pathétique, et de cette violence que l'ame se fait à elle-même, pour étouffer la plus juste douleur, et ne regarder que la

gloire ou l'avantage du pays. C'est l'insensibilité lacédémonienne, c'est l'héroïque résignation des mères de Sparte, que Périclès semble vouloir inspirer aux femmes athéniennes.

« Quant aux parents de nos guerriers qui sont « ici présents, j'ai pour eux moins de larmes que « de consolations. Ils savent que ceux qu'ils ont « perdus étaient nés sous la loi commune de « l'humanité. Je leur dirai : c'est un bonheur du « moins d'obtenir du sort, comme vos enfants, « une fin glorieuse, comme vous, une glorieuse « tristesse, d'avoir bien vécu, et d'être morts de « même. Je sais qu'il est difficile de vous faire « oublier des pertes dont vous retrouverez sou- « vent le souvenir dans les félicités des autres, et « dans l'image de ces joies qui jadis vous ont « vous-mêmes enorgueillis. La douleur n'est pas « dans l'absence des biens que l'on n'a point « connus, mais dans la privation du bien dont on « a joui. Toutefois, l'espérance d'une autre posté- « rité doit soutenir ceux qui par leur âge peuvent « encore avoir des enfants. De nouvelles naissances « feront oublier dans les familles les fils qui ne « sont plus, et serviront la patrie, en repeuplant « et en défendant ses murailles. Il n'est pas pos- « sible d'être inspiré par les mêmes sentiments de « justice et de patriotisme, quand on n'a pas d'en- « fants à exposer au péril pour le salut commun :

« pour vous, dont l'âge est avancé, et qui par un « avantage désormais irrévocable, avez passé dans « le bonheur la plus grande part de votre vie, « songez que le reste sera court; et allégez votre « douleur par la gloire de vos fils. La passion de « la gloire est la seule qui ne vieillisse pas; et, « dans l'impuissance de l'âge, ce n'est pas l'amour « du gain, comme on l'a dit quelquefois, qui flatte « davantage; c'est le désir d'être honoré. Et vous « ici présents, fils et frères de nos guerriers, une « grande lutte vous est imposée; je le vois. Tout « le monde est prêt à louer celui qui n'est plus; « tandis que, par des prodiges de vertu, vous par- « viendrez à peine à vous placer, je ne dis pas au « même niveau, mais à peu de distance. Car l'envie « s'élève contre les vivants qui la gênent; mais la « vertu qui n'est plus devant nous est honorée « par une bienveillance exempte de rivalité.

« S'il me faut maintenant rappeler la vertu de « ces femmes qui vont demeurer veuves, je ren- « fermerai tout dans un seul conseil; je leur di- « rai : c'est une grande gloire pour vous de ne « point être inférieures à votre sexe, et de faire « en sorte que, soit pour louer votre vertu, soit « pour vous blâmer, on ne parle jamais de vous « parmi les hommes. J'ai dit dans ce discours, « selon le vœu de la loi, ce que j'ai trouvé con- « venable; les guerriers ensevelis sont eux-mêmes

« honorés par un monument; la patrie nourrira « les enfants qu'ils ont laissés, depuis ce jour « jusqu'à l'époque de leur jeunesse, en leur offrant « à eux-mêmes et à ceux qui suivront la noble « couronne de ces honneurs publics. En effet, « aux lieux où les plus belles récompenses sont « proposées à la vertu, là naissent les plus grands « citoyens. Maintenant, après avoir pleuré chacun « vos parents, retirez-vous. »

On le voit, les idées d'un éternel avenir, les promesses religieuses sont étrangères à cette éloquence : elle est sublime, mais bornée dans son enthousiasme; elle est toute patriotique, mais humaine et terrestre : elle n'a point de regards élancés vers le ciel, et ne compte point l'immortalité de l'ame parmi les espérances de la vertu. Faut-il s'étonner dès lors que la source de cette éloquence se soit promptement tarie, et qu'une sorte de froideur et de stérilité ait souvent glacé les orateurs que l'on chargeait dans Athènes de mêler leur voix au spectacle des solennités funèbres ordonnées par la patrie. Les vues de la terre ne suffisent pas au cœur de l'homme. Quelque libres, quelque généreuses que soient les institutions d'un peuple, elles ne sauraient suppléer au défaut ou à l'incertitude du sentiment religieux. Les plus belles convictions du patriotisme ne sauraient elles-mêmes inspirer autant

d'enthousiasme que cet espoir de l'immortalité, divin patriotisme de l'ame, qui la ramène et l'élève vers sa céleste demeure.

Cette noble et puissante inspiration ne manque pas moins à un autre discours prononcé dans une semblable solennité, par le célèbre Lysias. Du reste, ce discours, que le savant auteur de l'Essai sur les Éloges n'a cité ni désigné nulle part, est un précieux monument, et de l'éloge funèbre chez les Grecs, et du génie de Lysias, et de cet atticisme si difficile à définir et à imiter, qui était le bon goût de l'antiquité. On ne saurait imaginer une diction plus simple et plus pure, une suite d'idées plus régulière et plus naturelle; et si le style seul faisait l'éloquence, ou plutôt si les plus grandes beautés du style pouvaient naître sans la vive émotion de l'ame, il faudrait nommer cet ouvrage de Lysias un chef-d'œuvre oratoire.

Mais on y sent, avec le défaut de pathétique et d'enthousiasme, la langueur qui résulte des formes convenues du panégyrique : l'occasion cependant n'était pas moins grande que celle qui avait inspiré Thucydide. Après la guerre du Péloponèse, pendant les victoires d'Agésilas en Asie, une ligue s'était formée entre Corinthe, Thèbes et Athènes, pour secouer le joug des Spartiates : ce sont les guerriers athéniens, victimes de cette

noble entreprise, que Lysias avait à célébrer. La plus grande partie de son discours est remplie par l'éloge des anciens triomphes d'Athènes, en remontant jusqu'aux exploits de Thésée et à l'invasion fabuleuse des Amazones. Du reste, aucune des pensées politiques qui, sous la plume de Thucydide, viennent animer les louanges données au courage, ne rachète ici la monotonie de cette gloire qui avait été si souvent célébrée dans Athènes. La fin seule de ce discours est éloquente, parce que l'orateur y saisit un motif vrai de pathétique, en appelant la reconnaissance publique sur les familles des guerriers présentes aux funérailles. « Plus les enfants, dit-il, se sont montrés « courageux, plus les parents qui leur survivent « ont le droit de s'affliger. Quand pourront-ils « oublier leur douleur? Sera-ce dans les malheurs « d'Athènes? Mais alors les autres citoyens même « se souviendront de la perte que ceux-ci déplo- « rent. Sera-ce dans les prospérités de la patrie? « Mais alors ils auront plutôt à s'affliger en voyant « leurs fils morts, et les vivants profiter de la « vertu de ces braves qui ne sont plus. Sera-ce « dans les malheurs privés, alors qu'ils verront « leurs anciens amis fuir leur maison solitaire, et « leurs ennemis s'enorgueillir, à la vue de leur « infortune et de leur délaissement? Nous n'a- « vons, ce me semble, qu'une manière d'acquit-

« ter notre reconnaissance envers les guerriers « ensevelis dans ce monument, c'est d'honorer « leurs pères comme eux-mêmes l'auraient fait, « de chérir leurs enfants comme s'ils étaient les « nôtres, et d'assurer à leurs femmes la protec- « tion et le secours qu'elles auraient trouvés dans « eux-mêmes. Qui pouvons-nous plus justement « honorer que ceux qui reposent ici? A qui, parmi « les vivants, devons-nous de plus légitimes égards « qu'aux familles de ces héros? Elles n'ont re- « cueilli que pour une faible part, et comme tout « le monde, le fruit de leur courage; elles ont « eu tout entière la douleur de leur perte. Mais « je ne pense pas qu'il faille ici des pleurs. Nous « savons que nous sommes nés mortels. Faut-il « donc, quand survient ce que nous avions prévu « dès long-temps, nous indigner contre cette loi, « et supporter avec tant de peine les malheurs de « notre nature? Nous savons que la mort se mon- « tre la même envers les hommes les plus vils ou « les plus grands; elle ne dédaigne pas les lâches; « elle ne respecte pas les braves; elle est égale « pour tous. S'il était possible qu'en échappant « aux périls de la guerre, on devînt dès-lors im- « mortel, les vivants devraient porter toujours le « deuil de ceux qui sont morts dans les combats. « Mais notre nature est soumise aux maladies, à la « vieillesse; et la divinité qui dispose de nos jours

« est inexorable. Il faut donc regarder comme for-
« tunés ceux qui, bravant le péril pour la plus
« grande et la plus noble cause, ont ainsi terminé
« leur vie, ne laissant plus à la fortune de prise
« sur eux-mêmes, et n'attendant plus la volonté
« de la mort, mais choisissant à leur gré la fin la
« plus glorieuse. Aussi leur mémoire ne vieillira
« pas; leur renommée sera l'envie de tous les
« hommes. Par la loi de leur nature, ils sont pleu-
« rés comme mortels; mais, par leurs vertus, ils
« obtiennent des hymnes comme les dieux. On
« les honore d'une sépulture publique; on ouvre
« en leur gloire une lice, où combattent la force,
« le génie, la richesse, afin de montrer qu'il est
« juste que ceux qui ont terminé leurs jours dans
« la guerre reçoivent les mêmes honneurs que les
« immortels. Pour moi, j'admire et j'envie leur
« mort; et je crois que la naissance n'est un bien
« que pour ceux qui, du milieu de ce corps pé-
« rissable, ont laissé, par leurs vertus, un sou-
« venir éternel d'eux-mêmes. Cependant il faut
« nous conformer aux coutumes antiques, et, sui-
« vant l'usage de nos pères, verser des larmes sur
« ces tombeaux. »

Ce ton simple et élevé, ces accents d'une douleur patriotique suffisent pour nous donner une idée du caractère habituel qui régnait dans ces discours. Il est assez curieux maintenant de voir

comment un homme de génie, sans monter à la tribune publique, et sans être animé par l'intérêt d'un sujet présent et d'une solennité réelle, sut, dans l'antiquité même, surpasser cette éloquence. On sait le cadre singulier dans lequel Platon a placé un éloge semblable. Socrate récite au jeune Menexène une improvisation d'Aspasie. On avait parlé devant cette femme célèbre du choix à faire d'un orateur pour la prochaine solennité des funérailles publiques. Platon suppose qu'aussitôt, et comme pour essayer ce sujet d'éloquence, Aspasie avait prononcé, devant quelques auditeurs, une harangue qui méritait d'être retenue par Socrate. J'imagine que par ce détour Platon voulait tout à la fois exercer librement sa belle imagination, et railler le talent apprêté des orateurs en titre, en les accablant sous un jeu d'esprit de la belle Milésienne.

Quoi qu'il en soit, malgré la forme peu sérieuse dont il a fait usage, il n'a pas négligé les sources de hautes vérités que lui ouvrait la philosophie. L'éloge d'Athènes, qui semblait un épisode obligé de ces sortes de discours, remplit une partie de la harangue récitée par Socrate; mais la fin est animée par cette vue de l'avenir et ce noble spiritualisme que l'on cherche dans un tel sujet. L'orateur, retraçant les derniers moments des guerriers qui ont péri sur le champ de ba-

taille, rapporte leurs paroles comme recueillies de leurs bouches mourantes, et les adresse, en leur nom, à leurs familles désolées :

« Enfants, ce jour vous montre que vous êtes « sortis de généreux parents. Il nous était permis « de vivre sans gloire; nous avons choisi la mort, « plutôt que de livrer au mépris nous et nos des- « cendants; plutôt que de faire remonter l'infa- « mie sur nos pères et nos aïeux. Nous avons « pensé, qu'avoir déshonoré les siens ce n'est « pas vivre, et que l'homme coupable d'une telle « faute ne peut espérer faveur, ni des hommes, « ni des dieux, ni sur la terre, ni dans un autre « monde, quand il a quitté la vie. Animés par le « souvenir de nos discours, vous ferez avec vertu « tout ce que vous aurez à faire, sachant bien « que, sans la vertu, tous les avantages et tous « les talents n'apportent que honte et faiblesse. « La richesse n'ajoute pas d'éclat à celui qui la « possède sans courage; il est riche pour être la « proie d'un autre. Ni la beauté, ni la force n'ont « bonne grace, placées dans un lâche et dans un « pervers; elles lui siéent mal, en rendant sa bas- « sesse plus visible. Toute science séparée de la « justice et des autres vertus, n'est qu'une indus- « trie malfaisante, et non pas une sagesse. Ainsi, « pour premier, pour dernier effort, toujours « mettez votre ardeur à vous élever par la gloire

« au-dessus de nous, et de ceux qui nous ont « précédés. Sachez que pour nous, si nous vous « surpassions en vertu, cette victoire aurait de la « honte; que si nous sommes vaincus par vous, « cette défaite est un bonheur. Eh bien, nous se- « rons vaincus; vous serez supérieurs à nous, si « vous voulez ne point abuser de la gloire de vos « aïeux, et ne point la dissiper comme un héri- « tage; convaincus que, dans un homme qui se « croit quelque chose, il n'est rien de plus hon- « teux que de se faire honorer, non pour lui- « même, mais pour la renommée de ses aïeux. La « gloire des ancêtres est pour leurs descendants « un riche et majestueux trésor : consumer soi- « même ce dépôt de fortune et de renommée, ne « point le transmettre à d'autres héritiers, faute « d'une possession et d'une gloire personnelle, « c'est un déshonneur indigne d'un homme. Rem- « plissez ces devoirs, et, fils chéris, vous vien- « drez vers nous, quand la destinée vous amè- « nera. Si vous êtes au contraire oisifs et lâches, « vous ne serez point reçus avec faveur. Voilà le « langage qui s'adresse à nos fils.

« Il faut maintenant consoler nos pères et nos « mères, pour leur apprendre à supporter plus « aisément leur malheur, au lieu de nous affliger « avec eux : car ils ne manquent pas de douleur; « notre perte leur en donne assez. Il faut guérir

« et calmer cette blessure, en leur rappelant que « les dieux propices leur ont accordé le plus cher « de leurs vœux. Car ils n'ont pas demandé que « leurs enfants fussent immortels *, mais vertueux « et illustres; et ils ont obtenu ce bien, le plus « grand de tous. Il n'est pas facile pour l'homme « mortel, que, dans la vie, toute chose arrive sui- « vant ses vœux. En souffrant ce malheur avec « fermeté, ils se montrent les pères d'enfants gé- « néreux auxquels ils ressemblent.

« Nous supplions nos pères et nos mères de « partager de tels sentiments pour le reste de leur « vie, et de croire que ce n'est point par le dé- « sespoir et les larmes qu'ils satisferont nos mânes. « S'il reste à ceux qui ne sont plus un sentiment « de ce que font les vivants, ils nous affligeront « en se rendant malheureux, et en souffrant de « notre perte. La modération de leur douleur se- « rait au contraire une joie pour nous. Ainsi notre « destinée aura la plus heureuse issue que peu- « vent espérer les hommes. Il faut la célébrer, « plutôt que la pleurer. Pour eux, s'ils prennent « soin de nos femmes et de nos enfants, s'ils met- « tent là toute leur pensée, ils oublieront leur « malheur, et vivront plus heureusement que

---

* *Non quisquam parens liberis, ut æterni forent, optavit magis quam uti boni honestique vitam exigerent.* SALL.

« nous. Voilà ce qu'il faut rapporter à nos pa
« rents, au nom de leurs fils. Nous recomman-
« dons à la République d'avoir soin de nos en-
« fants et de nos pères; d'élever les uns pour la
« vertu, de nourrir honorablement la vieillesse
« des autres. »

A cette fiction oratoire de Platon, il serait curieux d'opposer l'éloquence de Démosthènes appliquée dans une occasion réelle à un sujet semblable. Démosthènes nous apprend lui-même qu'il fut choisi par le peuple d'Athènes pour célébrer la mémoire des guerriers morts à Chéronée; et il tire une noble apologie de cette circonstance que son rival Eschine lui avait éloquemment reprochée. Mais l'éloge funèbre qui nous reste sous le nom de Démosthènes, ne paraissait point authentique à Denis d'Halicarnasse et à Libanius. Le discours que ce grand orateur avait certainement prononcé était-il assez indigne de son génie pour qu'on eût négligé de le conserver? Un autre discours fut-il substitué dans la suite par quelque sophiste? Quoi qu'il en soit, il semble que l'éloquence mâle et vigoureuse de Démosthènes, si bien assortie aux luttes violentes de la tribune et du barreau, n'avait pas dû se plier heureusement aux formes du panégyrique. Démosthènes, on le sait, en dépit des parallèles, ne ressemble pas à notre Bossuet; l'enthou-

siasme de l'un se prend au ciel, et se nourrit d'images et de poésie; l'autre ne quitte pas la terre, et fait sortir toute son éloquence des intérêts et des passions humaines. L'un est inspiré par Homère, l'autre formé par Thucydide. L'un est un prophète, l'autre un citoyen. Bossuet, simple aussi (un grand homme peut-il ne pas l'être?) prodigue cependant les pompes du langage et de l'harmonie. Son imagination émue s'enchante elle-même de la sublime magnificence de ses paroles. Démosthènes, plus simple, a besoin, avant tout, d'avoir quelque chose à réfuter, quelqu'un à combattre, ou à convaincre. Son génie plus sérieux ne s'anime que par le raisonnement et la passion. Ce n'est donc pas chez lui que l'on pouvait attendre des modèles du genre d'éloquence que Bossuet a porté dans l'oraison funèbre, et qu'il doit tout ensemble à son culte et à son génie. Au reste, cet éloge des guerriers morts à Chéronée, soit qu'on le donne ou qu'on l'ôte à Démosthènes dont il porte le nom, renferme encore des traits remarquables. Il me paraît difficile que ce soit l'ouvrage d'un rhéteur. On y sent cette élévation des beaux temps de la Grèce. Je croirais même reconnaître Démosthènes dans le passage où l'orateur, en célébrant le courage des guerriers, fait ressortir l'utilité véritable de leur sacrifice, en dépit des revers qui le suivirent: « Il

« faut, dit-il, quand le combat s'engage, que les « uns soient vaincus, les autres vainqueurs. Mais « je n'hésite pas à dire que, des deux côtés, ceux « qui meurent au champ de bataille ne sont pas « compris dans la défaite, et ont tous également « la victoire. Pour ceux qui survivent, l'honneur « du combat se décide comme le veulent les « dieux; mais ce qu'il importait de faire pour « l'obtenir, tout homme mort à son rang l'a fait; « et, si les ennemis n'ont pas envahi notre terri- « toire, la cause en fut dans la vertu de ces guer- « riers. Après les avoir éprouvés corps à corps, « l'ennemi ne voulut point entreprendre une lutte « nouvelle contre les concitoyens de ces mêmes « hommes, sentant bien qu'il allait trouver des « courages semblables, et qu'il n'était pas sûr de « rencontrer la même fortune! »

Les dernières paroles de ce discours ne sont pas d'un ton moins fier et moins élevé; elles s'adressent aux parents des morts, suivant la forme un peu monotone de ces éloges funèbres. « Il est « douloureux pour un père, pour une mère, de se « voir enlever leurs enfants, et de perdre les nour- « riciers de leur vieillesse. Mais il est beau de voir « ces mêmes fils obtenant de la patrie d'immortels « hommages, un glorieux souvenir, et honorés « par des sacrifices et des fêtes, comme les dieux. « Il est cruel pour les fils de perdre l'appui de

« leur père; mais il est beau pour eux d'hériter « de la gloire paternelle. Dans ce partage, ce qui « est affligeant vient de la Divinité, à laquelle « nous devons céder par la loi de notre nature: « mais ce qui est honorable et beau vient du choix « des hommes qui ont voulu noblement mourir. « En rappelant ces pensées, je n'ai point cherché « à parler beaucoup, mais à dire des choses vraies. « Pour vous, après avoir pleuré, et rempli le de- « voir de la justice et de la loi, retirez-vous. »

Pour ne point laisser incomplète cette revue de l'éloquence grecque dans un genre où ses formes furent trop peu variées, nous ne pouvons oublier un discours de l'orateur Hypéride, ce célèbre avocat de Phryné, qui montra, dans sa vie politique, le même courage que Démosthènes, et mourut comme lui. Quinze ans après la défaite de Chéronée, les Athéniens, animés par le zèle de leurs orateurs, ayant essayé de délivrer la Grèce, tombée du joug d'Alexandre dans les mains d'Antipater, le général et beaucoup de citoyens d'Athènes furent tués dès le commencement de cette guerre. Hypéride prononça leur éloge dans la cérémonie accoutumée des funérailles publiques. On conçoit combien ce dernier effort de la Grèce pour revivre à la liberté, cette dernière libation du sang athénien pour la patrie commune, devaient inspirer le généreux orateur. Mais que

nous reste-t-il de ces sentiments et de cette éloquence? un fragment recueilli au hasard par un scholiaste du moyen âge. Il semble une répétition des idées que nous avons déja traduites; mais il est peu connu, et porte cette empreinte d'antique simplicité, que l'on ne saurait trop étudier.

« Il est difficile, disait en terminant l'orateur, « de consoler ceux qui sont frappés de telles af- « flictions. La douleur ne s'apaise ni par la raison, « ni par la loi. Le naturel de chacun et son degré « d'attachement pour celui qui n'est plus, voilà « les bornes de la tristesse. Toutefois il faut pren- « dre courage, modérer son deuil autant qu'on « le peut, et penser non-seulement à la mort de « ceux que l'on a perdus, mais à la vertu dont « ils nous ont transmis l'exemple; leur sort est « moins digne de regrets que leurs actions ne sont « dignes de louanges. S'ils n'ont pas joui d'une « vieillesse toujours soumise à la mort, ils ont « acquis une gloire sans mélange et un inaltérable « bonheur. Parmi ces guerriers, les uns sont « morts sans postérité; leur gloire répandue dans « la Grèce sera pour eux comme une immortelle « famille; les autres ont laissé des enfants: la « bienveillance de la patrie servira de tutrice et « de gardienne à ces orphelins. Du reste, si la « mort est un néant comme celui qui a précédé la « naissance, ils sont tous désormais affranchis des

« maladies, de la douleur et des autres misères « qui assiégent la vie humaine. Si, au contraire, « et comme nous le croyons, après la mort le « sentiment subsiste, ainsi que la justice divine, « sans doute ceux qui ont travaillé pour la gloire « des dieux, obtiendront de la divinité le plus « heureux partage. »

Cette coutume de célébrer par un hommage public les guerriers morts dans chaque bataille ne fut point connue des beaux siècles de Rome. Cicéron essaya d'en donner l'exemple à une époque où les soldats, détachés de la patrie, n'étaient plus que des instruments passagers d'oppression, que se disputaient quelques chefs ambitieux. Dans la dernière de ses Philippiques il fait une espèce d'éloge funèbre des guerriers de la légion de Mars qui avaient péri dans un combat contre Antoine. On voit qu'il essayait d'encourager par l'admiration et la louange un patriotisme devenu trop rare, et qui bientôt allait disparaître sous le triumvirat. Mais un tel discours prononcé dans le sénat n'avait rien du caractère de ces fêtes funèbres qui devaient être si puissantes sur l'imagination des Grecs.

Rome, anciennement aristocratique, avait de tout temps réservé la solennité de l'éloge funèbre pour les grands, pour les hommes fameux et même pour les femmes d'une illustre naissance.

Ces éloges se prononçaient sur la place publique, du haut de la tribune aux harangues. Cicéron parle avec peu d'estime de ces premiers monuments, dont rien ne s'est conservé jusqu'à nous. César, étant questeur, prononça devant le peuple romain les éloges funèbres de sa tante Julia, et de sa femme Cornélie. Dans le premier de ces discours, il avait rappelé l'illustration de sa famille par des expressions remarquables, que Suétone nous a transmises. « Julia ma tante, disait-« il, descend des rois par sa mère; du côté pa-« ternel sa naissance remonte jusqu'aux dieux. « Les Marcius auxquels appartenait sa mère tirent « leur origine et leur surnom du roi Ancus, et « les Jules, dont notre famille fait partie, descen-« dent de Vénus. Il y a donc dans notre sang et « la sainteté des rois qui sont le premier pouvoir « parmi les hommes, et la majesté religieuse des « dieux qui commandent aux rois. »

Un tel langage semble indiquer assez que ces éloges, surtout lorsqu'ils s'adressaient à de grands noms plutôt qu'à des vertus et à des services, étaient devenus dans Rome une sorte d'étiquette pompeuse assez voisine du caractère que l'oraison funèbre a pris quelquefois dans nos temps modernes. Mais ces éloges pouvaient avoir une bien autre importance, lorsqu'il s'agissait d'honorer la mémoire d'un citoyen dont les actions répon-

daient à quelque sentiment populaire. César, généreux dictateur, aussi sûr et aussi fier peut-être de son éloquence que de son pouvoir, réfuta, par des écrits, les éloges funèbres que Cicéron et Brutus avaient consacrés à la gloire de Caton. Mais, sans doute, il n'aurait pas permis aux deux orateurs de prononcer ces éloges à la tribune, devant le peuple romain. Suivant les occasions, en effet, cette éloquence du panégyrique, séparée de tout sentiment religieux et toute pleine de passions, pouvait devenir une arme puissante et terrible. En prononçant l'éloge funèbre de César, Antoine recommença l'esclavage de Rome.

Ces grands effets de l'éloquence cessèrent avec la liberté, dont ils avaient préparé la ruine. L'usage des éloges funèbres toujours conservé dans Rome ne fut plus qu'une vaine pompe soumise aux précautions du pouvoir absolu. Le droit de prononcer de tels discours était réservé à certains magistrats. L'empereur lui-même faisait ordinairement l'éloge public de son prédécesseur. Ainsi, Néron fut le panégyriste de Claude. Cependant les empereurs trouvèrent plus sûr de se faire louer de leur vivant. On sait quelle profusion de panégyriques marqua la décadence de la littérature grecque et romaine, et comment la philosophie vint quelquefois ennoblir un genre d'éloquence avili par la bassesse et la servilité. Thomas,

dans un ouvrage riche d'érudition et d'élégance littéraire, a fait connaître le caractère de ces écrits, et les mœurs, le génie de cette époque. Mais on regrette que, dans ses curieuses recherches, il ait oublié les noms de Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise et des autres orateurs du christianisme naissant, qui presque tous ont prononcé des éloges funèbres, souvent imités par Bossuet, et non moins dignes d'être analysés que les harangues de Libanius et de Thémiste.

Le caractère religieux imprimé à ces panégyriques paraît une des causes de leur supériorité: et je ne m'adresse pas ici seulement à la piété, mais au bon goût. L'éloge d'un homme qui n'est plus a besoin d'être soutenu par les espérances d'une autre vie. Tout finit-il à la mort? N'avez-vous rien à nous apprendre et à nous promettre sur les destinées futures de celui que vous pleurez? A quoi bon tant de vertus, pour arriver au néant? Ah! disait l'orateur romain, si l'ame n'apercevait rien dans l'avenir, si elle bornait à la courte durée de la vie toute l'étendue de ses pensées; elle ne voudrait jamais se fatiguer de tant de soins. Cicéron ne parlait que de l'avenir de son nom, que de cette immortalité qni reste sur la terre. Combien l'immortalité de l'ame ne doit-elle pas offrir aux vertus de l'homme un plus sublime encouragement, un terme plus glorieux?

Voulez-vous donc que les éloges funèbres ne servent pas seulement à honorer les morts, et qu'ils puissent offrir une instruction salutaire à tous les hommes, parlez au nom de la religion. Alors votre sujet prend un intérêt universel : l'orateur devient un moraliste sacré, qui dans une seule mort fait voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Un écrivain de nos jours *, qui honorait de grandes places par de grands talents, a fait sentir avec beaucoup de force et de goût cette prééminence nécessaire de l'oraison funèbre chretienne, sur les panégyriques et les éloges ordinaires. Nous citerons ses paroles d'autant plus volontiers, que c'est pour nous la plus facile et la plus digne manière de lui rendre hommage.

« Quand Fléchier, quand Bossuet montaient « dans la chaire pour louer Turenne ou Condé, « la patrie en deuil déplorait la perte récente de « ces deux héros. Les éloges de tout un peuple « répondaient à ceux de l'orateur. Et par combien « de spectacles l'orateur lui-même était enflammé! « Ses premiers regards tombaient sur les restes « d'un grand homme dont la mémoire lui était « confiée par la reconnaissance publique. Les pa- « rents, les amis de l'illustre mort, ses plus fi-

* M. de Fontanes.

« dèles serviteurs, tous ceux qui avaient recueilli « ses dernières paroles étaient présents à ses fu- « nérailles. Non loin, de vieux soldats, compa- « gnons de ses victoires, pleuraient, appuyés sur « les mêmes armes qui triomphèrent de l'Europe. « Au bruit de la cérémonie funèbre, le monde « avait suspendu ses spectacles et ses jeux; les « hommes du siècle étaient accourus sous ces « voûtes religieuses; le riche et le pauvre, le « sujet et le prince, instruits ensemble à cette « école de la mort qui égale toutes les conditions, « offraient les mêmes vœux, s'humiliaient dans « la même poussière; et, partageant les mêmes « craintes et les mêmes espérances, pressaient de « leurs genoux les pavés de ce temple, couvert « d'antiques épitaphes et des promesses d'une vie « nouvelle. Les arts avaient orné de toute leur « pompe le mausolée qui renfermait les augustes « dépouilles. Au-dessus, on croyait voir planer « encore l'ame du héros attentive aux hommages « de la France. De cette scène imposante, Bos- « suet, chargé de gloire et d'années, élevait ses « accents pathétiques, et tous les cœurs étaient « ébranlés. A peine avait-il fait entendre sa voix, « que ce temple, environné de crêpes, semblait « devenir plus sombre. Cette voix sublime redou- « blait la majesté du sanctuaire et des terreurs « du tombeau. Tantôt l'homme inspiré contem-

« plait, avec un sombre abattement, le cercueil « où tant de gloire était renfermée ; tantôt il se « tournait avec confiance vers l'autel de celui qui « promet l'immortalité. Toutes les tristesses de la « terre et toutes les joies du ciel se peignaient « tour à tour sur son front, dans ses regards, dans « sa voix, dans ses gestes et dans tous ses mou- « vements. En arrachant des larmes au specta- « teur, il pleurait lui-même ; et sans cesse ému de « sentiments contraires, s'enfonçant dans les pro- « fondeurs de la mort et dans celles de l'éternité, « mêlant les consolations à l'épouvante, il pro- « clamait à la fois le néant et la grandeur de « l'homme, entre un tombeau prêt à l'engloutir, « et le sein d'un Dieu prêt à le recevoir. »

Tel est, en effet, le spectacle imposant que présente l'oraison funèbre chez les chrétiens. Telles sont les puissantes inspirations que l'orateur trouve dans la religion de ses auditeurs et dans la sienne. Toutes les fois que ces ressorts de pathétique ont été maniés par un homme supérieur, l'éloquence soutenue d'un semblable secours a dû produire de grands effets. On doit cependant avouer que tous les sujets ne prêtent pas une égale force au développement de ces idées religieuses. La puissance de la mort et l'horreur du tombeau, si frappantes quand il s'agit de la mort et du tombeau d'un roi, semblent s'affaiblir

dans les rangs inférieurs, et les coups qui tombent sur de moindres victimes paraissent moins effrayants. L'orateur qui ne déplore pas la perte d'un roi ou d'un capitaine n'a plus le pouvoir d'effrayer l'imagination par ces contrastes de grandeur et de faiblesse, de gloire et de néant. Mais il reste d'autres sources de pathétique. La foi chrétienne, qui, dans l'éloge des grands de la terre, aurait rendu l'orateur sublime, lui donne une onction douce et tendre pour animer l'éloge funèbre du plus humble chrétien, et rendre intéressante la vertu la plus simple et la plus ignorée. Une partie des oraisons funèbres prononcées par les pères de l'Église est consacrée à des noms inconnus. Cette circonstance a contribué, sans doute, à leur donner moins de lecteurs. La postérité, qui n'est curieuse que de noms célèbres, cherche dans le panégyrique d'un prince quelques traits de sa vie, et se plaît à découvrir quelques vérités historiques sous un amas de louanges oratoires. Il est naturel, d'ailleurs, que ceux qui ont long-temps occupé la scène du monde, conservent une place dans le souvenir des hommes; et c'est avec justice que l'oraison funèbre n'a été, en général, attribuée qu'à la grandeur et à la puissance, puisque c'est ainsi seulement qu'elle présente un intérêt durable. Mais cette remarque ne suffit pas pour blâmer le choix que les orateurs du chris-

tianisme on fait souvent de héros ignorés, et qui devaient l'être. Dans les premiers jours de la religion, les hommes qui, par la sainteté de leurs mœurs, autorisaient leur croyance, étaient des modèles utiles et puissants, dont la vertu méritait le grand jour, et qu'il importait de montrer au peuple. Plus leur vie était obscure, plus leur mort devait être célébrée; et cette obscurité même, qui semble éloigner de la tombe d'un homme inconnu la publicité de l'éloge funèbre, la rendait ici plus nécessaire et plus légitime.

Le premier éloge que nous présentent les Œuvres de saint Grégoire, est consacré à la mémoire de son frère Césarius, qui, distingué dans les sciences, devint médecin des empereurs, vécut long-temps à la cour, et fut honoré de plusieurs emplois considérables. Le titre annonce que son père et sa mère vivaient encore; et le discours ramène souvent les louanges des deux époux chrétiens. L'orateur s'attache d'abord à donner une haute idée des talents de son frère: il le représente perfectionnant les dons de la nature par une éducation forte et savante, se rendant illustre dès sa jeunesse, et bientôt conduit par sa réputation à la cour des empereurs. Julien, par politique et par superstition, rétablissait alors le culte des dieux, et leur cherchait des sectateurs avec tout le zèle et toute l'intolérance du fana-

tisme. Exposé aux regards du prince, réduit à lutter sans cesse contre l'autorité, et même contre l'amitié, puissance à laquelle on résiste si peu, quand les rois veulent en faire usage, Césarius osa donner un exemple mal suivi des courtisans. Il fut inflexible, et professa le christianisme dans le palais de Julien. Le tableau de sa résistance est tracé avec énergie.

« Cet odieux monarque *, dit l'orateur, était « déchaîné contre nous; et, s'étant d'abord perdu « lui-même par sa renonciation à Jésus-Christ, « il commençait aussi à tourmenter les autres, « non pas avec audace, comme ont fait les pre- « miers adversaires de la foi, en s'inscrivant inso- « lemment au nombre des impies, mais en cachant « la persécution sous le voile de l'humanité. Voici « quel était son premier artifice; pour nous en- « lever la gloire du martyre (car il nous enviait « même cet honneur), tous ceux qui souffraient « comme chrétiens étaient exécutés sous le nom « de malfaiteurs. Par un autre artifice, il affectait « d'employer toujours la persuasion au lieu de la « violence, présentant ainsi plus de déshonneur « que de péril à ceux qui passaient du côté de « l'impiété. Après avoir attiré les uns par l'appât « des richesses, d'autres par ses promesses, tous

* S. Greg. Nazian., Op. gr. lat. t. 1.

« par la séduction de ses discours et l'autorité de « son exemple, il attaque enfin Césarius. L'in- « sensé! s'il a espéré de trouver une proie facile « dans Césarius, dans mon frère, dans le fils de « tels parents! »

L'orateur représente cette lutte de la vertu contre le pouvoir armé de tous les prestiges de l'éloquence. « N'avez-vous pas craint, s'écrie-t-il, « que Césarius ne fît quelque chose indigne de « son courage? Rassurez-vous, la victoire est avec « Jésus-Christ, qui a vaincu le monde. » L'empereur ne s'irrita pas de cette généreuse fermeté. Lassé de combattre, il s'écria, désignant les deux frères par une allusion honorable et menaçante: « Heureux père! infortunés enfants! Car il vou- « lut, ajoute saint Grégoire, m'associer aussi à « cette glorieuse insulte. »

Peut-être saint Grégoire est-il plus frappé de l'intrépidité de son frère que de la noble patience de Julien. L'empereur, qui souffrait à sa cour un ennemi de sa religion, et ne le combattait que par le raisonnement et l'éloquence, avait dans l'ame quelque générosité. Sans doute, il la devait à la culture des lettres, qu'il aima toujours avec passion, et qu'il respectait dans Césarius.

Le ton de cette éloquence est d'ailleurs noble et fier. On y reconnaît l'accent d'une ame élevée. Cependant la finesse des tours et des pensées

forme le caractère habituel de l'orateur. Cette élégance ingénieuse se mêle aux idées les plus touchantes. « Une consolation, dit-il, que l'on « présente en pleurant soi-même est bien puis- « sante sur ceux qui pleurent; et l'on est plus ca- « pable d'apaiser la douleur des affligés, quand « on souffre comme eux. » Mais il s'élève, il triomphe dans ces idées toujours si effrayantes de la faiblesse de l'homme et de la brièveté de la vie. On croit presque entendre Bossuet. « De com- « bien Césarius nous a-t-il devancés? Combien « aurons-nous de temps encore pour pleurer sa « perte? Ne marchons-nous pas vers la même de- « meure? N'allons-nous pas entrer tout à l'heure « sous la même pierre? Ne serons-nous pas bien- « tôt une même cendre? Que gagnerons-nous à « ce surcroît de peu de jours? quelques maux de « plus à voir, à souffrir, et peut-être à faire, pour « payer ensuite à la nature la dette commune et « inévitable, suivre ceux-ci, précéder ceux-là, « pleurer les uns, être pleuré par les autres, et « recevoir de nos successeurs le tribut de larmes « que nous avions apporté à nos devanciers. Telle « est la vie de nous autres mortels; tel est le jeu « de la scène du monde. Nous sortons du néant « pour vivre; vivants, nous sommes détruits. « Que sommes-nous? un songe inconstant, un « fantôme qu'on ne peut saisir, le vol de l'oi-

« seau qui passe, le vaisseau qui fuit sur la mer « et ne laisse point de trace, la poussière, une « vapeur, la rosée du matin, la fleur aujourd'hui « naissante, aujourd'hui desséchée. »

Cette peinture énergique de notre misère amène le tableau de nôtre grandeur, par une de ces oppositions singulièrement oratoires, dont Bossuet a fait un si fréquent et si admirable usage. L'homme abattu dans sa faiblesse et dans sa mortalité se relève par les espérances et les promesses de la religion. C'est le morceau le plus éloquent du discours. L'orateur, par un mouvement très-heureux, se rendant personnelle l'application d'une vérité de la foi, se transporte au jour de la résurrection et de la justice céleste, pour contempler son frère. « Alors, dit-il, je verrai Césarius, non plus « exilé, non plus enseveli, non plus objet de lar- « mes et de pitié, mais triomphant, glorieux et « couronné, tel que souvent, ô le plus tendre et « le plus chéri de tous les frères, tu m'as apparu « en songe, soit par une illusion de mes désirs, « soit dans la réalité même. Mais aujourd'hui lais- « sant les regrets, je m'examinerai moi-même; je « chercherai si je ne porte pas en moi, sans le « savoir, quelque grand sujet de douleur. Fils des « hommes, car il est temps de vous adresser la « parole, jusques à quand aurez-vous des cœurs « insensibles et des esprits grossiers, etc., etc.?

« Ne saurons-nous jamais connaître et dédaigner « les objets qui frappent les yeux, et ne regarder « que les grandeurs visibles à l'intelligence? Et, « s'il faut nous affliger, ne nous plaindrons-nous « pas plutôt que notre exil se prolonge ici-bas, « que nous sommes retenus trop long-temps dans « ces tombeaux vivants que nous portons avec « avec nous? Pour moi, voilà ma douleur, voilà « le soin qui me tourmente jour et nuit, et ne « me laisse point respirer en paix. »

Saint Grégoire, qui semblait réservé au triste ministère d'honorer par son éloquence les funérailles de tous ceux qu'il aimait, prononça, quelque temps après, l'éloge de sa sœur Gorgonia. Dans l'exorde, il s'excuse d'avoir à louer des vertus qui le touchent de si près. Cette apologie est pleine d'élégance et de noblesse.

« Si nous croyons que l'on est coupable de dé- « pouiller ses proches, de leur faire outrage, de « les accuser, de leur nuire, enfin; si même l'in- « justice envers des parents est la plus criminelle « de toutes, ne serait-il pas bizarre et déplacé de « leur enlever les honneurs de l'éloge, hommage « particulier que l'on doit à la vertu, et par le- « quel nous pouvons consacrer à jamais leur mé- « moire? Croirons-nous avoir été justes en cela? « Ferons-nous plus de compte des méchants qui « nous accuseraient de complaisance, que des

« bons qui nous redemandent la vérité; et, tandis « que nous ne refusons pas de louer des étran- « gers, dont la vertu nous est moins connue et « moins attestée, le scrupule de l'amitié et la « crainte des envieux nous empêchera-t-elle de « louer ceux que nous connaissons, surtout quand « ils ont quitté la vie, et qu'il est trop tard pour les « flatter, maintenant qu'ils sont enlevés aux pané- « gyristes et aux censeurs, comme à tout le reste. »

L'éloge d'une femme pieuse, dont la vie n'offre qu'une seule pensée, le zèle de la foi, qu'un seul évènement, une mort douce et chrétienne, semblait peu favorable à l'éloquence. Mais tel est l'intérêt attaché à la vertu : on ne peut lire sans attendrissement le récit des saintes austérités de cette femme obscure et ignorée; et les plus simples détails paraissent ennoblis par la religion. Peut-être l'ingénieuse élégance de l'orateur ne s'accorde-t-elle pas assez avec la simplicité d'un semblable sujet. Quoiqu'il ait promis, en commençant, de négliger les graces du langage, il conserve le style travaillé, les tours polis, les antithèses brillantes d'un imitateur d'Isocrate. Mais ces recherches mêmes ne sont pas sans agrément, et plaisent encore, quand un goût sévère peut les blâmer. D'ailleurs, l'orateur sait quelquefois être simple et naturel; et jamais il ne se montre plus éloquent.

« Ame vertueuse, qui soutenez seule un corps « presque entièrement privé de nourriture, ou « plutôt, restes mortels anéantis avant la mort, « pour que l'ame possède sa liberté, et ne trouve « point d'obstacle dans les sens! nuits consacrées « aux veilles et aux prières! O David! que tes « chants paraissent courts aux ames pieuses! « membres délicats couchés sur une terre froide, « et tourmentés par des souffrances au-delà des « forces de la nature; gémissements qui pénétrez « les cieux et montez jusqu'au Seigneur, com- « ment puis-je tout raconter et tout décrire? »

C'est avec la même simplicité qu'il retrace les derniers moments de cette femme vertueuse. « Autour d'elle des larmes muettes, une douleur « inconsolable, mais silencieuse : car on se faisait « scrupule d'honorer par des gémissements le « départ si paisible de cette chrétienne; sa mort « semblait une solennité sainte. »

La troisième oraison funèbre de saint Grégoire est consacré à l'éloge de son père, qui fut avant lui évêque de Nazianze. L'orateur, dans son début, apostrophe saint Bazile, présent à la cérémonie religieuse.

« Homme de Dieu, lui dit-il, d'où venez-vous? « que voulez-vous faire? quel bien nous apportez- « vous? Venez-vous pour nous visiter, pour cher- « cher le pasteur, ou pour examiner le troupeau?

« Si vous venez pour nous, hélas! vous nous trou-
« vez à peine vivants, et déjà frappés de la mort
« dans la plus chère partie de nous-mêmes. »

Le père de saint Grégoire était né dans la fausse religion; mais il avait toujours pratiqué la vertu. Cette différence est appréciée avec une modération que le préjugé ne s'attendrait pas à trouver dans un père de l'église.

« Comme il en est beaucoup au milieu de nous
« qui ne sont pas avec nous, parce que leur vie
« les retranche de notre communion; ainsi il en
« est beaucoup au dehors qui nous appartien-
« nent, parce qu'ils ont prévenu la foi par les
« mœurs. Le nom de chrétien leur manque; mais
« ils ont les œuvres. »

La conversion de cet homme vertueux, son élévation à l'épiscopat peu de temps après son baptême, son inviolable attachement à l'unité de la foi, au milieu du combat de toutes les hérésies, l'abondance de ses aumônes qu'il répandait sans distinction, aimant mieux étendre ses bienfaits jusque sur le vice, que de s'exposer, par une charité soupçonneuse, à frustrer la vertu; la simplicité de ses mœurs, son éloignement pour toutes ces austérités hypocrites qui ne trompent pas long-temps, parce que rien de factice n'est durable; sa douceur, et quand il s'irritait, la promptitude de son retour, qui ne laissait pas le temps

d'être affligé de sa colère, tous ces traits d'une vie sainte et d'un caractère apostolique forment un récit où le goût peut reprendre la longueur des détails, mais où l'on reconnaît l'accent d'un fils qui loue son père.

Ce discours est à la fois un éloge et une consolation. L'orateur s'adresse souvent à sa mère, dont il cherche à calmer la douleur par les conseils d'une philosophie forte et chrétienne. « La « mort et la vie, lui dit-il, quoiqu'elles paraissent « deux choses bien opposées, communiquent « entre elles, et se remplacent l'une l'autre. Je ne « sais si cette séparation, qui nous délivre des « maux présents et nous conduit à une vie céleste, « devrait avoir le nom de mort. La seule mort « véritable, c'est le péché; car il est la ruine de « l'ame. » A ces conseils sévères succèdent des paroles plus douces : « Il vous manque, dit-il, « quelqu'un pour avoir soin de votre vieillesse; « ô ma mère! où donc est votre Isaac, que mon « père vous a laissé, pour vous tenir lieu de « tout. » On sent combien ces touchants retours de l'orateur sur soi-même, cette expression tendre et grave devaient exciter d'intérêt dans la société, ou plutôt dans la famille chrétienne qui l'écoutait : voilà l'éloquence.

Nous trouvons enfin un nom célèbre, qui n'a pas besoin d'être recommandé par le talent du

panégyriste ; c'est celui de saint Bazile ; grand orateur lui-même, écrivain mâle et sévère, digne par la pureté de son goût des beaux temps de l'ancienne Grèce. Saint Bazile, que Grégoire de Nazianze invoquait tout à l'heure comme un consolateur, est ici le sujet du plus éloquent discours de son ami. L'amitié de ces deux grands hommes est connue, et fait une partie de leur gloire. Tous deux chrétiens dès la naissance, fortifiés dans la foi au milieu des écoles du paganisme ; tous deux épris des charmes et nourris des leçons de l'éloquence profane ; tous deux lumières et soutiens de l'église, élevés dans le sacerdoce aux mêmes honneurs, réunis par cette communauté de croyance, d'opinions, d'intérêts et de dangers, qui forme le plus étroit lien, réunis encore par cette égalité de talents et de renommée qui rend entre deux amis l'attachement plus sûr et plus durable, le souvenir de leur pieuse et savante alliance sera toujours conservé dans les fastes de la religion et des lettres.

Plusieurs orateurs avaient déjà déploré la perte de saint Bazile, lorsque saint Grégoire entreprit l'éloge de son ami. Dans l'exorde, il s'excuse de ce retard. « Saisi du même effroi que les fidèles « qui s'approchent des saints mystères, je crai- « gnais, dit-il, de toucher à l'éloge de cet homme « sacré, avant d'avoir purifié ma voix et mon

« cœur. » Enfin, avec le secours de Dieu, il entreprend ce discours, quoique tous les panégyristes restent aussi loin de saint Bazile que le sont du soleil ceux qui le contemplent. L'orateur rappelle la noblesse des parents de saint Bazile, parce qu'elle fait mieux éclater leur foi. Ce morceau est plein de feu et d'éloquence.

« Il y avait alors persécution, la plus affreuse « de toutes les persécutions, celle de Maximin, « qui s'élevant après d'autres tyrans, les fit tous « paraître des amis de l'humanité, monstre ení- « vré d'audace, impatient de ceindre sa tête du « diadême de l'impiété. Plusieurs de nos athlètes « l'ont vaincu, combattant les uns jusqu'à la mort, « d'autres jusqu'à l'instant qui précède la mort, « et conservés pour survivre à leur victoire, et ne « point périr dans l'arène, modèles de la vertu, « martyrs vivants, muets exemples laissés à leurs « frères. Au nombre des chrétiens qui, après avoir « parcouru toute la carrière de la piété, reçurent « alors la glorieuse couronne, il faut placer les « aïeux paternels de saint Bazile; car ils étaient « préparés et résolus de manière à supporter ai- « sément tous les maux, au prix desquels Jésus- « Christ couronne les imitateurs de ses souf- « frances; mais il leur fallait une occasion légi- « time. Telle est la loi du martyre, de ne point « aller volontairement au combat, par ménage-

« ment pour les faibles, et par pitié pour les per-
« sécuteurs; mais de ne point éviter le combat
« qui se présente: l'un est témérité, l'autre est
« lâcheté. Respectant l'ordre du législateur, que
« font-ils donc, ou plutôt quelle pensée leur ins-
« pire la divine providence qui réglait tous leurs
« conseils? Elle les a conduits dans une des fo-
« rêts qui couvrent les montagnes du Pont, etc.
« Combien cette solitude, cet éloignement de tout
« commerce, cet abandon, devaient être cruels à
« des hommes accoutumés à se voir honorés et
« suivis de gardes et d'esclaves! »

L'orateur fait trop d'allusions mythologiques, et raconte trop d'anecdotes puériles. On ne doit pas s'étonner du premier défaut : l'imagination des orateurs chrétiens se reportait toujours sur les fables de la Grèce; et ils ne pouvaient renoncer eux-mêmes à ces profanes et riants souvenirs qu'ils auraient voulu chasser du cœur des peuples. La longueur des détails est un autre défaut qu'il est aisé de concevoir et d'excuser dans un vieillard qui regrette le compagnon de sa jeunesse, et l'ami de toute sa vie. On a souvent cité le morceau où l'orateur rappelle son séjour à Athènes avec saint Bazile. Cette description paraît aujourd'hui trop étendue; mais elle commence d'une manière heureuse et touchante : « Bazile
« est conduit dans Athènes par son ardeur de sa-

« voir ; dans Athènes, ville chère à mon souvenir, « bienfaisante pour tout le monde, et plus encore « pour moi ; car c'est elle qui m'a fait véritable- « ment connaître cet homme, quoique déjà il ne « me fût pas inconnu : j'y cherchais la science ; « elle m'a donné le bonheur. »

Saint Grégoire rappelle les études qu'il partageait avec son ami.

« Nous poursuivions avec une égale ardeur un « grand objet de jalousie parmi les hommes, la « science ; mais l'envie nous était inconnue. Nous « disputions, non pas l'honneur d'emporter la « prééminence, mais celui d'y renoncer. Il sem- « blait que nous n'eussions qu'une seule ame qui « donnait la vie à deux corps. Notre occupation « commune était la vertu, et le soin de vivre pour « les espérances éternelles, en nous séparant de « cette terre, avant de la quitter. » Cette nécessité où se trouve l'orateur de parler de lui, en célébrant son ami, était un écueil ; il s'excuse d'y tomber, avec une finesse trop ingénieuse, mais qui n'est pas sans grace.

« Sans y penser, dit-il, je m'arrête sur mes « propres louanges, que je ne voulus jamais en- « tendre de la bouche des autres. Au reste, s'éton- « nera-t-on que je trouve encore aujourd'hui « quelque avantage dans une si précieuse amitié, « et que celui qui vivant fit toute ma vertu serve « à ma gloire après sa mort ? »

On aimera surtout le trait qui termine ce morceau. Il montre que l'orateur sentait vivement le prix des deux choses les plus douces de la vie, l'amitié et les lettres.

« Le jour du départ approchait, le moment où « les amis se parlent pour la dernière fois, se re- « conduisent, se rappellent, s'embrassent et pleu- « rent; car il n'est rien de plus cruel et de plus « douloureux pour des amis élevés ensemble dans « Athènes, que de se quitter, et que de quitter « Athènes. »

L'orateur, en parcourant la carrière épiscopale de saint Bazile, est forcé de rappeler les luttes du pieux évêque contre Eusèbe, cet évêque courtisan qui, le premier, donna le triste exemple d'introduire la politique dans la religion, et de cacher sous l'esprit de l'Évangile un esprit d'ambition et d'intrigue. Saint Grégoire met dans ce récit plus que de l'impartialité; il jette un voile sur les fautes d'Eusèbe, et sacrifie la fidélité historique à la charité chrétienne. Toutes les vertus, tous les talents, tous les bienfaits de saint Bazile, éloquemment retracés dans cet éloge, sont réunis dans une péroraison heureuse et touchante. L'orateur, par un mouvement dont s'est souvenu Bossuet, invoque la présence de tous ceux qui connurent le grand homme qui n'est plus, et environne sa tombe de tous les témoins de ses vertus.

« Réunissez-vous ici, vous tous, compagnons « de Bazile, ministres des autels, serviteurs du « temple, et les citoyens et les étrangers, secou- « rez-moi pour achever son éloge, chacun de vous « racontant une de ses vertus, et s'attachant à un « trait de sa vie. Regrettez tous, les grands un lé- « gislateur, le peuple un guide, les savants un « maître, les épouses l'appui de leur vertu, les « simples un conducteur, les esprits curieux une « lumière, les heureux un censeur, les infortunés « un consolateur, la vieillesse un soutien, la jeu- « nesse une règle, la pauvreté un bienfaiteur, la « richesse un dispensateur de ses aumônes. Il me « semble que les veuves doivent célébrer leur « protecteur, les pauvres l'ami des pauvres, tous « enfin celui qui se faisait tout à tous, afin de ga- « gner toutes les ames. Reçois cet hommage d'une « voix qui te fut chère, d'un homme ton égal en « âge et en dignité. Si mes paroles approchent de « ce qui t'est dû, c'est grace à toi : c'est par con- « fiance en ton secours que j'ai entrepris cet éloge. « Si je suis resté beaucoup au-dessous, pouvait-il « m'arriver autre chose dans l'abattement où « m'ont mis la vieillesse, les maladies et le regret « de ta perte ? Mais le Seigneur agrée ce que nous « faisons selon notre pouvoir. Pour toi, regarde- « nous du haut des cieux, ame heureuse et sainte. »

Je passerai plus rapidement sur l'éloge de saint

Athanase. Le sujet était beau, sans doute, si l'on songe qu'Athanase, intrépide adversaire des Ariens, joignit à de grands talents et à de grandes vertus cet éclat que donne la persécution. Mais les querelles religieuses dont il fut la victime sont trop loin de nous pour exciter notre intérêt; et le récit de ses combats et de ses malheurs, qui, dans la bouche d'un orateur éloquent, devait émouvoir si vivement les contemporains, est indifférent à la postérité. Je choisirai dans cet éloge quelques traits qui peignent avec une ingénieuse précision le caractère de ce vertueux évêque.

« Doux, facile, compatissant au malheur, adou-
« cissant le blâme par un accent de bonté pater-
« nelle, donnant plus de poids à la louange par
« le ton de l'autorité, évitant la faiblesse et la du-
« reté, remplaçant l'une par la douceur, l'autre
« par la prudence, et toutes deux par la sagesse. »

On peut citer encore le portrait des religieux de la Thébaïde, parmi lesquels se réfugia saint Athanase.

« Les uns vivent à part, loin de tout commerce,
« ne s'entretenant qu'avec eux-mêmes et avec
« Dieu, et n'ayant d'autre univers que l'étendue
« de leur solitude; les autres, zélés sectateurs de
« la loi de charité, vivent en commun, à la fois
« solitaires et réunis, morts au reste des hommes
« et à toutes les choses de la terre, mais se tenant

« lieu les uns pour les autres du monde entier, « et s'animant à la vertu par leurs mutuels « exemples. »

Si l'on veut maintenant se former une idée générale du talent de saint Grégoire, on doit le considérer comme un écrivain agréable et brillant, plein de politesse et d'élégance. Ce n'est pas un orateur sublime; il a trop peu de mouvement, et trop d'artifice dans le style. Peut-être aussi manque-t-il de pathétique. Il ne sait pas, dans l'oraison funèbre, fondre assez habilement les faits et la morale; il fait des digressions sans mesure et sans intérêt. Son goût n'est pas irréprochable; non qu'il laisse échapper des idées et des expressions bizarres, mais il a les défauts d'une composition trop soignée, trop symétrique. Ses pensées, vives et brillantes, se forment presque toujours d'un contraste ingénieux, d'un rapprochement inattendu. Sa diction, qui paraît d'une extrême pureté, devient uniforme, par le retour trop fréquent des antithèses. Fénélon le trouve plus concis et plus poétique que saint Chrysostôme; mais cette concision ne produit pas la rapidité dans le style; elle tient à la coupe des phrases, à l'opposition des mots; elle ressemble à celle de Pline le jeune et de Sénèque, qui tournent très-vite, mais très-long-temps, autour de la même idée. Saint Grégoire a souvent été com-

paré à Isocrate, dont il paraît imitateur. Sans doute il n'est pas au-dessous de son modèle : on lui trouvera même plus de grandeur et de feu, grace aux inspirations d'un ordre plus élevé. Riche en images, en similitudes, en termes métaphoriques, il plaît surtout à l'imagination. Il a quelques morceaux d'une éloquence aussi forte que pure, et qui prouvent que, s'il se borne habituellement à l'élégance timide et soignée du style tempéré, ce n'est pas faute de vigueur dans la pensée. Enfin, il excelle comme Fléchier à saisir finement les idées morales, et à les rendre avec cette expression piquante qui leur donne plus de prix, et même plus de nouveauté.

Nous nous sommes long-temps arrêté sur saint Grégoire, parce que cet orateur, malgré les défauts de son esprit et de son siècle, montre dans un degré supérieur le talent d'écrire. Ce mérite du style ne se trouve que rarement chez les autres panégyristes de l'église grecque et latine. On peut y remarquer des traits d'éloquence : mais la diction est gâtée. Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Bazile, a fait aussi * son éloge funèbre. Entre ce discours et celui que prononça Grégoire de Nazianze, la différence est inexprimable. L'orateur n'a qu'une seule formule; c'est de comparer

* S. Greg. Nyss. Op. gr. lat. tom. tert.

successivement son héros avec les saints les plus renommés de l'ancienne et de la nouvelle loi. Le discours est purement théologique; et cette sévérité, en produisant la sécheresse, n'empêche pas le mauvais goût. On remarque cependant quelques traits de force. L'orateur représente saint Bazile toujours intrépide, parlant avec liberté devant les souverains, faisant retentir sa voix dans les assemblées et dans les temples, rappelant les déserteurs de la foi, échappant toujours à la main des persécuteurs, parce que, sans intérêt, sans passions, sans faiblesse, il ne laisse aucune prise par où l'on puisse le saisir et le dompter.

Grégoire de Nysse fut obligé de prononcer, à quelques mois d'intervalle, l'oraison funèbre de Pulchérie, fille de Théodose, et celle de l'impératrice Flaccile. L'éloge de la jeune princesse, enlevée dans l'âge de l'enfance, n'offrait rien à l'orateur. Cependant ce discours n'est pas dénué d'intérêt. Le style respire une tristesse pleine de charme dans la peinture de cette mort prématurée qui détruit la beauté naissante, couvre son front de pâleur, et noircit tout à coup la fleur que l'on voyait briller sur ses lèvres; spectacle affreux pour un père, et triste même pour les étrangers et les indifférents! L'orateur parcourt avec une philosophie chrétienne les diverses chances de la vie, prouvant que c'est l'effet d'une heu-

reuse prédestination d'avoir échappé si vite à de tels maux et à de tels biens.

Au reste, le premier mérite de ce discours est d'avoir fourni quelques inspirations à Bossuet, dans son oraison funèbre de Henriette d'Orléans, le plus touchant et peut-être le plus étonnant de ses chefs-d'œuvre.

L'éloge de l'impératrice Flaccile ne pouvait offrir l'intérêt des événements; c'est un tissu de regrets vagues et exagérés. L'orateur a saisi un rapprochement qui lui était indiqué par le sujet; il rappelle la mort de la princesse Pulchérie, moissonnée peu de temps avant sa mère.

« De quelles fautes subissons-nous la punition? « pourquoi sommes-nous frappés de calamités « successives?... Nous respirions à peine d'un pre- « mier malheur; nous avions à peine essuyé nos « larmes; et voilà que nous retombons dans un « deuil nouveau. Tout à l'heure nous regrettions « une tendre fleur soudainement arrachée; au- « jourd'hui nous avons perdu la tige d'où cette « fleur était née. Tout à l'heure nous pleurions un « bien en espérance; aujourd'hui nous perdons « un bien plus précieux par la possession. »

L'ensemble de ce discours est médiocre et sans effet. On doit peu s'en étonner. Rien n'était plus difficile à vaincre que l'aridité d'un pareil sujet. Un grand orateur serait excusable de n'avoir pas

réussi ; et saint Grégoire n'est ni un grand orateur, ni un élégant écrivain. Bossuet a fait de l'éloge de la reine, femme de Louis XIV, un discours éloquent. C'est l'exception du génie. En général, rien de plus déplorable pour un panégyriste, que de célébrer des personnages sans physionomie, dont l'éloge est commandé parce qu'ils occupaient un rang sur la terre, mais dont la flatterie même ne peut louer les actions, parce qu'ils n'ont rien fait. Ce ridicule seul suffirait pour décréditer l'oraison funèbre, qui par elle-même et dans son application légitime est un genre plein de noblesse et d'utilité.

Saint Ambroise, qui s'est immortalisé en osant punir Théodose coupable, mérita dans son siècle la réputation de grand orateur. Aujourd'hui la gloire de sa vertu est mieux établie que celle de son éloquence. Cependant, malgré l'affectation trop fréquente dans ses écrits, il n'est pas indigne d'être étudié. Il a de l'imagination et du feu ; son ame exhale des sentiments vifs et naturels, qu'il ne peut étouffer entièrement sous les pensées fausses et les phrases recherchées. Fénélon était frappé de son génie. Il admire surtout l'expression de sa tendresse, dans l'éloge funèbre de son frère Satyrus *. Ce discours est le meilleur que

* S. Ambr. Op. tom. secund.

saint Ambroise ait prononcé. Le début a beaucoup de grandeur et de majesté.

« Chrétiens, nous avons conduit la victime de « ma foi, la victime pure et sans tache, la victime « agréable à Dieu, Satyrus, mon guide et mon « frère. Je savais qu'il était mortel; mes craintes « ne m'ont point trompé; mais l'abondance de la « grace a surpassé mon espoir. Ainsi je n'ai point « de plainte à faire; je dois même remercier le « Seigneur qui satisfait le vœu que j'avais formé. « Si quelque grand désastre devait frapper ou « l'église ou ma tête, je souhaitais qu'il tombât de « préférence sur ma famille et sur moi. Si donc « au milieu des dangers de tous, lorsque les mou- « vements des barbares inquiètent de tous côtés « la patrie, j'ai prévenu les douleurs publiques « par ma douleur particulière, et vu tourner con- « tre moi les malheurs que je redoutais pour l'état, « fasse le ciel que tout soit accompli, et que mon « deuil rachète aujourd'hui le deuil de la patrie! »

Ce discours n'est point susceptible d'analyse. Ce sont des plaintes, des regrets, des souvenirs exprimés avec la diffusion et le désordre de la douleur. Souvent l'orateur s'adresse à l'ombre de son frère; et presque toutes ses apostrophes sont éloquentes.

« Il ne m'a servi de rien, s'écrie-t-il, d'avoir « recueilli ton haleine mourante, d'avoir collé ma

« bouche sur tes lèvres à demi éteintes. J'espérais « faire passer ta mort dans mon sein, ou te com- « muniquer ma vie. Gages cruels et doux, embras- « sements infortunés, au milieu desquels j'ai senti « son corps glacé se roidir, et son dernier souffle « s'exhaler! Je serrais mes bras entrelacés; mais « j'avais déja perdu celui que je tenais encore. « Ce souffle de mort dont je me suis pénétré, est « devenu pour moi un souffle de vie. Fasse le ciel « au moins qu'il purifie mon cœur, et qu'il mette « dans mon ame l'innocence et la douceur de la « tienne! »

Après cet élan pathétique, l'orateur prend un ton plus paisible. Il s'arrête, et peint d'une manière intéressante l'intimité de son union avec ce frère tant regretté. Ces détails ont le charme d'un sentiment vrai, et les défauts d'un style recherché.

Les idées de l'immortalité de l'ame, et les espérances de l'autre vie sont heureusement ramenées dans ce discours : « Nos larmes cesseront, dit l'o- « rateur, il faut une différence entre les chrétiens « et les infidèles. Qu'ils pleurent, ceux qui n'ont « pas l'espérance d'une vie nouvelle, etc. Nous, « pour qui la mort n'est pas l'anéantissement de « la nature, mais le terme de la vie, nous devons « sécher nos larmes. Les gentils trouvent leur con- « solation dans la pensée que la mort est le repos « de toutes les souffrances; nous, qui nous pro-

« posons un plus noble espoir, nous devons aussi « avoir plus de force et de patience. Nos amis ne « nous quittent pas; ils nous devancent : ils ne « sont pas saisis par la mort; ils entrent dans « l'éternité. »

Quoique ce discours soit en général écrit d'un style incorrect et bizarre, on y remarque une imitation fréquente des classiques de l'ancienne Rome. L'orateur reproduit souvent les mouvements, les tours, les expressions de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste et de Tacite; quelquefois même il les copie trop exactement. Pourquoi donc a-t-il une manière d'écrire si opposée à celle de ces maîtres de la parole, qu'il connaissait si bien? C'est, dans la littérature, une preuve nouvelle de l'influence fatale du mauvais goût. L'homme de talent ne peut remonter en dépit de son siècle qui l'entraîne. Vainement il résiste en s'attachant aux grands génies des siècles passés; il est emporté par les exemples contemporains; et sa force même l'égare et le précipite.

Atque illum præceps prono rapit alveus amni.

Saint Ambroise ne fut pas seulement un grand évêque; c'était un homme d'état habile et vertueux. Par devoir, et sans empressement, il se mêla dans les affaires politiques; mais fidèle aux bienséances de son caractère, il y parut toujours

à des occasions honorables, et comme ministre de douceur et de paix. Lorsque le jeune Valentinien osa disgracier Arbogaste, sans être assez fort pour le perdre, saint Ambroise, averti de cette imprudence, se hâta de passer dans les Gaules, espérant servir de médiateur entre le prince courageux, mais sans pouvoir, et le général plus fier depuis qu'il était outragé. Valentinien fut assassiné. Saint Ambroise, dans la douleur de cette perte, revint à Milan. Quelques mois après son retour, il prononça l'éloge funèbre du jeune prince qu'il regrettait, et qu'il avait voulu sauver.

Il semble que ces circonstances personnelles à l'orateur auraient dû enflammer son talent, et donner à ce discours un haut degré d'intérêt et de pathétique; cependant l'ouvrage est faible. Les jeux d'esprit, les vaines subtilités, les pensées fausses ont détruit toute éloquence. Comme l'expression n'est jamais franche et vraie, on n'est point ému, on n'est point entraîné. On regarde de sang-froid les petits artifices de l'écrivain; son mauvais goût fatigue et décourage.

Ce discours est intitulé *Consolation sur la mort de Valentinien*. En effet, l'orateur adresse souvent aux deux sœurs du Prince des consolations chrétiennes. Valentinien méritait le regret des peuples. La pureté de ses mœurs, sa piété, sa

douceur, son amour pour la justice, promettaient un grand prince. Avec moins de génie pour la guerre et pour le gouvernement, il rappelait toutes les vertus de son frère Gratien, comme lui, mort assassiné à la fleur de l'âge.

Cette conformité de vertus et de malheurs fournit à l'orateur une péroraison touchante :

« Gratien, Valentinien, heureux frères! si mes « paroles ont quelque pouvoir, aucun jour ne « laissera votre nom dans l'oubli. Je m'oublierai « moi-même avant de perdre votre souvenir; et si « ma voix s'éteint, la reconnaissance qui vit dans « mon cœur ne s'éteindra pas. Comment ont-ils « péri tous deux? comment sont morts les puis- « sants? comment le cours de leur vie s'est-il « précipité plus vite que les flots du Rhône? O « Gratien, ô Valentinien! noms chers et respec- « tés, dans quelles bornes étroites votre vie s'est- « elle renfermée! Que vos morts se touchent de « près! que vos tombeaux sont voisins l'un de « l'autre! Gratien, Valentinien, j'aime à m'arrêter « sur vos noms, à me reposer sur votre souvenir. »

L'éloge de Théodose offrait une riche matière à l'éloquence. Théodose, qui s'est rendu coupable du plus grand crime que puisse commettre un roi, avait cependant des vertus et des talents. Sous lui l'empire, depuis long-temps affaibli et dégradé, reprit quelque grandeur. Ses victoires,

ses lois, son administration, cette vie agitée et laborieuse d'un grand prince qui soutient un état en décadence, et lutte contre ses ennemis et contre ses sujets, pour retarder une ruine inévitable; enfin le tableau entier de son règne et de son caractère devait présenter un récit plein de mouvement et d'intérêt.

Mais le génie du panégyriste est accablé, et ne suffit point à son sujet. Quoiqu'il exagère, il loue faiblement. Il ne sait pas mettre en usage ces louanges fortes et solides, qui s'appuient sur des faits sagement appréciés et développés avec éloquence. Il cite beaucoup l'Écriture; mais il en altère la divine simplicité par des commentaires mêlés de recherche et d'affectation. On peut distinguer cependant quelques traits qui ne manquent ni de force ni de justesse. L'orateur pensait quelquefois avec son talent, malheureusement il écrivait presque toujours avec le goût de son siècle.

« Ce grand prince nous a quittés, dit-il au « commencement de son discours; mais il ne nous « a pas quittés tout entier; il nous a laissé ses « fils, en qui nous devons le reconnaître, en qui « nous le voyons, et le possédons encore. La fai- « blesse de leur âge n'en est pas un sujet de « crainte; la fidélité des soldats donne des années « à l'empereur. »

On peut remarquer encore quelques traits d'une élégance spirituelle et raffinée, que Fléchier cite dans son excellente vie de Théodose. La péroraison n'est pas sans mouvement. L'orateur s'adresse au prince Arcadius, à qui le soin de l'empire ne permettait pas d'accompagner jusqu'à Constantinople le corps de son père. « Ne « craignez pas, dit-il, que ces restes d'un grand « monarque passent sans honneur dans les lieux « qu'ils doivent traverser. Tels ne sont pas les « sentiments de l'Italie, qui a vu les triomphes « de Théodose, et qui, deux fois affranchie de « ses tyrans, honore en lui l'auteur de sa li- « berté; ainsi ne pense pas Constantinople, qui « l'avait vu partir une seconde fois pour la vic- « toire. Maintenant, il est vrai, elle attendait, « avec le retour de son prince, des solennités « triomphales et des monuments de gloire. Elle « attendait le maître du monde, suivi d'une armée « vaillante, escorté de toutes les forces du monde « soumis. Mais aujourd'hui Théodose revient plus « puissant, revient plus glorieux, reconduit par « la troupe des anges, et suivi du cœur des bien- « heureux. »

Saint Jérôme est trop célèbre pour que son nom ne vienne pas se placer dans un écrit où l'on parle d'éloquence et de religion. Si l'on s'arrête au talent, il présente des beautés éclatantes et des

fautes bizarres, produites également par cet excès d'imagination qui fut peut-être aussi la source commune de ses vertus et de ses erreurs. Son génie ressemble à sa vie; c'est un mélange confus, plein de grandeur et de désordre. Saint Jérôme, toujours errant ou solitaire, sans autre dignité dans l'église que celle de prêtre de Jésus-Christ, ne fut appelé, comme orateur sacré, aux funérailles d'aucun prince; il paraît même que jamais il ne prononça de discours public; mais plusieurs de ses épîtres chrétiennes sont de véritables éloges funèbres, inspirés par le sentiment d'une perte récente, et remplis de douleur et d'éloquence. On a souvent cité sa lettre sur la mort de Népotien, adressée à l'évêque Héliodore. Sous le nom de lettre, c'est un morceau oratoire que saint Jérôme compose. Il parle des règles de l'art, et craint d'y manquer. Malgré cette faute de goût, l'expression est souvent énergique et naturelle; et l'on reconnaît l'accent d'une voix éloquente et vivement émue.

« C'était l'usage autrefois *, dit l'orateur, que « les fils prononçassent dans la place publique « l'éloge de leur père, en présence de son corps « inanimé. Aujourd'hui cet ordre est renversé, « pour notre malheur; et le pieux office que nous

* S. Hieron. Op., tom. quart.

« devait sa jeunesse, c'est nous, vieillards, qui « sommes condamnés à le lui rendre. »

Népotien, l'ami, l'élève et l'admirateur de saint Jérôme, avait été enlevé à la fleur de l'âge. Cette mort prématurée abrège la matière de son éloge. En vain l'orateur semble reculer le fatal et dernier instant; il y touche bientôt, et il se plaît alors à en retracer la cruelle image.

« Mes yeux se mouillent de larmes, dit-il; et, « malgré ma constance, je ne puis dissimuler la « douleur que je souffre. Croirait-on que, dans « ce moment, il se souvenait de notre amitié, et « que son ame fatiguée par l'agonie se rappelait « le charme de nos études? Il saisit la main de « son oncle, et lui dit: envoyez à mon ami la « tunique dont je me servais dans l'exercice du « saint ministère. Vous l'aimiez déja; reportez en- « core sur lui toute la tendresse que vous m'ac- « cordez comme à votre neveu. Il expire à ces « mots, serrant la main de son oncle, et pensant « à son ami. »

Je suis fâché que ce pathétique simple et naturel amène bientôt des citations déplacées, des réflexions froides et communes. Pourquoi donc faut-il que le talent détruise ainsi son ouvrage? Saint Jérôme cherche à imiter la fameuse lettre où Sulpicius, pour consoler Cicéron de la perte de sa fille Tullie, met en parallèle avec ce mal-

heur les grandes calamités des villes et des nations. Mais il ne sait pas s'arrêter; et ce qui pouvait former un rapprochement rapide et frappant devient sous sa plume une longue déclamation. Il est vrai que son siècle était trop riche en catastrophes funestes, et lui présentait avec une déplorable abondance des exemples de tous les crimes et de tous les malheurs. Cette foule d'empereurs frappés de mort violente, et l'affreuse rapidité de leur succession, le renversement des hautes fortunes, le tête de Ruffin portée dans Constantinople, et* sa main coupée qui demande l'aumône; les frontières envahies par cent peuplades barbares, et la guerre civile au centre de l'empire, tout cet amas d'horreurs pèse sur l'ame de l'orateur, et l'entraîne à des récits aussi effrayants qu'inutiles.

A la fin de cet éloge, je suis frappé d'un trait qui fait connaître très-bien le genre d'imagination de saint Jérôme : « Ainsi, dit-il, mon cher « Héliodore, nous nous écrivons et nous nous « répondons. Nos lettres passent les mers; et tan-

---

* Dextera quin etiam ludo concessa vagatur
AEra petens, pœnasque animi persolvit avari
Terribili lucro, vivosque imitata retentus
Cogitur adductis digitos inflectere nervis.

CLAUD.

« dis que le vaisseau sillonne les ondes, chacun des « flots emporte une portion de notre vie. » Plusieurs autres lettres sont consacrées à l'éloge de femmes illustres, ornements du christianisme naissant, mais dont les noms rappellent le souvenir des héros de Rome païenne. Une descendante des Scipions*, une petite-fille de la superbe Cornélie est louée pour avoir servi et consolé les pauvres, préféré Bethléem à Rome, et pratiqué dans le silence toutes ces humbles vertus que les anciens sages ne connaissaient pas, et que la foi chrétienne est venue révéler au monde. Saint Jérôme n'oublie pas ce rapprochement naturel, dans sa lettre sur la mort de Paula. Il peint cette noble héritière de Paul Émile, nourrissant les pauvres, et veillant près du lit des malades, couvrant sa vertu de son humilité, et s'élevant à la perfection par l'abaissement.

Bientôt l'orateur représente cette chrétienne zélée bravant tous les périls d'un long voyage et d'une pénible navigation pour visiter la Terre-Sainte. Son imagination la suit dans tous ces lieux poétiques et sacrés, remplis encore des origines et des monuments de la foi. Il est à regretter que l'absence du goût se fasse trop sentir dans un ta-

* Gracchorum stirps, soboles Scipionum Romæ prætulit Bethleem.

bleau où le talent pouvait aisément prodiguer de si riches couleurs. Les fautes sont nombreuses; et les beautés ne sont pas d'un ordre assez élevé pour racheter les vices du style. Souvent même on aperçoit le défaut d'inspiration et le vide d'idées; l'esprit éprouve cette fâcheuse impression à laquelle on est exposé avec les hommes de génie qui sont absolument dénués de goût. Lorsque les grands traits manquent, rien ne vous soutient et ne vous dédommage. Le goût, qui doit au moins remplir les intervalles de repos, ne se montre jamais; et le talent s'est éloigné. Vous avez perdu la lumière; et vous êtes tombés dans des ténèbres épaisses et continues.

Ces divers orateurs que nous venons de nommer ont écrit au milieu de la décadence des lettres et de la corruption du goût. Ils s'élevèrent par les élans d'une nature vigoureuse, et la force de l'enthousiasme religieux. Ils furent sublimes dans le siècle des sophistes et des rhéteurs, à cette époque où l'éloquence épuisée ne montre plus de force, même dans le mauvais goût. En prenant tous les défauts de leurs contemporains, ils y mêlèrent une sorte de grandeur et d'énergie. Bossuet, qui parmi nous put éclairer son génie de toutes les lumières de son siècle, en choisissant les pères de l'église pour modèles, devait les corriger et les embellir, et se montrer à la fois

plus sublime et plus pur. Aussi cette réunion des saillies hasardeuses du génie et des beautés régulières de l'art a-t-elle donné au style de ce grand orateur une empreinte d'originalité qui ne se retrouve nulle part. Il semble placé dans le monde intellectuel sur les confins de deux empires opposés, dont il forme seul la réunion, à la fois imitateur de Cicéron et de Tertullien, transportant à la cour polie de Louis XIV les hardiesses de l'imagination orientale, original et simple, plein d'ordre dans ses écarts et de grandeur dans sa négligence, le premier des orateurs, sans doute, puisqu'il s'est élancé plus loin qu'aucun autre, sans rencontrer plus d'écueils, qu'il a plus osé, sans plus faillir, et que, s'élevant à toute la hauteur du génie de l'homme, il s'y maintient comme à sa place naturelle, sans effort et sans péril.

Bossuet, empruntant aux pères de l'église l'audace des tours et des images, les imite surtout dans la marche libre et fière de son éloquence. C'est à leur exemple que, seul de tous les panégyristes modernes, il a rejeté l'usage des divisions, usage introduit par les scholastiques, et réprouvé par Fénélon. Sans doute ce grand orateur se fait toujours un plan régulier; mais il ne l'annonce pas; il avance à travers son sujet, sans indiquer sa route; il semble déployer les évène-

ments à mesure qu'ils se présentent, et ne montrer son héros qu'autant que les faits le lui découvrent à lui-même. Mais en même temps, pour mettre dans ses discours l'ordre véritable, c'est-à-dire l'unité, il se fait une idée dominante d'où il part, et à laquelle il revient, renfermant toute son éloquence dans le cercle d'une grande vérité religieuse. Cette méthode exige à la fois beaucoup de force et de goût, pour remplir le cadre, et pour n'en point sortir. L'usage des divisions, au contraire, semble une ressource inventée par la faiblesse. On croirait que l'orateur, dans l'impuissance de saisir son héros tout entier, est obligé de l'examiner en détail. D'ailleurs, l'application de cette méthode n'est jamais parfaitement exacte; les différentes parties empiètent souvent l'une sur l'autre. Il faut que le panégyriste se surveille attentivement, pour ne point placer une vertu avant son rang. Les divisions paraissent-elles ingénieuses et bien observées, la justesse même de cette symétrie décèle l'artifice oratoire, et détruit cet air de franchise et de vérité qui sied si bien à l'éloge.

Mascaron et Fléchier, faisant chacun l'oraison funèbre de Turenne, ont tous deux divisé ce sujet si vaste et si riche. Le héros n'en paraît pas plus grand; et les orateurs en sont moins naturels. Il est aisé, d'ailleurs, de remarquer le différent ca-

ractère, et le mérite opposé des deux panégyristes. L'ouvrage de Fléchier est le chef-d'œuvre d'un art qui s'élève jusqu'au génie. Celui de Mascaron semble l'ébauche brillante du génie, souvent égaré par un faux goût. Mascaron donne plus de prise à la censure; il est moins soigné que Fléchier, et, comme lui, il tombe dans l'affectation. Il a tous les défauts de son rival, et d'autres plus choquants, parce qu'ils sont bizarres. Mais quelquefois il s'élève, il s'anime; alors il est grand, et montre une ame éloquente; sa diction même s'épure, et paraît avoir quelque chose de naturel, d'énergique et de précis, qui n'exclut pas l'élégance, et vaut mieux que l'harmonie. Fléchier doit beaucoup à l'heureux choix de son texte; Mascaron est gêné par le sien. Cet usage de donner un texte à l'oraison funèbre n'existe pas chez les pères de l'église; c'est une invention des siècles barbares, qui souvent a fourni au talent d'heureuses inspirations.

L'oraison funèbre, pour vaincre la monotonie inséparable de la louange, a besoin d'être animée par un sentiment profond. Ainsi, toutes les combinaisons qui supposent plus de raisonnement que de chaleur doivent être rejetées. Si l'usage a consacré l'emploi d'un texte religieux, il faut subordonner cette nécessité même à l'effet oratoire, en y cherchant l'expression d'un sentiment, et

non pas la matière d'une division. Le texte de Fléchier, le texte non moins célèbre de la Rue, sont des cris de douleur qui retentissent dans l'ame des auditeurs. Le texte de Bossuet, dans l'oraison funèbre de Henriette, est un appel imposant fait du haut de la chaire chrétienne à tous les princes de la terre qui doivent s'instruire à l'école de la reine d'Angleterre malheureuse et résignée; mais le texte de Mascaron n'est qu'une froide citation à laquelle, par un effort pénible et maladroit, l'orateur rattache toute l'ordonnance de son discours. Si Fléchier reste au-dessus de Mascaron, cette prééminence, balancée par quelques désavantages particuliers, n'égale pas, sans doute, la prodigieuse supériorité de Bossuet sur Bourdaloue, dans une lutte semblable. Ici les différences sont trop fortes pour laisser place à la comparaison. Bossuet marche comme les dieux d'Homère, qui en trois pas sont au bout du monde. Bourdaloue se traîne avec effort dans une carrière étroite, qu'il peut à peine fournir. Si l'on cherche, par l'examen attentif des deux ouvrages, à se rendre compte de cette prodigieuse inégalité, on la trouve encore plus étonnante, et le génie de Bossuet paraît plus inconcevable. Car il ne faut pas s'y tromper; le discours de Bourdaloue renferme des beautés nombreuses et d'un ordre supérieur; la pensée est forte et grave; le

style, sans l'orner beaucoup, la soutient par une expression énergique et simple. Il y a peu d'images, mais cette brièveté pleine de vigueur qui est le premier mérite de l'écrivain, après le talent de peindre. Il faut dire avec Fénélon : c'est l'ouvrage d'un grand homme qui n'est pas orateur. Il faut apprécier la hauteur divine de l'éloquence, puisque tant de qualités précieuses ne la donnent, ni ne la remplacent. Ah! l'éloquence est quelque chose de plus que la science de penser et d'écrire. Le génie même n'a pas toujours droit sur elle; c'est un don à part, un privilége unique. Si quelquefois elle se montre et se déclare là où vous l'attendiez le moins, souvent aussi elle manque dans l'ouvrage où elle serait le plus nécessaire, dans l'homme que ses talents et ses études en rendaient le plus digne. Je ne m'étonne pas que le célèbre Antoine ait cherché toute sa vie un homme éloquent, et n'ait rencontré que des hommes diserts. Cicéron n'était pas né; et Rome, ainsi que la Grèce, malgré la perfection des lettres et l'abondance des grands talents, n'a produit qu'un seul orateur. Il semble que la France, qui succède à la Grèce et à Rome, ait été plus heureuse.

Massillon avait le génie de l'éloquence, l'imagination, le mouvement et le pathétique; mais la prédication est le seul genre où il déploie ces

hautes facultés de l'orateur. Dans l'éloge funèbre, il ne se retrouve pas tout entier, et reste au-dessous de son art et de lui-même. Cette douceur persuasive, cette touchante insinuation, qui le rendaient si puissant sur l'ame des pécheurs, n'ont pas assez de force pour le récit des grands évènements. L'orateur qui retraçait avec tant de vérité les vains calculs et les troubles cruels des consciences égarées, dessine faiblement les caractères. Il connaît bien ce fonds de faiblesse et de corruption qui se cache dans le cœur de tous les hommes; mais il ne saisit pas avec force, il n'exprime pas avec énergie les vertus humaines qui séparent le héros de la foule des autres hommes. On sait que l'oraison funèbre de Louis XIV commence par un trait sublime; le discours n'est pas indigne d'un tel début. Mais on y trouve en général plus d'élocution que d'éloquence. L'orateur tâche de transporter dans son style la majesté extérieure et la décoration éclatante qui entouraient le trône de Louis XIV. Cette pompe de style, n'empêchant pas la rigueur des censures, paraît dictée par une sorte de bienséance, plutôt qu'inspirée par l'enthousiasme. Il semble que le panégyriste ait cru devoir à la dignité du Roi de ne le blâmer que dans un langage magnifique. Dès-lors tout cet appareil oratoire étonne, impose, éblouit, mais ne parle pas à l'ame. On a

félicité Massillon du courage qu'il a montré en adressant de dures vérités à la cendre d'un grand monarque. Peut-être, s'il eût été moins sévère, s'il eût oublié quelques fautes et quelques malheurs, s'il eût paru sentir plus vivement la gloire, sans abdiquer le droit de la juger, il se serait montré plus éloquent, et n'eût pas été moins utile. Car si l'éloge des hommes illustres a pour objet d'exciter l'émulation en honorant la vertu, il ne faut pas craindre d'agrandir ce qui est déja grand, et de faire briller le modèle, pour imposer plus de devoirs aux imitateurs.

Il semble que Massillon, quel que soit son génie comme orateur et comme écrivain, a moins bien connu que Fléchier le véritable caractère de l'oraison funèbre, et qu'il reste dans ce genre au-dessous du panégyriste de Turenne et de Lamoignon. Fléchier n'est pas assez goûté de nos jours; on s'est trop accoutumé à ne voir en lui qu'un adroit artisan de paroles. Par une injustice assez commune, la qualité dominante de son talent a passé pour la seule; et, par une fausse doctrine, cette qualité, précieuse en elle-même, n'a paru mériter qu'une médiocre estime. On a pensé que, si l'art de choisir les mots, l'emploi de tours heureux, des constructions savantes, enfin tous les secrets de l'élégance et de l'harmonie, formaient un titre de gloire aux commencements de

notre littérature et de notre langue, ce mérite, d'abord personnel à l'écrivain, devait s'affaiblir et se perdre à mesure que la langue elle-même se perfectionnait, cultivée par des mains habiles et soigneuses. Mais on aurait dû se souvenir combien la décadence est près de la perfection. Ces écrivains, long-temps admirés comme créateurs de notre langue, en sont aujourd'hui les conservateurs : leur usage a changé d'objet ; mais il n'a rien perdu de son prix. Ils servirent autrefois à dégrossir, à former un idiome inculte et barbare ; seuls aujourd'hui ils peuvent maintenir et défendre ce même idiome, si souvent attaqué par l'affectation et la bizarrerie. Ce qui déprave la langue, dit Voltaire, déprave bientôt le goût. Ainsi, dans la littérature, les idées tiennent au style ; et l'art de penser n'existe qu'avec l'art d'écrire : c'est indiquer assez le mérite de Fléchier, et l'utilité que présente l'étude attentive de ses ouvrages, où des pensées ingénieuses et nobles se produisent toujours sous les véritables formes de la langue française, qui sont la grace et la dignité.

Les défauts que nous avons remarqués dans l'oraison funèbre de Louis XIV, en même temps qu'ils annoncent la décadence du genre, marquent déja le passage d'une époque à l'autre. Le dix-huitième siècle, d'un esprit plus libre et plus hardi, faisant succéder la manie du blâme à celle de l'é-

loge, goûta peu l'exagération du panégyrique. L'influence de quelques écrivains plus ingénieux qu'éloquents, affaiblit l'admiration pour les grandes beautés de l'art oratoire; la raison froide, et surtout la finesse, prévalurent. Ce n'est pas le temps de la haute éloquence : l'oraison funèbre fut cultivée sans talent et sans gloire. Dans la suite il s'éleva, pour la remplacer, une autre éloquence plus appropriée au goût du siècle, et qui semblait promettre de nouvelles beautés, l'éloquence des éloges académiques. Je ne veux pas répéter ici toutes les censures que l'on a faites du style de Thomas, mais examiner le système de cet orateur. Fortement attaché à la manière philosophique, il a voulu conserver tous les avantages et tous les effets de l'éloquence purement oratoire; en même temps qu'il affectait le ton sentencieux et sévère, il a prodigué les mouvements et les hyperboles plus qu'aucun rhéteur; il semble qu'il avait besoin de figures outrées pour ranimer la sècheresse didactique. On doit le plaindre de cette erreur de goût; né avec du génie pour l'éloquence, peut-être un faux principe a-t-il souvent nui à la perfection de ses ouvrages. La philosophie, que Cicéron représente comme si nécessaire à l'orateur, n'est certainement pas celle qui rend trop souvent le style de Thomas lourd et monotone; ou du moins l'usage différent qu'en ont fait les deux

orateurs, produit des effets très-opposés : elle soutient l'un; et l'autre en est surchargé.

Le premier ouvrage de Thomas montre bien les efforts qu'il faisait pour atteindre à la haute éloquence, et pour y rappeler son siècle. L'éloge de Maurice, comte de Saxe, se rapproche de l'oraison funèbre par la pompe du style et la vivacité des mouvements. La mort récente du héros attendrissait l'orateur, et donnait à ses paroles ce ton de douleur et de regret, qui n'est plus permis dans l'éloge d'un grand homme mort depuis un siècle. L'orateur parlait à la France, encore remplie de la gloire de Maurice; sa voix s'élevait au milieu du deuil de la patrie; il renouvelait une de ces douleurs qui, commençant à peine à se calmer, redeviennent aisément plus sensibles et plus vives. Aussi nous apprenons que cet ouvrage produisit d'abord le grand effet attribué à l'éloquence; il fut populaire. Tout le monde l'entendit; il intéressa tous les cœurs. Les mêmes observations pourraient, jusqu'à un certain point, s'appliquer à l'éloge du Dauphin. Mais les éloges de D'Aguesseau, de Sully, de Descartes, retombèrent dans tous les défauts d'un genre incertain, qui dédaigne de s'abaisser jusqu'à la simplicité historique, et n'a pas droit d'emprunter les formes de l'éloquence passionnée. L'exagération s'y trouve, sans être excusée par l'enthousiasme; les longs détails de sciences,

de politique et d'économie, y répandent une sorte de froideur. Ce défaut est un inconvénient du genre, autant qu'un tort de l'écrivain. Le plus célèbre et le dernier ouvrage de Thomas en est une preuve nouvelle. A mesure qu'il se rapproche de l'oraison funèbre, son éloquence devient plus naturelle et moins pénible ; et, malgré le défaut d'une supposition souvent forcée, l'éloge de Marc-Aurèle est demeuré le plus beau titre de son auteur. L'intérêt, si rare et si faible dans les éloges académiques, est ici touchant et soutenu, et ne se refroidit qu'à l'endroit où l'orateur suspend la vivacité du récit, en y mêlant un abrégé des Pensées de Marc-Aurèle. Pour les grands hommes qui ne furent pas nos contemporains, nous n'avons qu'une espèce d'éloge, l'histoire. L'éloquence, qui vit de passions excitées par des objets présents, ne peut être assez variée pour soutenir l'orateur ; et l'emphase et la monotonie deviennent d'inévitables écueils.

Les grands écrivains sont, il me semble, ceux de tous les grands hommes que l'éloquence académique peut célébrer avec le moins d'inconvénients et le plus de succès. Leurs écrits restent toujours devant nos yeux, pour entretenir notre enthousiasme, et justifier nos éloges. Qu'importe que l'écrivain n'existe plus depuis un siècle? son génie le rend encore présent à tous les hommes

dignes de lire ses ouvrages ; son génie est également contemporain de tous les siècles assez éclairés pour l'entendre. Si même, comme on l'a souvent remarqué, le talent des écrivains supérieurs n'est bien senti, bien jugé que long-temps après eux, par une génération nouvelle ; si, plus ils s'éloignent de nous, mieux ils sont dans leur point de vue, la distance des temps favorise le panégyriste, et même devient nécessaire pour la force et la vérité de l'éloge ; mais ce genre peut-il donner de grandes beautés oratoires ? n'est-il pas trop voisin de la critique pour s'élever à l'éloquence ? Une heureuse chaleur peut sans doute passer des ouvrages d'un grand écrivain dans le style de son admirateur ; il est même difficile de parler froidement de ces beautés sublimes qui nous ravissent d'enthousiasme. Si l'impression est exacte, elle est vive. Pour analyser l'éloquence d'un grand écrivain, il faut écrire éloquemment soi-même. Mais ces beautés qui naissent ainsi à l'occasion de beautés plus hautes, ces traits heureux inspirés par le besoin de faire sentir des traits plus heureux encore, ne peuvent jamais avoir qu'un mérite inférieur et secondaire. C'est toujours un livre sur un livre ; c'est le rhéteur ingénieux examinant l'écrivain sublime. Les plus remarquables productions de ce genre sont renfermées dans un ordre de perfection bornée, et

ne peuvent jamais atteindre à la haute éloquence, ni se placer au rang des monuments oratoires de notre littérature.

Ainsi, l'éloge académique est loin d'avoir remplacé l'oraison funèbre; tour à tour exposé à d'énormes défauts, ou réduit à de froides et médiocres beautés, il ne présente sous les deux rapports qu'une dégradation de la véritable éloquence, de cette éloquence à la fois haute et simple, sans fard et sans enflure, brillante de son éclat naturel. Le sublime des pensées et d'images, où triomphaient les orateurs antiques, se trouve également hors de la portée du rhéteur ampoulé, et du dissertateur ingénieux. C'est le reproche que nous devons faire au dix-huitième siècle, d'avoir laissé dégénérer l'éloquence, en même temps qu'il vit naître une foule d'ouvrages où elle brille du plus grand éclat. Voltaire parut la négliger, et surtout ne pas en avoir besoin; Montesquieu la jugea quelquefois avec un injuste dédain, affectant de ne pas la distinguer du faste des grands mots; et dans ses écrits il ne put en faire qu'un emploi nécessairement borné par la précision sévère qui convient au langage de la politique et des lois. Enfin, Buffon et Rousseau, qui la couvrirent de tant de gloire, en la transportant sur un domaine nouveau, durent, en quelque sorte, décréditer son ancien usage. Ainsi, ce

même siècle, qui produisit tant de pages éloquentes, où l'expression des sentiments et la peinture des objets sont portées aussi loin que l'art de la parole peut s'élever; le siècle qui vit naître Buffon et Rousseau, ne peut s'honorer d'aucun chef-d'œuvre oratoire; il a des auteurs éloquents, et pas un orateur: au reste, c'était sans doute une inévitable destinée.

A Rome, quand Tacite écrivait, il n'y avait déja plus d'orateurs. Pline avait beau se déclarer l'imitateur de Cicéron, et même se persuader qu'il ressemblait à Démosthènes; ce n'était qu'un écrivain piquant, délicat et spirituel. Avant Pline, Sénèque, ennemi de l'éloquence de Cicéron, n'avait été qu'un philosophe rhéteur qui, répétant toujours son idée, lui trouve enfin une expression ingénieuse et brillante. Nous voyons dans le dialogue des orateurs, qu'un siècle après Auguste, on s'était déja fait une nouvelle manière, que Cicéron était rejeté comme trop simple et trop négligé; et que les pointes et les antithèses régnaient au barreau. Quintilien déplore la corruption de l'art dont il enseignait les règles trop oubliées, et demande vainement qu'il se forme des orateurs. Enfin, le déclamateur Pétrone plaint le sort de l'éloquence, perdue par la recherche et l'exagération. Cependant, alors même les lettres avaient encore de grands hommes. L'histoire et

la critique étaient cultivées avec le plus grand éclat : c'est dans le caractère de l'éloquence qu'il faut chercher la cause de ce déclin prématuré. L'éloquence est surtout ennemie de l'affectation et de la subtilité ; et l'on sait que ces défauts ne peuvent être entièrement évités par les écrivains qui viennent après de grands et de nombreux modèles. Dans le second siècle d'une littérature, on peut encore écrire avec force, avec art, avec génie ; mais il est une certaine fleur de naturel que l'on chercherait en vain : elle ressemble à cette candeur du premier âge, à cette vivacité naïve des premiers sentiments, qui, dans l'homme, n'a qu'un moment très-court, et ne se retrouve plus : les idées deviennent plus composées ; mais elles sont moins vraies. Cette espèce de révolution dans l'art d'écrire n'est pas également défavorable à tous les genres : c'est l'époque des ouvrages pensés avec profondeur, et avec une sorte de hardiesse. Comme presque toutes les idées premières ont été enlevées, les auteurs font plus d'efforts pour innover encore ; ils ont souvent besoin du paradoxe. Le grand nombre de pensées déja connues, qui nécessairement rentrent dans leurs ouvrages, les oblige aussi à chercher la nouveauté des tours ; quel que soit leur génie, ils travaillent souvent sur des mots, ils prennent une manière, ils s'occupent de l'effet d'un trait

isolé; ils ont beaucoup de sentences et d'épigrammes. La majesté de l'éloquence ne peut s'accommoder de toutes ces recherches; elle ne peut souffrir la concision affectée. Les orateurs disparaissent, et font place aux penseurs hardis et aux écrivains ingénieux.

Ce qui nous reste à dire de l'oraison funèbre * confirmera ces réflexions. L'éloquence, une fois sur son déclin, n'a plus eu de retour. Quelques hommes de talent ont essayé de la relever à la fin du dix-huitième siècle; mais ils n'ont pu lui rendre ces deux qualités distinctives, le naturel et la grandeur. L'abbé de Boismont manqua surtout de la première, et souvent abusa de l'autre. L'évêque de Senez, avec moins de force et d'éclat, moins de verve oratoire, eut un mérite continu d'élégance et de pureté, qui permet de proposer ses ouvrages à la jeunesse. C'est un orateur faible, mais un bon écrivain. Il n'impose point à l'esprit par la grandeur des pensées religieuses : son imagination est trop faible pour soutenir le sublime de l'Écriture, et le faire heureusement

* Cet *essai*, fort étendu pour ce qui concerne les modèles antiques, devait être court sur les modernes. Thomas, La Harpe, Maury, semblaient avoir tout dit. Et récemment un de nos plus élégants écrivains et de nos meilleurs critiques, M. Dussault, a, tout ensemble, renouvelé et épuisé le sujet dans son beau travail sur les oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier.

passer dans son style; mais il dédaigne les petites recherches d'une élocution fardée; il est pur, simple et vrai; il ne lui manque de l'éloquence que les parties les plus hautes; il peut instruire, et il n'égarera point: à ce titre ses ouvrages méritent d'être lus. En effet, après avoir admiré la hauteur de la pensée humaine dans les plus magnifiques modèles du plus beau de tous les talents, et du plus difficile de tous les arts, puisqu'il faut descendre, en quittant Bossuet, ne nous arrêtons du moins que sur ces ouvrages où la sagesse remplace l'inspiration; et si nous ne pouvons plus espérer le sublime, cherchons toujours la raison et le goût.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE

DU COURS

D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE.

Décembre 1822.

Un empereur qui, justement célèbre par le savoir et le génie, avait multiplié dans Rome les écoles des rhéteurs, déplorait un jour l'inutilité de ses soins, et la chute de l'éloquence sous son règne. Prince, lui dit un courtisan sincère, fermez toutes les écoles, et laissez parler le sénat.

En effet, messieurs, privé d'un objet sérieux et noble, l'art oratoire n'est qu'une vaine étude, une gymnastique impuissante. Renfermé dans l'enceinte des écoles, il se dénature par les efforts mêmes que l'on fait pour le conserver; et l'appa-

rente prospérité des études ne sert qu'à perpétuer le triomphe du faux goût, plus incurable que la barbarie, et surtout bien plus contraire au vrai génie de l'éloquence. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'institution politique a fait du talent de la parole une des premières distinctions, et quelquefois un des premiers devoirs du citoyen.

La nécessité, l'occasion, inspirent alors les hommes nés pour l'éloquence; et la gravité des intérêts livrés à l'attention publique ne permet pas d'écouter la frivole science des rhéteurs. Les ames deviennent plus fortes, et les esprits plus sévères; deux dispositions heureuses pour l'éloquence: et la liberté légale, salutaire à tant de choses, profite même au bon goût.

En indiquant, messieurs, ce principe moral de l'art oratoire, je ne prétends pas ramener vos regards et votre préférence sur les grands génies enfantés du milieu des orages de la liberté grecque ou romaine. L'éloquence française est ici notre première étude. Les mœurs, les habitudes, les passions françaises, le génie national sous ses formes diverses, seront notre seul moyen d'expliquer cette éloquence.

L'éloquence de la chaire, médiocrement cultivée chez les autres nations modernes, mais que l'église de France avait, pour ainsi dire, substituée à la puissante tribune de l'antiquité, est

peut-être le plus beau titre de notre supériorité littéraire; ou du moins, par un contraste assez bizarre, elle partage cette gloire avec notre théâtre. Mais le génie de l'éloquence appartient à cette foule de grands écrivains qui, chez une nation ingénieuse, passionnée, mobile, ont tour à tour agité et dominé les esprits. Combien sera-t-elle instructive et brillante cette revue de talents si variés! En la commençant aux premières époques de notre langue, nous ne l'entendrons pas d'abord au-delà du dix-septième siècle. Plus tard, nous examinerons ce que fut l'éloquence dans le siècle suivant. Enfin, nous chercherons ce qu'elle peut devenir encore. Car ces modèles, que nous allons réunir, appeler de toutes parts, ne sont pas là, messieurs, pour vous désespérer. Ils ont, il est vrai, parcouru les genres les plus divers. Ils ont, en apparence, tari les sources de l'originalité : ils ont partout brûlé la moisson et le sol. Mais étudiez profondément leur génie; méditez leurs ouvrages; remuez les cendres qu'ils ont laissées; il en sortira des richesses nouvelles. Que tous ces heureux génies, que tous ces immortels écrivains prennent donc à vos yeux un nouveau caractère, en vous offrant à la fois et ce qu'ils ont fait, et ce qu'ils peuvent vous inspirer.

L'éloquence qui s'échappe d'une ame vivement émue peut se manifester dans l'idiome le plus

imparfait. Des signes même et des mouvements muets peuvent être éloquents, et produire l'impression souveraine de l'éloquence. Cependant, messieurs, l'art de la parole; le talent oratoire, n'existe que dans une langue perfectionnée. Chez un peuple neuf et grossier, où la société inculte n'a point encore poli le langage, un homme doué d'une ame forte et d'une imagination irritable, pourra trouver des pensées si hautes, que l'idiome dont il fait usage paraîtra s'élever avec elles; mais cet homme ne sera point un orateur. Sans doute les langues ne sont que les instruments de la pensée; mais, par cette destination même, elles ont besoin de devenir des instruments souples et réguliers, pour bien rendre sous la main qui les presse. Sont-elles encore rudes, licencieuses et bouffonnes; elles détruiront le pathétique, elles glaceront le sentiment: il n'y aura pas d'éloquence. Et qu'on ne voie pas ici la puissance des mots exclusivement reconnue. Cette puissance est celle des choses mêmes, celle des mœurs, et de l'esprit général, dont la langue n'est que l'expression. Dans l'âpreté, la licence ou la trivialité d'un idiome, c'est la barbarie même de la nation, l'engourdissement de ses organes, son insensibilité morale qui se manifeste, et qui résiste à la naissance des arts.

Nous n'essaierons pas, messieurs, de recher-

cher la langue française dans la confusion de ses origines. Mais attendant l'époque où, par le progrès des mœurs, dépouillée de la rudesse celtique, elle est devenue capable d'éloquence, nous étudierons, avec un soin curieux, les premiers écrivains qui développèrent ses richesses natives.

Vous le savez, messieurs, l'éloquence est loin d'appartenir exclusivement aux ouvrages qui la promettent par le sujet et par le titre. Peut-être même, dans un siècle où la grossièreté du goût égalait l'érudition, était-il naturel que l'éloquence manquât surtout dans les ouvrages laborieusement composés à l'imitation des anciens, tandis qu'elle pouvait çà et là se produire dans les libres imaginations d'un esprit sans goût et sans loi. N'a-t-il pas, plus d'une fois, mérité le nom d'éloquent, cet écrivain naturel, capricieux et brillant, qui raillait avec tant de gaieté le jargon oratoire de son siècle, ce Montaigne, philosophe dans ses opinions, et toujours passionné dans son langage? Le style inégal des Essais nous donnera ces vives images, ces mouvements soudains, ces paroles de poète qui doivent colorer le style de l'orateur. Tandis qu'à la même époque tous les orateurs en titre étaient froids et ridicules sous leur pompe apprêtée, Montaigne était éloquent, parce qu'il était vrai. En effet, l'éloquence, pratiquée comme art, exige autant de goût que d'i-

magination et de chaleur. Il faut une incroyable perfection de raison pour adopter des passions étrangères, se les approprier par l'illusion oratoire, et les exprimer sans effort et sans faiblesse. C'est le chef-d'œuvre des hommes de génie, dans le siècle du bon goût. Mais, lorsque les sentiments jaillissent à flots pressés du fond de l'ame, lorsque Montaigne pleure la Boëtie, parce qu'il est inconsolable de l'avoir perdu, il faut bien que son langage soit vif, naturel, pénétrant comme sa douleur.

N'éprouverez-vous pas quelque intérêt, messieurs, à voir figurer parmi les premiers modèles de l'éloquence française ce la Boëtie, dont les regrets de Montaigne donnent une idée si touchante et si haute ? Le Traité de la servitude volontaire, qu'il écrivit à vingt ans, étincelle de pensées fortes, d'images hardies, et semble un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome, sous la statue brisée du plus jeune des Gracches.

Ainsi, messieurs, nous verrons par les inspirations de Montaigne et de son ami, la langue française s'élever à la hauteur de l'éloquence, en même temps que, par les traductions d'Amyot, elle devenait plus abondante et plus périodique. Charron, imitateur de Montaigne, remplaçant par la méthode et la correction ce qui lui manquait de verve et d'originalité, donnera aux vé-

rités éternelles de la conscience cette simplicité qui est éloquente, lorsque les idées sont trop grandes pour être ornées, et cette force d'expression qu'une ame vertueuse trouve toujours en parlant de ses devoirs. Amyot, Montaigne, la Boëtie, Charron, passeront sous vos yeux à la fois comme premiers créateurs de la prose française, et comme moralistes éloquents. Je ne vous donnerais pas, messieurs, une idée veritable des richesses de notre éloquence, si je n'ouvrais pas à vos yeux ces sources antiques dans lesquelles peut se rajeunir notre langue vieillissante. C'est là que puisait Rousseau, qui, deux siècles plus tard, sut porter dans la morale l'intérêt et la chaleur des passions.

Dans l'antiquité, les orateurs ont précédé les philosophes; et Périclès parut avant Platon. Indépendamment des hasards de la nature, qui dérange quelquefois les systèmes, en créant, hors de propos, un homme de génie, il semble, en effet, que l'éloquence des passions doive naître avant le talent sublime et réfléchi d'un philosophe éloquent.

Mais l'éloquence, qui domine quelquefois si puissamment les états, est soumise à l'influence des gouvernements; et l'on pourrait, en suivant ses vicissitudes, retrouver toute l'histoire morale et politique des peuples. Sous le despotisme, il

n'y a pas de place pour l'éloquence, non plus que pour la gloire. Les révolutions deviennent son théâtre et son écueil : elle y brille, pour mourir frappée par le glaive; et les têtes des orateurs sont attachées à la tribune sanglante. Elle s'affaiblit et s'énerve dans la paix des monarchies heureuses, qui redoutent l'agitation de peur du changement. Les républiques mêmes, que l'on croit le domaine de l'éloquence, ne sont pas toujours faites pour elle. L'éloquence ne s'élèvera pas dans ces démocraties économes et modestes, où la liberté n'est pas un effort d'héroïsme, une conquête de l'enthousiasme, mais un avantage du sol, et, pour ainsi dire, un présent de la pauvreté : la Suisse n'a jamais eu d'orateurs. L'éloquence ne s'élèvera pas dans ces républiques factieuses, où les citoyens aiment encore plus la vengeance que la liberté; où la force décide incessamment, et signale ses victoires successives par l'exil et par la mort : Florence n'a jamais eu d'orateurs. L'éloquence ne montrera point son génie dans ces républiques industrieuses et commerçantes, où la liberté même n'est estimée que comme un instrument de richesses, où le patriotisme n'est qu'un calcul d'intérêt, où les plus grands sacrifices sont des spéculations plutôt que des vertus : on n'a jamais vanté les orateurs de Carthage; on ne connaît pas les orateurs de la Hollande. L'éloquence n'osera

pas naître dans ces aristocraties ombrageuses où l'activité du despotisme est rendue plus terrible par le nombre de ceux qui l'exercent, où des républicains tyranniques redoutent d'autant plus la liberté, qu'ils lui doivent leur puissance et règnent en son nom : à Venise on ne parlait pas.

L'éloquence a tout à la fois besoin de la violence des passions, et de l'autorité toute puissante des lois. Mais cet état est une espèce de prodige difficile et peu durable. Ainsi, dans Athènes, dans Rome, l'éloquence n'eut que de courts intervalles de gloire, au moment même où la liberté allait périr par la guerre civile et par la conquête. Étrange fatalité des institutions et du génie de l'homme ! quand l'éloquence s'élève au milieu des institutions faites pour elle, trop souvent elle assiste à leur ruine, et meurt sur leurs débris ; elle meurt avec Démosthènes, Antoine et Cicéron. Quand l'éloquence élève une tête hardie, au milieu des institutions qui la repoussent, elle est plus forte pour détruire qu'elle ne l'avait été pour sauver; mais elle meurt encore sur les ruines qu'elle a faites. Ainsi, Rienzi, qui, dans la Rome pontificale prétendait retrouver la Rome des Scipions; Rienzi, dont l'antiquité eût fait un grand homme, mais qui, laissé seul à lui-même entre les débris du Colisée et les inscriptions effacées des tombeaux entr'ouverts,

redemandait la tribune des Gracches, et promettait de créer des Romains; Rienzi, avec son audace et son génie, ne semblait qu'un séditieux, et mourait oublié.

Vous remarquerez, messieurs, qu'en s'interdisant l'éloquence politique, les peuples modernes avaient dû rendre plus tardive et reporter à une époque de civilisation plus éloignée la naissance de toute espèce d'éloquence. La grandeur des intérêts politiques éveille les imaginations, et produit des orateurs. Si l'éloquence avait été, parmi nous, un ressort de l'État, on l'aurait cherchée, dès qu'il y aurait eu des ambitieux; on y serait parvenu, dès qu'il y aurait eu des hommes de talent. Mais l'éloquence, cultivée comme un ornement de l'esprit, a dû attendre, pour se développer avec avantage, l'époque de perfection et de maturité commune à tous les arts.

Sans doute, messieurs, ce ne sont pas les troubles civils qui ont manqué à la France pour le développement de l'éloquence; mais ces troubles n'enfantèrent long-temps que des crimes, sans laisser place au génie. Il n'y avait pas d'éloquence qui eût arraché la Saint-Barthélemy du cœur de Médicis. Et L'Hôpital, qui seul aurait osé défendre l'humanité devant Charles IX, avait enseveli dans la retraite son courage et sa voix. Irez-vous chercher l'éloquence parmi les

frénésies scholastiques et féroces de la Ligue ?

Cependant à l'époque où fut agité ce grand procès, d'où dépendait le bonheur d'un peuple, et tandis qu'Henri IV plaidait sa cause par des bienfaits et des victoires, un livre singulier, mêlé de bouffonnerie et d'éloquence, vint jeter sur les factieux un ridicule salutaire. La satire Ménippée n'eût-elle d'autre mérite que d'avoir servi la cause d'Henri IV, il faudrait lui donner une place honorable parmi les vieux monuments de notre éloquence politique. Mais cet ouvrage, dégagé de l'enflure oratoire qui surcharge les écrits du même temps, est remarquable par une naïveté pleine de force et de sens. L'ironie, cette arme puissante des orateurs antiques, l'ironie, à laquelle Cicéron consacre un livre entier de ses immortels Traités, s'y fait partout sentir, et n'exclut ni la vigueur de la logique, ni les éclats d'une indignation généreuse. Henri IV prenait lui-même quelquefois la plume, pour soutenir ses droits contestés par le fanatisme et la haine. Ce prince, le modèle des chevaliers, des héros et des rois, avait l'éloquence de l'ame; et lorsque, aidé de Sully et de Mornay, il s'adressait à ce peuple égaré, qu'il aurait voulu ramener par d'autres arguments que la victoire, les maux de la France désolée, l'impatience de la rendre heureuse, la douleur d'être forcé de la conquérir,

s'exprimaient par des mouvements pleins de grandeur et de feu. Quand vous lisez dans un de ses manifestes aux soldats de la Ligue : « Pour moi, « prince français, même en vous combattant, je « vous aime tous, et je me sens affaiblir et périr « en votre sang. » Ne reconnaissez-vous pas la voix et le cœur d'Henri IV?

Ainsi, messieurs, le seizième siècle, rapidement parcouru, nous montrera les origines et les sources primitives de la langue oratoire, la barbarie de la chaire et du barreau, l'éloquence politique naissant pour appuyer le trône du grand et bon roi. Dans cette époque, nous cherchons plutôt à découvrir les lueurs éparses du génie, qu'à distinguer les genres oratoires. Le dix-septième siècle va s'ouvrir; et le cardinal Richelieu le prépare. C'est alors que dans les monuments de l'éloquence française nous chercherons l'imitation et le goût de l'antiquité.

Richelieu, toujours dominateur et souvent despote, voulut que l'éloquence, comme les autres arts, servît à la décoration de la puissance; il lui assigna, pour apanage, le soin minutieux de la langue, et l'étude de ce style pompeux qui s'exerce sur de vaines louanges. Ainsi, ce genre oratoire que l'antiquité estimait peu, et que Rome ne connut que dans sa décadence, sert de prélude à la plus belle époque de notre gloire littéraire.

Nous ne serons pas ingrats envers ces premiers artisans de la langue, *ces ouvriers de la parole*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, qui, par un travail sans gloire, polissant la rudesse des sons, et réglant l'incorrection des phrases, préparèrent aux grands écrivains une langue digne d'interpréter leurs pensées, et ne leur laissèrent d'autre tâche que d'avoir du génie. Parmi ces hommes, nous en distinguerons un seul qui, trop estimé de son siècle, trop dédaigné du nôtre, hâta plus que personne les progrès de la langue française, et employa si heureusement tous les artifices du style oratoire qu'il parut avoir le génie de l'éloquence. Lorsque, fatigué de l'incorrection et de la dureté des écrivains du seizième siècle, on arrive à Balzac, et que l'on remarque la pompe majestueuse et savante de ses périodes, on explique, on justifie l'admiration de son siècle. Telle est la puissance de l'harmonie sur les organes des hommes, que même déplacée elle les subjugue et les enchante. Cependant le talent de Balzac a disparu dans la perfection même de la langue. L'heureuse combinaison des tours et la noblesse des termes sont entrées dans le trésor de la prose oratoire : l'exagération emphatique, le faux goût, la recherche, sont demeurés sur le compte de Balzac ; et l'on n'a plus compris la gloire de cet écrivain, parce que ses fautes seules lui

restaient tandis que ses qualités heureuses étaient devenues la propriété commune de la langue qu'il avait embellie.

Cependant, messieurs, Balzac, que nous abandonnerions sans peine si nous ne pouvions reconnaître en lui que le premier inventeur d'une éloquence sophistique, nous intéressera par un plus heureux emploi de son talent. Convaincus que si la haute éloquence a besoin, pour se produire, d'une langue perfectionnée, la perfection du langage ne mérite ce nom que lorsqu'elle est mise en usage pour graver des pensées profondes et de généreux sentiments; nous rechercherons ce double mérite qui caractérise l'éloquence morale, dans quelques écrits de Balzac, surtout l'Aristippe et le Socrate chrétien. Le tort de Balzac, ce qui gênait l'essor de son génie, ce qui falsifiait son éloquence, c'était de n'être qu'un homme de lettres, un écrivain. Les anciens orateurs discutaient les plus hautes questions de la politique avec cette simplicité qui naît de l'habitude; ils ne se montraient pas emphatiques, en parlant des plus grandes choses, parce qu'ils vivaient au milieu d'elles, et les connaissaient assez pour n'avoir pas besoin de les exagérer. La science de l'homme d'état servait au talent de l'orateur, et bannissait ce faste oratoire, cette recherche de langage qui détruit la force et la vérité de l'éloquence.

Un homme que l'on peut compter parmi les plus singuliers esprits de la France, et que l'on placerait parmi les plus grands, si toutes ses qualités heureuses et brillantes s'étaient appuyées sur une certaine solidité de raison, partie indispensable du vrai génie; un homme qui, possédé d'enthousiasme pour l'antiquité, l'avait étudiée, non pas en rhéteur, mais en politique, pour y chercher des encouragements à l'ambition et des exemples de succès; un homme qui, sous la sainteté du caractère épiscopal, joignait l'audace de Gracchus et les caprices d'un héros de roman, le cardinal de Retz, orateur de la Fronde, consacrant l'éloquence à des intérêts présents et populaires, lui donna cette vive originalité, cette vigueur de naturel, ces formes rapides et familières que n'auraient jamais atteintes les orateurs académiques, et les clients de Richelieu. Sans parler de l'histoire de la conjuration de Fiesque, qui, composée par un jeune homme de dix-sept ans, paraît à cet âge un étonnant début d'éloquence, vous serez étonnés, messieurs, de toutes les ressources d'esprit qui remplissent les diatribes, aujourd'hui peu connues, dont le cardinal de Retz poursuivait Mazarin; et, à travers des formes quelquefois bizarres, vous reconnaîtrez le vrai génie de l'éloquence séditieuse, qui mêle la raillerie, le raisonnement et la colère, et surtout

sait avilir par le ridicule celui qu'elle veut écraser sous la haine.

Balzac avait mis dans la langue française la correction, la noblesse et l'harmonie. Retz y jeta la verve et le mouvement de son imagination impétueuse. Il n'y a pas encore de grands orateurs; mais, si je puis parler ainsi, la langue est préparée pour les recevoir; et la France saura les entendre. Qu'il s'élève des hommes de génie; qu'ils choisissent le sujet qui parle le plus hautement au cœur de leurs contemporains, et vous verrez se renouveler les prodiges et la puissance de la tribune antique. L'éloquence, qui maîtrise le cœur de l'homme, lui est réciproquement soumise. Pour montrer toute sa force, pour atteindre son plus haut point de sublime, elle doit s'exercer sur l'intérêt général, sur l'affection la plus vive du peuple qui l'écoute. Dans l'antiquité, le plus grand intérêt, la plus puissante affection, c'était la liberté; dans le dix-septième siècle, ce fut la religion. C'était en touchant cette partie sensible et féconde du cœur humain, que l'éloquence pouvait élever une tribune à côté de celle de Démosthènes. L'éloquence religieuse, voilà l'immortelle couronne du siècle de Louis XIV. La langue était assez épurée, pour n'avoir plus besoin que de hautes pensées. Les poètes, ces devanciers ordinaires des orateurs, étaient déja

venus; Malherbe avait enseigné l'harmonie; et Corneille élevait les ames, en leur montrant le sublime, qui semblait disparu du monde, depuis qu'il n'y avait plus de Romains. Pour créer des orateurs, il ne fallait qu'un grand intérêt social, une grande passion: ce grand intérêt fut Dieu, la révélation et l'éternité; et comme il n'y avait jamais eu de pareilles questions agitées dans la tribune antique, jamais on n'avait entendu si haute éloquence. Les philosophes de la Grèce énoncèrent, dans l'enceinte de leurs écoles, quelques grandes vérités morales; et Platon avait eu de sublimes pressentiments sur les destinées humaines. Mais ces idées mêlées d'erreurs et enveloppées de ténèbres, divulguées à voix basse depuis la mort de Socrate, ne s'adressaient pas à la foule du peuple; et, dans ces gouvernements si favorables en apparence à la dignité de l'homme, on ne faisait rien pour lui apprendre ses devoirs, et ses immortelles espérances. Le christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante; tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire qui, plus d'une fois, donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où

furent long-temps défendus des intérêts partout abandonnés, et qui, seule, plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise; l'orateur, maître des esprits qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire, et de plus effrayant que la mort; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars tombés au champ de bataille, il donne à leurs ames cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique; cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'ame, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux

de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour purifier les ames. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui, seul, peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

A cette image de l'éloquence apostolique n'avez-vous pas reconnu Bossuet? Grand homme, ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu! Le privilége du sublime te fut donné; et rien n'est inépuisable comme l'admiration que le sublime inspire. Soit que tu racontes les renversements des états, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions, soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourante au milieu des pompes et des dangers de la cour, soit que ton ame s'élance avec celle de Condé et partage l'ardeur qu'elle décrit; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons à demi préparés, tu saisisses, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la religion, partout tu agrandis la parole humaine,

tu surpasses l'orateur antique; tu ne lui ressembles pas. Réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public, et consacrer encore la religion elle-même. Grand homme, peut-on parler d'éloquence, sans commencer et sans finir par ton nom? Orateur invincible, écrivain inimitable, que ton image brille dans cette enceinte, pour être l'inspiration toujours présente de notre enseignement, et de nos auditeurs!

Aussitôt que Bossuet a paru, l'éloquence semble se communiquer et se répandre; et quoiqu'il garde seul la prééminence du sublime, de grands orateurs naissent à son exemple. Ceux même qui, jusque là, demeuraient dans les ténèbres du mauvais goût, atteints de cette vive lumière, essaient d'en réfléchir l'éclat. Ainsi, lorsque les tribus captives revinrent à Jérusalem, à peine le feu sacré, qui paraissait éteint et couvert d'une sombre vapeur, eut-il été tiré de son asile, et placé sous les rayons du soleil naissant, qu'il s'alluma soudain, et jeta partout des flammes éclatantes. Telle est l'influence d'un grand homme: il anime le génie de ceux qu'il éclaire. Mascaron, dont le talent était d'abord étouffé par l'affectation et la barbarie, lorsqu'il eut entendu Bossuet, se jeta

dans les routes de la haute éloquence ouvertes devant lui. Fléchier y marcha d'un pas sûr et, pour ainsi dire, mesuré. Près de lui paraît Larue, inégal et négligé. Mais comme il a quelquefois approché de Bossuet, on est forcé de croire qu'il avait du génie.

Pendant que le plus sublime des orateurs, en agitant fortement les imaginations, réveillait ou faisait naître les talents, les fortes et profondes études de Port-Royal préparaient à l'orateur cette vigueur de science et de logique qui soutient et nourrit l'éloquence. Ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois, messieurs, comment cet Arnauld, pour lequel les plus beaux génies du dix-septième siècle avaient réservé le nom de grand, n'a laissé que des ouvrages sans lecteurs? Si nous en croyons son siècle, il avait toutes les qualités qui dominent les esprits, et même, s'il eût été moins vertueux, toutes celles qui peuvent former un redoutable sectaire, un talent fécond et universel, une persévérance inflexible comme sa conviction, une éloquence énergique, dont les négligences et les longueurs disparaissaient pour les contemporains dans l'intérêt même des sujets et dans la chaleur des discussions; enfin, la promptitude de génie, l'ardeur et la fermeté de Luther, mais une ame plus pure, plus désintéressée, des projets moins hardis, et surtout un

autre siècle. Grand homme de son vivant, il n'est plus estimé que sur la foi de son siècle, parce que, dans la foule de ses compositions précipitées, il a négligé cet immortel talent d'écrire, qui produit l'intérêt par l'élégance, et met dans un ouvrage l'impérissable empreinte de l'imagination et du goût. Arnauld n'est plus un orateur pour la postérité, parce qu'il ne fut jamais un grand écrivain. Elle ne passera pas ainsi, elle ne perdra pas son intérêt et sa chaleur, l'éloquence de ce Pascal qui, dans quelques lettres polémiques, trouva l'art du ridicule avant Molière, et ressuscita la véhémence de Démosthènes. Je conçois sans peine que la diction de Pascal n'ait pas vieilli : elle devait former notre langue. Cette plaisanterie a quelque chose de vif et de naturel qui conserve à l'expression une éternelle nouveauté. Dans ce style rapide et moqueur, le besoin d'être concis, pour être toujours piquant, a banni les phrases longues ou faibles, et saisi les vraies tournures, les tournures durables, celles qui sont à la fois les plus expressives et les plus courtes.

Mais cette continuelle invention de style devient plus admirable lorsque, remplaçant la raillerie par l'invective, Pascal s'abandonne à la haute éloquence. Il a laissé l'ironie qui n'est plus assez forte pour lui. Animé par la présence de ses ad-

versaires, il frappe sans ménagement et sans détour; puis, il s'arrête, il retient ses mouvements, il se replie sur sa dialectique invincible; mais sa modération est cent fois plus accablante encore que sa colère.

Qu'un homme sensible à l'éloquence, et accoutumé au génie de Démosthènes, relise la quatorzième Provinciale, la fameuse lettre sur l'homicide. Pascal enferme d'abord ses adversaires entre la religion corrompue et l'humanité outragée : alors il avance contre eux par une progression lente et inévitable, descendant toujours des plus hauts principes, s'appuyant sur toutes les autorités sacrées, et portant le scrupule de la plus rigoureuse logique dans la démonstration des plus manifestes vérités. Il emploie, pour ainsi dire, à la défaite de ses ennemis, une surabondance de force; et l'on voit qu'il les retient si long-temps sous le glaive de son éloquence, moins pour les réfuter que pour les punir. Chaque fois qu'il achève un argument, la cause est gagnée; mais il recommence, pour traîner ses adversaires vaincus à travers toutes les humiliations de leur erreur.

Cette puissance de dialectique, appliquée aux discussions religieuses, devint une des armes de la chaire chrétienne. Bossuet, dans la foule de ses sermons, rapidement conçus, se livrant à

l'ardeur de son imagination et de sa foi, avait commandé la conviction par l'enthousiasme. Bourdaloue fit de l'éloquence évangélique un art profond et régulier. C'est l'athlète de la raison combattant pour la foi. Dans l'ordonnance de ses preuves, dans le choix des développemens, dans l'inépuisable fécondité de sa logique, il a retrouvé ce génie de l'invention qui formait la faculté dominante de l'orateur politique ou judiciaire, faculté peut-être plus rare que cette imagination de style, qui s'accorde quelquefois avec l'impuissance de saisir et d'enchaîner les parties diverses d'un ensemble unique. N'y aurait-il pas, messieurs, une apparente singularité à éprouver sur un sermon de Bourdaloue la justesse des règles que Cicéron établissait, pour l'ordonnance et la progression d'une attaque judiciaire? Non, sans doute, ce ne sont pas deux genres inconnus l'un à l'autre, que j'aurai bizarrement confondus; c'est l'unité de la logique qui se manifestera dans la diversité de ses applications; et quand vous verrez Bourdaloue traiter trois fois un même sujet, et trois fois inventer une nouvelle combinaison de raisonnements et de preuves, vous reconnaîtrez le vrai génie de l'orateur. Mais en admirant cet art prodigieux, peut-être nous nous demanderons si la perfection de l'orateur évangélique doit être de surpasser en vigueur de raisonne-

ments les logiciens de l'antiquité. Nous chercherons par d'instructives comparaisons à nous éclairer sur le véritable génie de l'éloquence sacrée; nous interrogerons cette autre antiquité qui commence au milieu de l'avilissement de la Grèce et de Rome, l'antiquité chrétienne qui, par un prodige inoui dans l'histoire de l'esprit humain, relève les arts, tandis que le décadence des empires suivait son cours, comme pour montrer que la grandeur toute morale du christianisme ne devait rien à la fortune. Accoutumés à chercher les chefs-d'œuvre de génie dans des époques de gloire et de prospérité, nous serons étonnés de voir Chrysostôme et Grégoire de Nazianze, au milieu de l'invasion des barbares. Mais ces hommes, nés dans des temps malheureux qu'ils surmontaient par leur religion et leur génie, nous paraîtront dignes de donner des leçons d'éloquence au siècle de Bossuet et de Louis XIV, au siècle le plus savant et le plus poli de l'Europe moderne.

Sans doute ils n'ont pas su toujours se séparer de leurs contemporains; quelquefois même ils ont parlé dans le style bizarre de leur siècle, pour s'en faire mieux entendre. Mais que d'inspirations oratoires n'ont-ils pas trouvées dans la grandeur de leur mission! Plus rapprochés de la naissance du christianisme, ils semblent encore porter sur le front la langue de feu des apôtres.

N'étant pas, comme nos grands orateurs sacrés, dans une possession paisible de quinze siècles, ils ont toute l'activité d'une lutte journalière, et tout l'enthousiasme d'une récente victoire : on entend leurs cris de triomphe et de joie. Il ne leur suffit pas de terrasser ces passions qui, suivant Bossuet, feraient de nos cœurs un temple d'idoles. Les temples mêmes et les idoles sont debout : Julien les protège de sa puissance et de ses écrits. La philosophie se soulève en faveur des fables antiques. Le peuple, rendu plus opiniâtre par ses malheurs, redemande ses dieux. Les orateurs sacrés sont partout; ils résistent à Galérius; ils répondent à Symmaque; ils pleurent sur Théodose et sur Valentinien; ils justifient le christianisme devant les nations qui l'accusent; ils demandent à Genseric d'épargner le genre humain. Dans le débordement des plus effroyables calamités, dans la désolation de l'empire, ils paraissent au milieu des hommes, pour leur défendre de désespérer; et ils entreprennent de consoler l'univers qu'ils veulent conquérir.

Voilà les intérêts qui donnent aux pères de l'église une grandeur, un naturel, un enthousiasme, que Fénélon regrettait de ne pas trouver dans la logique éloquente de nos prédicateurs modernes. Sans doute ces intérêts ne sauraient être suppléés. Mais Fénélon lui-même a montré

qu'une imagination vive et touchante pouvait répandre encore sur la chaire évangélique quelque chose de cette inspiration primitive. Son admirable sermon sur les missions, rapproché de la doctrine qu'il expose dans ses dialogues sur l'éloquence, et comparé aux grands exemples des pères de l'église, pourra nous apprendre ce qui manque au génie de Bourdaloue. Massillon terminera ce parallèle; et puisque nous essayons d'examiner les chefs-d'œuvre de la chaire sous un point de vue profane, nous appliquerons à ce grand orateur les préceptes de l'antiquité sur l'élocution et sur le pathétique. Ainsi, messieurs, tout l'art des anciens rhéteurs se trouvera justifié par des applications qu'ils n'avaient pas eux-mêmes prévues. Le style, le choix, la vivacité des images, l'enchaînement facile des périodes, le charme varié de l'harmonie, tout ce que Cicéron demandait à l'orateur, est réalisé par Massillon. Dans la diversité des deux langues, c'est le style de Cicéron lui-même. Les affections douces, les mouvements persuasifs, viennent animer cette régularité de langage; et la lumière orientale des prophètes y répand une teinte d'originalité, sagement adoucie par la perfection de l'élégance et du goût.

Pendant que Louis XIV et sa cour entendent cette mélodie religieuse, qui parle si doucement

aux ames attendries; pendant que l'orateur évangélique, jaloux de plaire pour mieux émouvoir, unit à la sainteté des maximes la pompe élégante du langage, et quelquefois la délicatesse des louanges, quelle voix rude et menaçante s'élève loin du trône, et mêle à la parole de l'évangile les imprécations de la haine? Ce sont les prêtres d'une religion injustement exilée. On a trompé la foi d'un grand monarque: on a chassé les pasteurs, et les troupeaux ont suivi. Déplorable erreur de la politique! les ministres persécutés sont partis, errants comme des apôtres; ils ont secoué la poussière de leurs pieds, et sont montés, pleins de colère, dans les chaires des ennemis de la France. Entendez-vous Saurin, qui déclame contre Louis XIV, qui blasphème contre sa patrie, et prophétise des victoires aux soldats de Guillaume III? La pureté de l'accent français s'est altérée sur la terre de l'exil; les sentiments français ont cédé bien plus encore à l'indignation du malheur: il reste une éloquence altière et négligée, qui ne parle plus aux passions d'un siècle où les lois et les mœurs ont à jamais proclamé la tolérance.

Quoique l'éloquence religieuse soit la grande éloquence du dix-septième siècle, quoiqu'elle y ait occupé la place que la tribune politique tenait dans l'antiquité, quelques autres productions du

génie oratoire ont marqué cette époque. Les parlements qui gardèrent long-temps, avec une courageuse intégrité, le dépôt imparfait des libertés publiques, firent plus d'une fois entendre de nobles accents. L'éloquence judiciaire fut elle-même honorée par un beau monument, les Mémoires de Pélisson pour un ami malheureux.

Enfin, pour dernier trait de cette illustre époque, si la puissance oratoire ne s'est montrée avec toute sa grandeur que dans la chaire évangélique, l'éloquence est dans tous les ouvrages célèbres du dix-septième siècle: elle a mis sa véhémence et sa rapidité dans l'immortel Discours de Bossuet sur l'histoire; elle s'unit à la muse d'Homère pour inspirer le Télémaque; elle anime la morale de Nicole qu'admirait Sévigné; elle donne à Sévigné de vives peintures, et de soudains mouvements de l'ame; elle éclate dans La Bruyère par l'audace des figures et du langage: elle inspire à Pascal ces étonnantes pensées où le génie paraît grand de tous les secours qu'il dédaigne, où le sublime est plus simple qu'ailleurs, et semble le langage naturel d'une raison si puissante, qu'elle ne pouvait pas s'exprimer autrement.

Que de réflexions, messieurs, ne vous offrira pas cette revue peu nombreuse d'écrivains si grands et si divers dans leur génie! Quelles ins-

pirations avaient-ils empruntées à l'antiquité? Que recevaient-ils de leur siècle? Comment, et avec quelle bonne foi, leurs études étaient-elles modifiées par l'esprit de leur temps? Quel était pour eux le terme de l'imitation, le commencement de l'originalité? Comment sont-ils souvent des Grecs et des Romains par l'élégance, par le style, et donnent-ils, en même temps, l'expression la plus fidèle d'une grande époque de la société moderne? Questions intéressantes, messieurs, heureuses et paisibles recherches où l'imagination se plaît, et qui, ramenant sous nos yeux les plus beaux modèles de l'antiquité, nous feront jouir de tous les trésors de l'esprit humain, en étudiant l'éloquence française. N'agréez-vous pas, messieurs, cette étude qui déja vous est familière, et que nous recommençons ensemble?

Quelle passion plus salutaire que l'amour des lettres! quel meilleur emploi des loisirs de la jeunesse! et dans des temps encore agités, quelle préoccupation plus conciliatrice et plus douce! Les lettres sont comme toutes les choses grandes et pures, comme la justice, comme la vertu; elles ont le privilége d'élever l'ame tout ensemble, et de la calmer. Elles inspirent à la fois l'enthousiasme et la paix.

Venez, donc, messieurs, dans cette enceinte pour écouter, non pas la voix d'un rhéteur, mais

celle des grands génies qui nous serviront de maîtres. Au lieu de vous contenter d'une froide et solitaire lecture, venez dans cette réunion nombreuse écouter ces voix immortelles qui paraîtront plus sonores et plus vivantes, à mesure que l'admiration de chacun s'augmentera de celle de tous.

Nourrissez maintenant vos ames de ces grandes pensées, de ces souvenirs ineffaçables, de ces émotions d'éloquence et de génie, belle passion de la jeunesse, qui, dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse, se retrouvent au fond de l'homme et donnent au talent développé la vigueur et la grace. Cette éloquence, que l'occasion fait naître, mais que l'étude a préparée, est devenue l'un des ressorts de notre institution politique. Elle peut conduire aux premiers honneurs du pouvoir et de la tribune. Chaque jour plus nécessaire, elle sera l'instrument de l'ambition, de la gloire et du bien public; elle est attachée à notre liberté même. Ce monarque héritier de Louis XIV, et, comme lui, protecteur des lettres, mais surtout ami des lumières et des lois, en donnant à notre siècle un nouvel ordre politique, a fait bien plus que d'honorer l'éloquence; il a ouvert pour elle la plus noble carrière dans l'avenir; et, se confiant au patriotisme du soin de perpétuer les talents, il a préparé des occasions

pour le génie français dans ces mêmes institutions qui doivent renouveler la grandeur et affermir la durée glorieuse du trône et de la France.

ESSAI HISTORIQUE

SUR MILTON.

MILTON naquit à Londres, le 9 décembre 1608. Son père, homme instruit, passionné pour les arts, ayant même un talent distingué pour la musique, exerçait dans cette ville la profession de notaire. Le jeune Milton reçut l'éducation la plus savante; et, dès l'âge de douze ans, son application à l'étude et ses veilles prolongées avaient commencé d'affaiblir sa vue. Il suivit avec éclat les cours de l'université de Cambridge : l'imagination de l'auteur du *Paradis perdu* s'annonçait par des poésies latines, où l'on ne peut méconnaître une élégance et une douceur bien rares parmi les latinistes du Nord. Mais son humeur altière lui attira quelques inimitiés qui l'éloignèrent de Cambridge, après cinq ans de séjour. Le ministère ecclésiastique avait été sa première vocation : il

MILTON.

y renonça sans retour, incapable de plier son esprit sous le joug de l'église établie, et voulant garder l'indépendance de sa foi.

A l'âge de vingt-quatre ans, Milton revint près de son père, qui s'était retiré des affaires, et habitait à la campagne. Il y passa quelques années dans l'ardeur de l'étude, embrassa presque toutes les connaissances humaines, antiquités, langues modernes, histoire, philosophie, mathématiques. La poésie latine, qu'il aima et cultiva toujours, et la poésie anglaise, qu'il devait embellir d'une gloire nouvelle, servaient seules de diversion à ses travaux. C'est à cette époque, sans doute, qu'il faut reporter la composition de quelques pièces que Milton publia plus tard, et qui sont pour peu de chose dans sa renommée. Elles indiquent seulement les fortes études et le goût profond de l'antiquité, qui se mêlaient à son génie original, et qui semblent quelquefois le ralentir sous le poids de l'érudition et des souvenirs. Ses vers latins ont beaucoup de correction et d'harmonie : ses vers anglais qu'il n'osait pas encore affranchir du joug de la rime, sentent l'effort et la contrainte. On a beaucoup vanté, parmi ses premiers essais, l'*Allegro* et le *Penseroso*, deux pièces où ne se trouve pas le contraste que promet l'opposition de leurs titres. Le génie de Milton semblait dès-lors ami des idées tristes et éle-

vées ; et le *Comus*, espèce de comédie-féerie qu'il fit à cette époque, à l'imitation des Italiens, présente plus de bizarrerie que de gaîté.

Après plusieurs années de retraite et d'étude, Milton, qui venait de perdre sa mère, partit pour un voyage en Italie. Il passa par la France, dont il connaissait la littérature, encore peu formée, et se rendit à Florence, où il eut plusieurs fois occasion de voir le grand Galilée dans sa prison. Le beau ciel de l'Italie, le spectacle de cette contrée poétique, toute pleine des monuments des arts, et toute retentissante de la gloire du Tasse, charmaient l'imagination du jeune Anglais. Il visita deux fois Rome, où la hardiesse de ses discours sur les questions religieuses donna quelque sujet d'inquiétude à ses amis. Il fut cependant très-favorablement accueilli par le cardinal Barberini ; et admis à ses concerts, il entendit Léonora, musicienne fameuse, dont il a célébré la voix et la beauté, dans quelques vers anglais, et dans un sonnet italien. Familiarisé dès long-temps avec la littérature du midi, Milton avait composé, dans le pur toscan, des vers qu'il lut avec succès aux académies d'Italie. Mais son ambition poétique était de polir sa langue maternelle, et d'être un jour, dans cette langue, l'interprète des pensées de ses concitoyens. Il était dès-lors tourmenté de l'espérance d'élever quelque grand mo-

nument à la gloire de son pays. A Naples, il fortifia cette pensée par les entretiens qu'il eut avec le marquis de Villa-Manso, vieillard ingénieux et enthousiaste, qui avait connu et beaucoup aimé le Tasse, et qui parlait de lui avec cette abondance de souvenirs et de précieux détails que laisse dans la mémoire l'intimité d'un homme illustre et malheureux. Milton se sentait inspiré, en écoutant l'ami du Tasse. Il lui disait, dans des vers latins dignes du siècle d'Auguste: « Vieillard « aimé des dieux, il faut que Jupiter ait protégé « ton berceau, et que Phébus l'ait éclairé de sa « douce lumière; car il n'y a que le mortel aimé « des dieux dès sa naissance, qui puisse avoir eu « le bonheur de secourir un grand poète *. »

Milton souhaitait pour lui-même un tel ami, un tel défenseur de sa gloire, un aussi religieux dépositaire de sa cendre; et il se promettait, à ce prix, de chanter un jour les antiquités nationales de l'Angleterre, les exploits du roi Arthur, et les héros de la chevalerie. Milton avait formé à Naples le dessein de parcourir la Sicile et la Grèce, lorsque le premier bruit des troubles de l'Angle-

---

* Dis dilecte senex, te Juppiter æquus oportet
Nascentem, et miti lustrârit lumine Phœbus
Atlantisque nepos; neque enim nisi carus ab ortu
Dis superis magno poterit favisse poetæ.

terre, en flattant une passion de liberté qui n'était pas moins forte en lui que celle des vers, le rappela dans son pays qu'il voulait servir. Il quitta lentement l'Italie, en passant par Rome, Florence, Venise et Milan. D'après une anecdote rapportée par Voltaire, c'est dans cette dernière ville que Milton, ayant assisté par hasard à la représentation du drame italien d'un certain Andreini sur la chute du premier homme, vit la grandeur d'un tel sujet, et conçut le plan de son poème. L'amour-propre anglais a repoussé cette origine; et le docteur Johnson a vivement contredit Voltaire. Cependant l'anecdote est vraisemblable: le drame cité existe; et même, ce que n'a pas dit Voltaire, la seconde scène du premier acte est un monologue de Lucifer apercevant la lumière du jour; et l'on ne peut nier que le mouvement et les pensées de ce morceau ne soient un faible crayon de la sublime apostrophe de Satan au soleil. Mais, qu'importent ces premières traces d'imitation effacées par l'enthousiasme du poète, et perdues dans sa richesse! Au reste, un motif naturel de croire que Milton rapporta d'Italie quelques pressentiments, quelques ébauches de sa grande pensée, c'est que l'on retrouve cette pensée dans les écrits qu'il fit paraître à son retour, sur des sujets peu faits pour y préparer son esprit.

En effet, Milton, revenu à Londres, dans l'an

née 1640, au milieu des premiers frémissements de la révolution et des attaques violentes contre l'épiscopat, se jeta d'abord dans ces querelles où l'esprit républicain se cachait sous l'argumentation théologique. Il dirigeait en même temps l'éducation de plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étaient ses deux neveux; circonstance qui a produit beaucoup de débats entre ses panégyristes et ses détracteurs, sur la question de savoir s'il avait été maître d'école. Paraissant uniquement occupé de ces soins obscurs, et d'une controverse qui ne l'était guère moins, il publia un écrit sur l'*épiscopat*, un autre *sur le gouvernement de l'Église* *, et un traité *de la réformation ecclésiastique*. Mais, au milieu de ces disputes, on aperçoit que, sous la ferveur de parti dont Milton est obsédé, il nourrit une autre pensée, un autre enthousiasme. A travers les syllogismes de l'argumentation puritaine, il annonce qu'on entendra un jour un homme qui, dans un *rhythme sublime et nouveau*, *chantera les miséricordes et les jugements du Seigneur*. Ailleurs, se livrant à une digression toute poétique, il rappelle les noms d'Homère, de Virgile, du Tasse; il annonce que la religion peut inspirer quelque chose de plus grand que leurs poèmes; il parle d'une dette qui lui reste à ac-

* On the reason of church government.

quitter envers elle. « Dans peu d'années, dit-il, « j'accomplirai cet engagement : il s'agit d'un ou- « vrage qui ne doit pas s'élever du milieu des feux « de la jeunesse et des vapeurs du vin, comme « ces vers qui coulent de la plume d'un amoureux « vulgaire. L'œuvre que je médite ne sera point « obtenue par une invocation à Mnémosyne et à « ses filles séduisantes, mais par une ardente « prière à cet esprit éternel qui peut nous enri- « chir de toute science et de toute éloquence, et « qui envoie son séraphin avec un rayon sacré « du feu de ses autels, pour toucher et purifier « les lèvres de celui qu'il a choisi. » Enfin, jetant un triste regard sur les querelles où il s'engage, il regrette de quitter sa douce et agréable solitude nourrie d'heureuses pensées, pour s'embarquer sur une mer turbulente, emporté loin de la brillante image de la vérité qu'il aimait à contempler dans l'atmosphère paisible et pure de ses études chéries.

Les égarements où fut entraîné Milton, rendent ce regret plus juste et plus amer. L'enthousiasme de la liberté, une sorte de candeur et de violence, l'ignorance des hommes et de la vie ordinaire, l'illusion continuelle d'un esprit qui ne voit que ses propres pensées, tout ce qui, dans Milton, préparait un génie original, le disposait aux plus coupables erreurs, et le livrait

en proie à la contagion des fanatiques, et à l'ascendant des ambitieux qui bientôt mirent en feu l'Angleterre. Au milieu de ces controverses, Milton avait contracté un mariage qui servit de texte à de nouveaux écrits de sa part. Sa femme, née dans une famille attachée au roi, le quitta par haine de ses opinions. Milton publia successivement quatre dissertations violentes pour prouver la justice et la nécessité du divorce. Blâmé par les presbytériens, dont il avait jusque là suivi d'assez près les maximes, il se jeta dans le parti des indépendants, et redoubla de haine contre tous les pouvoirs religieux et civils. Cette ame altière était pourtant ouverte à de plus douces émotions. Dans le malheur de la cause royale, sa femme ayant essayé de se rapprocher de lui, une entrevue ménagée par quelques amis ranima toute sa tendresse. Il reçut même dans sa maison la famille de sa femme, menacée par les proscriptions du parti vainqueur, et lui prodigua les soins les plus généreux.

Cependant la défaite de la cause royale, et la captivité de Charles, amenaient le grand crime qui a souillé la liberté anglaise. Le long parlement, si animé contre le monarque, mais capable d'un reste de justice et d'humanité, venait d'être violemment épuré par les soldats de Cromwell ; et quelques hommes furieux ou avilis allaient

juger leur roi, sous les yeux du despote qui se faisait un marche-pied de son échafaud. Milton ne fut point mêlé à cette scène d'horreur. Ami passionné de l'indépendance, il avait publié, sous le nom d'*Areopagetica*, un écrit plein de force en faveur de la liberté de la presse, que déja Cromwell opprimait, parce que cette liberté s'élevait en faveur du roi. Milton s'était abstenu de mettre au jour, avant la fatale sentence, un autre écrit sur la responsabilité des magistrats et des rois, où respirent toutes les violences du puritanisme. Il paraît qu'un grand projet d'étude l'occupait encore, et qu'il avait entrepris d'écrire une histoire d'Angleterre. Mais ses talents et l'ardeur de ses opinions l'ayant désigné au choix de Cromwell, il fut nommé, près le conseil-d'état, secrétaire-interprète pour la langue latine. Cromwell, par une sorte de politique altière qu'il appliquait à tout, voulait faire de cette langue le seul mode de communication avec les puissances étrangères. Milton fut jeté, plus que jamais, dans les passions des indépendants; et en partageant leur fanatisme, il s'égara jusqu'à justifier leurs attentats.

Un livre attribué à Charles I^er^, et publié sous le titre de *Portrait du roi*, avait redoublé l'indignation publique contre le parlement et le tribunal régicide. Milton y répondit par une dia-

tribe injurieuse. Nous l'avons dit* ailleurs : « Ces « attaques contre un roi qui n'était plus, ces « poursuites au-delà du jugement, ces insultes « au-delà de l'échafaud, avaient quelque chose « d'abject et de féroce, que l'éblouissement du faux « zèle cachait à l'ame enthousiaste de Milton. » On a souvent parlé du scandale à la fois odieux et bizarre de son débat contre Saumaise, qui avait publié, pour défendre la mémoire de Charles, un livre peu digne d'une cause si belle, et d'une si grande infortune. La réponse de Milton est hérissée d'une sauvage érudition. C'est le génie pédantesque du seizième siècle, enflammé d'un implacable fanatisme de liberté, et mêlant les noms de Brutus, de Samuel et de Judith pour justifier le crime de Cromwell et de Bradshaw. Milton était presque aveugle lorsqu'il commença cet ouvrage ; et il se glorifiait de perdre la vue en achevant cette œuvre odieuse qu'il croyait patriotique. Aigri par les haines qu'il avait méritées, il fit paraître, en 1654, une nouvelle *Défense du peuple anglais*. C'était le titre qu'il donnait à l'apologie de quelques hommes, tyrans de l'Angleterre, et désavoués par elle; enfin, il mit au jour sa propre défense (*Defensio auctoris*) : et l'on doit avouer que, s'il s'était emporté, dans

* Histoire de Cromwell, liv. IV.

ses attaques, à des violences odieuses, il se défend avec calme et dignité.

En réponse à ses adversaires qui lui avaient appliqué le vers de Virgile,

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum,

il donne une espèce de description de sa vie, et même de sa personne. On voit, par ce récit, que les bassesses de l'intérêt ne se mêlèrent jamais aux passions politiques de Milton. Fanatique de bonne foi, il avait sacrifié sa médiocre fortune en dons patriotiques, pour la cause du parlement. Au républicanisme théologique de son siècle il joignait d'autres illusions puisées dans ses études chéries, et dans l'admiration de la belle antiquité. La scolastique violente des puritains, la dictature du long parlement, lui semblaient une imitation de l'éloquence et de la liberté romaine. Son imagination rêvait l'affranchissement de la Grèce *

* Bien des années avant Milton, et avant les troubles civils d'Angleterre, tous les esprits éclairés avaient exprimé le même vœu qui semble le cri naturel de la raison et de l'humanité. Le grand Bacon, ministre d'Élisabeth, avait pensé, à cet égard, comme le secrétaire du long parlement; il s'indignait de l'outrage que le christianisme et la civilisation subissaient depuis si longtemps, par la présence impunie et le joug détestable des Turcs au milieu de la Grèce. Dans un écrit éloquent, *de Bello sacro*, il invoquait, contre les barbares, l'union et les armes des peuples de l'Europe. Il était malheureusement réservé à notre siècle de

par les armes de la république d'Angleterre. Il se livre surtout à cette espérance dans une lettre qu'il adresse à Philaras, savant Athénien, qui voyageait alors en Europe, fuyant la honte de son pays et la tyrannie des Turcs. Milton, qui, toujours préoccupé de l'antiquité littéraire, se regardait lui-même, en acceptant les bienfaits du parlement, comme un Grec nourri dans le Prytanée pour prix de ses services, aurait voulu ins-

---

trouver des sophismes pour combattre une cause si sainte, pour en nier même la justice. Au reste, si l'occasion d'une gloire immortelle a été manquée pour l'Europe, il n'en paraît pas moins assuré que la juste cause des Grecs triomphera; ils seront d'autant mieux affranchis, qu'ils le seront par eux-mêmes, par eux seuls. Admirable spectacle! Dans les siècles antérieurs au nôtre, les Grecs, tombés, par l'ignorance et la barbarie, presque au niveau de leurs oppresseurs, n'auraient pu qu'imparfaitement profiter d'une délivrance qui leur serait arrivée du dehors : leur esclavage, toujours odieux et illégitime, était cependant, on frémit de le dire, presque analogue à leur dégradation morale. Mais lorsque, successivement enrichi, éclairé par le commerce, ce même peuple a senti davantage sa force et son malheur, lorsque le joug de la conquête musulmane, bien que moins cruel dans le fait, lui est devenu plus intolérable, alors ses efforts, amenés par une nécessité invincible, ont renfermé avec tous les motifs de religion et d'éternelle justice toutes les chances de succès. Les évènements confirment chaque jour cette vérité. L'égoïsme de la politique commerciale cède à la persévérance généreuse des Grecs. On les laisse au moins se sauver eux-mêmes sous la bannière sacrée du christianisme : ils y réussiront; ils redeviendront un peuple de l'Europe : et l'on fait déja des calculs pour se ménager leur alliance, au lieu d'en faire pour perpétuer leur asservissement.

pirer aux Anglais la pensée d'aller secourir la véritable Athènes, et de ramener dans ses murs la liberté, la gloire et les arts. Mais Milton devait avoir peu de crédit sur les conseils de Cromwell; et cet habile usurpateur trouvait, sans doute, plus facile et plus sûr de s'emparer de la Jamaïque.

Après l'expulsion du long parlement, Milton, comme beaucoup d'autres *indépendants*, conserva, près de Cromwell, l'emploi qu'il avait occupé sous la république; et ce fougueux républicain se trouva le secrétaire d'un tyran. Le protectorat était établi, lorsque Milton publia sa seconde *Défense* du peuple anglais. Déja l'on pouvait juger que cette liberté, dont il voulait faire l'excuse ou le dédommagement de toutes les violences, se terminait au despotisme. Il n'en célèbre pas avec moins d'enthousiasme le destructeur du trône et des libertés de l'Angleterre. On peut croire que cette imagination ardente, mystique, élevée, étrangère au monde, fut frappée des exploits audacieux de Cromwell, et dupe de son hypocrisie. L'homme extraordinaire, qui faisait de grandes choses et de grands crimes, toujours au nom de Dieu; qui appuyait sur ses victoires le mensonge de sa mission; qui jeûnait, priait, pleurait devant le peuple; qui avait toujours à la bouche l'Évangile et la gloire de l'Angleterre; qui, despote dans son pays, humiliait

les rois étrangers avec une fierté républicaine; ce fourbe, d'une conduite si haute et si ferme, cet imposteur qui paraissait si convaincu, ce Mahomet du nord et de la scolastique, ce génie puissant et inégal, mêlant tous les contrastes de grandeur et de trivialité, de raison hardie et de singularité fantasque, Cromwell, enfin, par tous les accidents de sa fortune et de son caractère, était un héros assorti, pour ainsi dire, à l'imagination sublime et bizarre de Milton. Il devait à la fois l'inspirer et le dominer.

Il est juste, au reste, de remarquer une sorte de candeur et de courage jusque dans les flatteries que Milton adresse à Cromwell tout puissant: « Respecte, lui disait-il, l'attente qu'on a fondée « sur toi; respecte la présence et les cicatrices de « tant de vaillants hommes, qui, sous tes ordres, « ont combattu pour la liberté; respecte les « mânes de ceux qui ont péri; respecte l'opinion « des autres peuples, et les grandes idées qu'ils « se forment de cette république, que nous avons « si glorieusement élevée, et qu'il serait si hon- « teux de voir disparaître. » En même temps il le suppliait de rétablir la liberté de la presse; mais le jour même où cet écrit fut présenté au protecteur dans son palais de Windsor, un des amis les plus chers de Milton, et l'un des républicains les plus désintéressés, Overton, était conduit à la

Tour; et les républicains pouvaient apprendre quel maître ils s'étaient donné.

Milton vécut dans l'exercice obscur de son emploi : l'infirmité qui le privait de la vue l'éloignait du monde ; son mérite était peu connu : son génie poétique n'était point soupçonné de Cromwell et de ses confidents; et il ne les aurait guère intéressés. A l'occasion d'un traité de commerce qui se négociait à Londres entre la Suède et l'Angleterre, Whitelocke se plaint dans ses Mémoires, qu'un certain Milton, chargé de traduire en latin le texte du traité, avançait fort lentement, parce qu'il était vieux et aveugle. Whitelocke était un politique habile, un des premiers conseillers de Cromwell: il se croyait sans doute fort supérieur au vieux secrétaire aveugle qu'il désigne légèrement; et cependant Whitelocke, et tous les négociateurs, tous les conseillers d'État, tous les hommes importants de cette époque, ont laissé bien peu de souvenirs, tandis que la gloire de Milton remplit le monde : mais parmi ses contemporains, haï des uns, dédaigné des autres, il portait doublement la peine des services où il avait abaissé son génie.

Après la perte de sa première femme, qui lui laissa trois filles, Milton avait épousé une personne jeune et belle, qui mourut la seconde année de son mariage, et dont il a célébré la mémoire dans

quelques vers d'une admirable douceur. Privé d'un appui également nécessaire à son cœur et à ses maux, il se maria de nouveau à une femme vertueuse, dont les soins adoucirent sa vieillesse: alors seulement, et vers la fin de la dictature de Cromwell, il paraît qu'il commença son poëme; et, par un mélange assez bizarre, il travaillait en même temps à la composition d'un dictionnaire latin, et à une histoire d'Angleterre. Mais la mort du protecteur vint le distraire. Son ame, qui n'était guérie d'aucune illusion, s'enflamma de l'espérance de voir enfin la république. Il se hâta de publier un écrit intitulé : *Moyen prompt et facile d'établir une société libre.* Il avait préparé dans le même sens une lettre adressée au général Monk; enfin il s'occupait d'attaquer encore les abus du clergé. Mais déja le jeune Richard, vaine ombre de Cromwell, avait disparu; et les parodies républicaines, essayées dans Westminster sous la protection de l'armée, tombaient devant le retour désiré de Charles II.

Un nouveau parlement avait proclamé le roi et se chargeait lui-même d'étendre sa sévérité sur les hommes qui s'étaient le plus signalés par leurs attentats et leur animosité contre le trône. La courte durée de la révolution, en rapprochant toutes les scènes de ce drame terrible, et en ne laissant vieillir aucune injure, donnait plus

de vivacité à toutes les haines et à tous les désirs de punition et de vengeance. Les insultes si odieuses, et encore si récentes, que Milton avait proférées contre la royauté, son enthousiasme pour une liberté devenue sanguinaire, ses engagements dans le parti de Cromwell, son apologie du régicide, appelaient sur lui les regards du parlement. Il fut arrêté le 13 septembre, par ordre extraordinaire de la chambre des communes. Mais on voit, par les registres, que la chambre le fit mettre en liberté deux mois après. On a expliqué l'issue prompte et favorable de cette poursuite, par une anecdote touchante, et qui mérite d'être vraie. Davenant, poète ingénieux, qui avait servi dans l'armée royale, étant tombé au pouvoir du parlement, en 1650, courait risque de la vie. Milton, puissant alors, obtint qu'il ne serait pas jugé, et le fit sortir de prison. Davenant, par son crédit à la cour de Charles II, rendit la pareille à Milton, et prépara, dit-on, la décision de la chambre. Une particularité minutieuse, mais singulière, marqua, dans cette circonstance même, et le caractère inflexible de Milton, et la force des habitudes légales que conservait dès lors l'Angleterre, au milieu des passions politiques. L'officier des communes qui avait Milton en garde ayant voulu, d'après une de ces traditions d'arbitraire qui ne manquent jamais,

taxer son prisonnier, pour quelques frais d'usage, Milton, à peine délivré, porta plainte devant la chambre, et fut renvoyé au comité des priviléges, qui lui rendit justice.

Milton, libre et oublié, poursuivit avec ardeur la composition de son sublime ouvrage. Il avait alors cinquante-six ans. Il était aveugle, et tourmenté de la goutte. Une vie étroite et pauvre, de nombreux ennemis, le sentiment amer de ses illusions démenties; le poids humiliant de la disgrace publique, la tristesse de l'ame et les souffrances du corps, tout accablait Milton; mais un génie sublime habitait en lui. Dans ses journées rarement interrompues, dans les longues veilles de ses nuits, il méditait des vers sur un sujet depuis si long-temps déposé dans son ame, et qu'avaient mûri, pour ainsi dire, tous les évènements et toutes les passions de sa vie. Séparé de la terre par la perte du jour et par la haine des hommes, il n'appartenait plus qu'à ce monde mystérieux dont il racontait les merveilles. « Donne des yeux à mon ame », disait-il à sa muse : il voyait en lui-même, dans le vaste champ de ses souvenirs et de sa pensée. Les fureurs du fanatisme, l'enthousiasme de la révolte, les tristes joies des partis vainqueurs, les haines profondes de la guerre civile avaient de toutes parts assailli et exercé son génie. Les chaires des églises d'Angleterre, les

salles de Westminster, toutes pleines de séditions et de bruyantes menaces, lui avaient fait entendre ce cri de guerre contre la puissance, qu'il aimait à répéter dans ses chants, et dont il armait l'enfer contre la monarchie du ciel. La religion indépendante des puritains, leurs extases mystiques, leur ardente piété sans foi positive, leurs interprétations arbitraires de l'Écriture, avaient achevé d'ôter tout frein à son imagination, et lui donnaient quelque chose d'impétueux et d'illimité, comme les rêves du fanatisme.

A tant de sources d'originalité il faut joindre cette féconde imitation de la poésie antique, qui nourrissait la verve de Milton. Homère, après la Bible, avait toujours été sa première lecture; il le savait presque par cœur, et l'étudiait sans cesse. Aveugle et solitaire, ses heures étaient partagées entre la composition poétique et le ressouvenir toujours entretenu des grandes beautés d'Isaïe, d'Homère, de Platon, d'Euripide. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreux; et l'on sait que l'une d'elles, long-temps après, récitait de mémoire des vers d'Homère qu'elle avait ainsi retenus, sans les comprendre. Chaque jour Milton, en se levant, se faisait lire un chapitre de la Bible hébraïque; puis il travaillait à son poème, dont il dictait les vers à sa femme, ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visi-

tait. La musique était une de ses distractions; il touchait de l'orgue et chantait avec goût. Au milieu de cette vie simple et occupée, le *Paradis perdu*, si long-temps médité, s'acheva promptement.

A l'époque de la peste de 1665, Milton, qui avait quitté Londres, fit voir à Elwood, jeune quaker, son admirateur et son ami, une copie complète de son ouvrage, qui était alors partagé en dix chants. Deux ans après, il le vendit pour trente livres sterling, payables à des conditions qui indiquaient la défiance de l'éditeur. Le manuscrit du poème, soumis à l'épreuve d'une censure minutieusement tyrannique, n'en sortit pas sans difficulté. Un docteur Tomkyns, chargé de cet examen, voulait absolument supprimer le passage admirable et tout poétique où Milton faisant allusion à une croyance superstitieuse de l'antiquité, compare *la splendeur obscurcie de Satan à l'éclipse du soleil, qui jette un sinistre crépuscule sur une moitié de la terre, et trouble les monarques de la crainte des révolutions.* Enfin l'ouvrage parut; et ce poème, devenu l'orgueil de l'Angleterre, n'obtint d'abord aucun succès. Le nom de l'auteur était défavorable. Le sujet qu'il avait choisi attirait peu l'attention. Les amis du trône et des lois repoussaient le défenseur fanatique du régicide. Les hommes voluptueux et

légers qui peuplaient la cour de Charles, les beautés célèbres, amusées par les vers galants ou satiriques des Rochester et des Waller, et par les comédies licencieuses de Wicherley, ne pouvaient éprouver que du dédain et de l'ennui pour un sujet si grave et un poème si triste. Le frivole athéisme, qui avait succédé aux fureurs des puritains, l'élégante corruption qui était alors une mode et presque un devoir, jetaient une sorte de dérision sur des chants religieux; et le poète avait contre lui les préventions du vice, comme celles de la vertu.

Samuel Johnson, d'ailleurs sévère pour Milton, a voulu prouver qu'on avait exagéré la froideur de l'accueil que reçut le *Paradis perdu* : il allègue le suffrage de Dryden, qui s'en déclara l'admirateur. Mais, en dépit de ce suffrage, le génie de Milton fut méconnu par le public; et son poème resta sans lecteurs. Milton poursuivit ses travaux, et publia, quelques années après, un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, remarquable par la simplicité, et la tragédie de *Samson*, mêlée de chœurs, à l'imitation de l'antiquité. On sent dans cette pièce que le poète aveugle et malheureux se met involontairement à la place de son héros, et souffre de toutes les douleurs qu'il exprime. C'est lui-même qu'il représente captif, pauvre, aveugle, et jouet de ses ennemis. Milton

avait eu la pensée de mettre en tragédies un grand nombre de traits de l'histoire sainte. La tragédie de *Samson* fait peu regretter qu'il n'ait pas suivi ce dessein : elle manque à la fois de régularité et de mouvement dramatique. C'est une longue déclamation où brillent quelques éclairs de génie. Ce génie ne reparaît plus dans le *Paradis reconquis*, poème en quatre chants, que Milton composa comme une suite à son grand ouvrage, et qui tomba d'abord dans l'oubli profond où il est resté. Milton revint alors à ses travaux d'érudition et à sa passion pour la controverse. L'année qui précéda sa mort, il publia une logique nouvelle d'après la méthode de Ramus, et un traité sur *la vraie religion, l'hérésie, la tolérance, et sur les moyens de prévenir les progrès du papisme.* Ainsi, cette passion de controverse qui avait possédé sa jeunesse, le suivit jusqu'à sa dernière heure; et ce qu'il y a de plus sublime dans l'enthousiasme et de plus gracieux dans l'amour, la peinture du ciel et de l'Eden, semble luire comme un rayon passager sur cette vie toute plongée dans les noirs débats de la scolastique et de la guerre civile.

Milton, dans la dernière année de sa vie, réunit et publia quelques poèmes de sa jeunesse, et quelques lettres écrites en latin. Il mourut le 10 novembre 1674, à l'âge de 65 ans. Cette année,

parut une seconde édition du *Paradis perdu*, avec quelques changements laissés par l'auteur, et une division nouvelle en douze livres. L'ouvrage fut réimprimé sous cette forme en 1678, et commença dès-lors à devenir plus populaire; il trouva quelques célèbres admirateurs. En 1688, on en publia une autre édition sous les auspices de lord Sommers; et, quelques années après, Addisson prouva méthodiquement, dans le *Spectateur*, ce que beaucoup de gens commençaient à soupçonner, c'est à dire que Milton était un génie auquel il n'avait manqué que le climat et la langue d'Homère. Il montra même que les grandes idées de la religion lui avaient donné une nouvelle espèce de sublime qui souvent le place au-dessus de tout parallèle; et il osa dire que, si l'on refusait à cet ouvrage le nom de poème épique, il faudrait l'appeler un poème divin. L'Angleterre, si orgueilleuse de tout ce qu'elle produit, se vanta de son Milton comme de son Shakspeare. Cet enthousiasme, justifié par de véritables beautés, ne fit que s'accroître. Un écrivain écossais, Lauder, eut la maladresse et la mauvaise foi d'accuser Milton de plagiat, en réunissant à quelques vers que ce grand poète avait imités du jésuite allemand Mazenius, d'autres vers extraits d'une mauvaise traduction latine du *Paradis perdu*. L'Angleterre se souleva d'indignation : le faussaire fut solennel-

lement convaincu ; et l'on admira plus que jamais le génie original de Milton.

Il est certain que Milton, dont l'imagination était nourrie par une immense lecture, a jeté dans son poème une foule d'imitations et de souvenirs. De même que l'on peut remarquer dans Homère une connaissance singulière de tous les objets naturels, Milton possédait au plus haut degré la science des livres ; et il y puise quelquefois sans réserve et sans goût. Mais il n'en reste pas moins un génie créateur. Les idées de l'homme sont si peu variées, que presque toujours l'originalité est seulement l'expression la plus heureuse et le sentiment le plus vif de ce qu'ont éprouvé les autres hommes. D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, les premières notions du sujet choisi par Milton étaient de son temps une des idées les plus communes et les plus familières à tous les esprits. Le puritanisme religieux et politique en avait fait un objet perpétuel d'allusions. Les poètes latins, qui s'exerçaient dans les colléges et dans les cloîtres, traitaient de préférence ce texte sacré. Que Grotius, que Taubmannus aient, avant Milton, pesamment effleuré quelques parties de son sujet ; ce sujet n'en est pas moins devenu la conquête exclusive du grand poète qui l'a saisi et pénétré tout entier ; et autant il était avant lui vulgaire et rebattu, autant il est devenu, sous sa main, sublime et nouveau.

Ainsi considéré, ce sujet paraîtra le plus grand que l'imagination ait eu jamais à choisir : il a pour premier caractère d'embrasser l'intérêt, non pas d'une famille ou d'un peuple, mais de l'humanité entière ; sorte de grandeur que l'imagination ne trouve dans aucune autre épopée. Addisson a tort de vouloir admirer Milton par les règles et l'autorité d'Aristote. Ce qui constitue le *Paradis perdu,* c'est précisément le défaut de ressemblance avec tout modèle connu. Tandis que les autres poèmes sont fondés sur le mélange du merveilleux et de l'historique, le poème de Milton ne sort pas un moment des vastes limites du merveilleux chrétien. Soit que le poète habite les ténèbres ou la lumière de ce monde mystérieux, il faut que tout ce qu'il raconte soit créé par l'imagination, et soutenu par elle. Le travail de son esprit, dans ce sujet tout idéal, ressemble à ce qu'il a lui-même admirablement décrit, au vol fantastique de Satan à travers les espaces du vide. Un essor si périlleux n'est pas à la vérité sans chutes et sans écarts. Les défauts du chantre du *Paradis perdu* sont grands ; et le lecteur français doit en être plus blessé qu'aucun autre. Ce n'est pas que Milton présente fréquemment des traits de ce naturel bas et effréné qui heurte dans Shakspeare. Sa muse savante et mystique toucherait plutôt à l'autre extrémité du mauvais goût. Shakspeare,

dans les élans de son génie, tire parti de son ignorance. Il invente hors des règles et des faits qu'il ne sait pas. Il paraît d'autant plus neuf qu'il est plus inculte. C'est au contraire d'un amas de science et de souvenirs que Milton fait jaillir son originalité. Il est d'autant plus neuf que son imagination chargée de connaissances a fermenté par l'étude, et qu'elle invente au-delà de toutes les pensées humaines qui lui sont présentes. Mais l'abus est à côté de cette richesse : des suppositions bizarres et superflues, de fastidieux détails de géographie, de mythologie, des subtilités de controverse ; çà et là d'insipides plaisanteries ; quelquefois une foule d'expressions techniques, et un défaut absolu de poésie : voilà ce qui obscurcit le génie de Milton, et diminue le ravissement qu'inspire d'abord son magnifique ouvrage.

Quoi qu'en dise l'ingénieux Addisson, l'idée de rapetisser les démons pour les faire siéger à l'aise dans une espèce de parlement infernal est une ridicule fiction ; et l'épouvantable fiction du péché et de la mort renferme plus d'horreur que de génie. La Mort, qui lève la tête *pour respirer l'odeur des cadavres futurs,* est une atrocité anglaise, surchargée de mauvais goût italien. Les anges révoltés tirant du canon dans le ciel, Dieu prenant un compas pour circonscrire l'univers, les diables changés en serpents pour siffler leur chef,

sont des inventions plus capricieuses que grandes. On ne peut nier non plus que Milton ne soit médiocrement inspiré dans le langage qu'il prête à Dieu, et qu'il ne le fasse souvent dogmatiser en théologien. Enfin, et ce défaut paraîtra plus grave, son poème, qui n'offre que deux personnages réels, et qu'un seul évènement humain, ce poème, soutenu long-temps à force de génie, tombe au dixième chant, aussitôt après la désobéissance du premier homme. Et les deux derniers livres ne sont plus qu'une déclamation fatigante, mêlée de traits admirables.

Peut-être aussi manque-t-il au poète anglais quelque chose qui n'a été donné qu'aux heureux génies de la Grèce et de l'Italie, et qui ressemble à l'horizon limpide et pur dont ils étaient environnés. Peut-être dans ses mains la lyre hébraïque, appesantie par les cieux monotones du Nord, rend-elle des sons plus tristes et plus sourds. Et toutefois quels jets de lumière, quelle poésie de l'Orient, brillent à travers ces nuages, et les colorent d'un éclat céleste! On a souvent admiré qu'un poète d'un génie si fier et si sombre ait excellé dans les peintures gracieuses. Cette alliance des images douces et terribles n'est pas cependant particulière à Milton. C'est le caractère même de l'inspiration poétique : c'est la source de l'intérêt et de la variété. Depuis Homère jusqu'au

Dante, depuis le Tasse jusqu'à Racine, l'ame du vrai poète a toujours mêlé ces tons divers. Mais comme jamais les contrastes ne furent plus marqués, jamais l'art du poète n'étonna davantage.

Toutefois, ce n'est pas dans la description même de l'Éden que Milton se montre le plus admirable. Ses images ne semblent pas saisies d'original sur le modèle vivant de la nature, pour être ensuite élevées par l'imagination jusqu'à l'idéal : il décrit d'après les livres. Cette fois, sa mémoire le gêne, au lieu de l'enrichir. Le délicieux *Eden* est pour lui la vallée d'*Henna*, témoin des larmes de Proserpine; et les fleurs de la poésie antique en font toute la parure. Mais Adam et Ève, leur nature fragile et presque divine, leur amour qui fait une partie de leur innocence, l'inexprimable nouveauté de leurs sentiments et de leur langage, cette création est toute au poète anglais. La muse épique n'avait rien inventé de semblable. Malgré le génie de Virgile, et les pleurs dont saint Augustin s'accuse, Didon mourante n'égale pas ce tableau chaste et passionné. L'amour conjugal, tracé par Homère, n'atteint pas à cette pureté sublime. Ici la passion est la vertu même; et la volupté semble un des biens célestes que l'homme a perdus.

Confident du charme prodigieux attaché à de telles images, Milton a su varier et prolonger les

scènes d'un drame si admirablement simple. Il ne lui suffit pas d'avoir montré dans l'éclat de leur beauté, dans l'innocence de leur tendresse, ces deux créatures nouvelles ; il ne suffit pas d'avoir achevé ce tableau de pureté, de gloire et de bonheur, par le contraste d'un témoin invisible échappé de l'enfer, et tout ensemble jaloux et presque attendri de la félicité qu'il vient détruire. Après avoir fait succéder à ces couleurs naïves et gracieuses les gigantesques images du combat céleste et le spectacle sublime de la création, le poète, dans le récit que le premier homme fait à l'ange Raphaël, ramène la peinture d'Adam et d'Ève, sortant des mains du Créateur : il arrête lentement l'imagination charmée sur ce premier amour naissant avec la vie; et il semble recueillir avec un soin religieux toutes les traces du suprême bonheur qui va disparaître. Ce fatal dénouement du poème lui inspire encore des images, non plus animées d'une grace majestueuse comme l'innocence, mais embellies d'une grace touchante, comme la faiblesse unie à la beauté. Rien ne surpasse en pathétique la douleur d'Ève coupable, et le pardon mutuel des deux époux. On raconte que le poète a consacré dans cette scène un trait de sa vie, sa réconciliation avec sa première femme. Le génie n'est jamais mieux inspiré que par les sentiments dont il a souffert.

Milton, d'ailleurs, ne s'interdit pas des allusions plus directes à lui-même et à ses malheurs: l'invocation à la lumière que ses yeux ne voient plus; la prière à Uranie, pour qu'elle daigne visiter sa demeure solitaire, et inspirer ses chants dans la nuit; le morceau, si poétique, où il se représente *tombé dans de mauvais jours, parmi des langues mauvaises, entouré de périls et de ténèbres, seul et redoutant le destin d'Orphée;* toutes ces digressions forment une des plus grandes beautés du *Paradis perdu,* et l'une de celles qui rapprochent le plus de notre nature ce poème trop continuellement idéal. Ce n'est pas que dans l'invention des personnages surnaturels Milton n'ait montré une grande profondeur de génie, et surtout qu'il ne prête à leurs discours une admirable éloquence, et une vérité relative, telle que l'imagination peut la concevoir. Satan est un des chefs-d'œuvre de l'invention poétique. Ce réveil de l'orgueil foudroyé, ce désespoir incapable de remords, cet amour du mal accepté pour consolation et pour vengeance; enfin, l'hypocrisie, dernier trait d'une ame infernale, forment un tableau sublime d'horreur et de génie.

Quel que soit le peu d'intérêt qui s'attache à tant d'autres êtres fantastiques, dont Milton crayonne des portraits arbitraires, la plupart de ces portraits, comme types d'une passion ou d'un vice,

sont d'admirables allégories, et, malgré les deux vers de Boileau, qui s'appliquent si bien à Milton :

> Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

il faut avouer que, dans ces discours infernaux, l'expression poétique est portée à un degré de force et d'énergie qu'aucune langue n'a peut-être égalé. Un écrivain célèbre reproche à Milton de n'avoir pas complété l'image de l'enfer, en mettant la division et la guerre parmi les anges rebelles, comme l'a fait Klopstock dans une belle fiction de sa *Messiade*. Mais dans le plan du poème anglais, rien n'est plus terrible que cette concorde du crime : elle accroît l'horreur des lieux qu'il habite. Milton avait approché ces *niveleurs*, qui couvrirent de sang l'Angleterre ; il avait vu ces ames obstinées, féroces avec fanatisme, profondément unies par la haine : il les avait vues ; et l'empreinte en restait sur son génie ; elle se communiquait involontairement à ses tableaux, et mêlait à toutes les images de terreur et d'effroi la fureur unanime et l'invariable complicité d'une faction.

Les ressources que le poète a d'ailleurs puisées dans son génie, pour peindre le séjour infernal, sont au rang des plus étonnants efforts de l'imagination humaine. Un critique anglais a dit que Milton avait connu sa force, en choisissant un

sujet où l'esprit ne peut rien hasarder de trop, et où l'exagération est impossible. En effet, voyez, au premier chant, les voûtes de l'abîme s'ouvrir, et, à travers les *ténèbres visibles*, Satan apparaître sur l'étang de feu, avec la splendeur éclipsée d'un archange. Jamais poète n'a osé, dès l'abord, saisir l'imagination par de si grandes fictions. Cet enthousiasme anime tout le premier chant; il se soutient dans le second par l'éloquence et la variété des discours. Il devient plus merveilleux dans le récit du voyage de Satan à travers le chaos, l'une des inventions où l'emploi de la langue humaine paraît le plus étonnant. L'inspiration s'élève et monte à son plus haut degré, en approchant d'Éden, où le beau feu du poète s'épure sans s'affaiblir, et jette une si douce lumière.

Si les autres parties du poème égalaient les cinq premiers chants, si ces ailes de feu soutenaient toujours le poète, l'imagination n'aurait rien produit de plus grand que le *Paradis perdu*. Et, même, quelles que soient les langueurs et les disparates qui se fassent sentir dans le reste de l'ouvrage, il y règne un genre de beauté qui rachète toutes les fautes : c'est le sublime. Nul poète, depuis Homère, n'a eu plus de ce vrai sublime, qui consiste, soit dans la magnificence et la splendeur des images, soit dans le plus haut

degré de grandeur et de simplicité réunies. Sans doute les livres saints ouvraient à Milton une source abondante et facile. Mais il semble plutôt inspiré qu'enrichi par ce qu'il emprunte; et l'on voit que son génie tendait naturellement au grand et au sublime. Sous ce rapport, le *Paradis perdu* fournirait des exemples pour un traité tel que celui de Longin. Comme le style ne se sépare point du génie même de l'écrivain, on conçoit sans peine les différents caractères du style de Milton : il est hardi, nouveau, majestueux, excessivement poétique, quelquefois d'une extrême simplicité, et quelquefois bizarre, pénible et prosaïque. La recherche des termes vieillis, l'imitation des tours hébreux et helléniques lui donnent quelque chose d'antique et de solennel, qui convient à l'inspiration du barde sacré. Les règles vulgaires du langage y sont parfois violées. *Notre langue*, dit Addisson, *fléchissait sous son génie;* et Johnson va jusqu'à dire que, du mélange de tous les idiotismes étrangers qu'il emprunte, Milton s'est formé une espèce de *dialecte babylonien.* Mais ce dialecte est celui d'un homme de génie; il abonde en expressions d'une inimitable énergie; et quoique modifié sur le modèle des langues étrangères, il tient aux racines de la langue anglaise, qui nulle part ne paraît plus pompeuse et plus forte.

Cette influence des langues anciennes se fait sentir aussi dans la versification de Milton, non-seulement par la suppression de la rime, liberté que la mesure et l'accent du vers anglais favorisent, mais surtout par les coupes suspendues, les mots rejetés, les longues périodes, et une marche généralement conforme au vers grec ou latin. Ces caractères étaient assortis à son sujet; et l'absence même de la rime, que Pope lui reprochait, semble donner à son poème un tour plus fier et plus libre. Les Anglais ont loué son harmonie; et l'on peut remarquer souvent dans ses vers un soin curieux de tempérer l'âpreté des sons anglais par des noms propres d'origine italienne. Un critique habile* lui reproche cependant d'avoir manqué souvent à cette harmonie première et véritable, qui reproduit dans les sons le caractère des idées, et qui est, pour ainsi dire, l'accent de la pensée. On aperçoit, dans le *Paradis perdu*, des traces fréquentes de fatigue et de négligence, qui peuvent expliquer ce défaut particulier, dont un étranger n'est pas juge. Ce n'est pas en vain, sans doute, que le poète, aveugle et malheureux, se plaignait d'être engourdi par le froid du climat et des ans. Il avait commencé tard son grand ouvrage: il se hâtait de finir; et

* The Rambler, v. 3.

quand l'inspiration lui manquait, il laissait tomber ses vers, que son siècle n'examinait pas.

Voltaire fut le premier qui fit connaître en France le poème de Milton : il le jugea avec son goût exquis et moqueur; et il en traduisit quelques vers, du style d'un poète. Dupré de Saint-Maur, long-temps après, fit paraître une traduction en prose du *Paradis perdu*. Le sage Rollin, sur cette version incomplète, mais élégante, conçut pour le poète anglais une admiration qu'il a exprimée dans le *Traité des études*. Racine le fils, qui d'abord avait mis en vers faibles quelques passages de la traduction de Dupré de Saint-Maur, sentit le besoin d'étudier le poète dans sa langue; et ce travail produisit une traduction du *Paradis perdu*, qui est fidèle, écrite avec goût, et accompagnée de notes instructives. D'autres traductions estimables ont paru de nos jours; mais le monument qui a naturalisé parmi nous la gloire et le génie du poète anglais, c'est la traduction en vers de Delille. Nulle part Delille n'a montré un plus riche et plus heureux naturel, plus d'originalité, de chaleur et d'éclat. Les négligences, les incorrections même, abondent, il est vrai, dans cet ouvrage, écrit avec autant de promptitude que de verve. Le caractère antique et simple de l'Homère anglais disparaît quelquefois sous le luxe du traducteur. Ce n'est pas toujours Milton : mais

c'est toujours un poète. La Vie de Milton a été écrite en anglais par Philips son neveu, par le célèbre Johnson, et plus récemment par Hailey. On attribue, sans fondement, à Mirabeau un écrit sur Milton, publié en 1791, et qui n'est qu'un pamphlet démagogique, et une apologie assez peu voilée du régicide. L'auteur y traduit, par fragments, les traités politiques de Milton, qu'il propose à l'admiration. Malgré le pédantisme du style, et l'absurdité fréquente des raisonnements, ils sont en effet remarquables par un tour mâle et vigoureux. On conçoit à toute force que le génie violent et passionné qui les écrivait soit devenu le sublime auteur du *Paradis perdu*. Mais la postérité, laissant ces diatribes dans l'oubli qu'elles méritent, ne cherche Milton que dans son poème, qui fait un éternel honneur à l'esprit humain. Les œuvres de Milton contiennent encore, sous le titre de *Papiers d'État*, le recueil des lettres diplomatiques qu'il rédigea comme secrétaire du parlement et du Protectorat : et quoique cette correspondance ne renferme guère, suivant l'usage, que des mensonges officiels exprimés cette fois en beau latin, elle n'est pas sans intérêt pour l'histoire, et fait connaître l'audace altière et l'activité qui caractérisaient le despotisme de Cromwell.

DE PASCAL,

CONSIDÉRÉ

COMME ÉCRIVAIN ET COMME MORALISTE.

En parcourant la variété des connaissances humaines, on aperçoit deux grandes divisions de l'intelligence, auxquelles tout vient se réunir. Dans l'une, l'esprit s'exerce sur la matière; dans l'autre, sur lui-même; l'une renferme toute la science des objets extérieurs, depuis la mécanique la plus vulgaire, jusqu'à celle des cieux; l'autre n'a pour objet que notre cœur; et ses instruments sont la morale, l'éloquence et la poésie.

Un même génie peut-il rassembler en lui ces deux forces opposées? ou leur séparation est-elle aussi invincible que leur différence est manifeste? Lorsque la science physique était imparfaite et naissante, elle ne pouvait seule suffire à toute

PASCAL.

l'activité d'une tête puissante : et d'ailleurs, elle avait besoin de l'imagination, pour couvrir ses ignorances et ses erreurs. Pythagore, qui porta chez les Grecs la science des nombres, enseignait la morale en vers harmonieux; et le divin Platon étayait sur la géométrie sa brillante métaphysique. Mais quand la science eut recueilli dans son domaine des multitudes d'observations et de faits, elle a dû se retirer à part, et ne plus exister qu'en elle-même. Ainsi par le progrès des connaissances humaines a commencé le divorce des sciences et des lettres; et notre intelligence agrandie s'est divisée, comme un empire trop vaste se sépare en royaumes indépendants.

On compte les hommes qui voulurent faire exception à cette loi de la faiblesse humaine; et ils la confirment encore. S'ils ont embrassé les extrêmes, ils n'ont pu les porter au même point. L'une des deux perfections est toujours prise sur l'autre; et ils sont tout ensemble médiocres et sublimes. Un homme s'était présenté pour donner à l'esprit humain deux titres de gloire à la fois; mais ses premiers élans ont usé les forces de la nature; et il n'a pas eu le temps de finir. Cependant quel spectacle que les travaux et les essais de cet homme arrêté dans le milieu de sa tâche! quels monuments que les jets informes de son génie!

On se propose de rassembler ici quelques réflexions sur ceux des ouvrages de Pascal qui sont étrangers aux sciences mathématiques. Pascal écrivait à l'un des plus profonds géomètres de son temps : « J'appelle la géométrie le plus beau « métier du monde *; mais enfin ce n'est qu'un « métier ; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne « pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre « force. » Sans devenir complice de ce dur et peut-être capricieux anathème contre une science si fort admirée de nos jours, il est permis de chercher de préférence la grandeur de l'esprit humain dans ces monuments de haute raison et d'inimitable éloquence, qui parlent à tous les siècles, et transmettent à l'avenir l'homme de génie tout entier. Dans les sciences exactes la découverte se sépare, pour ainsi dire, de l'inventeur ; elle se corrige, s'étend, se perfectionne par d'autres mains, et devient un simple chaînon dans l'ordre successif des vérités que doit découvrir la patience des siècles; mais l'écrivain qui a gravé par l'éloquence de grandes pensées ou de généreux sentiments a tout fait en une fois, et demeure lui-même immortel avec son ouvrage.

En réfléchissant à cet instinct prématuré qui tourna dès l'enfance le génie de Pascal vers la

* Œuvres de Pascal, V, 111.

géométrie, et lui fit inventer les éléments de la science qu'il désirait, sans la connaître, il serait superflu de chercher si la faculté qu'il manifesta la première était nécessairement en lui la plus naturelle et la plus haute. Tous les talents supposent des germes innés; mais une foule de circonstances extérieures et d'impressions étrangères, mille hasards, que l'on ne calcule pas, peuvent déterminer le développement des facultés de l'esprit, dans un ordre qui ne suppose pas la prééminence de l'une sur l'autre. Le père de Pascal voulait occuper son fils à l'étude des lettres; mais il était lui-même géomètre passionné; il ne vivait que pour cette science. En la refusant à son fils, il la lui promettait dans l'avenir, pour prix de ses efforts; il lui annonçait la géométrie comme la science des hommes. On voit tous les jours, par des expériences moins importantes, que les enfants imitent au lieu d'obéir, qu'ils répètent les actions et oublient les conseils; que leur curiosité, enfin, cherche surtout ce qu'on lui dérobe. N'est-il pas vraisemblable que, dans une intelligence prodigieusement active et pénétrante comme celle de Pascal, l'ardeur de connaître une chose secrète et défendue servit à exciter encore le talent mathématique? Une fois développée, cette passion des sciences exactes, l'une des plus puissantes sur les esprits qu'elle

possède, retint cet ardent génie par l'attrait des découvertes, la nouveauté des expériences, la certitude des vérités, et consuma de travaux excessifs la plus grande portion de cette vie si courte, et si tôt dévorée.

Mais comment, du milieu de ces études arides et desséchantes, a pu sortir l'orateur habile et passionné, le créateur du style français ? Nos grands écrivains se sont tous produits au-dehors, ou par le jet soudain d'une première et unique inspiration, ou par la longue patience d'un même travail. Pascal est écrivain sublime, en quittant ses livres de géométrie. Dans les pages éloquentes qui n'occupèrent que quelques-unes des années peu nombreuses accordées à cet homme extraordinaire, vous n'apercevez ni les commencements, ni les degrés du génie : le terme est d'abord atteint ; la trace des pas est effacée.

Peut-être ce singulier phénomène doit-il en partie s'expliquer par l'influence même des études abstraites qu'avait embrassées Pascal, à une époque où ces hautes connaissances, destituées encore de la perfection et de la facilité des méthodes, imposaient à l'esprit l'effort d'une création continuelle. Tout était originalité dans une étude incomplète et naissante. Une sorte d'enthousiasme et d'imagination élevée s'attachait à tous les essais de la science. On peut songer dès-lors combien

l'habitude de semblables contemplations devait être plus féconde et plus inspirante que les travaux frivoles auxquels la littérature avait été trop souvent bornée, sous la protection de Richelieu. La langue et le génie français pouvaient-ils être heureusement dénoués par ces écrivains qui ne cherchaient dans le style que le style même, et faisaient de l'étude des mots une science à part? Pour trouver ce qui fait les hommes éloquents, il faut chercher ce qui élève la pensée. L'antique liberté avait créé l'antique éloquence. L'imitation poétique la fit passer dans les vers de Corneille. Mais nos institutions ne lui laissaient point de place ailleurs que sur le théâtre.

Quand la pensée ne peut s'occuper des grands intérêts de patrie et de liberté, quand elle est privée, pour ainsi dire, de l'existence publique, il lui reste cependant encore de nobles sources d'inspiration. Ce sont les émotions intimes de l'ame, et les hautes vues de la nature; c'est l'amour de la vérité spéculative. Pascal puisait à cette source sublime; il en tira son éloquence. Le bon goût, le mépris des faux ornements et de la vaine rhétorique, naquirent pour lui de la grandeur des objets dont il avait occupé son intelligence. L'originalité le suivit de la géométrie dans les lettres : il inventa son langage, comme il avait trouvé les principes des sciences, sous

une loi éternelle de justesse et de vérité. Peut-être s'il eût reçu de la nature une imagination moins vive, il l'aurait pour jamais éteinte dans la froideur des études abstraites. Mais un esprit tel que le sien, loin de céder à la géométrie, lui enleva cette vigueur de déduction et ces raisonnements irrésistibles qui devinrent les armes de sa parole.

Combien l'esprit de Pascal dut-il encore s'animer dans l'entretien de ces illustres solitaires, qu'il allait surpasser et défendre! Je sais qu'il est facile de refuser son admiration à des vertus qui ne sont plus d'usage, à des talents qui n'ont laissé qu'un souvenir. Aujourd'hui le plus beau titre de Port-Royal est d'avoir été l'école de Racine. On ne lit plus Nicole, Hermant, Sacy. La gloire d'Arnauld est un problème; ses querelles paraissent un ridicule. Cependant les esprits les plus éclairés d'un siècle poli ont étudié avec admiration ces auteurs si dédaignés; et Louis XIV a fait lutter sa politique et sa puissance contre la fermeté de quelques théologiens. Port-Royal avait donc une grandeur réelle attestée par la persécution, comme par l'enthousiasme.

Au commencement d'une époque où la religion devait briller de toutes les splendeurs des arts et du génie, quelques hommes de mœurs graves, d'un esprit libre et élevé, la plupart unis par le

sang ou par la plus étroite amitié, forment loin du monde une société toute occupée du travail et de la méditation. Studieux amateurs de l'antiquité, leurs écrits en portent le caractère mâle et fort. Avec plus de raison que d'élégance, ils donnent cependant le premier modèle du bon goût et de la saine littérature. Ils ont connu les affaires et la vie; ils ont admis dans leur sein des hommes battus par les vents des factions. Ces pieux solitaires sont les amis innocents, mais fidèles, de l'ambitieux coadjuteur de Paris. Port-Royal a recueilli plus d'un noble débris de la Fronde; et cette indépendance à la fois violente et frivole, qui avait agité l'État, sans savoir le réformer, est venue chercher un asile dans la religion. Là se trouvait presque toute réunie, comme une tribu antique, cette famille Arnauld, étonnante par la variété des talents, et l'élévation uniforme des caractères. Si la différence des mœurs permettait ce singulier parallèle, on dirait les Appius de Rome, tous ardents, habiles, opiniâtres. Les Arnauld avaient également à soutenir une de ces longues inimitiés qui, dans les républiques anciennes, faisaient partie de l'héritage des familles. Antoine Arnauld, véhément accusateur des jésuites, dans un procès fameux, avait attiré sur ses nombreux enfants la haine de cette vindica-

tive et puissante société, et leur avait transmis le courage et le talent de la braver.

Mais, dira-t-on, qu'importent les cinq propositions inintelligibles de Jansénius, et tant de controverses si stériles et si longues? Ce prompt mépris serait peu philosophique. Les occasions, les formes changent; les occupations de l'esprit humain se renouvellent: mais dans tous les temps, et sous des noms divers, il existe un débat entre l'autorité arbitraire et l'indépendance de la pensée, entre ceux qui veulent introduire la soumission absolue dans le domaine de l'intelligence, et ceux qui réclament l'exercice naturel et libre de la raison: c'est la querelle de Socrate et d'Anytus, des philosophes stoïciens et des empereurs, de Henri IV et de la Ligue, des Hollandais et de Philippe II. Spéculative, religieuse, politique, littéraire, cette controverse se modifie, se transforme, s'agrandit ou s'abaisse au gré de mille hasards, de mille accidents de la civilisation ou des mœurs: mais elle subsiste toujours, elle tient à la dignité même de notre nature, à ce noble privilége qui fait que dans l'homme la pensée est le premier, le plus précieux bien qu'on veuille envahir, et que l'on puisse défendre.

Dans cette lutte éternelle, les solitaires de Port-Royal, en paraissant ne discuter que des subtilités scolastiques, représentaient la liberté de con-

science, l'esprit d'examen, l'amour de la justice et de la vérité. Leurs adversaires plaidaient la cause opposée, celle de la domination aveugle sur les esprits et sur les ames. Pascal fut indigné du joug que de telles doctrines imposaient à la raison. La hauteur de son génie refusa de plier sous cette insolente usurpation des plus nobles facultés de l'homme vainement réfugié dans le sanctuaire de la conscience et de la foi. Il voyait ses vertueux amis se livrer avec un zèle opiniâtre à des études profondes sur les origines et les monuments de la religion : il les voyait résignés, solitaires, humbles d'une véritable humilité, craignant de trouver l'ambition dans le sacerdoce, et préférant la persécution comme aux premiers jours du christianisme. La société des jésuites, au contraire, était menaçante, accréditée, distribuait la faveur ou la disgrace, et s'acharnait à poursuivre de calomnies et de lettres d'exil * quelques hommes savants, religieux, irréprochables, qui n'avaient d'autre tort que de croire à leurs opinions, et de garder leur conscience. Cette ame de Pascal noble et pure pouvait-elle rester indifférente devant un tel combat?

Il s'était d'abord approché de Port-Royal, préoccupé de la philosophie d'Épictète et des incer-

* *Mémoires de Port-Royal*, par Fontaine.

titudes de Montaigne. La candeur du vertueux Sacy le frappa d'une lumière nouvelle. La vaste érudition, l'esprit infatigable d'Arnauld, la raison insinuante, la finesse judicieuse et la douceur de Nicole, qui semblait le Mélanchton de cette réforme orthodoxe et mitigée, l'éloquence naturelle et l'imagination de Le Maître, agitèrent en tous sens cette ame violemment éprise de la vérité. Dans ses conversations fécondes avec des esprits dignes de lui, Pascal laissait échapper la supériorité de son intelligence, sur quelque sujet que ce fût; et ces hommes, dont la mémoire était nourrie d'une vaste lecture, croyaient retrouver dans leurs plus précieux souvenirs les pensées que Pascal produisait à l'instant de lui-même, comme s'il eût dû porter partout cette espèce de divination que, dès l'enfance, il avait exercée sur la géométrie. Les solitaires étaient surtout grands théologiens; mais tout ce qui peut intéresser la pensée humaine faisait le sujet inépuisable de leurs entretiens, philosophie, histoire, antiquités. Arnauld était profond géomètre; et cette netteté, cette vigueur de logique, cette inflexibilité de déduction que Pascal avait aimée dans la géométrie, semblait le caractère commun du langage, des livres, des doctrines, et, si l'on veut, des erreurs de Port-Royal. Que de liens devaient resserrer cette société naturelle entre de

hautes intelligences rapprochées ainsi par l'amour de la méditation et de l'étude! quelle fidélité, non de parti, mais de conviction, mais de vertu, devait être cimentée par ce noble commerce! On conçoit dès-lors comment les travaux théologiques des solitaires devinrent la science même de Pascal, et comment les agréments infinis de son génie moqueur, à force de raison, se prêtèrent si bien à revêtir de naturel et d'élégance les savantes démonstrations que lui fournissait l'expérience de ses amis.

Ainsi naquirent les Provinciales, par le besoin d'en appeler de la Sorbonne au public, et d'expliquer ces subtiles questions de la grace, qui servaient de prétexte à la persécution d'Arnauld, le plus illustre soutien de Port-Royal. Ces lettres paraissaient sous un faux nom, presque furtivement; elles défendaient un illustre opprimé; elles attaquaient un abus de pouvoir théologique, dans une époque où la religion était le premier soin des esprits; elles n'étaient pas une chose frivole: elles répondaient à l'un des intérêts les plus réels du temps. La brièveté, la clarté, une élégance inconnue, une plaisanterie mordante et naturelle, des mots que l'on retient, en rendirent le succès populaire. Pascal explique si nettement la question, que, par reconnaissance, on est obligé de la juger comme lui. J'admirerais moins les Lettres

Provinciales, si elles n'étaient pas écrites avant Molière. Pascal a deviné la bonne comédie. Il introduit sur la scène plusieurs acteurs, un indifférent qui reçoit toutes les confidences de la colère et de la passion, des hommes de parti sincères, de faux hommes de parti plus ardents que les autres, des conciliateurs de bonne foi partout repoussés, des hypocrites partout accueillis. C'est une véritable comédie de mœurs, dont le costume a changé. Mais la scène devient plus plaisante encore, lorsque, réduite à deux personnages, elle nous montre le naïf interprète des casuistes en face d'un disciple apparent, qui, tantôt par d'ingénieuses contradictions, tantôt par une ironique docilité, excite et favorise l'indiscrète vivacité du bon père. Animé par un tel auditeur, le jésuite développe, avec une orgueilleuse confiance, les maximes de ses auteurs, mesure le progrès de son admiration sur celui de leur sottise, et rend vraisemblable, par ses louanges, ce qui paraîtrait un reproche invraisemblable. Le dialogue des deux interlocuteurs se prolonge beaucoup ; mais cette forme est si heureuse, si variée dans les détails, elle produit une illusion si naturelle, qu'on ne peut s'en lasser. Platon, combattant les subtilités des rhéteurs, avait donné le modèle de cette excellente satire. Son *Euthydème*, qui se vante d'enseigner la vertu par une méthode abrégée, res-

semble au père jésuite expliquant la *dévotion aisée*. Mais, il faut l'avouer, pour le ridicule, les casuistes de Pascal valent encore mieux que les sophistes de Platon.

Le sujet des Provinciales n'est donc pas, et il s'en faut de beaucoup, stérile et défavorable, comme on le supposerait volontiers, par admiration pour le génie de l'auteur : non-seulement Pascal a su créer; mais il avait bien choisi. Certes, de tous les égarements de l'esprit, un des plus singuliers, c'est de vouloir justifier le vice par la vertu, de faire de mauvaises actions avec de bonnes raisons, de fausser sans cesse la morale, en protestant qu'on la respecte, et de parvenir, à force de distinctions, jusqu'à trouver dans les lois de Dieu le privilége de nuire méritoirement aux hommes. Rien n'est plus plaisant d'ailleurs que le contraste de la sévérité des personnages et du relâchement des principes; voilà les ressources qui s'offraient à Pascal, et qu'il a développées avec une prodigieuse malice. En attribuant à ses adversaires le dessein formel et prémédité de corrompre la morale, il fait sans doute une supposition exagérée; mais il donne à toutes ses attaques un point d'unité, d'où elles partent plus vives et mieux soutenues. Peut-on d'ailleurs affirmer avec Voltaire *, que tout le livre porte à faux, parce

* Siècle de Louis XIV, tome 2.

que jamais société n'a cru établir son autorité en détruisant la morale? L'instinct moral est-il tellement invariable et déterminé qu'on ne puisse le séduire et le dénaturer, à la faveur d'une imposante autorité? Quel homme n'a jamais hésité sur ses devoirs, et n'a pas quelquefois souhaité le droit d'y manquer sans blâme et sans remords? Cette faiblesse de nos cœurs explique assez la faveur que peut obtenir une morale complaisante. Plus d'un écrivain célèbre n'a-t-il pas propagé sa philosophie par sa morale, et corrompu pour réussir?

On conçoit, en déplorant ce scandale, que, dans un siècle religieux, mais inégalement éclairé, une société qui aspirait à la domination des consciences, et qui portait son empire dans des pays différents de mœurs, de coutumes, de préjugés nationaux et domestiques, ait assoupli, par ambition, la règle morale qu'elle voulait faire adopter à tant d'esprits opposés. Vous êtes tenté de mettre en doute la véracité de Pascal, lorsque vous lisez dans ses Lettres telle citation étrange, où des prêtres, ministres de douceur et de paix, sanctifient le duel et autorisent l'homicide; mais l'auteur de ces maximes n'est pas seulement jésuite, il est espagnol, il est sicilien, il est de quelque pays où la vengeance restait héréditairement consacrée, où la dévotion, innée dans les mœurs des

habitants, pouvait tout obtenir, hormis le sacrifice des passions indigènes et nationales comme elle.

Sans doute les coupables casuistes, qui flattaient ces divers préjugés des peuples, avaient altéré le plus beau caractère de la loi chrétienne, la sublime uniformité de sa morale, indépendante des lieux, des temps et des hommes. C'était donc une œuvre juste et salutaire entreprise par Pascal, que de combattre hautement de lâches complaisances qui dégradaient la religion, et de diffamer cette jurisprudence bizarre qui avait, pour ainsi dire, introduit dans les sublimes vérités de la morale et de la conscience les subtilités de la chicane, et les formes astucieuses de la procédure. Avec quel feu de naturel, quelle impitoyable ironie, quelle gaîté digne de l'ancienne comédie, Pascal n'a-t-il pas rempli cette généreuse mission? les doctrines de *la probabilité* et de *la direction d'intention*, ne sont-elles pas devenues immortelles par le ridicule dont il les a flétries? Cet art de la plaisanterie, que les anciens nommaient une partie de l'éloquence, cet atticisme moqueur et naïf dont se servait Socrate, cette malice instructive et plaisante que Rabelais avait salie du cynisme de ses paroles, cette gaieté intérieure et profonde qui anime Molière, et que l'on trouve souvent dans Lesage, enfin cette per-

fection de l'esprit, qui n'est autre chose qu'une raison supérieure et enjouée, voilà l'ineffaçable mérite des premières Provinciales.

Quand on regarde la vie de Pascal, si bornée dans son cours, si affligée par la souffrance et par la tristesse inséparable des profondes études, quand on lit ces pensées détachées, qui semblent le produit du malaise d'un esprit sublime, on a d'abord peine à concevoir cette surabondance de gaieté, que ce même homme a répandue sur la sécheresse de la scolastique. Le rire est-il donc voisin de la tristesse dans ces rares intelligences qui regardent d'en haut la nature humaine ? on serait tenté de le croire, en lisant Pascal, Shakspeare et Molière. On a dit, pour expliquer cette alliance, que l'habitude d'observer inspirait la tristesse. Ce sentiment tient plutôt à l'élévation même des facultés intellectuelles, parce que de tels esprits sentent plus vivement les bornes et l'impuissance de la pensée, et sont attristés par leur force même, en même temps qu'ils rient ou s'indignent de la faiblesse commune.

Pascal avait achevé ses dix premières lettres ; Arnauld était défendu, vengé. Son apologiste avait porté la guerre dans le camp de ses ennemis ; et l'exposition rapide, plaisante, familière, des principes erronés de leurs docteurs sur les questions morales, avait égayé le public, et frappé la puis-

sante société de la plaie du ridicule. Ce fut alors que la discussion s'agrandit, et que Pascal changea, pour ainsi dire, de génie. Les jésuites, occupés surtout de faire interdire et supprimer les écrits de ce dangereux contradicteur, essayaient cependant de les réfuter, mais avec peu d'art, peu de logique, comme des gens déconcertés par la surprise d'une attaque si hardie. Il faut l'avouer d'ailleurs, la société n'avait pas alors dans son sein les hommes célèbres qui l'ont illustrée. Bourdaloue n'était point connu, et n'avait pas encore appris sa puissante dialectique dans Pascal lui-même. Les défenseurs de la société, faibles, maladroits, outrageux, et pourtant illisibles, ne servaient qu'à irriter le génie de son terrible adversaire. Ce fut en leur répondant, que, sous cette forme de simples lettres, Pascal atteignit, sans effort, à la plus haute éloquence de la logique et de la colère. Vous avez lu cent fois le passage où Pascal, après avoir décrit avec une admirable énergie la longue et étrange guerre de la violence et de la vérité, deux puissances, dit-il, qui ne peuvent rien l'une sur l'autre, prédit cependant le triomphe de la vérité, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même. Démosthènes, Chrysostome, ou Bossuet, inspirés par la tribune, ont-ils rien de plus fort et de plus sublime que ces paroles jetées à la fin d'une lettre polémique ?

Cette grande éloquence est le ton naturel des dernières Provinciales. Tout y est amer, véhément, passionné. Ces mêmes questions sur lesquelles Pascal s'était joué d'abord, et qu'il avait comme épuisées par la plaisanterie, il les reprend, il les renouvelle par le sérieux et la colère, au point de faire bien regretter à ses ennemis ce style railleur dont ils s'étaient plaints d'abord. Maintenant il ulcère, il déchire les premières blessures de l'amour-propre humilié. Ces odieuses doctrines sur l'homicide, qu'il avait presque ménagées, en ne les couvrant que de mépris, il les attaque corps à corps, avec toute la puissance d'une dialectique inexorable, comme un crime contre l'état, l'église, la nature et la piété. Sa véhémence semble s'accroître, en poursuivant un autre délit trop commun dans tous les temps de division et de partis, la calomnie, cet assassinat moral, dont ses adversaires avaient fait et un fréquent usage et une naïve apologie, deux choses qui se corrigent l'une l'autre, mais ne se rachètent pas. Dans cette controverse, Pascal semble quelquefois se rapprocher d'une véhémence plus injurieuse que chrétienne. En repoussant la calomnie, il prodigue l'insulte. Son ame généreuse, profondément indignée du malheur de ses amis, ne peut plus modérer ses paroles. Fort de son génie, de son ressentiment et du mystère qui couvrait encore son nom, il

s'écrie, en s'adressant à tous ses adversaires : « Vous « vous sentez frappés par une main invisible; vous « essayez en vain de m'attaquer en la personne « de ceux auxquels vous me croyez unis. Je ne « vous crains ni pour moi, ni pour aucun autre. « Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile « à mon égard. Je n'espère rien du monde; je n'en « appréhende rien; je n'en veux rien. Je n'ai be- « soin, par la grace de Dieu, ni du bien, ni de « l'autorité de personne. Ainsi, mes pères, j'é- « chappe à toutes vos prises. »

Faut-il s'étonner que, dans cette situation si haute, et la seule qui fût digne de lui, Pascal se soit emporté jusqu'aux mouvements et à la liberté violente de la tribune antique? Les occasions, les mœurs ont bien changé : mais l'éloquence est la même.

S'agit-il de quelque grand intérêt de patriotisme ou de gloire? non; il s'agit de défendre quelques humbles religieuses accusées d'hérésie. Mais qu'importe le sujet? écoutez l'accent de l'orateur, et l'indignation de l'homme de bien : « Cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que « les cloîtres les plus retirés ne soient pas des « asiles contre vos calomnies? etc. Vous retran- « chez publiquement de l'église ces vierges saintes, « pendant qu'elles prient dans le secret pour vous « et pour toute l'église. Vous calomniez celles qui

« n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de « bouche pour vous répondre. »

Si Pascal, dans ses Lettres, a réuni tous les secrets de l'éloquence la plus énergique et la plus passionnée, quelques-unes de ses pensées nous apprennent que ce talent s'appuyait sur la méditation de toutes les ressources de l'art, et sur une théorie très-profonde, qu'il inventait à son usage. Il est assez inútile de lire des principes sur le goût écrits par des hommes sans génie. Mais quand un grand écrivain expose quelques idées générales sur l'art de la parole, nécessairement il les approprie à son caractère, aux habitudes de son esprit; il y met quelque chose de lui; et cette révélation est plus instructive que les principes mêmes de l'art. Pascal, si profond géomètre, avait conçu, par la supériorité de sa raison, l'usage et les bornes de l'esprit scientifique porté dans les arts. Ce qu'il a écrit sur l'esprit de géométrie et sur l'esprit de finesse est la plus complète réfutation des paradoxes littéraires que Fontenelle, d'Alembert et Condillac ont publié dans le siècle suivant. Pascal, dont le génie n'avait point de préjugés, parce qu'il n'avait pas de limites, fixe le caractère des sciences positives et celui des lettres, sans être arrêté par la crainte de s'ôter quelque chose à lui-même, en bornant le domaine de telle ou telle faculté, et

comme sûr de retrouver sa place dans tous les partages de l'esprit humain. Pascal, en effet, réunissait au plus haut degré les deux puissances extrêmes de la pensée, le raisonnement et l'imagination. Sa vie, son caractère, ses ouvrages, tiennent à cette alliance; et elle se trouve marquée dans la plus grande œuvre qui ait occupé son génie. Personne, dans le même siècle, n'a reçu peut-être avec un enthousiasme plus ardent et plus sincère les vérités du christianisme; mais le raisonnement, soulevé du milieu de son enthousiasme, l'agitait encore par les tourments du doute. Peut-on expliquer autrement cette prévoyance qui lui montre tant d'objections peu familières à son siècle, et lui inspire la pensée de fortifier, de défendre ce que personne n'attaquait encore? Les illustres contemporains de Pascal, remplis d'une conviction non pas plus pure, mais plus paisible, se bornaient à développer les conséquences d'une religion dont les principes ne rencontraient pas d'adversaires : ils élevaient la voûte du temple, sans craindre qu'aucune main fût assez hardie pour en saper les colonnes. Pascal seul, averti du péril par ses propres expériences, méditait un ouvrage où il espérait ne laisser sans réponse aucun des doutes du scepticisme, que ce grand génie avait, pour ainsi dire, essayé en tous sens sur lui-même. La main de

l'architecte est encore toute entière dans les ruines de ce monument commencé. Mais qui oserait le reconstruire en idée, et calculer l'assemblage de ses parties éparses et informes?

Dans les sables de l'Égypte on découvre de superbes portiques qui ne conduisent plus à un temple que les siècles ont détruit, de vastes débris, des vestiges d'une immense cité, et, sur les chapiteaux renversés, d'antiques peintures, dont les éblouissantes couleurs ne passeront jamais, et qui conservent leur frêle immortalité au milieu de ces antiques destructions: telles paraissent quelques pensées de Pascal, restes mutilés de son grand ouvrage.

On sait qu'il le commença déja mortellement atteint de cette douloureuse langueur qui devait si tôt consumer sa vie. N'ayant sur la terre d'autre action que celle de l'intelligence, il la continua jusqu'à ce qu'il eût achevé de mourir. Telle était cependant la violence de ses maux, qu'une autre préoccupation que celle des vérités morales lui devint nécessaire. Plus d'une fois, nous disent les historiens de sa vie, il reprit avec ardeur les plus laborieuses méditations de la géométrie, et s'y plongea tout entier, pour se distraire des douleurs physiques. N'était-ce pas plutôt contre d'autres douleurs qu'il cherchait ce remède? n'y trouvait-il pas un repos contre l'inquiète activité de son ame trop assaillie de pensées?

Que l'on considère en effet cette intelligence sublime, captive dans un corps misérable, fatiguée par tant de prodigieux efforts, et trouvant sans cesse devant elle tous ces grands problèmes de la destinée humaine, qui ne peuvent se résoudre comme ceux de la science:

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce qu'est « le monde, ni que moi-même. Je suis dans une « ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais « ce que c'est que mon corps, que mes sens, que « mon ame; et cette partie même de moi, qui « pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur « tout, et sur elle-même, ne se connaît non plus « que le reste. »

Cette terrible ignorance que Pascal retrace avec trop d'énergie pour n'en avoir pas souffert, voilà l'ennemi dont il travaille à secouer le joug plus accablant que la foi. Les mêmes incertitudes avaient agité les philosophes anciens : elles les avaient quelquefois troublés jusqu'au désespoir. Ce tourment des plus hautes intelligences avait redoublé dans tous les grands renouvellements de la civilisation, à ce moment où l'homme, après avoir marché long-temps appuyé sur d'antiques croyances, les sent échapper, dans une égale impuissance de s'en passer, ou de s'en servir. Ainsi, vers les derniers siècles de l'empire, quand le polythéisme tombait de toutes parts, et que les der-

niers disciples de Platon tâchaient en vain à se créer une foi, et à refaire un culte par les forces de la raison, le plus éloquent de ces philosophes, Porphyre, nous est représenté dans une mélancolie qui va jusqu'au délire, prêt à se donner la mort *, pour échapper au supplice du doute. Ainsi, chez plusieurs de ces spéculatifs Allemands qui ont travaillé sur les ruines amoncelées par un siècle de scepticisme, la folie semble quelquefois naître de la contemplation trop habituelle et trop ardente des grands mystères de l'existence humaine. Le doute creusé en tout sens, et partout stérile, repousse ces esprits curieux vers une sorte de théurgie mystique : comme si croire était un repos nécessaire à l'ame, comme si les illusions de l'enthousiasme étaient le premier bien pour elle après la vérité.

Pascal, à qui la supériorité de son génie avait fait parcourir d'avance tout le cercle des inquiétudes que peut éprouver l'esprit humain dans une civilisation de plusieurs siècles, Pascal, instruit de tout par le combat que s'étaient livré les puissances de son ame, se jette dans l'asile de la foi chrétienne. Elle seule lui explique l'origine de la vie humaine, la grandeur et la misère de

* Platonius, *in vitâ Porphyrii.*

l'homme. Mais que d'efforts inquiets pour arriver à ce repos ! « En regardant, dit-il, tout l'u-
« nivers muet, et l'homme sans lumière aban-
« donné à lui-même, et comme égaré dans ce
« recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis,
« ce qu'il est venu y faire, ce qu'il deviendra en
« mourant, j'entre en effroi comme un homme
« qu'on aurait porté endormi dans une île dé-
« serte, et qui s'éveillerait sans connaître où il
« est. Je vois d'autres personnes, auprès de moi,
« de semblable nature. Je leur demande s'ils sont
« mieux instruits que moi; et ils me disent que
« non : et sur cela, ces misérables égarés, ayant
« regardé autour d'eux, et ayant vu quelques ob-
« jets plaisants, s'y sont adonnés, et s'y sont at-
« tachés. Pour moi, je n'ai pu m'y arrêter, ni me
« reposer dans la société de ces personnes sem-
« blables à moi, misérables comme moi, impuis-
« santes comme moi. »

Ne sent-on pas, dans ces paroles, toute la souffrance, tout le travail de ce grand génie, pour trouver la vérité? Peut-on être surpris maintenant de la profondeur de tristesse et d'éloquence qui anime sous sa plume quelques pensées métaphysiques jetées au hasard? Que sont tous les intérêts de la terre, que sont toutes les passions auprès de ce grand intérêt de l'être spirituel se cherchant lui-même? Dans une intelligence qui

voit tout, le combat contre le doute est le plus grand effort de la pensée humaine. Pascal lui-même y succombe quelquefois : il cherche des secours bizarres contre un si grand péril. Vous vous étonnez qu'une fois il mette à croix ou pile l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, et qu'il détermine sa conviction par un calcul de probabilité : souvenez-vous de Rousseau, plus faible et plus capricieux, faisant dépendre d'une pierre qu'il lance l'espoir de son salut éternel. Il faut reconnaître ici cette impuissance, et, pour ainsi dire, ce désespoir de la pensée, après de longs efforts pour pénétrer l'incompréhensible. Ce fut le tourment de Pascal, tourment d'autant plus grand, qu'il se proportionnait à son génie. Une religion positive put seule l'affranchir, et le soulager. Elle lui rendait quelque sécurité, en le domptant à force de croyance. Quand on lit que Pascal en était venu à porter sous ses vêtements un symbole formé de paroles mystiques, une espèce d'amulette, on sent que cette puissante intelligence avait reculé jusqu'à ces pratiques superstitieuses, pour fuir de plus loin une horrible incertitude. C'était là sa terreur. Le précipice que, depuis un accident funeste, les sens affaiblis de Pascal croyaient voir s'entr'ouvrir sous ses pas, n'était qu'une faible image de cet abîme du doute qui épouvantait intérieurement son ame.

Ainsi donc se partagea la vie trop courte de ce grand homme. D'abord il chercha à émanciper la raison humaine, il réclama l'indépendance de la pensée et l'autorité de la conscience ; ensuite, il se consuma d'efforts pour élever des digues et des barrières contre l'invasion illimitée du scepticisme. Cet esprit puissant et inflexible embrasse d'une conviction profonde, comme une sauvegarde, les dogmes du christianisme, et leur donne, par sa soumission, le plus grand peut-être des témoignages humains. Mais si la conviction est entière, la démonstration est imparfaite, les preuves ne sont pas réunies, le raisonnement n'est pas achevé : et il reste quelques indices de la lutte qu'avait subie Pascal, et quelques marques extraordinaires de sa force, plutôt qu'un monument complet de sa victoire. Quoi qu'il en soit, ces débris sont là pour étonner le pyrrhonisme frivole, pour le mettre en doute de lui-même, et faire long-temps méditer les savants et les sages.

On a dit que Pascal ne parlait pas au cœur, que sa religion avait l'air d'un joug qu'il impose, plutôt que d'une consolation qu'il promet. Vincent de Paule et Fénélon auraient obtenu sans doute plus de conversions que Pascal. On ne sent pas en lui cette tendresse d'ame, cette affection pour l'humanité, qui respire dans l'Évangile, et qui fit la puissance de la loi nouvelle. Toutefois il inté-

resse profondément : il est si peu déclamateur, et si vrai ! Ses paroles amères contre la nature humaine ne sont pas des invectives ; ce sont des cris de douleur sur lui-même. On demeure frappé d'une sorte de triste respect, en voyant le mal intérieur de cette sublime intelligence. Sa misanthropie semble une expiation de son génie : il en est lui-même plus humilié qu'enorgueilli. Il n'est pas, comme le stoïcien de l'antiquité, un contemplateur impassible de nos misères : il les porte toutes en lui : « Mais, dit-il, malgré la vue de « toutes ces misères qui nous touchent, et qui « nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct, « que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. » Cet instinct de spiritualisme opposé à notre faiblesse mortelle, ce contraste de grandeur et de néant remplit seul les chapitres sublimes de Pascal sur la nature de l'homme. Il lui inspire des mouvements d'une incomparable éloquence, et des pensées d'une effrayante profondeur. On s'étonne de le voir descendre de cette haute métaphysique à des vérités d'observation, surprendre les moindres secrets du cœur, et pénétrer l'homme tout entier d'un vaste et triste regard.

Pascal ne fait pas, comme La Bruyère, des descriptions, des portraits : mais il saisit, et exprime d'un trait le principe des actions humaines. Il écrit l'histoire de l'espèce, et non celle de l'indi-

vidu. Jugeant les choses de la terre avec une liberté et un désintéressement tout philosophique, il arrive souvent, par une route bien opposée, au même but que les plus hardis novateurs : mais il ne s'y arrête pas; il voit au-delà. Quelquefois il a l'air d'ébranler les principes mêmes de la société, de la propriété, de la justice; mais bientôt il les raffermit par une pensée plus haute. Il est sublime de bon sens autant que de génie. Le style porte en lui l'empreinte de ces deux caractères. Nulle part vous ne trouverez plus d'audace et de simplicité, plus de grandeur et de naturel, plus d'enthousiasme et de familiarité. Un écrivain célèbre a remarqué qu'il est peut-être le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre : on le conçoit, mais on n'y songe pas, en le lisant.

NOTICE

SUR FÉNÉLON.

Fénélon (François de Salignac de Lamotte), d'une famille ancienne et illustre, naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651. Sous les yeux d'un père vertueux, il fit avec autant de succès que de rapidité ses études littéraires; et dès l'enfance, nourri de l'antiquité classique, élevé dans la solitude parmi les modèles de la Grèce, son goût noble et délicat parut en même temps que son heureux génie. Appelé à Paris par son oncle, le marquis de Fénélon, pour achever ses études philosophiques et commencer le cours de théologie nécessaire à sa vocation naissante, il soutint, à quinze ans, la même épreuve que Bossuet, et prêcha devant un auditoire moins célèbre à la vérité que celui de l'hôtel de Ram-

FÉNÉLON.

bouillet. Cet éclat d'une réputation prématurée alarma le marquis de Fénélon, qui, pour soustraire le brillant jeune homme aux séductions du monde et de l'amour-propre, le fit entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Dans cette retraite, Fénélon se pénétra de l'esprit évangélique, et mérita l'amitié d'un homme vertueux, M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice. Il y reçut les ordres sacrés.

Ce fut alors que sa ferveur religieuse lui inspira le dessein de se consacrer aux missions du Canada. Traversé dans ce projet par les craintes de sa famille et la faiblesse de son tempérament, il tourna bientôt ses regards vers les missions du Levant, vers la Grèce, où le profane et le sacré, où saint Paul et Socrate, où l'Église de Corinthe, le Parthénon, le Parnasse, appelaient son imagination poétique et religieuse. Enchanté par les souvenirs d'Athènes, il s'indignait à la pensée que cette patrie des lettres et de la gloire fût la proie des barbares : « Quand verrai-je, s'écriait-« il, le sang des Perses se mêler à celui des Turcs « dans les champs de Marathon, pour laisser la « Grèce entière à la religion, à la philosophie et « aux beaux-arts, qui la réclament comme leur « patrie ! » Ces divers enthousiasmes du jeune apôtre cédèrent cependant à de plus graves considérations; et Fénélon, détourné de ces missions

lointaines, se consacra tout entier à un apostolat qu'il ne croyait pas moins utile, l'instruction des *Nouvelles Catholiques*. Les devoirs et les soins de cet emploi, dans lequel il ensevelit son génie pendant dix années, le préparèrent à la composition de son premier ouvrage, le Traité de l'Éducation des Filles, chef-d'œuvre de délicatesse et de raison, que n'a point surpassé l'auteur d'*Émile* et le peintre de Sophie. Cet ouvrage était destiné à la duchesse de Beauvilliers, mère pieuse et sage d'un famille nombreuse. Fénélon, dans la modeste obscurité de son ministère, entretenait déjà avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse cette amitié vertueuse qui résista également à la faveur et à la disgrâce, à la cour et à l'exil.

Il avait trouvé dans Bossuet un attachement qui devait être moins durable. Admis à la familiarité de ce grand homme, il étudiait son génie et sa vie. L'exemple de Bossuet, dont la religion toute polémique s'exerçait par des controverses et des conversions, inspira sans doute à Fénélon le Traité du Ministère des Pasteurs, ouvrage dans lequel il combat les hérétiques avec plus de modération que n'en montrait son illustre modèle. Le sujet, le mérite de cet ouvrage, et le suffrage tout puissant de Bossuet, engagèrent Louis XIV à confier à Fénélon le soin d'une mission nouvelle

dans le Poitou. L'uniformité rigoureuse que Louis XIV voulait étendre sur toutes les consciences de son royaume, et la résistance qui naissait de l'oppression, obligeaient souvent le monarque à faire soutenir ses missionnaires par des soldats. Fénélon ne se borna point à rejeter absolument l'odieuse assistance des dragons; il voulut choisir lui-même les collègues ecclésiastiques qui partageraient un ministère de persuasion et de douceur. Il convertit sans persécuter, et fit aimer la croyance dont il était l'apôtre.

L'importance que l'on attachait alors à de semblables missions attira, plus que jamais, les regards sur Fénélon, qui s'en était heureusement acquitté. Un grand objet était offert à l'ambition et au talent. Le Dauphin, petit-fils de Louis XIV, sortait de la première enfance; et le roi cherchait en quelles mains il confierait ce précieux dépôt *. La vertu, aidée de la faveur de madame de Maintenon, obtint la préférence. M. de Beauvilliers fut nommé gouverneur; et il choisit, et fit agréer au roi, Fénélon, pour précepteur du jeune prince. Ces vertueux amis, secondés par les soins de quelques hommes dignes de les imiter, commencèrent la noble tâche d'élever un roi. L'histoire

* En 1689.

atteste que jamais on ne vit un concours plus parfait de volontés et d'efforts. Fénélon, par la supériorité naturelle de son génie, était l'ame de cette réunion. C'était lui qui, transporté par l'espérance de placer un jour la vertu sur le trône, et voyant le bonheur de la France dans l'éducation de son roi, détruisait avec un art admirable tous les germes dangereux que la nature et le sentiment prématuré du pouvoir avaient jetés dans ce jeune cœur, et faisait succéder à tous les défauts d'un caractère indomptable l'habitude des plus salutaires vertus. Cette éducation, dont il nous reste d'immortels monuments dans quelques écrits de Fénélon, paraissait le chef-d'œuvre du génie qui se consacre au bonheur des hommes.

Fénélon, au milieu de la cour, et ne s'y livrant qu'à demi, se faisait admirer par les grâces d'un esprit brillant et facile, par le charme de la plus noble et de la plus éloquente conversation. Il y avait en lui quelque chose de séduisant et d'inspiré. L'imagination, le génie, lui échappaient de toutes parts; et la plus élégante politesse embellissait et faisait pardonner l'ascendant du génie. Cette supériorité personnelle excitait beaucoup plus d'amiration que le petit nombre d'ouvrages sortis de sa plume. C'est sous ce rapport qu'il fut loué, à l'époque de sa réception à l'Académie;

et, peu de temps après, La Bruyère le peignit encore sous les mêmes traits, reconnaissables pour tous les contemporains. « On sent, dit-il, « la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit « qu'il prêche de génie et sans préparation, soit « qu'il prononce un discours étudié et oratoire, « soit qu'il explique ses pensées dans la conver- « sation : toujours maître de l'oreille et du cœur « qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni « tant d'élévation, ni tant de facilité, de délica- « tesse, de politesse. »

Cet ascendant de vertu, de grace et de génie, qui excitait, dans le cœur des amis de Fénélon, une tendresse mêlée d'enthousiasme, et qui avait séduit madame de Maintenon malgré sa défiance et sa réserve, échoua toujours contre les préventions de Louis XIV. Ce prince estimait sans doute l'homme auquel il confiait l'éducation de son petit-fils; mais il n'eut jamais de goût pour lui. On a cru que l'élocution brillante et facile de Fénélon gênait un prince qui ne voulait nulle part sentir une autre prééminence que la sienne. Mais, si l'on jette les yeux sur une lettre où Fénélon, dans l'épanchement de la confiance, avertissait madame de Maintenon que Louis XIV n'avait aucune idée de ses devoirs de roi, on supposera sans peine qu'une opinion aussi dure, dont Fénélon paraît trop pénétré pour n'en avoir

jamais laissé échapper quelque révélation indiscrète, ne dut pas rester complètement ignorée d'un monarque trop accoutumé aux louanges, et qui pouvait s'offenser même d'un jugement moins sévère. L'histoire n'a point partagé l'extrême rigueur de cette opinion sur un prince qui, dans l'exercice d'un pouvoir, absolu il est vrai, porta toujours de la bienséance et de la grandeur, et maintint l'honneur sous le despotisme, son plus grand ennemi. Fénélon avait conservé à la cour le plus irréprochable désintéressement. Il y passa cinq années dans la place éminente de précepteur du Dauphin, sans demander, sans recevoir aucune grace. Louis XIV, qui savait récompenser noblement et avec choix, voulut réparer cet oubli; et il nomma Fénélon à l'archevêché de Cambrai *. Ce moment de faveur et de prospérité était celui où Fénélon devait être frappé d'un coup funeste à son crédit, et qui même aurait mortellement blessé une réputation moins inviolable.

Depuis long-temps, Fénélon, que le mouvement de son ame portait à une dévotion vive et spirituelle, avait cru reconnaître une partie de ses principes dans la bouche d'une femme pieuse et folle, mais qui sans doute avait beaucoup de

* En 1694.

persuasion et de talent, puisqu'elle obtint une influence extraordinaire sur plusieurs esprits supérieurs. Madame Guyon, écrivant et dogmatisant sur la grace et sur le pur amour, d'abord persécutée et arrêtée, bientôt admise dans la société particulière du duc de Beauvilliers, accueillie par madame de Maintenon, autorisée à répandre sa doctrine dans Saint-Cyr, puis devenue suspecte à Bossuet, arrêtée de nouveau, interrogée, condamnée, fut le prétexte de la disgrace de Fénélon. L'inexorable Bossuet n'aimait pas les subtilités mystiques, les raffinemens de l'amour divin, dont l'imagination vive et tendre de Fénélon était trop facilement éprise. Bossuet voulut obtenir que le nouvel archevêque de Cambrai condamnât lui-même les erreurs d'une femme dont il avait été l'ami. Fénélon s'y refusait par conscience et par délicatesse, craignant de compromettre des opinions qui lui étaient chères voulant ménager une femme malheureuse, qui ne lui paraissait coupable que d'exagération dans l'amour de Dieu. Peut-être enfin, car il était homme, se trouva-t-il choqué de la hauteur théologique de Bossuet, qui le pressait comme s'il eût voulu le convertir.

Fénélon publia ce trop fameux livre *des Maximes des Saints*, que l'on peut regarder comme une apologie indirecte ou même comme

une rédaction atténuante des principes de madame Guyon. Dans un siècle où une opinion religieuse était un évènement politique, la première apparition de cet ouvrage excita beaucoup d'étonnement et de murmures. Tous ceux qui pouvaient être secrètement jaloux du rang et du génie de Fénélon, se déclarèrent contre les erreurs de sa théologie. Élevé au-dessus d'un sentiment honteux, mais inflexible, impatient de la contradiction négligeant les égards et les bienséances mondaines lorsqu'il croyait la religion compromises, Bossuet dénonça lui-même à Louis XIV, au milieu de sa cour, l'hérésie du nouvel archevêque: Au moment où Fénélon était frappé de ce coup sensible, l'incendie de son palais de Cambrai, la perte de sa bibliothèque, de ses manuscrits, de ses papiers, mit son ame à une nouvelle épreuve, et ne lui arracha d'autres plaintes que ces paroles si touchantes, et si vraies dans sa bouche : « Il vaut mieux que le feu ait « pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre « laboureur. »

Cependant Bossuet, après l'éclat de sa première déclaration, se préparait à poursuivre son rival, et semblait jaloux de lui arracher un désaveu. L'admiratrice, l'amie de Fénélon, madame de Maintenon, s'éloignait de lui avec une inconcevable froideur. Fénélon soumet son livre au

jugement du Saint-Siége. Bossuet avait déjà composé des remarques, où la plus amère et la plus véhémente censure était entourée de toutes les expressions fastueuses du regret et de l'amitié. Il proposait en même temps une conférence, à laquelle Fénélon se refusa, préférant défendre son livre au tribunal de Rome. Ce fut alors qu'il reçut l'ordre de quitter la cour, et de se retirer dans son diocèse. Cette nouvelle excita dans l'ame du duc de Bourgogne une douleur qui fait l'éloge de l'éducation de ce jeune prince. La cabale avait voulu profiter de la chute de Fénélon, pour renverser le duc de Beauvilliers; il fut sauvé à force de vertu : et son dévouement même à la cause d'un ami malheureux intéressa la générosité de Louis XIV.

Malgré la volonté manifeste de ce prince, la cour de Rome hésitait à condamner un archevêque aussi illustre que Fénélon. Cette lenteur et cette répugnance, qui honorent le pape Innocent XII, donnèrent carrière au talent de l'accusateur et de l'accusé; et pendant que les juges balançaient, les écrits des deux adversaires se succédèrent avec une prodigieuse rapidité. La lutte changea d'objet. Après avoir épuisé le dogme, Bossuet se rejeta sur les faits; et la relation du quiétisme, spirituellement et malignement écrite, semblait destinée à porter jusqu'à

Fénélon une partie du ridicule inséparable de madame Guyon. L'abbé Bossuet, indigne neveu de Bossuet, étendait encore plus loin les inculpations personnelles ; et recueillant les plus odieuses rumeurs, il cherchait à flétrir la pureté de Fénélon. Jamais l'indignation d'une ame vertueuse et calomniée ne se montra plus éloquente. Fénélon, dans une apologie, fit disparaître ces viles accusations. Et il fallut de nouvelles lettres de Louis XIV, rédigées par Bossuet, de nouvelles intrigues, et jusqu'à des menaces, pour arracher à la cour de Rome une condamnation, qui même fut adoucie dans la forme et dans les expressions. L'intérêt de cette controverse, si étrangère aux idées de notre siècle, est parfaitement conservé dans l'excellente histoire de Fénélon, par M. de Bausset ; et c'est là qu'on trouvera le tableau animé de la cour de Rome et de la cour de France, qui s'intéressent vivement à cette question frivole, agrandie par les opinions du temps, et par le prodigieux talent des deux rivaux.

La longue et glorieuse résistance de l'archevêque de Cambrai avait encore aigri les ressentiments de Louis XIV, et l'hésitation du pape à condamner Fénélon rendait sa disgrace de cour plus irrévocable que jamais. Lorsque le bref si long-temps différé, obtenu par tant de discussions et d'intrigues, eut enfin paru, Fénélon se

hâta d'y souscrire *, et de se condamner lui-même par le mandement le plus touchant et le plus simple, dans lequel Bossuet ne manqua point de trouver beaucoup de faste et d'ambiguité. La soumission modeste de Fénélon, son silence, ses vertus épiscopales, et l'admiration qu'elles inspiraient, ne lui auraient pas sans doute rouvert l'entrée de la cour de Louis XIV; mais un évènement inattendu vint irriter plus que jamais le cœur du monarque.

Le Télémaque, composé quelques années auparavant, à l'époque de la faveur de Fénélon, fut publié, quelques mois après l'affaire du quiétisme, par l'infidélité d'un domestique chargé de transcrire le manuscrit. L'ouvrage, supprimé en France, fut reproduit par les presses de la Hollande, et obtint dans toute l'Europe un succès que la malignité rendait injurieux pour Louis XIV, en y cherchant des allusions aux conquêtes et aux malheurs de son règne. Ce prince, qui avait toujours médiocrement goûté les idées politiques de Fénélon, et le nommait depuis long-temps un bel esprit chimérique, regarda l'auteur de Télémaque comme un détracteur de sa gloire, qui joignait le tort de l'ingratitude aux injustices de la satire. Fénélon mourant protesta de son res-

* En 1699.

pect pour la personne et pour les vertus de Louis XIV. Ce témoignage formel, comparé au jugement sévère que Fénélon énonçait dans la lettre dont nous avons déja parlé, ne permet qu'une seule explication qui ménage sa gloire et la vérité. Cet homme sensible et vertueux, préoccupé des malheurs qui se mêlaient à l'éclat du règne de Louis XIV, transportait involontairement dans un ouvrage d'imagination quelques traits du tableau qu'il avait sous les yeux, et qui souvent affligeait son ame. Comment aurait-il pu s'en défendre? Comment parler des peuples et des rois, sans présenter des allusions aux contemporains? Le cercle des calamités et des fautes humaines est plus borné qu'on ne le croit. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes, dit Tacite; et tant qu'il y aura des vices, l'histoire des temps passés paraîtra la satire du siècle présent.

Le Télémaque offre sans doute quelques réflexions que l'on peut détourner contre Louis XIV; mais c'est une absurde injustice de chercher dans cet ouvrage la censure allégorique et méditée de ce grand roi. Il était même impossible d'avoir mieux combiné tous les détails, pour déconcerter les allusions, et pour échapper, autant que possible, à l'inévitable fatalité des ressemblances. Nous croyons que cette précaution généreuse

occupait encore Fénélon écrivant pour le bonheur des peuples, et qu'elle lui fit chercher cette conception poétique, ces mœurs primitives, ces sociétés antiques, si éloignées du tableau de l'Europe moderne. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-il voulu peindre Louis XIV sous les traits de l'imprudent Idoménée, ou du sacrilége Adraste, plutôt que sous l'image du sage et victorieux Sésostris? Mais non; ces diverses images sont les jeux d'une imagination qui cherche à multiplier d'intéressants contrastes : aucune, en particulier, n'est le portrait satirique du grand roi dont le règne a formé la plus belle époque morale de l'Europe moderne. Fénélon apprit bientôt l'ineffaçable impression que le Télémaque avait faite dans le cœur du roi; il parut se résigner à son éloignement de la cour, qu'il eut quelquefois la faiblesse d'appeler sa disgrace, comme si le séjour prolongé d'un archevêque au milieu du troupeau qu'il éclaire et qu'il sanctifie, pouvait jamais rappeler une idée d'humiliation et de malheur. Au reste, si Fénélon se ressouvenait quelquefois avec amertume de la cour de Louis XIV, il dut se consoler par le bonheur qu'il répandait autour de lui, dans sa retraite de Cambrai. La sainteté des anciens évêques, la sévérité de la primitive église, la douceur de la plus indulgente vertu, le charme de la plus séduisante politesse,

l'empressement à remplir les devoirs les plus humbles du saint ministère, une infatigable bonté, une inépuisable charité, voilà sous quels traits Fénélon est dépeint par un éloquent et vertueux évêque, qui avait le droit de s'arrêter long-temps sur cette image. Le premier soin de Fénélon était d'instruire les clercs d'un séminaire qu'il avait fondé. Il ne dédaignait pas même de faire le catéchisme aux enfants de son diocèse. Comme les évêques des anciens jours, il montait souvent dans la chaire de son église, et, se livrant à son cœur et à sa foi, il parlait sans préparation, et répandait tous les trésors de son facile génie.

Une occasion imprévue lui permit de développer avec plus de travail son éloquence naturelle. Le sermon qu'il prononça dans la cathédrale de Lille, pour le sacre de l'archevêque de Cologne, est un des morceaux les plus touchants et les plus parfaits de l'éloquence chrétienne. Les malheurs de la guerre, qui punirent enfin la longue gloire de Louis XIV, avaient amené les troupes ennemies dans le diocèse de Fénélon : ce fut pour le saint évêque l'occasion d'efforts et de sacrifices nouveaux. Sa sagesse, sa fermeté, la noblesse de son langage, inspiraient aux généraux ennemis un respect salutaire aux malheureuses provinces de la Flandre. Eugène était

digne d'entendre la voix d'un grand homme, dont il connaissait le génie.

Parmi tant de soins et de travaux, Fénélon entretenait une correspondance très-étendue avec les ecclésiastiques qui le consultaient, avec ses amis et ses parents. On y reconnaît toujours ce génie heureux et facile, auquel toutes les idées sages et nobles venaient naturellement sur tous les sujets. Plusieurs de ses lettres renferment tous les secrets de la science du monde, analysés avec la finesse d'un homme de cour, et exprimés dans le style de La Bruyère écrivant sans effort. La situation de Cambrai, sur les frontières de la France, attirait auprès de Fénélon beaucoup d'étrangers; ils ne l'approchaient, ils ne le quittaient que pénétrés d'une religieuse admiration. Sans parler de Ramsay, qui passa plusieurs années dans le palais de Fénélon, le fameux maréchal Munich et l'infortuné Jacques III sentirent le charme de son entretien, et l'ascendant de sa haute sagesse. C'était le privilége de Fénélon de paraître également admirable aux yeux d'un prêtre, d'un politique, ou d'un homme de guerre, avantage, à la vérité, plus facile à concevoir à une époque où la religion et la morale formaient un lien commun, qui rapprochait les esprits.

Fénélon, dans les sages conseils qu'il donnait à Jacques III, montrait sa haute estime pour la

constitution anglaise, si forte à la fois contre le despotisme et contre l'anarchie. Il était exempt de cet étroit patriotisme qui calomnie tout ce qui existe au-delà des frontières. Son ame vertueuse avait besoin de s'étendre dans l'univers, et d'y chercher le bonheur des hommes. « J'aime « mieux, disait-il, ma famille que moi-même; « j'aime mieux ma patrie que ma famille; mais « j'aime encore mieux le genre humain que ma « patrie. » Admirable progression de sentiments et de devoirs! des esprits faux et pervers ont abusé de ce principe; il méritait cependant d'être autorisé par Fénélon : c'est le *Caritas generis humani*, échappé de l'ame de Cicéron, mais démenti par les féroces conquêtes des Romains, qui, non moins inconséquents que barbares, jouissaient des blessures et de la mort de leurs gladiateurs sur le même théâtre où ils applaudissaient avec transport ce vers humain plus que patriotique :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Le christianisme était digne de consacrer par la bouche de Fénélon une maxime que la nature a mise dans le cœur de l'homme. Quand cette vérité triomphera, nous croirons au progrès des lumières. Après tous ces cris patriotiques, qui ne sont trop souvent que les devises de l'égoïsme,

les prétextes de l'ambition et les signaux de la guerre, ne criera-t-on jamais en posant les armes et par un vœu qu'il est temps d'accomplir, *Vive le genre humain!* L'humanité de Fénélon ne se bornait pas à des spéculations exagérées, à des généralités impraticables, qui supposent l'ignorance du détail des affaires humaines. Sa politique n'était pas seulement le rêve d'une ame vertueuse. Il avait vu, il avait jugé la cour et les hommes; il connaissait l'histoire de tous les siècles; il était doué d'une certaine indépendance d'esprit qui le mettait au-dessus des préjugés d'état et de nation. C'est dans les divers mémoires qu'il adressait au duc de Beauvilliers, que l'on peut étudier la sagesse de ses vues sur les plus grands intérêts, sur la succession d'Espagne, sur la politique qui convenait à Philippe V, sur les alliés, sur la conduite de la guerre, sur la nécessité de la paix. On doit vivement désirer la publication de ces précieux écrits, qui ne sont connus que par les extraits qu'en a donnés le dernier historien de Fénélon. Cette guerre désastreuse de la succession d'Espagne, en rapprochant le théâtre des combats du séjour de Fénélon, lui donna la joie de voir, après dix ans d'absence, le jeune prince qu'il avait formé, et qui venait commander les dernières troupes de Louis XIV vaincu. L'histoire ne peut dissimuler

que l'élève de Fénélon, dans le commandement des armées, fut au-dessous des espérances de sa jeunesse et de l'opinion de la France. Les lettres de Fénélon au duc de Bourgogne, pendant cette époque décisive, en montrant la franchise sévère, l'ascendant singulier de l'instituteur, feraient elles-mêmes soupçonner que ce jeune prince, instruit, docile, vertueux, avait un génie trop timide. On n'aime pas que l'héritier de Louis XIV ait besoin de recevoir des leçons sur tous les détails de sa conduite. Malgré le respect que méritent même les petitesses de la vertu, on n'aime pas qu'un jeune prince placé sur un si grand théâtre, préoccupé de si grands intérêts, s'inquiète et consulte Fénélon pour savoir si, dans le mouvement de la guerre, il pouvait habiter quelques heures l'enceinte d'un couvent de religieuses. On craint que de pareilles inquiétudes n'aient laissé peu de place aux grandes idées, et que l'éducation du Dauphin n'ait, sous quelques rapports, rapetissé son ame pour mieux la dompter. Fénélon, il est vrai, parle toujours à son élève le langage d'une politique active et éclairée. Mais, lorsqu'il lui reproche le goût de la solitude et de la contemplation, une piété minutieuse, une humilité déplacée, il est difficile de croire que ces défauts, qui semblent si opposés à l'enfance impétueuse du duc de Bour-

gogne, ne soient pas en partie le résultat de l'éducation sur une ame qui avait plus d'ardeur que de lumières, et qui, trop vaincue par la religion, convertit toute sa force en douceur et en vertu. Dans les lettres de Fénélon à son vertueux élève on trouve des jugements sévères sur tous les généraux qui formaient alors l'espoir de la France. On peut remarquer à cet égard que Fénélon avait beaucoup de douceur dans le caractère, et beaucoup de domination dans l'esprit. Ses idées étaient absolues et décisives, habitude qui semble tenir à la promptitude et à la force de l'esprit. L'attention continuelle que Fénélon portait aux intérêts politiques de la France ne diminuait en rien son zèle pour les affaires de la religion et de l'église. Ceux qui honorent particulièrement Fénélon comme philosophe s'étonneront peut-être de le voir entrer dans toutes les discussions ecclésiastiques, avec autant d'ardeur que Bossuet lui-même. Mais si Fénélon n'avait pas été, avant tout, ce qu'il devait être par conscience et par état, évêque et théologien, il mériterait moins d'estime, il aurait manqué au principal caractère du siècle où il a vécu, le sentiment des bienséances et des devoirs. Lorsque les disputes du jansénisme se réveillèrent après une longue interruption, Fénélon écrivit contre des hommes qui n'imitaient pas son respect pour

la cour de Rome; et il se trouva bientôt engagé dans une controverse qui fut à la vérité plus courte et moins vive que celle du *Pur amour*. Les courtisans supposèrent à Fénélon, dans cette circonstance, des vues d'ambition et de flatterie. Si Fénélon avait voulu gagner le cœur du roi, il employait à la même époque une voie plus noble, en nourrissant, à ses dépens, l'armée française pendant le désastreux hiver de 1709; mais il ne cherchait pas plus dans cette occasion que dans l'autre à guérir des préventions incurables. Il servait la religion et la patrie. L'année suivante, les mêmes sentiments lui inspiraient la peinture éloquente des maux de la France, et le projet d'associer la nation au gouvernement, la proposition d'une assemblée de notables. Ce mémoire est du plus haut intérêt. Fénélon y juge admirablement la force et la faiblesse du despotisme, la puissance salutaire de la liberté. On a peine à concevoir que cette politique généreuse et prévoyante qui devançait l'opinion de l'Europe, ait attiré à Fénélon des reproches et des haines jusqu'au milieu de notre siècle. Si c'était à ce titre qu'on eût donné le nom de philosophe au plus religieux des évêques, Fénélon ne désavouerait ni ses panégyristes, ni ses accusateurs; et, pour avoir souhaité le bonheur et la liberté des peuples, il ne se croirait pas moins chrétien. Les mémoires

que Fénélon adressait au duc de Beauvilliers, étaient le vœu d'un sage zélé pour son pays, mais sans autorité pour le servir. Un évènement inattendu laissa entrevoir le moment où les conseils de Fénélon pourraient gouverner la France. Le grand Dauphin mourut; et le duc de Bourgogne, long-temps opprimé par la médiocrité de son père, se vit tout à coup rapproché du trône dont il était l'héritier, et du roi, dont il devint le confident et l'appui. Ses vertus, affranchies d'une jalouse tutelle, eurent enfin assez d'espace pour agir, et l'élève de Fénélon se découvrit tout entier. Quelle joie devait éprouver le vertueux instituteur en voyant son ouvrage près d'être justifié par le bonheur de la patrie! Alors, plein d'espérance, il écrivait à son élève, qui, suivant l'expression de Saint-Simon, jouissait d'un avant-règne : « Il ne faut pas que tout soit à un seul; « mais un seul doit être à tous pour faire leur « bonheur. » Il communiquait en même temps à Beauvilliers divers plans d'administration et de gouvernement qui devaient être proposés au jeune prince. Une des idées auxquelles Fénélon attachait le plus d'importance, était la formation d'états provinciaux dans toute la France. Cette institution qui donne une liberté moins grande et moins noble que la représentation législative, aurait, dans l'origine, épargné bien des maux à la France.

Tandis que Fénélon préparait le règne de son élève, une mort soudaine enleva le jeune héritier du vieux roi, qui demeurait inébranlable parmi toutes les humiliations de sa gloire et tous les désastres de sa famille. Là finirent les espérances de la vertu : cependant Fénélon, malgré sa douleur, n'abandonnait pas le soin de la patrie, même lorsqu'il ne vit plus entre elle et lui le jeune prince qu'il avait élevé pour elle. Inquiet de la France, dont la destinée reposait sur un monarque de soixante-seize ans, et sur un enfant au berceau, il aurait voulu prévenir les maux d'une inévitable et longue minorité. Dans plusieurs mémoires confidentiels qu'il écrivait à ce sujet, on reconnaît la nouveauté de ses vues politiques et cet esprit de liberté qui, dans son siècle, n'était pas la moindre de ses innovations. Un de ces écrits est employé à discuter les soupçons qui accusaient le duc d'Orléans du crime le plus affreux, et d'une ambition impatiente d'en commettre de nouveaux. Quand on a lu ce mémoire dont l'auteur, sans accueillir toute l'horreur des bruits populaires, juge sévèrement les scandales et les vices du duc d'Orléans, on éprouve quelque surprise de voir Fénélon entretenir avec ce prince une correspondance philosophique. Sans doute Fénélon espérait vaincre par la vertu et la vérité une ame abandonnée à tous les vices,

mais incapable d'un crime. C'est Platon écrivant à Denys; et la ressemblance est d'autant plus vraie que, laissant à l'écart la religion révélée, Fénélon s'attache avant tout à prouver les principes de la religion naturelle, principes ordinairement faibles et mal établis dans un cœur qui a perdu tous les autres, mais auxquels son génie lumineux et simple prête une force qui devait étonner la frivole incrédulité du duc d'Orléans. Une pareille discussion paraîtra, dans notre siècle, beaucoup plus digne de Fénélon que les débats théologiques où la bulle *Unigenitus* l'engagea sur la fin de sa vie. Mais ce grand homme, fidèle avant tout au caractère épiscopal, ne voyait pas pour lui de tâche plus noble que de combattre des opinions qui troublaient les consciences et l'église.

La malignité supposa que le zèle de Fénélon était animé par un ancien dépit contre le cardinal de Noailles. Mais quand la conduite d'un homme vertueux est autorisée par son devoir, il ne faut pas l'expliquer par ses faiblesses. Ce fut à ces discussions abstraites et difficiles que Fénélon consacra les derniers jours d'une vie souffrante et désolée par le deuil. Cet homme, si sensible aux amitiés de la terre, et qui désirait que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble, perdit, à de courts intervalles, presque tous ceux

qu'il aimait. Pendant qu'affligé de plusieurs pertes successives il écrivait : « Je ne vis plus que d'ami-« tié, et ce sera l'amitié qui me fera mourir, » la mort lui enleva le duc de Beauvilliers : il mourut lui-même quatre mois après, à l'âge de soixante-quatre ans (le 7 janvier 1715). Une chute légère hâta ce moment qu'il souhaitait ; sa mort comme sa vie fut celle d'un grand et vertueux évêque.

Quoique Fénélon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèrent, à son insu, de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort. On a conservé quelques sermons, premier essai de sa jeunesse. La composition n'y est pas forte et soignée comme dans les chefs-d'œuvre des grands orateurs de la chaire ; mais il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse, poétique. Ce sont de brillantes esquisses tracées par un heureux génie qui fait peu d'efforts. Cependant Fénélon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire ; et ses études, à cet égard, se retrouvent dans trois dialoges, à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe,

et surtout écrits avec une grace qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans notre langue aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos, et mêlé de cet enjoûment délicat dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénélon, et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple, qui fait le caractère inimitable de ses écrits. La lettre sur l'éloquence, écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine, appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge : aucune lecture plus courte ne présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Fénélon les cite avec éloquence, parce qu'ils sortent de son ame plus que de sa mémoire; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts. Mais, parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves; et alors, pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grace inimitable.

Cette lettre à l'Académie, les Dialogues sur l'éloquence, quelques lettres à La Motte sur Homère et sur les anciens, placeraient Fénélon au premier rang parmi les critiques, et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits, et la composition si antique et si neuve du Télémaque. Fénélon, épris des beautés de Virgile et d'Homère, y cherche ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il trouvait surtout dans Homère, et qu'il appelle lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant.* Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque, il les étudie, il les imite de préférence; Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le Télémaque. On se tromperait de croire que Fénélon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, l'humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la Cyropédie. Dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un état réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénélon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus

pure, et de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénélon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats du Télémaque ont la grandeur et le feu des combats de l'Iliade, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère; et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la Cyropédie. En considérant le Télémaque comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de Fénélon en reçoive une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis, comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le Télémaque, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables avant et après Fénélon. Rien n'est plus beau que l'ordonnance du Télémaque; et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale, que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poëme, corrigent, d'une manière sublime, les

emportements de Calypso; et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit, sous l'image de la fureur, et sous celle de la vertu. Mais, comme Télémaque est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples; l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus heureux, dans cette riche variété de portraits, c'est celui du jeune Télémaque. Plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'Odyssée, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire: dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme, et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique: et,

sans doute, un grand maître dans l'art de peindre et de toucher, Rousseau, a senti ce charme prodigieux, lorsqu'il a supposé que Télémaque serait, aux yeux de la pudeur et de l'innocence, le modèle idéal digne d'un premier amour.

De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poëme ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement, et se développerait en s'épurant. On blâme dans Grandisson l'uniformité de la sagesse et de la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénélon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait avant tout l'instruction de son élève; mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'épopée. Pour achever de saisir dans le Télémaque, trésor

des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'enfer et l'Élysée de Fénélon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur et la perfection du sixième livre de l'Énéide, on sentirait tout ce que Fénélon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable, ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénélon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables : et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on trouverait difficilement ailleurs. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son ame enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont

absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'ame douce et tendre de Fénélon; c'est le *pur amour* donné pour récompense aux justes, dans l'Élysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain célèbre a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénélon; et, malgré les efforts d'une riche imagination, et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Élysée de Fénélon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style de Télémaque a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans l'heureuse facilité du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur; et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans

un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style, et le soutient comme l'accent soutient la voix, enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'ame et la vie du discours.

Les aventures d'Aristonoüs respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénélon. Dans ce morceau de quelques pages on devinerait l'auteur du Télémaque, comme dans le dialogue d'Eucrate et de Sylla on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi, dans un cadre très-étroit, l'essai de tout leur génie. Après le Télémaque, l'ouvrage le plus important de Fénélon par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'existence de Dieu*. On n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarke. Fénélon procède par l'argument des causes finales, ce qui est très-favorable à l'imagination descriptive; il répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle

se trouve peut-être à un plus haut degré, et plus dégagée d'ornements dans les Lettres sur la religion, modèle d'une discussion sincère et convaincante : enfin, comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'ame, tous les ouvrages de Fénélon, marqués d'une telle empreinte, ont quelque chose de rare et de touchant.

Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grace et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquemment mystique de ses *entretiens affectifs*, soit dans la gravité de ses *directions pour la conscience d'un roi*, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire ; c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime, comme il la sent, du fond de son ame. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'efforts, paraissent enfermer plus de pensées, quoique la diction savante, énergique, de Rousseau, paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénélon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux.

Fénélon a trouvé un historien digne de lui. M. de Bausset s'est livré aux plus curieuses recherches pour écrire la vie d'un évêque dont il sentait profondément les vertus; et, ce qui est le plus grand des éloges, il a conservé dans la candeur noble et touchante de sa narration quelque chose du goût et du style de Fénélon.

DE SYMMAQUE,

ET

DE SAINT AMBROISE.

Un des hommes les plus remarquables qui aient paru dans les dernières époques de l'empire, est sans doute Symmaque. Défenseur des fables du paganisme, il fut admiré par les chrétiens. Pendant une longue vie, et sous la rapide succession de tant d'empereurs, il remplit les premières dignités de l'État; il cultiva tous les arts de l'esprit, au milieu de la barbarie qui naissait déjà de toutes parts.

Proconsul d'Afrique, préfet de Rome, prince du sénat, souverain pontife, il eut par-dessus tous ces titres la réputation de grand orateur*, et fut comparé à Cicéron. Pour nous Symmaque est un exemple curieux de l'état des lettres et de la

* *O linguam miro verborum fonte fluentem,*
Romani decus eloquii! etc.
Os dignum æterno cinctum quod fulgeat auro.

PRUDENTIUS, lib. I.

civilisation païenne au quatrième siècle; et à ce titre on peut l'étudier.

Symmaque était zélé pour le polythéïsme. L'histoire explique comment, au milieu de la ruine de l'empire, dans la chute de la discipline, dans l'oubli des vertus guerrières, quelques ames ardentes avaient pu lier les sentiments qu'elles éprouvaient au souvenir et au regret de l'ancienne religion, contemporaine de la gloire de Rome. Le paganisme, si docile sous la main des tyrans, tenait cependant aux plus belles époques de la république. Avant de s'avilir par l'apothéose d'Auguste, il s'était honoré des vertus de Scipion : et ce regret de la liberté perdue, ces nobles traditions que, depuis tant de siècles, les ames généreuses se transmettaient dans le silence de l'esclavage, parlaient en sa faveur, et s'autorisaient des malheurs publics. Enfin cette poésie, cette éloquence, qui devaient être la consolation et le refuge des ames élevées, étaient toutes remplies des fables et de la philosophie païennes. Lors même que le scepticisme, généralement répandu, décréditait ces ingénieux mensonges, leur séduction agissait encore, à défaut de leur autorité. Elle inspirait à des esprits, même éclairés, une sorte d'attachement pour un culte inséparable de tant de beaux souvenirs, qui faisaient le charme de leurs études. Ainsi, tandis qu'une partie de la foule ignorante

tenait encore aux idoles de ses aïeux, regrettait les fêtes licencieuses de l'ancienne religion, et, dans sa haine aveugle contre les chrétiens, leur reprochait tous les maux qu'elle souffrait, quelques ames généreuses, quelques esprits séduits par le charme de l'éloquence et des lettres, s'opiniâtraient pour des fables qu'ils ne croyaient pas, mais qu'ils aimaient, dont leur imagination se laissait doucement flatter, et qu'ils confondaient avec les deux biens qu'avait perdus Rome, la gloire et la liberté.

Dans les époques successives d'une société, comme dans les différents âges de la vie de l'homme, c'est une disposition naturelle à notre esprit d'imputer les maux qu'il souffre à l'absence des illusions qu'il a perdues. Ainsi, philosophe et homme d'état, Symmaque défendait, au milieu du siècle de Théodose, le culte et la théogonie de Numa. Des intérêts politiques animaient encore son zèle : la fondation de Constantinople, cette grande époque du christianisme, avait laissé dans le peuple et le sénat de Rome un sentiment de regret et de jalousie. Constantin avait endurci dans leurs erreurs ceux qu'il voulait punir; et le sénat de Rome, humilié de n'être plus l'unique sénat de l'empire, marquait du moins son dépit et sa rivalité par son obstination dans le culte des faux dieux. C'était là que s'était réfugié l'or-

gueil de l'ancienne métropole du monde. Symmaque, au premier rang des sénateurs de Rome, se trouvait engagé dans la défense du polythéisme, par cet intérêt commun et cet amour-propre d'une grande assemblée, si puissant sur l'esprit de ceux même qui la dominent. Du reste, on ne trouve dans ses écrits nulle expression de haine contre le christianisme : comme Pline le jeune, il va même jusqu'à louer la vertu des chrétiens. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance que l'on aperçoive entre ces deux orateurs, qui, à trois siècles de distance, brillèrent dans le sénat romain. Symmaque, avec moins de goût et de pureté, travaille à reproduire l'ingénieuse élégance de Pline, plus accessible à l'imitation que la grande éloquence des beaux siècles de Rome. Le hasard a voulu que ces deux hommes qui, chacun dans leur temps, parurent le modèle de l'éloquence, ne nous soient guère connus que par un recueil de lettres *. Les lettres de Symmaque respirent également le goût de l'étude et de la vertu; quelques-unes sont adressées à Ausone,

* M. Angelo Maio, si justement célèbre par ses précieuses découvertes, et par ses manuscrits palimpsestes, a trouvé et publié quelques fragments des panégyriques de Symmaque. Mais ces débris d'un genre d'ouvrage insignifiant par lui-même n'offrent aucun intérêt pour l'histoire ou pour le goût. Que faire aujourd'hui de compliments adressés à Valentinien ou à Gratien ?

qui passait alors pour un grand poète, et que ses vers et la reconnaissance de l'empereur, son disciple, portèrent au consulat. C'est pour le féliciter de cette dignité, que Symmaque lui écrit avec ce goût d'allégorie philosophique et religieuse qui caractérise son éloquence : « Nos ancêtres, pleins « de sagesse en cela comme en d'autres choses, « ont placé le temple de l'honneur et celui de la « vertu à côté l'un de l'autre, pour indiquer ce « qui se réalise en vous, que les récompenses de « l'honneur se trouvent au même lieu que les « mérites de la vertu. Non loin de ce double tem- « ple, on aperçoit encore l'autel des Muses et la « fontaine qui leur est consacrée, parce que l'élo- « quence aplanit souvent la route vers les grandes « dignités. Ces monuments de nos aïeux expli- « quent votre élévation au consulat. La gravité « de vos mœurs et votre goût des études antiques « vous ont mérité la haute distinction de la chaire « curule. Beaucoup d'autres, après vous, recher- « cheront avec ardeur les arts et l'éloquence, « sœur de la gloire. Mais qui pourra trouver un « disciple aussi puissant, un débiteur aussi fidèle? »

Les lettres de Symmaque, élégantes et ingénieuses, sont stériles de faits et de sentiments : sous le pouvoir absolu, les grandes dignités, les grands talents même, ont peu d'occasions de faire des choses éclatantes. Cicéron écrivait à un Romain

de son temps : « A qui voulez-vous que je fasse « donner le gouvernement des Gaules ? » Rome était libre encore, puisqu'un homme y pouvait exercer tant d'empire par l'éloquence et la vertu.

On ne peut se défendre d'un sourire en voyant, deux siècles après, Pline le jeune, orateur et consulaire comme Cicéron, demander les ordres de l'empereur sur l'importante question de savoir s'il faut réparer les bains publics d'une petite ville d'Asie. Symmaque, non-seulement ne peut s'élever aux grands intérêts de la liberté romaine, qui rendent les lettres de Cicéron si attachantes et si vives ; mais il n'a pas même le dédommagement d'une obéissance honorée par les vertus du prince, et la grandeur de l'empire. Il n'a point à recevoir les ordres d'un Vespasien ou d'un Trajan. Préfet de Rome, il prononçait des panégyriques à la gloire des tyrans passagers que le caprice des soldats faisait monter sur le trône, et bientôt disparaître. Il recherchait le crédit et la faveur d'un affranchi du palais *, d'Eutrope et de Ruffin. Ses lettres sont remplies des noms barbares de ces Francs ou de ces Germains qu'une fausse politique appelait à la cour des empereurs, et aux premières dignités de l'état. On croirait qu'un autre peuple habite l'Italie. Les maîtres n'y sont plus. La terre

* *Symmachi epistolæ*, lib. V.

romaine a changé de face; et sur ce grand théâtre où le sénat dictait des lois, on n'entend que quelques sophistes qui, dans la langue des anciens dominateurs du monde, flattent des soldats et des barbares. Les décombres d'un vaste monument, l'aspect des colonnes renversées, des murailles ouvertes et noircies, a quelque chose de moins triste que cette dégradation morale d'un grand peuple tombant en ruines de toutes parts, et laissant apercevoir dans ses débris un vestige à demi effacé de son ancienne gloire.

Cette décadence semble suivre la progression même de la servitude. Pline écrivant à Trajan, ne lui donnait que le nom de seigneur, qui, dans les mœurs du temps, était le terme de bienséance pour tous les citoyens. Les lettres de Symmaque sont chargées de tous les titres de la domesticité du Bas-Empire; et ces princes, qui duraient si peu, y sont traités non-seulement de divinité, mais d'éternité.

Le seul monument précieux qui nous soit resté du génie de Symmaque, c'est le discours adressé à Valentinien pour le rétablissement de l'autel de la Victoire, peu de mois avant la chute et la mort de ce jeune empereur. C'est l'impuissant et dernier effort du paganisme. La destinée de cet autel de la Victoire avait été fort incertaine et fort changeante. Placé au milieu du sénat de Rome, il avait

subsisté même sous Constantin. Il fut enlevé par l'ordre de Constance son fils. Julien le rétablit. Valentinien, grand et heureux capitaine, respecta, malgré son zèle pour l'Église, une dernière superstition qui se confondait avec celle de la gloire. Gratien, son successeur, parmi les sévérités qu'il exerça sur le culte païen, dont il supprima les pensions et les priviléges, détruisit de nouveau cet autel, qui choquait la vue des membres chrétiens du sénat. La plus grande partie de l'assemblée réclama dès-lors par le conseil et la voix de Symmaque. Mais la protestation des sénateurs chrétiens avait déja prévenu l'empereur; et Symmaque ne fut pas même écouté. On ne voit cette discussion reparaître que quinze ans plus tard, et dans la faiblesse du règne de Valentinien II.

Un célèbre écrivain de nos jours, saisissant tout ce qu'il y avait de poétique dans le choix d'une pareille divinité, a placé sur une scène animée par son éloquence le débat de cette grande question, à laquelle il donne pour auditeurs et pour juges le sénat de Dioclétien. Dans la fiction de son ouvrage, le christianisme est encore opprimé; et cependant il élève une voix libre contre la religion de l'empire, qui s'appuie tout à la fois sur les raisonnements d'un philosophe sceptique, sur les traditions de la fable, sur les souvenirs et les monuments de la gloire de Rome. Suivant la

vérité historique, cette fameuse controverse pour l'autel de la déesse autrefois si chère à Rome ne s'est pas élevée sous les yeux d'un empereur païen et victorieux qui, dans le culte d'une semblable idole, aurait voulu défendre et respecter sa propre gloire. Ce n'est point le christianisme, encore faible et persécuté, qui vient ébranler le piédestal de la puissante déesse devant le trône guerrier de son adorateur, c'est l'idolâtrie, qui, cent ans plus tard, vaincue, terrassée, n'osant plus défendre tous ses dieux, ne cherchant plus à les expliquer par de subtiles allégories, s'attache obstinément à un souvenir moins religieux que politique, et, reconnaissant déja le triomphe et la possession paisible du culte nouveau, cherche à se ménager un étroit asile, et une dernière tolérance, dans l'orgueil du prince, et la dignité de l'empire.

Sous ce rapport, le discours de Symmaque peut servir à caractériser une des époques décisives de la lutte entre les deux religions : et il montre à quel point les progrès de la loi nouvelle avaient amené l'ancienne religion, chassée successivement de tout le terrain qu'elle occupait, perdant les mensonges de la tradition sacerdotale, les illusions de la théurgie, les subtilités du platonisme, et n'étant plus qu'un antique préjugé, un reste de coutume locale défendu sans chaleur

et sans conviction. « Nous redemandons, disait « Symmaque *, le système de religion qui long- « temps fut profitable à la république. Comptez « tous les empereurs de l'une et de l'autre secte, « de l'une et de l'autre opinion. Parmi ceux qui « sont le plus près de nous, l'un a observé lui- « même les cérémonies de nos aïeux, l'autre les « a permises. Si la religion des anciens ne fait pas « autorité, que du moins la dissimulation des mo- « dernes soit un exemple. Quel homme est assez « ami des barbares pour ne pas redemander l'au- « tel de la Victoire? Nous avons d'ordinaire une « prévoyance inquiète, et nous évitons ce qui « peut paraître un fâcheux augure. Eh bien, sa- « chons au moins rendre au nom de la Victoire « l'hommage que nous refusons à sa divinité! « Prince, votre éternité lui doit déja beaucoup; « elle lui devra davantage. Qu'ils détestent sa « puissance, ceux-là qui n'ont pas éprouvé son « secours! Mais vous, n'abandonnez pas une pro- « tection amie des succès et de la gloire. Cette « puissance a droit sur les prières de tout le « monde. Que si l'on oubliait les hommages dus « à la déesse, on devrait du moins respecter la « majesté du sénat. Faites, je vous en supplie, « que les traditions reçues dans notre enfance,

* *Symmachus, Relatio ad imperatorem.*

« nous puissions dans notre vieillesse les trans-
« mettre à notre postérité. L'amour de l'habitude
« est puissant. » Puis, faisant allusion aux ser-
ments d'obéissance à l'empereur, autrefois jurés
sur cet autel, il s'écriait : « Où prêterons-nous
« serment à vos lois et à vos paroles ? Quelle reli-
« gion épouvantera l'ame perfide, et lui interdira
« le mensonge dans les témoignages ? Tout est
« plein de Dieu, sans doute ; et il n'y a pas de lieu
« d'asile pour les parjures. Mais c'est un puissant
« secours contre la pensée du crime, que d'être
« pressé par la présence même d'un objet sacré.
« Cet autel est le lieu de la concorde, la garantie
« de la fidélité. Rien ne donne plus de crédit à
« nos décisions, que de paraître rendues sous la
« foi du serment. Cette assemblée, devenue pro-
« fane, sera donc ouverte au parjure ! Et voilà ce
« qu'approuveront des princes illustres, qui sont
« eux-mêmes sous la sauve-garde du serment pu-
« blic ! Mais le divin Constance, me dira-t-on, a
« fait la même chose. Imitons plutôt les autres
« actions de ce prince, qui n'aurait rien entrepris
« de semblable si, avant lui, un autre avait com-
« mis la même faute. La chute de nos devanciers
« nous corrige ; et la réforme naît du blâme qui
« s'attache à l'exemple d'un premier tort. On peut
« croire que le père de votre majesté, en essayant
« une chose nouvelle, n'était pas en garde contre

« ce qu'elle avait d'odieux. La même justification « peut-elle nous convenir, si nous imitons une « chose désapprouvée? Que votre éternité em- « prunte plutôt au même prince d'autres exem- « ples qu'elle pourra dignement mettre en usage. « Constance n'a rien soustrait aux priviléges des « vierges sacrées. Il a conservé le sacerdoce dans « les familles nobles. Il n'a point refusé les dé- « penses nécessaires aux cérémonies du culte ro- « main. Marchant à travers les rues de la ville « éternelle, sur les pas du sénat satisfait, il a vu « nos autels d'un regard pacifique. Il a lu le nom « des dieux gravé sur les monuments. Il a demandé « les origines des temples. Il a rendu hommage à « leurs fondateurs; et, tandis que lui-même sui- « vait d'autres croyances, il a conservé à l'empire « ses rites antiques. En effet, chacun a ses cou- « tumes et son culte. L'intelligence éternelle as- « signe à toutes les villes différents protecteurs. « De même que les ames sont partagées aux mor- « tels naissants, ainsi de célestes génies sont fa- « talement assignés aux différents peuples. Vient « ensuite l'intérêt public, au nom duquel surtout « l'homme revendique les dieux. »

L'orateur, s'attachant alors à l'autorité de la tradition et des siècles, introduisait dans son discours, par une figure de rhéteur, l'antique Rome venant plaider pour ses dieux : « Prince, lui fait-il

« dire, père de la patrie, respectez la vieillesse « où je suis parvenue sous cette loi sacrée; laissez- « moi mes antiques solennités. Je n'ai pas lieu de « m'en repentir : ce culte a mis l'univers à mes « pieds; ces sacrifices, ces cérémonies saintes ont « écarté Annibal de nos murs, et les Gaulois du « Capitole. Ai-je vécu si long-temps pour recevoir « l'affront d'un tel blâme ? etc. » Ainsi, reprenait l'orateur : « Nous demandons la paix pour les dieux « de la patrie, pour les dieux indigènes. Il est « juste de reconnaître, sous tant d'adorations dif- « férentes, une seule divinité. Nous contemplons « les mêmes astres; le même ciel nous est com- « mun; le même monde nous enferme. Qu'im- « porte de quelle manière chacun cherche la vé- « rité? Une seule voie ne peut suffire pour arriver « à ce grand secret de la nature. »

Que ne doit-on pas remarquer dans ce singulier morceau d'éloquence! Quelle fidèle peinture d'un peuple qui n'existe plus que dans des souvenirs! Quelle notion curieuse sur l'état du paganisme, et sur la manière dont les esprits élevés envisageaient alors les formes religieuses qu'ils essayaient de défendre! Quels symptômes de mort pour le paganisme dans cette facile reconnaissance d'un culte naguère persécuté! Quelle froideur dans cette éloquence pompeuse! Symmaque, dans le reste de cette harangue, réclamait les re-

venus et les titres enlevés au sacerdoce païen, et le droit de tester en faveur des prêtres et des vestales. « Que le trésor des bons princes, disait-« il, se remplisse des dépouilles de l'ennemi, et « non de celles des prêtres. Que les mourants dic-« tent leurs volontés avec confiance, et qu'ils sa-« chent que sous des princes qui ne sont point « avares, les testaments sont inviolables. Eh quoi! « la religion de Rome est-elle mise hors du droit « romain? Quel nom donner à cette usurpation « de fortunes particulières que nulle loi n'a frap-« pées? Les affranchis reçoivent les biens qui leur « sont légués. On ne conteste pas aux esclaves les « avantages qu'un testament leur accorde. Les « nobles vierges de Vesta et les ministres des « saints mystères se voient seuls exclus des pos-« sessions transmises par héritage. Que leur sert-« il de dévouer au salut de la patrie la chaste « pureté de leur corps, d'appuyer l'éternité de « l'empire sur les secours célestes, d'étendre sur « vos armes et sur vos drapeaux la salutaire in-« fluence de leurs vertus, et de former des vœux « efficaces pour tous? Ils ne jouissent pas des « droits assurés à tous. Eh quoi! l'obéissance que « l'on rend aux hommes est donc mieux payée « que le dévouement aux dieux? Par là, nous fai-« sons tort à la république, qui ne gagne jamais « à être ingrate. »

A ce langage philosophique et grave Symmaque ne craint pas de mêler l'ancien argument du peuple qui attribuait à l'oubli du culte des dieux les maux de la guerre, les désastres et les stérilités des saisons. Cependant il associe volontiers la religion nouvelle au privilége de protéger l'empire. « Que les mystères secourables, secrets appuis « de toutes les religions, dit-il, favorisent votre « clémence; que ceux-là surtout qui protégèrent « vos ancêtres, vous défendent et soient honorés « par nous. Nous demandons cette forme de re- « ligion qui a conservé l'empire à votre divin « père, et lui a donné, après un règne heureux, « de légitimes successeurs. » Combien cette apologie sans conviction, cette obscure profession de déisme bizarrement unie à certaines formes de culte, devait-elle sembler faible devant la victoire et l'enthousiasme des orateurs chrétiens! Animés de tous les souvenirs d'une lutte si longue, conservant au milieu de leur triomphe, encore nouveau, toutes les vertus amassées dans la proscription, puissants au nom de la justice, ils accablent sans effort les opinions vacillantes et les préjugés décrépits du polythéisme. Mais pourquoi, dans ce salutaire renouvellement du monde, la persécution, changée de mains, vint-elle plus d'une fois au secours de la parole chrétienne, qui avait presque achevé sa tâche? On s'étonne, en voyant

à quel degré de faiblesse étaient réduites les croyances païennes, que les empereurs chrétiens ne les aient pas laissées tranquillement mourir.

L'éloquence de Symmaque ne resta pas sans réponse. L'église avait alors en Occident un illustre apôtre, un homme dont la vertu faisait à moitié le génie, une de ces ames généreuses qui, dans la lutte de la civilisation et de la barbarie, époque la plus féconde en grands crimes, paraissent çà et là sur la terre, pour justifier et consoler l'espèce humaine : c'était saint Ambroise. D'abord engagé dans les fonctions publiques, il avait rempli, sous Valentinien I^er^, la charge de gouverneur de Milan. L'histoire de son élévation à l'épiscopat est connue, et marque bien les mœurs du temps. Il était venu un jour avec l'autorité de sa charge, dans l'église de Milan, pour y apaiser une émeute élevée parmi les chrétiens de la ville, qui s'occupaient en ce moment d'élire leur évêque selon les formes populaires de la primitive église. La présence de ce magistrat respecté concilia les esprits, en réunissant tout à coup sur lui-même les suffrages des partis opposés. Dans la pieuse ferveur de la société chrétienne, cette rencontre parut un coup du ciel. On choisit Ambroise pour évêque, quoiqu'il ne fût pas encore chrétien, et peu de jours suffirent à l'accomplissement de toutes les conditions du sacerdoce.

Saint Ambroise, portant les lumières et le génie d'un homme d'état dans l'administration de l'église, servit et honora puissamment la cause du christianisme. Nul homme n'a mieux rempli la grande et salutaire idée de ce tribunat religieux, élevé par la loi chrétienne, et qui, dans l'anéantissement de toute liberté civile, de toute justice politique, pouvait seul alors s'interposer entre les violences d'un pouvoir changeant, mais toujours absolu, et les misères du peuple, gouverné sans règle et sans pitié. C'est avec ce caractère auguste qu'il apparaît dans l'histoire, libre et hardi conseiller des princes, défenseur des opprimés dans les deux religions, et faisant du sacerdoce un ministère public de paix, de clémence et d'humanité.

On conçoit aisément combien saint Ambroise, animé de la ferveur et de la sainte jalousie de son culte, devait repousser avec avantage les faibles assertions de Symmaque. « Eh quoi ! dit-il « dans une première adresse à l'empereur, ils se « plaignent de la perte de quelques biens, ceux « qui n'ont jamais épargné notre sang ; ils demandent des priviléges, ceux qui naguère, par les « lois de Julien, nous refusaient le droit de parler « et d'instruire. » Saint Ambroise affirme d'ailleurs que le plus grand nombre des membres du sénat romain est chrétien, et que le rétablisse-

ment de l'autel de la Victoire serait une persécution contre tant de sénateurs, forcés d'assister aux sacrifices impurs que l'on offrirait sous leurs yeux, et de respirer la vapeur du sacrilége.

Dans une seconde adresse à l'empereur, l'orateur chrétien presse plus étroitement Symmaque, et, joignant aux impérieux démentis qu'il lui oppose, une émulation d'éloquence, il l'imite, en le réfutant: « Ce n'est pas là, dit-il, ce que Rome « vous a chargé de dire; elle parle un autre lan- « gage: Pourquoi, dit-elle, m'ensanglantez-vous « chaque jour par le stérile sacrifice de tant de « troupeaux? Ce n'est pas dans les fibres palpi- « tantes des victimes, mais dans la valeur des « guerriers, que se trouve la victoire. C'est par « une autre science que j'ai conquis le monde. Ce « fut les armes à la main que Camille, renversant « les Gaulois du haut de la roche tarpéïenne, « enleva leur étendard déja flottant sur le Capi- « tole. Le courage vainquit ceux que les dieux « n'avaient pas repoussés. Ce n'est pas au milieu « des autels du Capitole, mais dans les bataillons « d'Annibal, que Scipion a trouvé la victoire. « Pourquoi m'objectez-vous l'exemple de nos « aïeux? Je hais le culte de Néron. J'ai regret de « mes erreurs passées; je ne rougis pas dans ma « vieillesse de changer avec le monde entier. Il « n'est jamais trop tard pour apprendre. Il n'y a

« point de honte à passer dans un meilleur parti. « J'avais cela de commun avec les nations bar- « bares de ne point connaître Dieu. Vos sacrifices « se bornent à verser le sang des bêtes. Cherchez- « vous la voix de Dieu dans les entrailles des vic- « times ? Venez et entrez sur la terre dans la cé- « leste milice : c'est là que nous vivons et que « nous combattons. Que j'apprenne les mystères « du ciel par les témoignages du Dieu qui l'a créé, « et non par celui de l'homme qui ne se connaît « pas ! Qui croirai-je sur Dieu, plutôt que Dieu « lui-même ? Comment puis-je vous croire, vous « qui confessez que vous ne savez pas ce que « vous adorez ? » Combien ces vives affirmations, cette certitude de croyance, ne donnaient-elles pas d'ascendant à saint Ambroise ! La victoire du christianisme est là. Ses disciples étaient fervents et convaincus ; ils savaient, ils croyaient, ils voulaient ; tandis que leurs adversaires erraient, accablés d'avance par le doute, entre les fables insoutenables du polythéisme et les subtiles explications de la philosophie, à la lueur faible d'un déisme qu'ils n'osaient avouer.

A cette autorité des temps antiques, invoquée par Symmaque, l'orateur chrétien oppose le progrès continuel de la vie sociale et le perfectionnement de l'espèce humaine, qui renonce aux erreurs de l'enfance pour un culte plus raisonnable

et plus épuré. C'était l'argument des chrétiens : avec un immortel avenir, leur sainte loi promettait la justice et l'égalité sur la terre. L'imagination de saint Ambroise est du reste animée de toutes les inspirations du génie profane ; son style ingénieux et brillant se pare quelquefois avec trop peu de discrétion des ornements que sa mémoire emprunte aux écrivains de l'ancienne Rome. C'est un chrétien, disciple des poètes profanes. Sa diction porte cependant la marque de son siècle, et n'est exempte ni d'affectation ni de rudesse. Cet ordre habile et secret, cet heureux enchaînement d'idées qui règne dans le style des grands écrivains, n'étoient plus connus. Une précision quelquefois obscure et forcée, une grandeur inégale et jamais simple, de l'affectation jusque dans les mouvements de l'âme, voilà les défauts de cet orateur, auquel il n'a manqué qu'un siècle plus heureux et des contemporains plus dignes de lui. Mêlant l'irrégularité du génie oriental à l'imitation des formes élégantes du siècle d'Auguste, il a moins de pompe et de goût que son adversaire, dont le style est resté tout romain et tout profane. Mais que nous font ici les fautes du goût ? Il importe bien davantage d'observer les vicissitudes de l'esprit humain, et le génie des grands hommes, au milieu du renouvellement des sociétés.

VUE GÉNÉRALE

DE L'EUROPE

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Une des époques les plus curieuses de l'histoire moderne, doit être celle qui forme la liaison du moyen âge aux siècles de la civilisation, et qui, participant à la fois de ces deux périodes, conserve encore les lois féodales et les mœurs chevaleresques, en même temps qu'elle est marquée par l'agrandissement de la puissance royale, et par les progrès de l'industrie, du commerce et des arts.

Cette époque est le quinzième siècle. L'intervalle d'un siècle ne présente pas une simple division de temps, arbitraire et sans conséquence morale; il est naturel, et presque inévitable, que chaque siècle amène, par la succession des événemens, quelque révolution dans le génie des peuples. On appliquerait difficilement cette remar-

que au sixième, au septième siècles; on ne saurait les distinguer. Rien n'est plus uniforme que l'ignorance, et la barbarie n'admet pas de degrés. Il n'en est pas de même des temps où l'esprit humain travaille et se déploie : le mouvement une fois commencé se prolonge; et si l'esprit humain, traversé dans ses théories par les passions sur lesquelles on ne calcule jamais, ne s'avance pas constamment vers la perfection, cependant il marche toujours, et du moins par ses chutes et ses égaremens il atteste sa perpétuelle instabilité.

Mais comment exposer à la fois, et placer sous un seul coup d'œil les intérêts et les caractères des différens états de l'Europe, à une époque où ils n'étaient pas réunis par un lien commun, où les révolutions de l'un étaient étrangères à l'autre, où il n'y avait aucune politique européenne. Faut-il retracer successivement et isolément l'histoire de chaque état, sans leur donner dans le récit une liaison qu'ils n'ont pas eue dans la réalité? ce serait perdre les avantages, et manquer le coup d'œil de l'histoire générale : essaierait-on de créer un centre fictif, autour duquel on ramènerait les événemens contemporains? Mais on falsifie les faits, quand on les unit par de faux rapports. Rome et l'autorité du pape, que quelques écrivains ont considérée comme le centre des mouve-

mens du moyen âge, et qui le fut réellement à l'époque des croisades, n'a jamais eu, dans le quinzième siècle, qu'une influence incertaine et inégale qui n'agissait pas sur le gouvernement intérieur et sur les guerres réciproques des divers états. Cette suprématie politique, attribuée et violemment reprochée à la cour romaine, est une exagération dont nous ne pouvons faire une base historique. Mais la division des événemens, les vicissitudes et les diverses translations de la puissance, indiquent une autre marche que l'on peut suivre dans l'examen rapide du quinzième siècle.

Tant que Constantinople sera libre et chrétienne, par respect pour ce débris de la grandeur et de la civilisation romaine, il est naturel de s'arrêter près de la ville impériale, dont les étroites frontières se rétrécissent chaque jour. En 1400, c'est un Français, le maréchal de Boucicault, avec quelques centaines de gendarmes, qui vient défendre Constantinople, et former la garde avancée de l'Europe.

Le péril de Constantinople ouvre le tableau du quinzième siècle. A cette époque, elle était presque seule tout l'empire ; et cependant il restait encore une place pour les guerres civiles, et pour les partages entre le père et le fils. Bajazet, conquérant de plusieurs royaumes d'Asie, après avoir ravagé, dans l'Europe, la Moldavie, la Hon-

grie, la Thessalie, les bords du Danube, revient sur Constantinople qu'il avait négligée. Mais la puissance de Bajazet est encore plus fragile et moins durable que la faiblesse de Constantinople : au moment où il croit vaincre, il est arraché et précipité loin de sa conquête par le choc épouvantable d'un autre vainqueur asiatique. C'est ici qu'apparaît Timur et ses sanglantes victoires, tableaux affreux, dont nous n'apercevons qu'une partie dans les ravages que ce désolateur du monde a portés à travers le Nord jusqu'à Moscou, et dans le coup terrible qui délivra Constantinople; car Timur, content d'avoir vaincu et enchaîné Bajazet, se détourne aussitôt de l'Europe, et il va, loin de nos yeux, se replonger dans la malheureuse Asie, marquant son passage par des pyramides de têtes humaines, qu'il élève sur les débris des villes incendiées. N'a-t-on pas tressailli, quand on a vu ces deux Tartares qui luttent sur le seuil de l'Europe, devant le frêle sanctuaire où sont renfermés tous les arts?

Constantinople, presque prise en 1400, et prolongeant son agonie encore un demi-siècle, confond son histoire avec celle de l'Italie qu'elle instruit, que ses empereurs visitent, et dont ils veulent acheter les secours au prix d'une conversion qu'ils n'accomplissent jamais. Là se réunissent les établissemens des Génois et des Vénitiens

dans la Grèce, le tableau des républiques d'Italie, les guerres des Turcs en Hongrie, le grand caractère, l'élévation et le règne de Huniade; les prodigieux exploits de Scanderberg; les victoires et le génie de Mahomet, qui pousse et précipite enfin les ruines pendantes de l'empire grecs; la victorieuse résistance des chevaliers de Rhodes, dernier modèle de l'héroïsme des croisades et de l'enthousiasme militaire et religieux du moyen âge, qui va faire place à l'esprit d'érudition et d'industrie.

Quand Constantinople n'est plus, nos regards accoutumés à chercher en Europe les débris de l'empire romain, doivent se reporter sur l'Allemagne qui s'en disait l'héritière. Sous le règne de Sigismond et d'Albert, elle réunit la Bohême et la Hongrie long-temps indépendantes. L'influence primitive de l'empire sur Rome et l'Italie reprit une force nouvelle par la puissante intervention de Sigismond, pour terminer dans le concile de Constance le schisme et les prétentions contradictoires des papes; mais en même temps éclatèrent les secondes hérésies armées, depuis les Albigeois. Le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague, condamnés par le concile, produisit dans la Bohême des guerres longues et sanglantes, qui préparèrent dans toute l'Allemagne les dispositions que, plus tard, Luther mit en mouve-

ment avec un résultat si décisif pour le sort de l'Europe.

Le long règne de Frédéric III permettait à ce prince d'achever quelque chose de grand. L'entreprise du siècle, c'était une croisade. Il fallait renouveler dans le cœur des Turcs la terreur de Frédéric Barberousse et de Saint-Louis; il fallait que la croix, jadis victorieuse dans la Syrie, arrêtée du moins sur le Bosphore, fît reculer les barbares, et couvrît la chrétienté de son ombre. Vienne n'aurait pas vu deux fois les Turcs sous ses murs; et le rigoureux censeur des croisades, Voltaire, n'aurait pas, trois siècles après, sonné *le tocsin des rois*, pour avertir l'Europe de se garder des Turcs qui ravageaient encore la Pologne.

Ce que la politique n'a jamais su faire, les papes le réclamaient, l'imploraient au quinzième siècle. On délibéra sur leur prière dans la diète de Ratisbonne; mais Frédéric manqua cette occasion d'agrandir l'Allemagne par le salut de l'Europe. Contredit par les électeurs, sans pouvoir et sans génie, il laissa la Bohême et la Hongrie se défendre elles-mêmes contre les Turcs. La Hongrie abandonnée choisit pour roi, par une sorte d'hérédité nouvelle, Mathias Corvin, le fils du héros qui l'avait autrefois défendue; la Bohême ne reconnut plus l'empire; ce royaume fut

gouverné comme la Pologne par la famille des Ladislas.

Ainsi, l'Allemagne présente un second centre historique, auquel nous ramènerons les révolutions papales et le schisme d'Occident, les guerres civiles et religieuses de la Bohême, les troubles de la Hongrie, et l'histoire de la Pologne. Nous remarquerons que l'empire d'Allemagne, jusqu'à Maximilien, paraît décroître, et qu'il n'eut pas cette prépondérance politique à laquelle il a toujours prétendu, pour ainsi dire, en vertu d'un titre, et qu'il n'a reçue que des victoires de Charles-Quint et de la réunion de l'Espagne. Nous voyons seulement que l'empereur Sigismond essaya d'étendre une sorte d'influence pacifique sur la France et sur l'Angleterre; mais il ne la manifesta que par des conseils, des remontrances, et même des voyages qu'il fit dans les deux royaumes ennemis.

Ce sont les inimitiés et les guerres de ces deux états qui formeront une nouvelle époque historique. Cette époque remonte plus haut que le quinzième siècle, dont les premières années nous montrent déjà les affreuses misères de la France envahie. L'Angleterre n'offre pas moins d'intérêt dans ses révolutions intérieures, qui servent à expliquer ses conquêtes. Au commencement du siècle, Richard II est misérablement

précipité du trône par Henri IV, de la maison de Lancastre. Cette usurpation produisit des révoltes, qui, toujours inutiles, fortifièrent dans les mains de Henri IV un pouvoir, dont son fils abusa pour jeter sur la France toutes les forces de l'Angleterre. On suit avec peine l'établissement du trône anglais au milieu de Paris, la sainte loi de l'hérédité violée, et les efforts long-temps impuissans de Charles VII, qui, sous les jeux et les faiblesses d'un caractère frivole, cache un esprit adroit, ferme et patient. C'est l'époque la plus humiliante peut-être de notre histoire : tous les ordres de l'état furent également vils; le parlement prononça la proscription de l'héritier royal; le clergé essaya de la sanctifier; une reine, une mère l'avait préparée; un père, que la folie sauvait de la bassesse, y consentit : la succession des Valois fut transportée dans la famille des Lancastres, qui, même en Angleterre, avait encore l'instabilité de l'usurpation. Ce scandaleux triomphe des Anglais s'explique par le concours puissant de la maison de Bourgogne, du sang des Valois, mais qu'un ressentiment légitime et une fausse ambition armaient contre la France; elle sera le contre-poids décisif dans la lutte des deux états, surtout après la mort prématurée de Henri V. Quand la maison de Bourgogne quitte enfin le parti des Anglais, nous verrons tomber leur usurpation, attaquée

d'ailleurs en France par des miracles, au moins d'héroïsme et de chevalerie. Ici, sans doute, avant les capitaines de Charles VII, avant les Dunois, les Lahire, on doit placer cette Pucelle d'Orléans, dont il n'est permis de prononcer le nom qu'avec un respectueux attendrissement; car il n'y a rien que de grave et de sérieux dans ce qui fit l'opinion d'un siècle et le sort d'un état. C'est un préjugé, et ce n'est pas le moins ridicule des préjugés, de vouloir apprécier tous les temps avec l'esprit du nôtre, et mesurer tous les hommes sur la taille des hommes de nos jours. Dans la variété des opinions humaines, on admire toujours les grands services rendus à la patrie : voilà ce qui ne change pas, les actions; mais les sentimens, les mobiles des actions diffèrent : tantôt c'est la religion, tantôt la gloire, tantôt même l'intérêt; ne serait-ce pas une injuste erreur d'attacher moins de prix à la source la plus noble? Ajoutons une vérité : le sentiment, qui, dans un siècle, a produit les grandes choses, pouvait seul les produire, et n'eût été que mal remplacé par tout autre; il était unique, il était nécessaire; nos Français d'alors n'avaient pas, comme les peuples libres de l'antiquité, cette vigueur républicaine qui survivait au milieu des ruines de la patrie; ils n'avaient pas, comme les peuples modernes, le sentiment de leur intérêt national, le secours de

l'unité intérieure et des alliances étrangères; ils étaient incertains, divisés; ils comprenaient à peine cette vérité, souvent méconnue, que l'immortalité d'une famille sur le trône est une sauvegarde pour les droits du peuple, et que tout conquérant est oppresseur. Quand ils voyaient un Lancastre conquérir la France, et son fils au berceau proclamé roi dans Paris, pour ne pas croire que Dieu avait transféré l'héritage des Valois et la liberté de la patrie, ils avaient besoin, dans l'esprit de leur temps, de voir un signe surnaturel qui les avertît que la cause n'était pas jugée sans retour, et que les Français pouvaient toujours appeler du malheur à la victoire.

Les Anglais étonnés cédaient à cette héroïne; son courage semblait le miracle de sa mission : l'usurpateur anglais ne règne plus dans la France, du jour où Charles VII, à travers mille périls, est entré, comme au port de la royauté, dans la ville sainte de ses aïeux, tandis que la jeune fille, en habit de combat, debout près de l'autel, élève au-dessus de la tête du monarque consacré sa bannière victorieuse. Ce qui semble lier plus particulièrement l'histoire de France et celle d'Angleterre à cette époque, c'est l'alternative de malheurs qui frappe ces deux états. Henri VI, que la mort de Bedfort et les victoires de Charles ont forcé de repasser en Angleterre, envoie à sa place

un descendant de la maison d'Yorck, qui bientôt s'arme contre lui.

Après les humilians désastres de l'invasion, le règne de Charles offre une consolante image, dans cette succession de victoires qui rend à la France presque toutes ses provinces, et surtout dans la sage administration qui ferme les plaies du royaume. On a donné à Charles le nom de Victorieux, que méritent ses généraux; il a droit à celui de Réparateur. Cette gloire est moins visible; Tacite le disait : les remèdes sont plus lents que les maux. Un règne qui répare a peu de mouvement et d'action. L'indolence et le goût des plaisirs, naturels à Charles, ralentissaient encore son pouvoir, mais n'en interrompirent jamais les bienfaits successifs et sagement amenés; sous ce rapport sa frivolité servait presque sa prudence. Pour gagner des seigneurs puissans, il leur accordait sur lui-même une influence utile à l'état. En se faisant aimer des peuples, avant même de pouvoir les soulager, il leur ôta d'abord la plainte et le murmure, qui ne sont pas les moindres de leurs maux. Philippe de Comines dit qu'à sa mort, il fut *pleuré par toute la ville*. Cependant les embarras de la couronne, et la création d'une milice régulière, jusqu'alors inconnue, avaient obligé ce prince de perpétuer les impôts, et, comme dit Philippe de Comines,

de charger par-là son âme et celles de ses successeurs.

Mais les peuples ont une résignation pour la justice. Les vingt dernières années du règne de Charles VII ne permettent jamais à la France de se défier d'elle-même; car jamais on ne vit un peuple sortir si promptement de l'excès des maux, par un calme plein de force et de bonheur. L'histoire, souvent aussi peu sage que les contemporains, n'a point assez admiré ce régime politique, qui laisse, pour ainsi dire, les états d'un tempérament vigoureux se rétablir eux-mêmes. On a cru que Charles agissait peu, parce que sa main était douce et légère; mais cette main touchait partout des blessures: le repos les guérit; et la France, ranimée par des progrès insensibles, s'aperçut un jour enfin, qu'elle était unie, forte, paisible, sous un roi qu'elle aimait.

Cependant, quelle fut pour la famille des Lancastres l'issue de l'usurpation de la France? la perte du trône d'Angleterre. Au milieu de ces luttes sanglantes, on suit avec une admiration particulière les grandes actions, l'héroïsme, les malheurs de Marguerite d'Anjou, femme du malheureux Henri. Là, paraît ce fameux Warwick qui, dans un mouvement de colère, détrôna le roi qu'il avait élevé. La part plus ou moins manifeste que la France prit à ces longues divi-

sions, fait ressortir le lien de rivalité qui ne permit jamais, entre la France et l'Angleterre, que les révolutions de l'un des deux peuples fussent faites sans l'autre. L'Écosse, qui devait combattre et gêner l'Angleterre, tant qu'elle n'était pas confondue avec elle, paraîtra le foyer de ses troubles, de même que la maison de Bourgogne fut long-temps l'appui de l'Angleterre et l'ennemie de la France : tels sont les quatre royaumes dont l'histoire présente une sorte de correspondance et d'unité.

Mais ce serait une erreur de ne pas donner, dans cette esquisse, au duché de Bourgogne, une importance bien supérieure à sa durée. Tous les mémoires contemporains attestent la puissance et même la pompe de cette cour ; elle la devait au commerce concentré dans les villes de Flandre avec un succès sans partage ; car l'Angleterre, comme le remarque Robertson, ignorait le commerce dans toute la durée du quinzième siècle. Le commerce donne aux états, comme aux particuliers, une fortune rapide et prodigieuse ; mais il n'y a de fortune durable que la possession d'un territoire. Le duché de Bourgogne composé de provinces peu naturellement réunies, malgré ses richesses qui surpassaient celles de presque toute l'Europe, a disparu dans le siècle même de sa grandeur ; et la France,

à laquelle il avait imposé des lois, la France désolée par la guerre, pauvre, sans industrie, sans commerce, mais occupant un territoire entier, compact, a résisté à tous ses malheurs par le courage des habitans, et, pour ainsi dire, par la puissance du sol. Une autre cause est remarquable : l'esprit de commerce produit l'esprit de liberté, sans héroïsme, il est vrai. Or, cet esprit était prématuré au quinzième siècle, dans la situation où se trouvait alors l'Europe. Le pouvoir absolu pouvait seul affermir, régler et mettre en ordre les divers états. Que ma pensée ne soit un scandale pour personne. Je vais l'expliquer. Philippe-le-Bon avait placé le royaume de Bourgogne au rang des premières monarchies ; il avait paru seul capable de former une croisade contre Mahomet. Si Charles le Téméraire, au lieu d'aller se briser contre la fière et indigente liberté des Suisses, avait fortifié son pouvoir intérieur, il fondait un royaume durable ; mais sa mort ayant placé la couronne sur la tête de sa fille, les états de Flandre, en invoquant leurs priviléges, en la forçant impérieusement d'épouser un prince d'Allemagne, produisirent la séparation de la Bourgogne, et l'anéantissement du royaume dont ils formaient la moitié. Toutes les parties de la France, au contraire, étaient plus resserrées, plus rapprochées, mieux employées

que jamais par le gouvernement ferme et vigilant de Louis XI. Il est pénible d'avouer qu'un si méchant homme a fait quelque chose de grand; mais enfin, c'est Louis XI qui constitua cette monarchie que les ruineuses expéditions de Charles VIII, et les désastres continuels de François 1^er^. ne purent affaiblir; à laquelle Richelieu donna tant d'activité et de crédit en Europe; que Louis XIV fortifia par les conquêtes, tempéra par les mœurs, ennoblit par la gloire. Les petitesses et les basses cruautés de Louis XI n'en ont pas moins déshonoré justement sa politique. En croyant, avec l'historien Duclos, que son despotisme mit en valeur toutes les forces de la France, on peut ajouter qu'aucune autre cause n'aurait, dans le même temps, produit le même effet. L'Angleterre elle-même, qui fut presque toujours le pays du monde le plus avancé vers la liberté, ne pouvait alors terminer ses dissensions et se reposer de ses malheurs que par l'autorité ferme et absolue de Henri VII; elle venait de supporter l'abominable tyrannie de Richard III, et il lui restait encore assez de patience pour épuiser les caprices violents et cruels de Henri VIII.

Louis XI, en fortifiant le pouvoir royal, n'en avait pas abusé pour entreprendre des expéditions éloignées et des guerres d'invasion. Quoique vaillant et habile dans les combats, il était peu

guerrier par calcul plutôt que par ménagement pour ses peuples. Son fils, au contraire, le plus doux et le meilleur des rois, emporté par la jeunesse, se hâta de conduire les Français à la funeste invasion de l'Italie. Ici, l'Italie se présente avec éclat dans la seconde moitié du quinzième siècle. Au milieu de tous les crimes et de toutes les fourberies politiques qui la souillent, l'extrême faiblesse se montre souvent jointe à la perfidie. Cependant pour absoudre ce pays et ce siècle, il suffira de quelques grands caractères, comme les Sforces, et surtout de quelques génies bienfaisants, comme les Médicis. Mais que dis-je ? ces hommes qui honoraient l'Italie, seront assassinés par la main de leurs concitoyens.

Dès le commencement du quinzième siècle, le Nord présentait l'image d'une constitution libre, déshonorée par une continuelle anarchie. La Suède, le Danemarck, la Norwège, avaient des états-généraux, réguliers et permanents, qui pouvaient élire et destituer les rois; ce privilége avait subsisté au milieu de la suprématie que s'était acquise le Danemarck par le génie d'une femme, de Marguerite de Waldémar, qui, dans les premières années du quinzième siècle, gouvernait les trois royaumes. Cette union se soutint mal sous Éric, son successeur. La nécessité imposée aux princes de résider alternativement

dans chaque royaume, les plaintes, les violences des états-généraux, amenèrent bientôt la dissolution de ce corps mal uni, qui pouvait former un empire dangereux pour l'Europe. Le sénat de Danemarck déposa le prince Éric, et lui choisit un successeur que la Suède n'accepta point. De là naquirent de longues guerres, qui rejetèrent plus d'une fois la Suède sous le joug du Danemarck, jusqu'au moment où les cruautés de Christiern rompirent sans retour un lien abhorré.

La Russie ne nous offrira que des crimes sans intérêt, et des révolutions qui ne changent rien à la cruauté des princes et à la stupidité des peuples. Cependant ce fut dans le quinzième siècle, que séparée jusqu'alors en états divers et ennemis, la Russie se constitua duché de Moscovie, après avoir vaincu les Tartares et les habitants de la Lithuanie, province soumise aux chevaliers teutoniques, conquérants de la Prusse. Le Nord est la partie la moins heureuse du vaste tableau que présente le quinzième siècle. Le Nord avait besoin d'être éclairé par la lumière de notre Occident: il attendait la réflexion d'un soleil, qui n'était pas encore levé sur nos heureux climats. C'est la plus grande victoire qu'aient remportée le christianisme et l'humanité, d'avoir désarmé d'avance les destructeurs antiques de la civilisation, d'avoir vaincu la barbarie, en remplissant de nos arts les

déserts qu'elle habitait ; et au lieu de ces murailles inutiles que les Romains élevaient aux confins de leur empire, d'avoir uni tous les peuples par le lien des mœurs et du génie. La constitution de l'Europe, plus durable que l'empire des Romains, n'a rien à craindre du reste de la terre. Cette Europe savante, industrieuse, guerrière et commerçante, forte de tous les raffinements de l'art de vaincre, plus brave que les peuples barbares ; cette Europe qui a épuisé toutes les corruptions, subi toutes les expériences, semble inébranlable dans sa durée politique et même dans son repos ; à moins qu'une partie d'elle-même ne veuille écraser toutes les autres, par un effort dont l'éternelle impuissance est aujourd'hui plus manifeste que jamais.

Nous avons gardé l'Espagne pour dernier point de cette revue générale, parce que, dans une grande partie du quinzième siècle, elle n'eut en quelque sorte affaire qu'avec elle-même. C'est du milieu de cette lutte intérieure qu'elle sortit si puissante, pour fonder dans le siècle suivant la première suprématie qu'ait vue l'Europe depuis Charlemagne. Assujettie d'abord aux armes des Musulmans, puis délivrée par portions successives qui s'érigeaient à mesure en états indépendants, l'Espagne avait besoin de compléter son affranchissement et sa réunion. Chaque ville for-

tifiée voulait être souveraine ; chaque vaillant capitaine voulait fonder un royaume sur le territoire où il gagnait une bataille : cette ambition augmentait encore le prix de la liberté ; mais elle prolongeait la domination des Maures par des guerres civiles entre les chrétiens. Toutefois, avant le quinzième siècle, le royaume de Castille et celui d'Aragon ramenaient à une sorte de dépendance les autres parties de l'Espagne. Le nom seul des Arabes fait espérer de brillantes peintures et des singularités romanesques. Grenade et l'Alhambra, le règne voluptueux et magnifique d'Abdérame, l'héroïsme d'Almanzor, la philosophie d'Averroës, sont peut-être les souvenirs les plus intéressants du moyen âge; mais, au siècle dont nous parlons, il semble que les Arabes avaient perdu la grâce et le génie, en même temps que la victoire. Ces palais admirés des voyageurs, et qui réalisaient les féeries des poëtes orientaux, n'étaient plus habités que par de lâches et cruels despotes, que l'assassinat et le poison faisaient rapidement succéder l'un à l'autre. Cependant cette puissance dégénérée ne pouvait tomber qu'après la réunion de la Castille et de l'Aragon, événement qui doit être précédé de quelques réflexions sur ces deux états.

L'Espagne, où le pouvoir absolu s'est établi de la manière la plus forte et la plus incorrigible,

eut long-temps des libertés excessives. Je vois en 1407 les états-généraux de Castille accorder avec peine au roi le modique impôt qu'il demande, et lui prescrire, sous la condition du serment, l'usage qu'il en doit faire. C'est dans l'Aragon qu'existait cette singulière magistrature du *Justiza* qui s'interposait entre le peuple et le roi, tandis qu'elle était à son tour surveillée par les cortès. Sans doute, dans le commencement du quinzième siècle, l'autorité royale était partout balancée par la puissance des seigneurs; mais ce contre-poids sans règle et sans titre devait bientôt céder au talent des princes, aux besoins des peuples et même à la civilisation, qui d'abord servant d'instrument à quelques hommes, au lieu d'éclairer tous les hommes, détruit la liberté que plus tard elle ramène en la corrigeant. L'Aragon avait seul un système d'institutions trop républicaines, mais légalement établies. C'est le tableau développé dans les Annales de Zurita, secrétaire de l'inquisition, et cependant historien sincère et courageux.

Le royaume de Portugal se trouve mêlé à l'histoire d'Espagne par des rapports de guerres et d'alliances. Avant le quinzième siècle, il avait été quelque temps soumis à la Castille, comme il devint plus tard la conquête de Philippe II. Le période que nous embrassons renferme un règne

heureux et pacifique, des troubles où l'influence populaire prit une force sans exemple en Espagne, une régence habile et sage, l'extension du pouvoir royal, l'abaissement des seigneurs, la condamnation légitime de cette famille de Bragance, qui devait, un siècle après, sauver le Portugal; car on a vu la gloire sortir d'une source déshonorée, aussi souvent que l'infamie sort de la gloire. Mais ce qui nous intéressera surtout dans le Portugal, ce sont les événemens communs au reste du monde, c'est l'esprit de navigation et de découverte mis en mouvement par le prince Henri d'immortelle mémoire. Lorsque, dans le commencement du quinzième siècle, les vaisseaux portugais s'avancent jusqu'à l'île de Madère, et regardent comme le premier point de la terre nouvelle ce dernier terme des navigateurs de l'antiquité, on peut concevoir qu'avant la révolution de cent années, Vasco de Gama doit ouvrir la route des Indes, à travers les côtes et les mers inconnues de l'Afrique : on peut concevoir que sur le chemin d'un autre hémisphère, inspiré par l'exemple des Portugais, rassemblant les vagues espérances de ses contemporains, pour s'élancer au delà par l'audace d'une conviction sublime, Colomb, celui de tous les hommes qui a fait le plus beau présent au genre humain, doit bientôt voguer vers l'Amérique. Un homme,

quel que soit son génie, est toujours poussé par les efforts des hommes qui l'ont précédé, et du siècle qui l'entoure. Quand un siècle commence à travailler sur quelque grande espérance, il ne se repose pas qu'elle ne soit accomplie; il accumule long-temps des matériaux qui paraissent inutiles, il prend des routes sans issue, il aperçoit des lueurs qu'il ne sait pas suivre, des traces qu'il ne reconnaît pas, jusqu'au moment où survient un homme extraordinaire qui, fort de toutes les erreurs essayées avant lui, saisit le petit nombre de vérités lentement amassées par le reste des hommes, les emploie, les multiplie, élève seul la pyramide, et mérite qu'on oublie devant sa gloire tous les travaux subalternes qui furent les premiers échelons de son génie.

En Espagne, la réuion future des deux couronnes semble annoncée par l'élévation d'un infant de Castille au trône d'Aragon. Le vieux roi d'Aragon venait de mourir; et comme si la grandeur de l'héritage excluait toute pudeur, on avait plaidé pendant ses derniers jours et devant lui, sur la possession de sa couronne; à sa mort, le procès fut continué, et les parlements de Catalogne, de Valence et d'Aragon en attribuèrent le jugement à neuf commissaires, dont la majorité proclama Ferdinand I^er^. infant de Castille. Après lui, sa famille occupa son trône, et remplit de

continuelles intrigues la Castille gouvernée successivement par le faible don Jean et le méprisable Henri IV. Ce dernier prince porta sur le trône des scandales funestes à sa postérité. Forcé de renier sa fille et son héritière, il se déshonora, se repentit, vécut dans la guerre civile, et mourut empoisonné. Isabelle, sœur de ce malheureux prince, lui succéda par les ruses et les armes de Ferdinand, son époux, qui lui-même hérita bientôt du trône d'Aragon.

Les historiens, qui ont toujours une prédilection pour les vainqueurs, laissent cependant échapper ici quelques soupçons. Il serait pénible de trouver un crime au commencement de cette époque de gloire. J'ai lu dans l'historien Zurita le manifeste que la fille déshéritée de Henri IV adresse aux peuples de Castille. Soutenue par les armes du roi de Portugal, elle accuse Ferdinand et Isabelle de perfidie, de spoliation, d'empoisonnement; elle demande que sa cause soit jugée par son peuple. Ferdinand livra plusieurs batailles, et fut vainqueur. L'union de Ferdinand et d'Isabelle, tous deux souverains, et confondant leur mutuelle puissance, est un exemple peu commun dans l'histoire, et qui ne convenait qu'à l'Espagne, où il rétablissait l'unité naturelle. Deux grandes révolutions devaient suivre, l'abaissement des nobles, et la soumission des Maures.

La soumission des Maures n'avait été que trop tardive. Tandis que les Turcs s'étendaient chaque jour dans l'Europe, et, maîtres de la Grèce, menaçaient la Sicile et l'Italie, il y aurait eu la plus inexcusable faiblesse à laisser dans l'Espagne les racines encore vives et fortes de la puissance arabe, qui pouvait tout à coup se rejoindre à de nouveaux conquérants. La religion et la politique demandaient cette guerre. Dans un projet légitime, Ferdinand se montra perfide. Par de funestes secours, par de menteuses promesses, il mit à profit toutes les divisions du royaume de Grenade, où le père, le fils et l'oncle se disputaient la couronne, avec une espèce de fureur qui les consolait de la ruine de leur patrie. Enfin Grenade est assiégée, et, malgré les exhortations fanatiques de quelques imans, les Maures, trahis par leur lâche monarque, abandonnent tout ce qu'ils avaient créé. Ce fut un des grands événements du quinzième siècle. Les causes en sont visibles. La décadence des Maures avait commencé, dès que le torrent de leur invasion s'était arrêté. Ces enfants de la victoire et de l'enthousiasme pouvaient parcourir le monde avec le glaive de Mahomet : ils touchèrent la France, et perdirent dans nos plaines la conquête du monde. Rejetés sur l'Espagne, ils y chancelèrent dès lors au milieu de leurs esclaves, ranimés par leurs défaites. A mesure que leur em-

pire se rétrécit; ils se divisèrent, et le malheur aigrissant les haines, ils aimèrent mieux céder tour à tour que de résister ensemble. Le christianisme, qu'ils n'avaient pu détruire, leur fut également funeste. Il n'y a point de conquête durable, sans révolution dans le culte et les mœurs. Les chrétiens vaincus, qui priaient dans les églises de l'Asturie, devaient un jour conquérir la pompeuse mosquée de Grenade. L'expulsion des Arabes après leur défaite passe pour une erreur politique. Montesquieu parle du vide qu'ils ont laissé dans l'Espagne, et qui s'agrandit tous les jours. Ils emportèrent avec eux le commerce et l'industrie. Le cardinal de Ximénès crut qu'il valait mieux perdre des sujets, que de s'exposer à garder des ennemis. Si quelque chose peut prouver l'importance de la défaite des Maures, c'est le prodigieux ascendant que l'Espagne prit dès lors en Europe, où elle conquit la Navarre, et ce royaume de Naples, occupé successivement par des princes de France, d'Italie, d'Aragon.

Il est vrai que la loyauté chevaleresque avait disparu de la Castille. Gonzalve de Cordoue fut l'exécuteur vaillant et rusé des projets ambitieux du rusé Ferdinand. Ximénès eut l'activité, la profondeur et l'audace de notre Richelieu. Ce moine, qui se vantait de mener la noblesse d'Espagne avec le bout de son cordon, fut le plus grand

promoteur de la fortune de Ferdinand, prépara la puissance de Charles-Quint, et dans l'intervalle de ces deux règnes, chargé de quatre-vingts ans, il redoubla tout à-coup de vigueur et de génie pour régner enfin lui-même, avant de mourir. Mais cet homme alluma les flammes de l'inquisition, qui furent si long-temps à s'éteindre.

Isabelle semble avoir partagé cette politique austère qui animait les hommes de sa nation et de son siècle. La piété ne lui donna pas les vertus douces de son sexe. Elle eut celles d'un roi, et resta toujours l'égale de son époux. L'histoire n'oubliera jamais qu'elle seule permit à Colomb de trouver l'Amérique. Quoique les princes profitent eux-mêmes de leur justice, et gagnent tout à protéger les grands hommes, la postérité reconnaissante les en remercie comme d'une faveur.

Que de tableaux particuliers, quelles peintures des caractères et des mœurs offrirait cette époque! Avec quel intérêt nous pouvons y recueillir les nombreuses traces du moyen âge, les mœurs intermédiaires, et les premiers germes des siècles qui vont éclore! Jamais l'espèce humaine n'a plus changé dans un si court espace; c'est que jamais elle n'employa tant d'instrumens nouveaux à la fois: l'artillerie, l'imprimerie, ce qui fait la force et l'opinion dans l'Europe; la boussole, ce qui livre à l'Europe le reste du monde. Dans le même

siècle, il se formait une politique adroite, profonde, laborieuse, bien imparfaite cependant, puisqu'elle ignorait qu'il faut aussi calculer dans l'intérêt de l'honneur, et qu'il n'y a pas de diplomatie plus savante que la franchise des intentions et la foi des promesses.

Dans cette revue générale, pourrait-on oublier les lettres ? Nous ne les verrons pas, il est vrai, dans leur éclat. Les vers du Dante, répétés depuis le treizième siècle, n'avaient pas encore éveillé le génie des arts. Par un destin plus heureux pour le goût, c'était l'imitation des classiques de l'antiquité qui bientôt allait produire dans l'Italie, refuge de la Grèce, son immortel seizième siècle. Accueillie dans le palais de Médicis, l'érudition s'occupait à recevoir les trésors de Constantinople, et cherchait sous les ruines du Latium le génie des Romains. On avait déja retrouvé les dieux; on attendait encore l'inspiration de leur présence. Devant les restes mutilés de l'antiquité, on n'osait hasarder aucune création nouvelle; et pour la première fois, l'enthousiasme nuisait au talent.

Mais il fallait cette ardeur, cette superstition, pour rassembler, pour enlever au temps qui détruisait chaque jour, pour entendre, pour deviner, pour rétablir les frêles monuments du génie littéraire, désormais impérissables : on voit ces pieux conservateurs de l'antiquité porter dans

l'émulation de leurs recherches, dans la joie de leurs découvertes, dans l'idolâtrie de leurs commentaires, la même ferveur d'enthousiasme que plus tard les hommes de génie jetteront dans leurs ouvrages. Ils n'ont pas, comme on l'a dit, arrêté le génie moderne, ces réfugiés de la Grèce, ces savants de l'Italie qui, dans le quinzième siècle, agitèrent les âmes par le plus salutaire de tous les sentimens, l'admiration du vrai sublime.

Quand l'étourdissement de la surprise aura cessé, il sortira de cette école des hommes dont l'admiration sera puissante et créatrice : le génie moderne qui s'égarait viendra rejoindre l'antiquité; et les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, et de Louis-le-Grand, se soutiendront l'un l'autre pour la gloire éternelle de l'esprit humain.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

Éloge de Montaigne. . . . . Page 1

Discours sur les avantages et les inconvénients de la Critique. 41

Éloge de Montesquieu. 77

Notes de l'Éloge de Montesquieu. 130

Discours prononcé dans l'Académie Française, le 28 juin 1821, par M. Villemain, succédant à M. de Fontanes. 142

Discours prononcé à la réception de M. Dacier. . . . 174

Essai sur l'Oraison funèbre. 190

Discours prononcé à l'ouverture du cours d'Éloquence française, en décembre 1822. 278

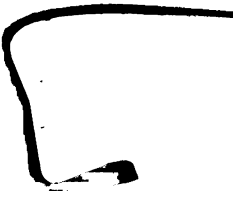
Essai historique sur Milton. 310

De Pascal, considéré comme écrivain et comme moraliste. 346

Notice sur Fénélon. 376

De Symmaque. 411

Vue générale de l'Europe au quinzième siècle. . . 431

FIN DE LA TABLE.

SEP 22 1950